SPÉCIAL 30e ANNIVERSAIRE : LE STYLE COMIC BOOK EN 30 FILMS

MAD MOVIES

MAD MOVIES

LE PLUS FORT DU CINEMA

METROPOLIS
MANGA APOCALYPTIQUE

MINORITY REPORT
CRUISE/SPIELBERG :
LE FUTUR AUX TROUSSES

DARKNESS
AU CŒUR DES TÉNÈBRES

LE RÈGNE DES SUPER-HÉROS

SPIDER-MAN ET BLADE II : LE CHOC DES TITANS MARVEL

COLLECTOR BLADE II / SPIDER-MAN
2 COUVERTURES AU CHOIX

DOM : 4,50 € - BEL : 4,50 € - CH : 8FS - CAN : 7,50$CAN
ESP : 4,50 € - ITA : 5,50 € - LUX : 4,50 € - PORT. CONT : 4,50 €
RCI : 2800CFA - ISSN 0338-6791 - PRINTED IN EEC

M 02016 - 143 S - F: 3,80 €

ACTIVISION.

Public Adulte
DÉCONSEILLÉ
aux moins de 16 ans

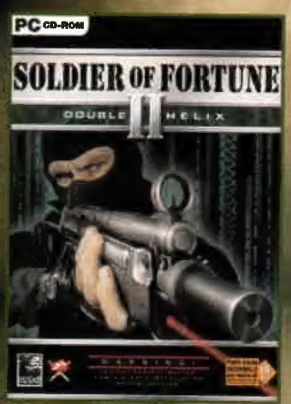
RAVEN

PC
CD-ROM

Soldier of Fortune® II: Double Helix ©2001 Activision, Inc. Developed by Raven Software Corporation. Published and distributed by Activision, Inc. Activision® is a registered trademark of Activision, Inc. Soldier of Fortune® is a registered trademark of Omega Group, Ltd. This product contains software technology licensed from Id Software, Inc. ("Id Technology"). Id Technology ©1999-2001 Id Software, Inc. All rights reserved. All rights reserved. All other trademarks and trade names are the properties of their respective owners.

REFLEXION FAITE

« JOHN MULLINS VA SE RÉVEILLER,
ENSUITE ÇA VA CHIER. »



Disponible en juin 2002

LA CHARGE HÉROÏQUE

L'univers de la bande dessinée, qu'elle soit franco-belge ou qu'il s'agisse d'un comic-book américain, est étroitement lié au monde du cinéma. D'ailleurs, les Américains semblaient l'avoir compris très tôt, puisque, déjà dans les années 40, plusieurs adaptations de comics - book ou strip - voyaient le jour sous forme de serials (**The Phantom** en 1943, **Captain America** en 44 et **Superman** en 48). À la fin des années 70, Hollywood s'intéresse à nouveau de près aux super-héros et porte Superman à l'écran, avec beaucoup de succès, puis Spider-Man, Hulk et Captain America, d'abord sous forme de séries télé avant de remonter certains épisodes pour aboutir à des longs-métrages cinéma. À peu près à la même époque, en France, on produit des aventures de Tintin, quelques téléfilms avec Super Dupont et la parodie **Mister Freedom**, avec Yves Montand dans le rôle du Capitaine Formidable. Mais cet aspect de la sous-culture n'a jamais vraiment pris par chez nous. Si bien que dans les années 80/90, alors que les américains opèrent une deuxième grande vague d'adaptations qui sera inaugurée par le **Batman** de Tim Burton, suivi de **Judge Dredd, The Shadow, Rocketeer, Punisher**, un nouveau **Captain America** et un **Fantastic Four** produit par Roger Corman (film aujourd'hui invisible puisque 20th Century Fox l'a racheté très cher pour détruire le négatif original en prévision de leur propre version), les français se contentaient un peu plus tôt d'un **Gros dégueulasse** et d'un **Fais gaffe à Lagaffe**, tous deux de sinistre mémoire. Les comédies vont donc bon train dans notre pays, comme en témoigne, encore récemment, la version cinéma d'Astérix, malgré la présence déjà très remarquée d'auteurs de science-fiction tels que Mœbius, Druillet et Jodorowsky, mais le culte du surhomme limite nationaliste ne traversera jamais vraiment l'Atlantique. Toutefois, il semblerait qu'aujourd'hui, certains producteurs commencent à s'intéresser à des concepts plus « adultes » puisque fleurissent des projets tels que **Blueberry, Michel Vaillant, XIII**...

Très cyclique, Hollywood se penche sur les super-héros à peu près tous les dix ans. Les années 2000 feront donc à nouveau les yeux doux aux comic-books, et plus particulièrement ceux édités par la société Marvel Comics, puisqu'on compte déjà une bonne douzaine de projets en cours, parmi lesquels **Hulk, Daredevil, Deathlock, Ghost Rider, Iron Man, Iron Fist, Black Panther** ainsi que de nouvelles versions du **Punisher** et des **Fantastic Four**. Les excellents **Spider-Man** et **Blade II** ouvrent les festivités ce mois-ci. C'est l'occasion pour nous de vous offrir deux couvertures au choix, faisant ainsi de ce numéro présent un véritable collector qui s'inscrit indéniablement dans l'esprit comic-book. Pour enfoncer encore un peu plus le clou, nous vous proposons un dossier intitulé « Le style comic-book en 30 films » dont la fonction n'est pas tant de vous parler des adaptations de comics mais plutôt de films qui sont plus fidèles aux bandes dessinées américaines que certaines adaptations elles-mêmes. Car si bon nombre d'auteurs de comics ont trouvé leur inspiration au cinéma, certains réalisateurs ont quant à eux emprunté des éléments, voire carrément un style de mise en scène aux comic-books.

Quoi qu'il en soit, les super-héros yankees semblent avoir de belles années devant eux !

Damien Granger

MAD MOVIES

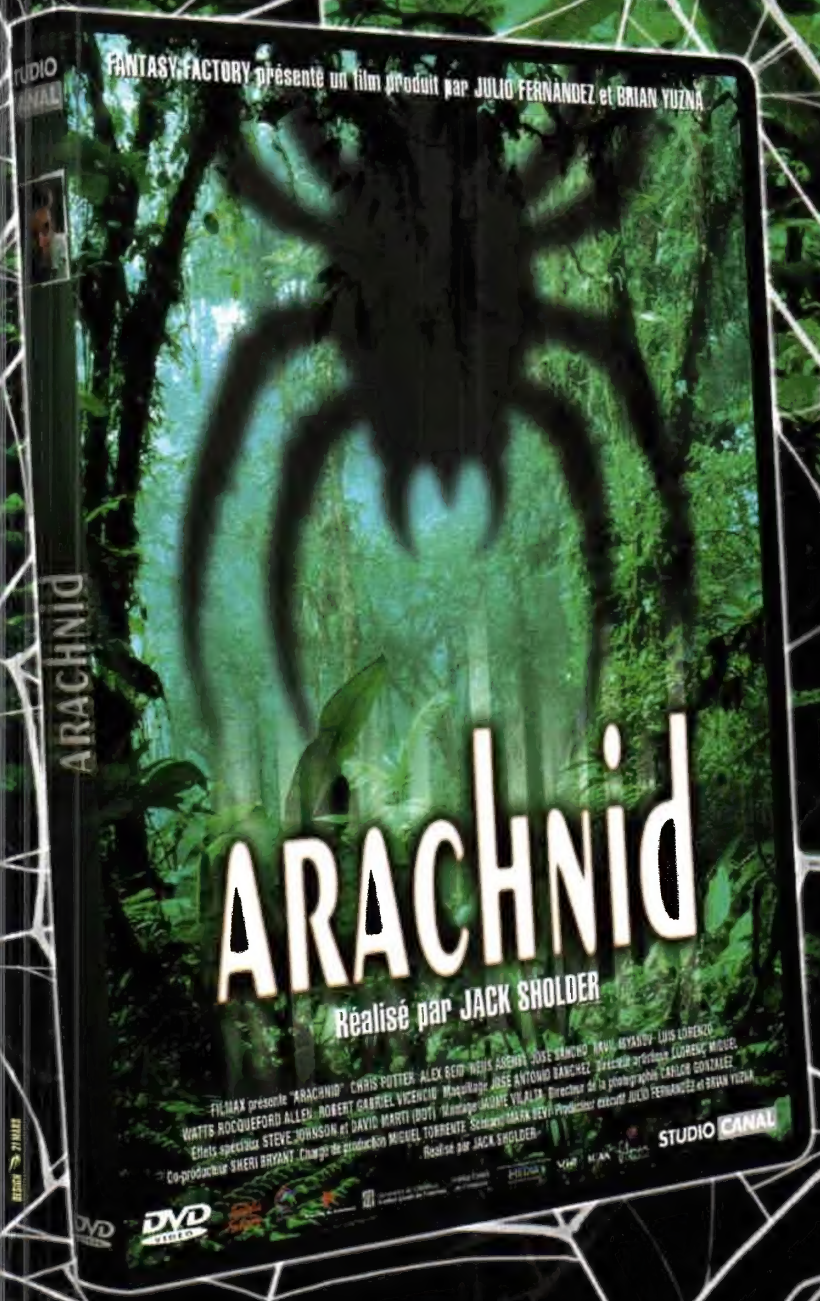
ATTENTION, nouveau numéro de téléphone : 01 44 635 635 - Fax : 01 44 635 634

Rédaction, Administration : 17 rue Rodier, 75009 Paris - Tél. : 01 44 635 635 - Fax : 01 44 635 634 **Fondateur** : Jean-Pierre Putters **Directeur de la rédaction** : Gérard Cohen **Rédacteur en chef** : Damien Granger **Rédacteur en chef adjoint** : Rafik Djoumi **Secrétaire de rédaction** : Arnaud Bordas **Rédaction** : Cédric Delelée, Stéphane Moïssakis, Bertrand Rougier **Contributions** : Alexandre Bustillo, Yannick Dahan, Xavier Fournier, Anne-Laure Gauberthier, Jean-Pierre Putters, Numa Roda-Gil, Fabrice Sapolsky, Julien Sévéon, Marc Toullec **Correspondant aux Etats-Unis** : Didier Allouch **Conception graphique** : Isabel Ferreira/Atipik **Photogravure** : Start Plus. **Imprimé en CEE Commission paritaire** : N° 59956 ISSN : N° 0338-6791 **Dépôt légal à parution Publicité** : Marylène Tavares Tél. : 01 44 635 633 Fax : 01 44 635 634 **Abonnements et commandes d'anciens numéros** : DIP/Mad Movies 18 à 24 quai de la Marne 75164 Paris Cedex 19 Tél. : 01 44 84 85 29 **Remerciements** : Michèle Abitbol-Lasry, Yves Barast, Marie Anne Benardais, Daniel Bouteiller, Agence Cat's, Carole Chomand, Anne Delelée, Françoise Dessaigne, Marquita Doassans, Marie-Laure de Frescheville, François Frey, Benjamin Gaessler, Laura Gouadain, Goutte d'Or Productions, Les Humanoïdes Associés, Christophe L., Séverine Lajarrige, Anne Lara, Henry Lenique, Emilie Maison, Olivia Malka, Floriane Mathieu, Karine Mestrejean, Elizabeth Meunier, Jean-Claude Michel, Michael Msihid, Naomi, Céline Petit, Stéphanie Renaud, Alexis Rubinowicz, Hélène Sitbon, Valérie Taillefer, Sabine Thellier, Uncut Movies, Ursi Van der Herten, Emmanuelle Zinggeler.

Directeur de la publication : Benjamin Cohen Editeur : **Custom Publishing France** SAS au capital de 40 000 € - 17 rue Rodier, 75009 Paris **RCS Paris** : B 394 412 928. **Principal actionnaire** : Fairway sarl

ARACHNID

NE TOMBEZ PAS DANS SA TOILE !



PAR LES PRODUCTEURS DE LA SECTE SANS NOM ET CRYING FREEMAN

BONUS DVD VIDEO

- Making of
- Storyboard
- interviews
- Bandes annonces
- Son : 5.1 DOLBY DIGITAL

EN VHS ET DVD VIDEO

STUDIO CANAL

© 2001 Castelao productions, S.A. Tous droits réservés.

SOMMAIRE 143

Minority Report

Blade II

Dossier le style comic-book en 30 films

26 MINORITY REPORT

Heu-reux ! La vision des premières images du nouveau Spielberg fait gravement trembler des genoux. Il n'en faudra pas plus à Arnaud Bordas pour vous prédire aussi sec LE film de l'année, et en profiter pour vous caser sa science sur Philip K. Dick.

30 DARKNESS

Heu-reux ! Damien a vu une partie du nouveau film du réalisateur de **La Secte sans nom**. Cédric Delelée, en bon fan de ce dernier, n'a eu donc aucun mal à croire qu'il tenait là, sans le moindre doute possible, LE film de l'année. Et il vous explique pourquoi.

34 SPIDER-MAN

Heu-reux ! Après avoir tissé des toiles dans les locaux, flanqué de son pyjama-homme-araignée (oui ! il en a un !), Stéphane Moïssakis a pu voir LE film de l'année autant de fois qu'il y a de lettres dans le mot Spider-Man (non, Stef, le tiret ça compte pas pour une lettre ! Couché Stef ou j'appelle Octopus !). Pendant ce temps Damien, bien malin, se carapatait en douce de la 4ème projo pour passer un bon moment avec le maître d'oeuvre Sam Raimi.

44 SPIDER-MAN EN BD

Heu-reux ! Fabrice Sapolsky et Xavier Fournier, anciens du magazine *Comic Box*, ont enfin pu voir une adaptation viable d'un comic-book d'envergure au cinéma (vous savez ? LE film de l'année), et en profitent pour nous faire un rappel historique du personnage. Mais le plus chanceux dans l'affaire restera Didier Allouch, qui a pu approcher de près THE legend, Stan Lee en personne (il l'a même touché on vous dit).

48 BLADE II

Heu-reux ! Depuis qu'il s'est pris dans les gencives ce qui est, à n'en pas douter, LE film de l'année, Rafik Djoumi a décidé de ressembler à sa nouvelle idole Guillermo Del Totoro, en se laissant grossir et pousser la barbe (facile) et en se constituant un bagage culturel à toute épreuve (Ha ! Là par contre...). En attendant, régalez-vous de la suite promise de l'entretien carrière DU monsieur de l'année. Et pour ceux qui veulent conserver l'entière surprise, nous déconseillons la lecture des pages effets spéciaux, de 58 à 61, puisqu'Anne-Laure Gauberthier a encore mis la main sur des clichés totalement inédits et totalement kiffants (mais comment fait-elle, bon sang ?!).

62 30 ANS - 30 FILMS COMIC-BOOK

Les films les plus comic-book du passé ne sont pas forcément les plus officielles des adaptations. De **Robocop** à **Starship Troopers** en passant par **Darkman** et **Mad Max 2**, quelques instantanés où les toiles de ciné ont pris la texture du papier.

68 METROPOLIS

Heu-reux ! Si vous n'avez jamais vu Bertrand Rougier faire des claquettes en chantant du Charles Trenet, c'est que vous n'étiez pas à la sortie de la projection du nouveau film de Rin Taro et Katsuhiro Otomo d'après Osamu Tezuka. Or, Bertrand voit les choses simplement. Dieu + Dieu + Dieu = LE film de l'année. Simple, non ? Dieu Rin Taro a d'ailleurs accepté de descendre de l'olympe pour parler à son fidèle.

73 MAD'GAZINE

Chevalier en DVD, *Smallville* à la télé, Otomo en salles, **Metal Gear Solid 2** sur Playstation, Stephen King en librairie, des jouets Spiderman tout plein, que voulez-vous, c'est comme ça, c'est peut-être dû à l'été, aux jolis filles, mais on est heu-reux !

96 FILM DÉCRYPTÉ

Heu-reuse ! Profitant de la sortie prochaine de **Jeepers Creepers**, Anne-Laure a une excuse toute désignée pour nous causer de **L'Étrange créature du lac noir**, classique de Jack Arnold et modèle établi du film de monstre.

RUBRIQUES

4 Édito / 8 Courrier des Lecteurs
10 Notules Lunaires / 16 Notules Asiatiques
18 Dans les griffes du cinéphage
24 Avis chiffrés / 25 Abonnement
86 Anciens numéros / 88 Mad in France
91 Fantastic Guide / 98 Petites annonces

7 j/7 - 24 h/24 - 08 91 67 00 01 (0,23 €/mn) - www.cinestore.com

Vos vacances en DVD

ciné store .com

Réf. : 2525125 29,99 €

2 DVD

Contenu/Interactivité
2 DVD dont 1 de bonus. 1 face, 2 couches. Chapitrage des scènes. Bêtisier. Making Of. Scènes coupées. Commentaires audio de Alain Chabat. Filmographies.
Vidéo : 16/9 Compatible 4/3. Format ciné respecté scope 2.35
Audio : Français Dolby Digital 5.1 . Français DTS

dts

L'ÉVÉNEMENT CINÉMA DE L'ANNÉE

Pré-commande Sortie le 05/06/02

DVD 1 : Le film, bandes annonces originales et spots TV. Son vo, vf Dolby digital 5.1
DVD 2 : des heures de magie. Scènes et interviews inédites, et plein d'autres bonus surprises (apprenez à jouer au Quidditch, assistez à un match, découvrez quelle baguette magique vous choisira chez Ollivander, fabricant de baguettes magiques...).

Pré-commande Sortie le 05/06/02

2 DVD

Réf. : 1050036 29,99 €

En plus du double dvd collector, ce coffret contiendra : Le double cd de la bande originale du film, 3 booster (packs de 11 cartes à jouer collector Harry Potter), 6 photos d'exploitation, le poster du film, 9 cartes postales collector.

Réf. : 1050041 49,99 €

2 DVD

Pré-commande Sortie le 05/06/02

ÉDITION COLLECTOR

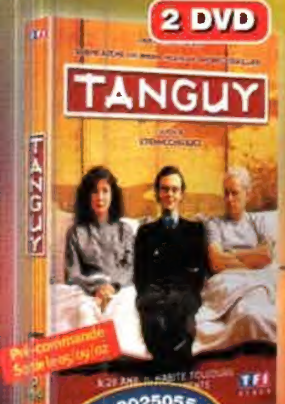
Lecteur de DVD

Un mini-lecteur de DVD pour votre PC ou votre TV. Pratique, il ne pèse que 500 grammes et intègre un décodeur mpeg 2.
Ultra compact et très facile d'installation et d'utilisation, il est multizone et possède toutes les capacités d'un lecteur de salon, ainsi qu'une télécommande ultra-plate.
Il lit les DVD, CD, CD-R, CD-RW, et MP3. Garantie SAV : 1 an
Dimension : 135 x 44,5 x 165 mm.

Le lecteur DVD que vous pouvez emmener partout

Jusqu'au 15/07/02
~~288 €~~ - 249 €
Réf. 5050550

2 DVD



Pré-commande Sortie le 05/06/02

2 DVD : DVD 1 : Le film. Comm. audio du réal. DVD 2 : Teaser, Reportages (Sortie photo, tournage) Interviews (E Chatiliez, A Dussollier, S Brami...), Économiseur d'écran, Jeu, Scènes sup, Casting.

Réf. : 3025055 28,90 €

Pré-commande Sortie le 05/06/02

2 DVD : 1er DVD le film version cinéma 3 h. • 2ème DVD 2 H 40 de Bonus dont 2 Making Of (un de 20 mn et un de 45 mn), 6 docs internet, 3 bandes annonces, spot TV, Clip musical, preview du jeu, 10 mn de présentation du 2ème volet : Les 2 tours, Interview exclusive du réalisateur.
Vidéo : 16/9 Compatible 4/3. Format cinéma respecté 2.35
Audio : Français, Anglais DD 5.1.

Réf. : 1545045 29,99 €

2 DVD

Réf. : 998120 15,09 €

OFFRE SPÉCIALE
Pack DVD Le Seigneur des Anneaux + la casquette : Réf. : 1545050
~~45,98 €~~ - 35,99 €

Réf. : 3545020 38,99 €

Pré-commande Sortie le 05/06/02

Coffret Collector 2 DVD + 1 CD + 1 livre inédit de 300 pages • DVD 1 : Commentaire audio de John Carpenter (VOST), Teaser et Film annonce cinéma. DVD 2 : Introduction de John Carpenter, invité spécial du DVD français de Ghosts Of Mars, Red Desert Night: Making Of, Making Of effets spéciaux, Photos de plateau, Filmographies, Bandes-annonces.

Edition Collector 2 DVD (dispo le 05/07/02)
Réf. : 3545017 - 26,99 €

2 DVD

Réf. : 2045555 14,99 €

Pré-commande Sortie le 05/06/02

A l'occasion de la sortie en salles de M I B 2 le 14/08, découvrez l'édition Deluxe de Men In Black dans sa nouvelle jaquette à un prix exceptionnel de 14,99 €.

retourner à : CINESTORE - 5, rue MEISSONIER - 75017 PARIS ☐ OUI, je désire recevoir les produits suivants :

RÉF	DÉSIGNATION	TAILLE	PRIX UNIT.	QTÉ	TOTAL

SOUS TOTAL	
Forfait de port et d'emballage (voir tableau ci-contre)	+
Frais de port DVD PRÉ-COMMANDE x ____ =	+
TOTAL A PAYER	

Nom _____ Prénom _____
Adresse _____
Code Postal _____ Ville _____
Tél. _____ Né(e) le _____ MM06

Attention : tous nos DVD sont en vente par correspondance uniquement. Pas de vente en boutique.

JE JOINS MON RÈGLEMENT À L'ORDRE DE CINESTORE
☐ Chèque ☐ Mandat cash
☐ CB N° _____
Date de validité _____ Signature Obligatoire

LIVRAISON
• CINESTORE vous livre vos DVD en Colissimo Suivi sous 2 à 3 jours à réception de votre commande*.
*France métropolitaine
Dans la limite des stocks disponibles.

CALCUL DES FRAIS DE PORT

FORFAIT DE PORT	1 seul article	plus d'1 article	supplément articles en pré-commande
France Métropolitaine	2 €*	5,30 €*	+ 2 €/article en pré-co**
DOM	7 €	13 €	+ 7 €/article en pré-co
TOM	10 €	15 €	+ 10 €/article en pré-co
Europe (Suisse comprise)	8 €	12 €	+ 8 €/article en pré-co

*GRATUIT si le montant de votre commande en France métropolitaine est supérieur ou égal à 60 €

**Si votre commande comprend des articles disponibles et d'autres en pré-commande ajoutez aux forfait de port le supplément indiqué dans le tableau ci-contre par article en pré-commande afin que nous puissions vous expédiez de suite les articles disponibles, puis à chacune de leur sortie les articles en pré-commande. Si vous commandez 1 seul article en pré-commande vous ne payez que le forfait 1 seul article. Les titres en pré-commande sont repérables par le texte "pré-commande le" à côté des produits.

COURRIER DES LECTEURS

BEAUCOUP DE FÉLICITATIONS CONCERNANT À LA FOIS L'ÉPAISSEUR ET LE CONTENU DE NOTRE DOSSIER ANNIVERSAIRE, ET VOUS VOUS DOUTEZ BIEN QUE CELA NOUS VA DROIT AU CŒUR . SINON, ASSEZ CURIEUSEMENT, PLUSIEURS D'ENTRE VOUS NOUS FONT REMARQUER DES TITRES DE FILMS FANTASTIQUES QUE NOUS AURIONS OUBLIÉ, ALORS QU'ILS ONT BEL ET BIEN ÉTÉ CHRONIQUÉS DANS LE MAGAZINE. DANS LE DOUTE, NOUS VOUS RAPPELONS LA RUBRIQUE DU CINÉPHAGE : PAGE 18 A 22.

LE CHAT MAD MOVIES

Créé par Bruno Provezza, (plus connu sous le nom de Peav) le chat Mad Movies permet aux lecteurs de dialoguer en direct entre eux, et aux rédacteurs de la revue de faire comme s'ils travaillaient au bureau.
Pour découvrir ce petit coin de paradis, un accès direct est disponible sur le site Mad, à l'adresse www.mad-movies.com/news.php3?223
Sinon, allez sur www.free.fr : choisissez « chat », entrez votre nom, connectez-vous. Puis tapez /join #madmovies. Et voilà.

3 ÉTOILES ?

C'est la seconde fois que je vous écris, ainsi je vous avais fait parvenir ma première missive il y a quelques mois pour vous féliciter et vous faire part de mon intention de m'abonner. Après quelques empêchements, je peux enfin tenir mon engagement et je profite de l'occasion pour en repasser une couche. Faut dire que pour les 30 ans, vous avez mis le paquet, et je le prouve en ma qualité de connaisseur (je peux me targuer d'être docteur en ma(d)gazine). D'abord, la première de couv', une belle robe, sobre mais assurément efficace : cela sent à plein nez le collector. Un bel objet comme celui-là, ça donne envie de le palper, et là, quelle n'est pas la surprise lorsqu'on le sous-pèse fiévreusement : c'est un numéro plus lourd de quelques grammes, l'exceptionnelle épaisseur de la tranche en témoigne. Décidément, les premiers indices laissent à penser que c'est un Mad grand cru ! Cependant, la quantité et l'emballage ne sont que deux critères subjectifs qui ne sauraient résister à l'examen du contenu. Alors, n'hésitons pas et dégustons avec attention : la première couche de ce Mad est composée d'un supplément tout à fait approprié, préparé par ledit Rafiko Del Djoumo (un nom qui me dit quelque chose…). La suite du programme est toute aussi réjouissante avec trois sujets successifs sur les films les plus en vue : **Spider-Man** pour commencer (dossier accompagné d'une photo pleine page de Kirsten Dunst du meilleur effet). À ce propos, je voudrais saluer le Moïssakis, alias Spider-Mad (bien que je ne partage pas son attirance compulsive envers les collants bleu et rouge, et sa manie de se pendre aux lustres en criant « Mary Jane ! »), et plus particulièrement son jusqu'auboutisme, malgré les menaces d'un certain Rafik D. (je finirai par découvrir qui il est !), leader de l'obscure organisation des **Deux tours**. Quoiqu'il en soit, nos papilles sont ensuite à la fête avec quelques pages sur l'incontournable **Star Wars 2**, puis avec un sujet sur la bombe de Guillermo Del Toro (si c'est bien la rareté qui fait la valeur, alors l'exceptionnelle intelligence de ce film en fait à coup sûr une œuvre destinée à la postérité). Enfin, le final en forme d'artifice, un dossier substantiel et consistant mais en aucun cas indigeste : loin de s'être tenu à l'élaboration d'un catalogue, qui aurait été certes intéressant mais des plus convenus, l'idée d'analyser ces 30 dernières années en dégageant les thématiques selon un découpage par décennie était de bon ton. Bref, au final, c'est un Mad bien branlé avec tout ce qu'il faut là où il faut ! Bonne continuation.

Yann Delplanque (Loos)

Cher Yann,
Ton jugement sur ce numéro a beau être d'une effroyable sévérité, il demeure particulièrement juste et bien vu.
Oui, ce dossier était substantiel et consistant là où tu étais en droit d'exiger un modèle de tenue journalistique pour les décennies à venir. Nous en prenons note et tâcherons de faire mieux la prochaine fois.
Sinon, nous avons réussi à percer l'identité du mystérieux Rafik D. du courrier précédent. Il s'agirait en fait d'un provocateur néo-zélandais du nom de Peter J., mais l'instruction en cours pour «calomnie anti-arachnide» nous interdit de dévoiler sa pleine identité.

PS : Et toi malheureux, ne te caches-tu pas derrière un prénom factice ? Tout le monde sait bien que tu es Lionel et que tu as commis ce **Promenons-nous dans les bois** *de sinistre mémoire ! Vilain !*

CINÉ-CLIP

Cher Mad,
Tout d'abord, bravo pour cet excellent dossier des années Mad qui ne fait que confirmer votre détermination au cours des décennies contrairement à certains retardataires retourneurs de veste et ceux qui ont décrété que Mad, « c'est plus comme avant ».
Je vous écris à propos de l'article « Rien que pour vos yeux », page 73 du Mad 142. J'aurais peut-être un élément de réponse à la problématique soulevée par Stéphane Moïssakis sur le cinéma-clip : face aux recettes engendrées par la vente de certaines bandes-originales de films (notamment **La Fièvre du samedi soir**) qui dépassaient les recettes des films, et au succès grandissant des vidéo-clips en ce début des années 80, on a vu apparaitre un certain nombre de films dont la B.O. était déléguée non plus à des compositeurs classiques mais à des producteurs pop. La B.O.F. devint plus importante que le film et fut étudiée en fonction d'un marché. Le phénomène inversant le processus de création non pas d'une musique faite en fonction des images, mais d'images accompagnant la musique. D'où l'idée intrinsèque du clip et de son imagerie : image lissée, léchée même, plans cuts ou ralentis, effets de style divers… De plus, un clip avec des stars, ça peut rapporter gros ! L'exemple le plus frappant est le trio **Flashdance - Electric Dreams - Top Gun**, ces B.O.étant composées par l'ami Giorgio Moroder (très bon producteur de disco à ses débuts et ami d'Harold **Le Flic de Beverly Hills** Faltermeyer). On se souvient aussi d'un **Metropolis** colorisé de triste mémoire. Même si ce phénomène est toujours d'actualité, il reste ancré dans les années 80, années pop FM, chic et toc, yuppies et flashy, et où cette tendance était nouvelle. Quant aux génies tels que Ridley Scott (à l'époque en tout cas), McTiernan ou Fincher, leur démarche était (et reste, nous l'espérons) purement artistique. Et leurs B.O. ne sont pas pop !

Ludovic Lafforgue (Toulouse)

Cher Ludo,
Ta définition du cinéma-clip a au moins le mérite d'être tout sauf approximative. Aussi nous t'invitons à l'expliquer à toutes ces rédactions où le terme est copié/collé dès que pointe un film au découpage speed ou aux travellings un peu trop appuyés. Sinon, que penses-tu du terme «film juke-box» ? Tu payes, tu écoutes les chansons. Pas mal hein ? Je crois que je vais faire protéger le titre de ce pas avant de le voir pulluler.

EMPRUNT

Je vous écris à propos de **L'Échine du Diable**, film que j'ai vu et que j'ai trouvé très bon. J'aime beaucoup les autres films de son réalisateur et je ne doute pas un instant de son intégrité, seulement **L'Échine du Diable** ressemble furieusement à l'œuvre d'un autre grand maitre du fantastique, mais sur papier celui-là. Je pense à la bande-dessinée de Charles Burns, *Blood Club*, qui est une aventure de Big Baby, et qui a été publiée dans les années 80/90

COMMENT NOUS ÉCRIRE ?
• Par courrier : Mad Movies, Courrier des lecteurs, 17 rue Rodier, 75009 Paris.
• Par e-mail : info@mad-movies.com
ATTENTION nouveau numéro de téléphone : 01 44 635 635.
Fax : 01 44 635 634

(*voir illustrations en couleurs*).
La trame scénaristique de ce comics est exactement la même que celle du film de Del Toro, seuls l'époque et l'environnement diffèrent. Un enfant est amené par ses parents dans une colonie de vacances (Carlos livré à lui-même dans l'orphelinat), dès son arrivée il va être bizuté par ses camarades qui vont le mettre au défit d'aller passer une nuit sur un îlot au milieu du lac de la colonie (la scène de la carafe d'eau), îlot hanté par un fantôme translucide avec le crâne fracassé (Santi).
Le héros, enfant qui se nomme Big Baby (Carlos), va être confronté aux manières brutales d'un moniteur (Jacinto) et va finalement découvrir que le fantôme veut lui faire comprendre l'identité de son assassin dans un flashback qui rappelle beaucoup

celui du film de Del Toro.
L'assassin est bien sûr le moniteur violent, que la victime avait surpris avec une fille, le gosse se fracassant le crâne sur une pierre après avoir été secoué par le jeune homme qui décide de l'enterrer sur l'îlot. Big Baby finira par faire éclater la vérité et libérer l'âme de la victime (seule grosse différence avec le film). Voilà, je sais que Guillermo Del Toro est un fan de comics américains et il se peut qu'après avoir lu la bédé, il s'en soit inspiré des années plus tard de manière inconsciente. Je préfère penser cela plutôt que l'accuser de plagiat. Pourriez-vous lui poser la

question ?

Greg (e-mail)

PS : le comics de Charles Burns est dispo en import dans le recueil *Big Baby* édité par Fantagraphics.

Cher Greg,
L'Échine du Diable *est née de la fusion de deux scripts, celui de Guillermo et celui des critiques espagnols Antonio Trashorras et David Munoz. Ainsi, l'emprunt que tu pointes du doigt pourrait provenir de leur côté, sachant que Del Toro est le premier à déclarer ses emprunts et références, même quand on ne les lui demande pas. Or, la bédé que*

cite régulièrement Guillermo est celle de Carlos Gimenez, Paracuellos *(voir illustrations en noir et blanc), que les lecteurs de Fluide Glacial connaissent bien. Gimenez a, de plus, activement participé au film. Mais le plus simple sera effectivement de poser la question au réalisateur à la prochaine occasion.*

HEU-REUX

J'ai pas mal pleuré aujourd'hui. Pourtant, aucun membre de ma famille n'est décédé, et, que je sache, je ne souffre d'aucune tendance dépressive… Alors quoi ? Comment un grand gaillard de 21 ans peut-il se retrouver à chialer comme une madeleine ?
Tout ça, c'est à cause de cet empaffé de George Lucas !
Hier soir, je me suis rendu à l'avant-première de l'**Épisode 2**, plus par fidelité qu'autre chose… Et j'ai vu Maître Yoda à la tête d'un bataillon de Storm-Troopers…
Puis j'ai admiré, émerveillé, ce même Yoda déployer tous ses talents de Jedi et combattre un seigneur Sith au sabre laser…
J'ai aussi vu le futur Dark Vador pleurer la mort de sa mère et connaitre les premières tentations du Côté Obscur… Et j'ai enfin découvert, après vingt ans d'attente, les légendaires chevaliers Jedi dans tout l'éclat de leur gloire d'antan. Alors bien sûr, en sortant de là, quelques abrutis ont lancé « c'était kitsch, hein ? » et « quand Yoda y combat on dirait une tortue ninja ! », mais nous avions tous, mes potes et moi, un énorme sourire aux lèvres… et une larme au coin de l'œil. Personnellement, et je parle en tant que fan pur et dur des « vieux » **Star Wars**, ce nouvel épisode m'a autant enthousiasmé que « choqué » de par ses partis pris… iconoclastes ! Blasphème, Yoda sautille dans tous les coins ! Hérésie, les Storm-Troopers sont des troufions gentils comme tout ! Mon cœur de fanboy a failli ne pas s'en remettre, tout à la fois meurtri de ces sacrilèges et gonflé du bonheur de découvrir des personnages ô combien familiers sous un jour nouveau - et insoupçonné ! Un rêve de gosse s'est réalisé sur grand écran et, dans le même temps, une certaine conception de **La Guerre des étoiles** s'est effondrée… D'où les pleurs évoqués plus haut.
Quelque part, l'ancien **Star Wars** est mort… Alors vive le nouveau **Star Wars** ! Saluons le courage de son papa, qui a eu les couilles de briser les icônes de la trilogie fondatrice. En effet, à défaut de tenir une histoire aussi philosophiquement prégnante que la première (la quête personnelle, l'image du père, Oedipe), Lucas joue intelligemment avec les codes de la série, et donne par l'occasion un nouveau souffle à sa saga intergalactique. Ben oui, au-delà de son budget et de ses trucages, tout ce qu'on retient de cette Attaque des clônes, c'est qu'on s'y amuse comme des petits fous !
Lors de la fameuse baston finale opposant Christopher Lee à Yoda, la salle s'est mise à hurler et à applaudir. Soit une réaction en tous points contraire à celle accompagnant un **Épisode 1** décidément catastrophique !
À noter que le scénario utilise très astucieusement les données de **La Menace fantôme** tout en amenant subtilement les grandes lignes des épisodes « à venir » (les plans de l'Étoile Noire, les Star Destroyers et le Marche Impériale). Ultime cadeau pour les fans : la présence de personnages connus (Oncle Owen et Tante Beru) et l'apparition de formes reconnaissables entre mille (les véhicules des clones ressemblent fortement à des AT&T). Évidemment, **Star Wars** demeure **Star Wars**, et le scénario comporte son lot de résonnances psychanalytiques et mythologiques : le passage à l'âge adulte, l'absence du père, le poids du destin et de l'inexorable… Mais ici, point de révélation vertigineuse et riche de sens du genre « Je suis ton père ».
On reste dans le premier degré, le climax du film étant d'apprendre que Dooku a été l'élève de Yoda : en dehors des fans, cette information dramatiquement inutile n'intéresse pas grand monde. Enfin bon, cela n'a pas empêché mes amis qui ne connaissaient rien à la saga d'apprécier le film au point de retourner le voir ce soir. Youpi !
Star Wars commence à l'**Épisode 2** ! En conclusion, **Star Wars**, c'est kitsch, souvent à la limite du ridicule, parfois cucul… Et c'est bien pour ça qu'on l'aime !

Sébastien Parisot (Salon de Provence)

Chère Seb,
*Tu pourrais au moins attendre que les gens aient lu la critique de Rafik avant de la contredire point par point ! Il a l'air malin, maintenant ! Et d'abord, où donc as-tu trouvé nos épreuves ? Tu bosserais pas chez Start Plus, toi ? Sinon, puisque tu sembles acquis à la nouvelle cause lucasienne, nous t'invitons à à aller faire un tour sur le forum de la critique (positive celle-ci) d'***Épisode 2** *parue sur le site Mad. Tu verras, c'est folklo !*

NOTULES LUNAIRES

Du blockbuster bientôt sur tous les écrans au petit film obscur qu'on ne verra peut-être jamais, toute l'information du Fantastique.

TERMINATOR 3: RISE OF THE MACHINES
MÉTAL BRÛLANT

Il aura fallu dix ans pour que le Terminator revienne enfin défourailler sur nos écrans. Une période durant laquelle Mario Kassar et Andy Vajna, les ex-pontes de la défunte société de production Carolco qui lança le concept, cherchent des partenaires financiers, qu'ils dégotent en Allemagne et au Japon. Dans l'intervalle, plusieurs réalisateurs sont pressentis, des plus improbables (Roland Emmerich, David Fincher, Ridley Scott) aux plus adéquats (John McTiernan, Christian Duguay). Seul absent du lot et pas des moindres, James Cameron, qui refuse catégoriquement de réitérer l'exploit une troisième fois. Pas découragée, la prod accepte de verser 30 millions de dollars à Arnold Schwarzenegger pour qu'il reprenne son rôle.

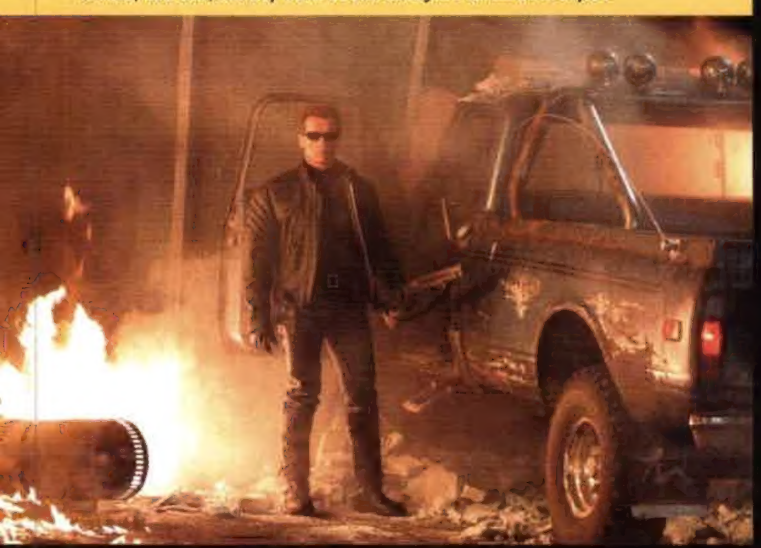
Situé dix ans après la fin de **T2**, **Terminator 3: Rise of the Machines** raconte la guerre entre les intelligences artificielles créées par SkyNet et la race humaine, qui lui oppose une farouche résistance menée par le jeune John Connor. Toujours prêt à aider celui dont il sera plus tard chargé de tuer la mère, le Terminator devra cette fois combattre un être cybernétique femelle capable de se rendre invisible ou d'adopter l'apparence de son choix. SkyNet acquiert en outre la possibilité de programmer le Terminator pour qu'il trahisse les faibles humains.

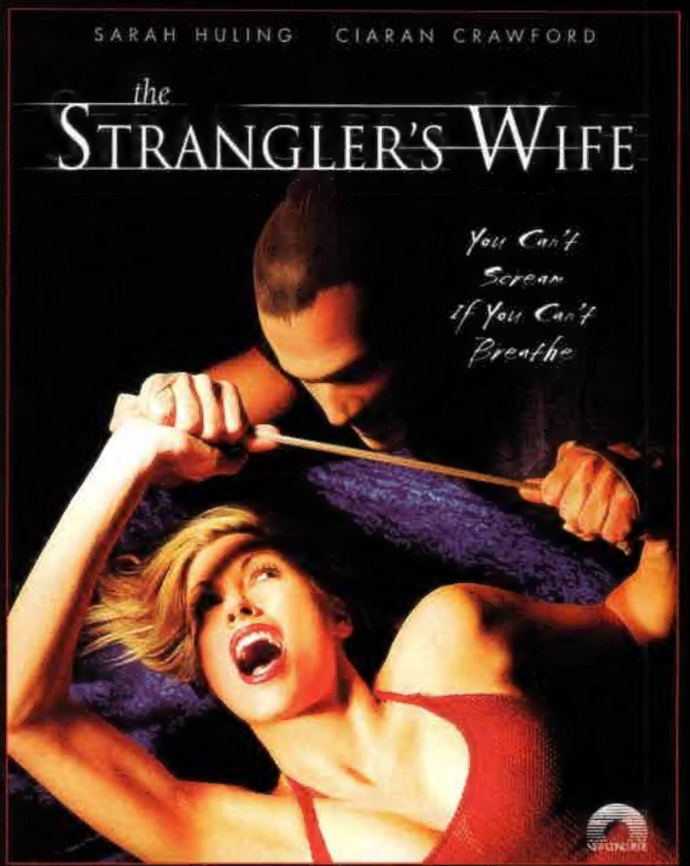
Restait à dégoter un réalisateur rompu à l'action pyrotechnique. Et c'est Jonathan Mostow (**Breakdown**, **U-571**) qui emporte le morceau. Pas un visionnaire à la Cameron, certes, mais un technicien du tonnerre sachant raconter une histoire, qualité vitale quand on se retrouve à illustrer un script signé par les auteurs de Tank Girl, **The Game** et **Traque sur Internet** (aouch!). Le film étant budgété à 170 millions de dollars, pourvu de SFX signés ILM et de maquillages créés par Stan Winston, concepteur du Terminator, tous les éléments semblent verrouillés.

Seul souci, entourer Arnold de comédiens à la hauteur, sachant qu'Edward Furlong ne peut reprendre le rôle de John Connor pour « raisons médicales » et que Linda Hamilton n'apparaît, au mieux, que dans des flash-backs. Le presque inconnu Nick Stahl (**Bully**) incarne Connor, tandis que la modèle Kristanna Loken endosse le rôle de la Terminator femelle. S'il n'est pas question de Michael Biehn, Lance Henriksen pourrait de nouveau jouer le détective Vukovich, cette fois immobilisé dans une chaise roulante. Et enfin, Claire Danes aurait tout récemment rejoint le casting. Le tournage de **T3** a débuté en avril, pour une sortie prévue en juillet 2003, avec un score qui pourrait bien être signé Danny Elfman. C'est sans doute l'ultime chance pour Arnold de reconquérir son public et on ne souhaite qu'une chose: que ça charcle, par Vulcain!

C.D.

Arnold, son cuir, ses ray-bans et son shotgun: Terminator style!





■ Produit par New Concorde, la firme de Roger Corman, et réalisé par Michael Allosso, **The Strangler's Wife** a l'air bien parti pour hanter les fonds de vidéothèque. Mae est une jeune femme très séduisante qui n'a jamais eu de chance en amour. Mais voilà qu'un beau jour, la vie semble lui sourire: elle épouse ce qu'elle imagine être le mari parfait, qui la trompe cependant aussi souvent qu'il le peut. Méfiante et légèrement vexée par un comportement somme toute quelque peu cavalier venant d'un être qui lui a juré fidélité devant Dieu, elle va alors chercher à en savoir plus. Son enquête l'amènera non pas sur les traces de celui qu'elle imaginait être un Casanova, mais sur celles d'un tueur sanguinaire méchamment dérangé qui lui pique ses collants pour se les mettre sur la tête et massacrer ses partenaires après les avoir copieusement culbutées. Comme elle l'a été aussi (copieusement culbutée), elle craint pour sa vie... et nous aussi!

■ Premier film de Michael Slovis, jusqu'ici chef-op sur une tripotée de séries B d'action, **Spirit** renoue avec la bonne vieille tradition des ghost stories de la Hammer House of Horror, défunte et délectable série britannique. Après la mort de sa mère, la jeune Kelly et son tendre papa quittent la pollution citadine pour s'installer dans une maison gothique de la Nouvelle-Orléans. Évidemment, comme elle est gothique, elle est hantée. Kelly découvre que le fantôme qui hante les lieux est celui de Virginia, une femme qui s'est donné la mort après que sa fille se soit noyée. Comme elle est perspicace, elle découvre aussi que le mari de Virginia, accusé à l'époque d'avoir tué son épouse, est toujours en vie. Enfin, elle apprend que sa propre mère (la sienne, pas celle du mari) a vécu dans la maison et que, elle aussi a communiqué avec le fantô-

me. Déterminée à aider Virginia à trouver le repos éternel, elle tente de convaincre son époux (celui de Virginia, pas le sien, d'ailleurs elle n'est pas mariée) de revenir sur les lieux du drame. Mais Kelly sait-elle vraiment qui est son père? Et qui était vraiment sa mère? Et qui est-elle, elle? Et qui sommes-nous, nous, pour prétendre trouver une réponse à cette angoissante énigme? Et qui es-tu, toi, qui lis Mad Movies aux toilettes?

■ Spécialisé, au cours des années 80, dans les séries Z d'invasion extra-terrestre prenant place dans son Baltimore natal (**Alien Factor**, **Nightbeast**, **Galaxy Invader**), Don Dohler, également éditeur à la même époque du magazine Cinémagic, consacré aux effets spéciaux, revient après 14 ans d'absence en tant qu'initiateur et producteur de **Vampire Stakes** et **Harvesters**, tous deux réalisés par l'inconnu Joe Ripple. Dans le premier, on nous apprend que les vampires dominent désormais la Terre. Les humains étant en sous-nombre, les créatures de la nuit se trouvent bien obligées de boire le sang de leurs pairs, créant ainsi une nouvelle forme de virus aux conséquences dramatiques. Deux scientifiques, un flic et un prêtre chasseur de vampires unissent alors leurs forces pour enrayer la contamination... Dans le second, qui s'apparente à un remake du **Blood Massacre** du même Dohler, des braqueurs de banque se réfugient dans une petite maison isolée et prennent ses occupants en otage pour se rendre compte que ceux-ci font un élevage de cadavres dans leur jardin! George Stover, qu'on a pu voir dans plusieurs films de John Waters, fré-

quente ces deux nouvelles productions Don Dohler.

■ Film d'horreur érotique coréen produit par Pathfinder Pictures et réalisé par Gil-Chae Chung, **Hera Purple: The Devil Goddess** nous fait découvrir Hye Rim, une femme possédée par la déesse Hera (qui n'a rien de Coréen vu qu'elle est Grecque, et plus exactement sœur de Zeus). Désireuse de punir les hommes qui l'ont traitée comme une chienne durant sa pitoyable existence, elle obtient le pouvoir de modifier son apparence physique pour devenir le fantasme rêvé de tous les mâles en question. Après de joyeuses galipettes qui ont l'air salement dépravées, elle assassine sauvagement ses partenaires pour assouvir sa vengeance. Mais voilà qu'un policier personnellement impliqué dans l'affaire se lance à ses trousses... **Hera Purple: The Devil Goddess** nous promet « *du sexe avec un collègue et un docteur, du sexe dans l'eau et dans la neige, et du sexe à l'envers* »! Rien que ça! Il y a des fois où on se demande si on ne devrait pas créer un supplément à Mad intitulé Hot Movies. Et ce n'est pas une idée en l'air, nom d'une pipe!

Christian Bale et Matthew McConnaughey dans Tif & Tondu chez les Dragons.

REIGN OF FIRE
TROMBLONS & DRAGONS

Le triomphe du **Seigneur des anneaux** ne pouvait qu'attiser l'immortel brasier de l'heroïc-fantasy. La preuve avec **Reign of Fire**, qui possède a priori toutes les qualités requises pour ravir le cœur des rôlistes et des amateurs de wargames. Situé dans une Angleterre post-apocalyptique, le film narre la guerre homérique que se livrent l'espèce humaine et les dragons. D'un côté, les armées menées par un courageux pompier britannique et un belliqueux militaire américain. De l'autre, des escadrilles de reptiles féroces qui déciment la terre ferme dans le seul but d'en faire leur royaume et de réduire les hommes en cendre.

Une excellente nouvelle que cet ambitieux projet, d'autant plus que le dernier dragon cinématographique digne d'être cité date d'il y a vingt ans: **Le Dragon du lac de feu**, atypique et démente production Disney réalisée par Matthew Robbins (oublions poliment le puéril **Cœur de Dragon** et le débile **Donjons & Dragons**). Le film représente en tout cas un sacré défi pour son réalisateur Rob Bowman, jusqu'ici connu pour avoir tourné plein d'épisodes de *X-Files* et la version film de la série, au demeurant très réussie. Face à ces monstres terrifiants, il fallait s'armer d'un casting solide, et là-dessus, **Reign of Fire** en impose: Christian Bale (**American Psycho**) est le fier défenseur d'Albion, Matthew Mc Connaughey (**Emprise**) commande les troupes U.S, tandis qu'à leurs côtés se tiennent le fascinant Gerard Butler (**Dracula 2001**) et deux acteurs échappés de **Vertical Limit** (Izabella Scorupco et Alexander Siddig). Tourné dans les sublimes contrées irlandaises et produit par Spyglass Entertainment (**Sixième sens**, **Incassable**), le film sera distribué par Touchstone Pictures le 12 juillet aux USA et le 21 août chez nous. Des sauriens qui obscurcissent le ciel et crachent des torrents de flammes sur des hélicos armés de roquettes et sur des chars d'assaut, c'est quand même plus excitant qu'un dragon débonnaire qui cause avec la voix de Philippe Noiret, non?

C.D

■ Spécialisé dans l'animation image par image de dinosaures en pâte à modeler et dans la série Z ultra fauchée, Brett Piper (**Mutant War**, **A Nymphoid Barbarian in Dinosaur Hell**, **They Bite**, **Drainiac**, **Psyclops**) donne encore dans la grosse bestiole en signant **Arachnia**. Brillant universitaire, le professeur Mugford est persuadé qu'une race d'araignées géantes carnivores a vécu il y a trois cent millions d'années. Il embarque donc ses étudiants à bord d'un avion pour une expédition interrompue par le crash de l'appareil en pleine forêt. Malheureusement pour nous, ils en réchappent tous sains et saufs. Ils trouvent refuge dans une ferme dont la grange abrite le fossile d'une créature arachnide de taille respectable. S'organisent alors des fouilles que les étudiants pratiquent joyeusement à la dynamite, réveillant deux monstres poilus qui leur filent le train et bouffent le prof au passage. Après qu'ils se soient heurtés au scepticisme de la police locale, l'une des élèves requiert l'aide de son paternel, un militaire chevronné (heureusement qu'il est pas toiletteur pour chiens!). **Arachnia** semble vouloir se placer comme une alternative rigolote à **Eight Legged Freaks**.

■ Nouvelle production Fries Film Group, **Connected** se réclame influencé par quelques classiques comme **L'Exorciste**, **La Malédiction**, **Poltergeist** et **Sixième sens**. Nick Miller, un privé londonien, est chargé par le père Vincent, un émissaire du Vatican, de retrouver la trace d'une orpheline nommée Emma avant qu'elle ne soit sacrifiée par une secte satanique. Son enquête le mène dans des milieux interlopes où s'ourdit un complot visant à déchaîner les forces de l'Enfer sur Londres. Il parvient à localiser Emma, qui se révèle être une jeune fille aussi attirante qu'excentrique et le fruit de l'union entre un ange et une humaine. Obéissant, Miller ramène Emma au père Vincent afin de la soustraire aux rites blasphématoires auxquels elle est destinée. À sa grande stupeur, il réalise que le prêtre est en fait le chef des satanistes et qu'il s'est fait enfler sur toute la ligne: il doit lui aussi être sacrifié, sa mère ayant copulé avec un envoyé des cieux! De deux choses l'une: soit Emma est en fait sa sœur, soit les anges britanniques ne pensent qu'à ça! Pieter Van Hees réalise ici son premier film après s'être fait la main sur plusieurs courts-métrages policiers.

■ Western et fantastique se conjuguent dans **Trigon: The Legend of Pelgidium**, réalisé par Alex Erkiletian. Une famille de pionniers qui traverse le Far-West est attaquée par une bande de desperados menée par un certain Blade (Robert McRay, de la série *Conan*), qui n'est pas un vampire black mais un hors-la-loi avec un chapeau. Les malandrins assassinent le père et son fils, mais épargnent Sarah (Denise Crosby, vue dans **Simetierre**) et sa fille. Celles-ci rejoignent la ville la plus proche, ce qui s'avère une idée malencon-

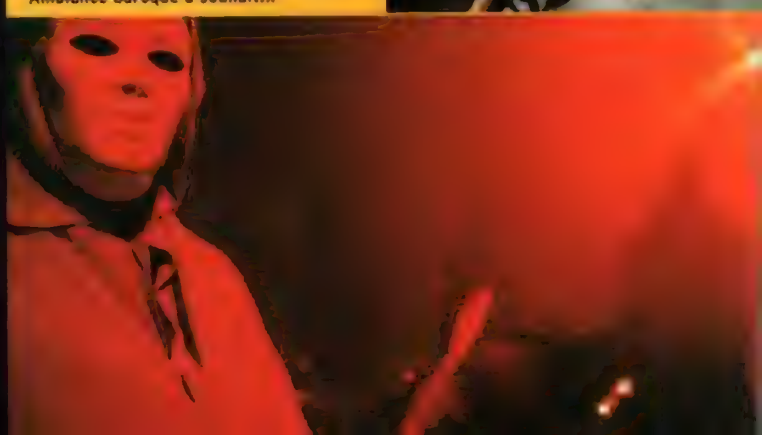
RACINE CARRÉE DE TROIS
HORROR AL' ITALIANA

On se posait des questions sur la santé du cinéma horrifique transalpin depuis quelques années, les grands noms d'hier n'étant plus que des ombres… Dans le nord de l'Italie, un jeune réalisateur, conscient de son héritage et armé d'une simple DV, a pourtant décidé de se lancer à son tour dans l'aventure. Présenté en première mondiale durant le Far East Film d'Udine (le jeune homme étant originaire de la ville et connaissant bien les organisateurs), **Racine carrée de 3** suit le cauchemar de trois adolescents, coincés dans un univers parallèle. Afin de récupérer les copies d'un contrôle qu'ils ont raté, les trois amis s'aventurent de nuit dans leur lycée. Mais au moment de repartir, seuls deux d'entre eux répondent à l'appel. Le lendemain, sans nouvelle de leur ami, les deux compères décident de retourner de nuit dans les locaux pour approfondir les recherches. Incapable de trouver une issue de sortie, les portes disparaissant étrangement, les deux amis se trouvent confrontés à ce qu'ils pensent être une secte démoniaque… À moins qu'ils ne soient le sujet d'hallucinations?

Première surprise, et preuve que le film n'a pas été tourné à la va-vite, il est réalisé dans la langue du coin, et non pas en italien. Ensuite, **Racine carrée de 3** réussit vraiment à nous faire sursauter plusieurs fois. Et c'est tellement rare de nos jours que le film mérite que l'on en parle rien que pour ça. Loin d'être tourné, comme cela peut être parfois le cas avec une DV, au petit bonheur la chance, le film bénéficie d'une véritable réflexion au niveau de la mise en scène, notamment dans l'utilisation de la caméra. Les comédiens, tous débutants, offrent aussi de bonnes interprétations, et l'un deux, vu son visage et sa présence, devrait même pouvoir trouver des débouchés dans d'autres productions. Enfin, n'oublions pas de parler de la fantastique musique, qui nous ramène directement aux plus beaux jours des Goblin. Bref, on savoure, et on attend impatiemment qu'un distributeur français s'y intéresse.

J.S.

Ambiance baroque à souhait…



treuse puisque Blade en a fait son fief et s'y est proclamé shérif. Seul un prêtre courageux (Angus Scrimm, le Tall Man de **Phantasm**) s'oppose à sa tyrannie sanguinaire. Alors que Sarah est sur le point de dételer, une balle perdue atteint sa fille et la plonge dans le coma. C'est alors que Pelgidium, un ange exterminateur armé d'un six-coups, vient visiter Sarah: il est le double lumineux du sombre Blade (la preuve, il est lui aussi joué par Bob McRay). La ville devient alors le théâtre d'un duel sans merci entre Blade et sa Nemesis... On aurait aimé qu'un tel script soit réalisé par Clint Eastwood, mais il faudra se contenter de ce qu'on nous propose. Au vu de la trogne du bad guy et de son double, on est en tout cas sûrs de se marrer un bon coup!

■ Réalisateur favori de notre rédac'chef Damien Granger, Fred Olen Ray s'est dissimulé sous le pseudonyme d'Ed Raymond pour réaliser **Stranded**, produit par Phoenician Entertainment, une filiale de Franchise Pictures. Et c'est à une vertigineuse odyssée cosmique qu'il nous convie. Jugez plutôt: un météore entre en collision avec une station spatiale où des chercheurs sont allés récupérer du matériel avant qu'elle ne se désintègre dans l'atmosphère. Une équipe de militaires est envoyée sur place pour évacuer les rescapés. Pilotée par un myope, leur navette loupe un créneau et se retrouve handicapée par un gros trou dans le flanc, ce qui ne facilite pas la mission, d'autant plus qu'il y a un traître à bord, chargé de sauver en priorité la technologie contenue dans la station, même s'il doit pour cela démastiquer tous ses camarades. Interprété par Michael Dudikoff et Ice-T, le film a tout pour être nettement moins gonflant que **Mission to Mars** et évoque plus **Outland** que **2001**. On s'en serait douté.

■ Danemark, 882 avant J.C. Tandis qu'une prêtresse s'apprête à sacrifier une vierge dans les murs du château de Valborg, Lord Voldhein et ses braves vikings prennent d'assaut l'édifice et hachent menu l'armée de cannibales dégénérés qui l'occupe. Mortellement blessé dans une bataille dont il sort pourtant victorieux, Voldhein donne l'ordre d'ensevelir les cadavres de ses ennemis dans la tourbe. Ce qu'il ignore, c'est que cette substance malodorante permet de conserver les corps ad mortem aeternam.1200 ans plus tard, un prof et ses étudiants entreprennent des fouilles archéologiques sur les lieux afin d'exhumer des corps. Opération couronnée de succès puisqu'ils découvrent un soldat qui semble avoir été enseveli la veille. Leur joie est de courte durée: ils tombent sur un autre bivouac étudiant, dévasté par une force inconnue, dont la seule survivante est folle de terreur. Ils réalisent alors qu'ils ont réveillé les féroces guerriers d'antan et qu'ils s'apprêtent à déferler sur eux, leur soif de sang aiguisée par des siècles de sommeil... **The Bog People**, réalisé par J. Christian Ingvordsen, nous promet un prologue barbare

Flashes

Les fans de **Goldorak** vont adorer : Tim Burton prépare une version live du dessin animé **Astroboy**, dans lequel des robots se livrent à des combats de gladiateurs. Le bellâtre Freddie Prinze Jr. (**Wing Commander**) est pressenti pour le rôle principal.

David Goyer, le scénariste de **Blade**, écrit actuellement **Darksiders**, projet qui s'intéressera à des vampires devenus agents du gouvernement. Vu comme ça, c'est un peu plus excitant que la dernière saison des *X-Files*!

Quelques précisions concernant **Jeepers Creepers 2** : produit par Coppola et toujours réalisé par Victor Salva, le film, qui débutera dix jours après la fin du précédent, devrait s'inspirer des **Oiseaux**, de **Lifeboat** et de **Moby Dick**!

John Singleton (**Shaft**) s'attaque à l'aventure fantastique avec une nouvelle version de **Sinbad le marin**.

L'adaptation de *Rendez-vous avec Rama*, roman d'Arthur C.Clarke (auteur de *2001, l'odyssée de l'espace*), est en bonne voie. David Fincher doit toujours réaliser le film sur un script de Bruce McKenna (**Band of Brothers**). Morgan Freeman tiendra le rôle principal de cette gigantesque odyssée de SF qui s'annonce comme une révolution en matière d'effets digitaux.

La Paramount a clairement décidé de créer la franchise la plus foireuse du moment, en confiant **Tomb Raider 2** aux bons soins de l'inénarrable Jan De Bont (**Speed 2**, **Hantise**, rappelons-le).

David Koepp (scénariste de **Spider-Man** et de **Panic Room**, mais aussi réalisateur de **Hypnose**), va écrire et mettre en scène **Secret Window, Secret Garden**, adaptation de la nouvelle de Stephen King *Vue imprenable sur un jardin secret* (que l'on trouve dans le recueil *Minuit 2*). L'histoire d'un écrivain harcelé par un paysan revanchard qui lui reproche de lui avoir volé une de ses histoires.

Paramount et Cruise/Wagner Productions (la boîte de Tom Cruise) développent une nouvelle adaptation spectaculaire de *La Guerre des Mondes*, le classique de H.G. Wells. On attrape Roland Emmerich (**Independence Day**) et Simon Wells (**La Machine à explorer le temps**) et on les enferme à double tour pour les trois années à venir...

Marvel vient d'annoncer le lancement de **The Punisher**, produit par Artisan et programmé pour une sortie au cours du deuxième semestre 2003. Après la version ringolote de Mark Goldblatt (souvenez-vous... Dolph Lundgren... en 1989...), c'est la deuxième adaptation officielle des aventures de notre vigilante préféré. Et c'est Jonathan Hensleigh (scénariste d'**Une journée en Enfer**) qui réalise. Ça va charcler!

Michael Bay a enfin trouvé un metteur en scène pour son remake de **Massacre à la tronçonneuse** : Marcus Nispel, réalisateur de clips pour Cher ou Pascal Obispo (et viré du tournage de **La Fin des temps**). Leatherface, réveille-toi, ils sont devenus fous!

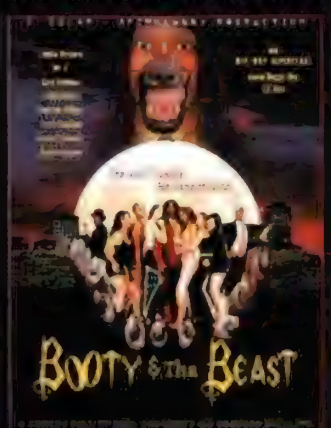
La nouvelle du mois qui a fait sauter au plafond notre rédac' chef : c'est le talentueux Ronny Yu (**Jiang-Hu**, **La Fiancée de Chucky**) qui va réaliser **Jason vs. Freddy**. Oh yes!

Marvel again ! Réalisé par le jeunot Mark Steven Johnson, écrit par [illegible]

(scénariste de **L.A. Confidential** et réalisateur de **Chevalier**), **Daredevil** réunit un casting fourni : Ben Affleck dans le double rôle de Daredevil et de Matt Murdock, Jennifer Garner (**Pearl Harbor**) en Elektra, Jon Favreau (**Very Bad Things**) en Foggy Nelson, l'ami fidèle de Murdock, David Keith (**U-571**), qui interprète le père boxeur de Murdock, plus Joe Pantoliano (**Matrix**), le rappeur Coolio et Kevin Smith dans des cameos. Enfin, côté méchants, Colin Farrell (**Minority Report**) interprète le psychotique Tireur (The Bullseye) et Michael Clarke Duncan (le géant noir de **La Ligne verte**) joue l'imposant Caïd (The Kingpin). Pour vous faire patienter, on vous balance le premier visuel officiel du film.

à la **13e Guerrier**. Toutes proportions gardées, puisque l'auteur de la chose a précédemment tourné deux sous-**Mortal Kombat** (**Cyber Vengeance** et **Absolute Agression**) tout en se spécialisant dans les séries B d'action avec Frank Zagarino (**Airboss 1** à **4**, **Strike Zone**). La bonne nouvelle, c'est la présence de la scream queen Debbie Rochon dans le rôle de la campeuse rescapée. On parie combien qu'elle joue la comédie?

■ Tout fier de sa nouvelle société, qu'il a très simplement appelé New Cannon, Menahem Golan (à qui notre Damien rêve de poser une seule et unique question: « *Pourquoi?* ») produit actuellement la comédie **Booty and tha Beast**. C'est le clippeur Pharoah Phillips qui réalise cette version très branchée rap de *La Belle et la bête*, dans laquelle un playboy qui tombe toute les nanas en un clin d'œil se transforme aussi simplement en loup-garou les soirs de pleine lune. Ne nous attendons pas à un festival d'effets spéciaux qui révolutionneront le genre mais plutôt à une avalanche de gags bien gras puisque le casting est composé de Gary Coleman et Todd Bridges (respectivement Arnold et Willy dans la série du même nom), Mr T



(Barracuda dans la série *Agence tous risques*), Traci Bingham (Jordan dans la série *Alerte à Malibu*) et Angie Everhart (qui n'a tourné dans aucune série mais dans des films tels que **La Reine des vampires** et **Gunblast Vodka**), ainsi que les rappeurs Snoop Dogg, Eminem et Lil' Kim.

■ Alors que son **Kannibal** vient tout juste de sortir chez nous en DVD et qu'il termine actuellement **Harry and the Wizard** et **Legend of the Rings**, tournés dans la foulée, Richard Driscoll récidive déjà avec **Blade Hunter**, un autre film très

inspiré, cette fois par **Blade Runner** et **La Mutante**. À la fois producteur, scénariste et réalisateur, Richard Driscoll retrouve ses acteurs fétiches, à savoir Steven Craine (déjà dans tous ses films), Eileen Daly (**Razor Blade Smile**) et Linnea Quigley (**Creepozoids**), pour les besoins de ce film à tout petit budget qui nous plonge dans un futur indéterminé et nous emmène sur une planète inconnue où un mercenaire tout de cuir vêtu et dissimulé derrière d'épaisses lunettes de soleil tente de débarrasser une grande ville de créatures biomécaniques qui se sont jurées de la détruire. Rien de bien original à attendre donc, de ce **Blade Hunter** qui n'arrivera de toute façon sans doute jamais jusqu'ici.

■ Apparue dans **Martial Law 2**, **Bloodfist 5**, **Frogtown 2** et premier rôle dans **Subspecies 2** à **5**, l'actrice Denice Duff s'essaye à la réalisation avec **Song of the Vampire**, d'après un scénario de Ron Ford (réalisateur d'**Alien Force** et de **Mark of Dracula**, et qui n'a rien à voir avec John). Décrit comme un croisement entre **Entretien avec un vampire** et la série *Dark Shadows* où le romantisme tiendra

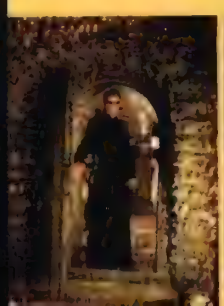
une place aussi importante que les effusions de sang, **Song of the Vampire** se déroule à la Nouvelle-Orléans et voit un certain Jonathan se réveiller d'un long sommeil d'un siècle et partir à la recherche de sa bien aimée, Victoria, qui rêve de lui tous les soirs. Alors qu'il se sort haut la main des embûches tendues par deux flics lancés à sa poursuite, Jonathan n'est pas au bout de ses peines lorsqu'il retrouve sa promise. Il devra encore affronter le mari de celle-ci, un ex-taulard qui n'hésite pas à tuer quiconque se dresse entre eux, et sa tante, une adepte des sciences occultes... Autour de Denice Duff, on retrouve James Horan (**Scanner Cop**), Geoffrey Lewis (**Way of the Gun**) et Jillian McWhirter (**Le Dentiste**).

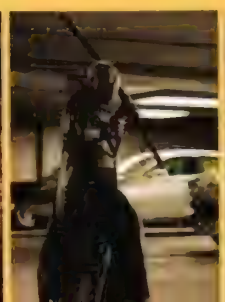
San HELVING

THE MATRIX RELOADED
LES WACHOWSKI VOIENT DOUBLE

- Le premier film racontait une naissance, le second sera la vie tandis que le troisième racontera la mort... -. C'est en ces termes énigmatiques que Keanu Reeves résume la trilogie **Matrix** dont les deux derniers opus sont toujours en tournage, un an après le premier tour de manivelle. Forcément aux commandes de ce projet double, les frères Wachowski et le producteur Joel Silver ont dû en baver des ronds de chapeaux tant les catastrophes se sont accumulés au fur et à mesure que la production avançait... On parle évidemment de la mort très médiatisée de l'actrice/chanteuse Aaliyah (remplacée par la fille de Marvin Gaye, Nona Gaye, aperçue dans **Ali**) mais également de celle de Gloria Foster, interprète de l'oracle dans le premier film. Celle-ci n'a pas terminé toutes ses scènes, notamment pour le troisième film. La production a néanmoins fait savoir que son personnage apparaîtra désormais sous une autre forme. Bien qu'on ne connaisse pas vraiment la teneur scénaristique de ces deux suites, les moyens mis en œuvre promettent déjà une certaine escalade dans le spectaculaire. Pour filmer certains combats en apesanteur, les deux frangins se sont procurés un dispositif leur permettant de concevoir des plans en 360°. Une passerelle d'autoroute a été créée pour abriter le tournage d'une poursuite automobile maousse et enfin, Neo combattrait une centaine d'agents de la Matrice, se démultipliant lui aussi pour pouvoir assurer les coups de tatanes! Bref, on se ronge les ongles pendant un an en attendant la sortie US de **The Matrix Reloaded** pour le 24 mai 2003. Pour le troisième opus, **The Matrix Revolutions**, la sortie est prévue pour novembre de la même année.

S.M.





mémoire des toiles

CINÉMA D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

FESTIVAL DE CINÉMA DE BOIS D'ARCY : DE L'ÉCRIT À L'ÉCRAN

THÈME 2002 | LA SCIENCE-FICTION

dates juin

sam. 1/ Inauguration du festival :
20 h 45. centre culturel, rue Baragué,
Projection publique
"Le Monde Tremblera"
1er au 30 juin. centre culturel.
Exposition
"Les Affiches de science fiction"
BIFI Coll. Cinémathèque française

sam. 8/ 20 h 45. centre culturel.
Projection publique "L'invasion des profanateurs de sépultures"

sam. 15/ 20 h 45. centre culturel.
Projection publique "Men in black"

sam. 29/ 20 h 45. centre culturel.
Projection publique "Le 5e élément"

dates juillet

lun. 1/ 14 h. bibliothèque de la tremblaye.
Atelier "le langage de l'image"
13 à 15 ans.
15 h. centre culturel.
Projection "L'île mystérieuse"
1er au 15 juillet.
bibliothèque de la tremblaye.
Exposition BD "Ils rêvent le monde"

mar. 2/ 14 h et 15 h 30.
bibliothèque de la tremblaye.
Atelier "jeux optiques" 5 à 7 ans.
15 h. centre culturel.
Projection "Dark crystal"
à partir de 10 ans.
20 h 45. bibliothèque de la tremblaye.
Conférence "la littérature de SF"

mer. 3/ 14 h. archives du film.
Atelier "identification de films"
à partir de 10 ans.
15 h. centre culturel.
Projection "L'histoire sans fin"
à partir de 5 ans.

jeu. 4/ 14 h. bibliothèque de la tremblaye.
Atelier "cinéma d'animation"
8-10 ans.
15 h. centre culturel.
Projection "Rencontres du 3e type"
à partir de 8 ans.

ven. 5/ 14 h. bibliothèque de la tremblaye.
Atelier "cinéma d'animation"
10-12 ans.
21 h 30. parking Leclerc.
Projection plein air
"Bienvenue à Gattaca"

sam. 6/ 21 h 30. parking Leclerc.
Projection plein air
"Fahrenheit 451"

dim. 7/ 21 h 30. parking Leclerc.
Projection plein air
"Le bunker de la dernière rafale"
"Croisières sidérales"
en présence de Pierre Tchernia
(sous réserve).

BOIS D'ARCY
VILLE MÉMOIRE DU CINÉMA

CNC
ARCHIVES DU FILM

E.LECLERC
BOIS D'ARCY

TOUS RENSEIGNEMENTS
01 30 07 00 50

NOTULES ASIATIQUES

par Julien Sévéon

L'actualité du cinéma asiatique étant à la fois incontournable et fournissante, il nous a semblé opportun de créer cette rubrique, que vous retrouverez désormais chaque mois dans Mad Movies. Un seul homme pouvait relever un tel challenge : notre Sensei Julien Sévéon.

■ Plus besoin de présenter Ryuhei Kitamura, le réalisateur du vibrant **Versus**. Son nouveau film, **Aliens**, vient de sortir au Japon. Une histoire de science-fiction carrément destroy, où une expérimentation sur un virus transforme les humains en mutants dégoûtés assoiffés de sang. On ne sait pas s'il s'agit là de la version finale de **Death Hunters**, film au sujet similaire qu'il devait tourner avec Dacascos et qui se passait sur terre, mais à première vue, **Alive** a l'air bien sympa. **Versus**, de délirer un quota de délires. D'ailleurs les récalcitrants se s'y sont pas trompés et Miramax a proposé un deal au réalisateur. Espérons qu'il n'y perdra pas son âme...

■ Billy Tang, qui avait passablement traumatisé tous ceux qui avaient vu ses deux films urbains ultraviolents **Red to Kill** et **Run and Kill**, se lance dans le polar sucré. Inutile avec son frâchement sorti **Interaction Murders**. Ceux qui espèrent retrouver les excès passés du plus nihiliste des réalisateurs hong-kongais risquent d'en être pour leur argent; on se situe ici dans le polar tendance grand public. Tant pis!

■ Dont on parlait du film **Bang Rajan** dans un précédent édito. Et bien Thanit Jitnukul, l'homme derrière ce film de baston, vient de sortir l'excellent **Born of War**, qui vient de sortir en Thaïlande. Aventure épique joliment mise en couleurs, d'émotion, d'amour et même de magie (que demander de plus!), **Bangpan** a lui aussi l'air de délivrer sa dose de sensations fortes. On en reparlera très bientôt.

■ Le nom du cinéma hong-kongais le veut le unique Wong Jing, a réalisé une nouvelle histoire narrant un nouveau Wesley, ce héros de la littérature populaire locale, sorte de Fantômas jones chinois, déjà vu dans des films comme **The Seventh Curse**, **Bury Me High** et **The Legend of Wesley** (on croit aussi bien Wesley que Wesley). Le film s'appelle The Wesley's Mysterious Files et vient de sortir. Selon les premiers échos, le film est affligeant mais très amusant au 325ème degré. C'est déjà ça...

■ L'un des films asiatiques les plus attendus du moment est sans aucun doute **Hero**. Et c'est facile de comprendre pourquoi. Zhang Yimou, plus connu comme auteur d'un cinéma très dépouillé et terre à terre (**Pas un de moins**, **The Road Home**) compte cette fois entièrement réinventer le cinéma de Wang fu avec ce film qui mettra en scène Jet Li, Tony Leung, Maggie Cheung, Donnie Yen (l'autre grand acteur martial du coin HK - **Iron Monkey**) et Zhang Ziyi (la - découverte - de **Tiger et Dragon**). Excusez du peu! Et ce n'est pas tout. Christopher Doyle (l'homme responsable de l'image des films de Wong Kar Wai) s'occupe de la cinématographie et la scène Eri Wada, qui vient de tourner pour son compte un **Ran**, crée tous les costumes. Si sur telle réunion de personnes aussi talentueuses ne vous met pas l'eau

4e FAR EAST FILM FESTIVAL

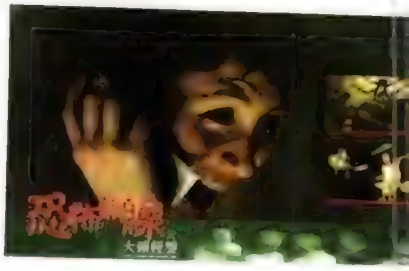
COMME CHAQUE ANNÉE À LA MÊME ÉPOQUE, LA PETITE VILLE D'UDINE, EN ITALIE, S'EST TRANSFORMÉE PENDANT DIX JOURS EN CAPITALE EUROPÉENNE DU CINÉMA ASIATIQUE. AU PROGRAMME, UNE SOIXANTAINE DE FILMS ISSUS DE TOUT L'EXTRÊME ORIENT, AVEC UNE BONNE DOSE D'ACTION ET D'HORREUR.

Pèlerinage obligatoire de tous ceux qui s'intéressent aux cinémas d'Asie, Udine est un peu la Mecque des passionnés du genre. Il faut dire que l'ambiance y est ultra conviviale et que le festival nous permet de découvrir les dernières tendances et les films phares qui ont émergé ces derniers temps de l'autre côté du monde.

Après nous avoir présenté la trilogie **Ring** il y a deux ans, mère de toute la nouvelle vague horrifique d'Asie, le festival a, cette année, projeté quelques-uns des nouveaux tenants du genre : **Visible Secret**, **Horror Hotline** et **Sorum**.

Visible Secret est le dernier film en date de Ann Hui, grande réalisatrice engagée de Hong Kong, auteur notamment du très fort **Boat People**. Avec **Visible Secret**, Hui revient à ses premières amours, l'horreur, qu'elle avait déjà expérimentée avec son second film, **The Spooky Bunch**, en 1980. Cette histoire de fantômes, sans être vraiment flippante, réserve néanmoins de très belles images et un casting savoureux, regroupant notamment Hsu Chi, Sam Lee et même Anthony Wong dans une courte apparition.

De la peur, le très bêtement nommé **Horror Hotline... Big Head Monster** en distillait par contre une bonne dose. Cinquième film du jeune réalisateur Soi Cheang, **Horror Hotline** est le premier film hong-kongais



depuis une grosse quinzaine d'années à approcher l'horreur de façon directe et, surtout, sans la moindre touche d'humour. Pari réussi pour Soi, qui réussit vraiment à nous faire sursauter ou frémir plusieurs fois dans cette histoire où un groupe de journalistes part enquêter sur une légende urbaine tournant autour

à la louche, c'est que tout n'arrive pas par le cinéma et que vous avez confondu Mad Movies avec le mensuel Mémoire Vierge.

■ Un autre projet que l'on attend aussi avec impatience est **Three** où Dion a cherché fantasmatiques figures vêtue par trois réalisateurs asiatiques majeurs et fous d'un tournant de exploration entre trois pays. On retrouve donc derrière la caméra le Thaï Nonzee Nimibutr, qui nous avait séduit en effrayant avec le superbe **Nang Nak**, le Cantonais Kaos Jacques auteur de **The Quiet Family** dont Mike avait dû faire un remake musical, et enfin le Hongkongais Peter Chan réalisateur de **UFO**, la comédie qui avait choisi la ville quelques uns de ses plus beaux films de la dernière décennie. La première devait avoir lieu en Thaïlande en juillet.

■ De cette de la Corée du Sud, le très attendu **2009 Lost Memories** ce soir il y a peu. Sous de couvert du *Mojo de Hard Cobra* de Philip K. Dick, **2009** décrit un monde parallèle où le Japon a gagné la seconde guerre mondiale, survivant par la même occasion de nombreux pays adjacents. Lesdits pays n'existent d'ailleurs plus et font désormais partie de l'Empire Nippon. Un précis structure d'une saine d'Etat, ce qui a peu décontenancé que la réalisation est à la hauteur de ses ambitions. Cette budget alignant plusieurs grosses explosions de ses dernières années (Jang Dong-gun, Tom Nakamura...), **2009 Lost Memories** offre de très belles surprises malgré cependant quelques facilités scénaristiques. On y reviendra sûrement plus longuement bientôt.

■ Le Cambodge, après avoir pu était l'année dernière son premier long métrage depuis l'arrivée des Khmers Rouges (**The Snake King's Child**, une légende traditionnelle) se hisse dans une grosse production régionale en scène la guerre fratricide entre le Cambodge et la Thaïlande dans un film intitulé *Tandem Dynasties*. Cette, il faut bien reconnaître que le cinéma de grosse production du Cambodge n'égale pas les USA (une bonne chose on se rendra vite compte) et ne pourra donc pas dépasser des centaines de milliers de dollars pour un film. Mais pour le pays, ce projet est d'envergure et Sok Sithan, le réalisateur, compte faire usage d'effets de caméras réelles et magie. On attend avec impatience !

■ De Hong Kong, que l'on attend aussi de pied ferme depuis que Dion en a entendu parler lors du marché du film de Cannes 2001, réalisé par les talentueux frères Pang (les géniteurs du très bon polar **Bangkok Dangerous** et, pour l'un des deux du mauvais de **Stormriders**) va sortir successivement sous peu à Hong Kong et en Thaïlande. Cette histoire fantastique, créatrice des **Mains d'Orlac** et de **Sixième Sens** (où il est une jeune femme. Mann, aveugle depuis l'âge de deux ans, bénéficie d'une opération visant à lui restituer la vue. La greffe réussit, mais Mann se met bientôt à apercevoir des ombres, puis des choses carrément horribles, jusqu'à ce qu'elle ne se reconnaisse même plus en se regardant dans le miroir. Elle apprend alors que la cornée qui lui a été donnée appartenait à une jeune femme qui avait la possibilité de voir les fantômes. Le film sortira déjà en salles pour le France mais après le visionnage d'une courte bande-annonce...

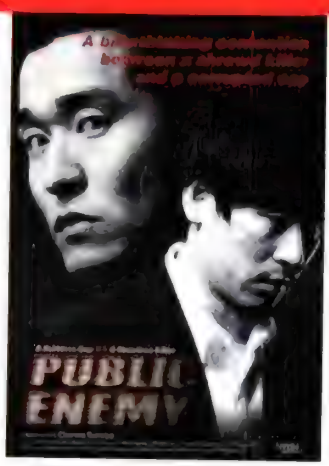
d'un bébé difforme... La suite sortira en septembre prochain.

Sorum, premier long du coréen Yoon Jong-chan, est l'une des preuves supplémentaires que le cinéma coréen est actuellement une véritable réserve de talents et l'un des plus vifs et intelligents existant au monde. Le film commence par l'arrivée d'un nouveau locataire dans un immeuble en délabrement. Rapidement, son passé, celui d'une voisine dont il est tombé amoureux et celui de l'immeuble vont se mêler pour créer des situations inextricables et cauchemardesques. Le film joue, plus qu'ailleurs, la carte de l'horreur psychologique, un peu à la manière d'un Polanski et de son **Locataire**. Très difficile en tout cas de ne pas tomber sous l'emprise glauque et sinistre de ce film atypique.

Du côté des polars et de l'action, **Bad Guy** de Kim Ki-duk (**L'Île**) s'est facile-

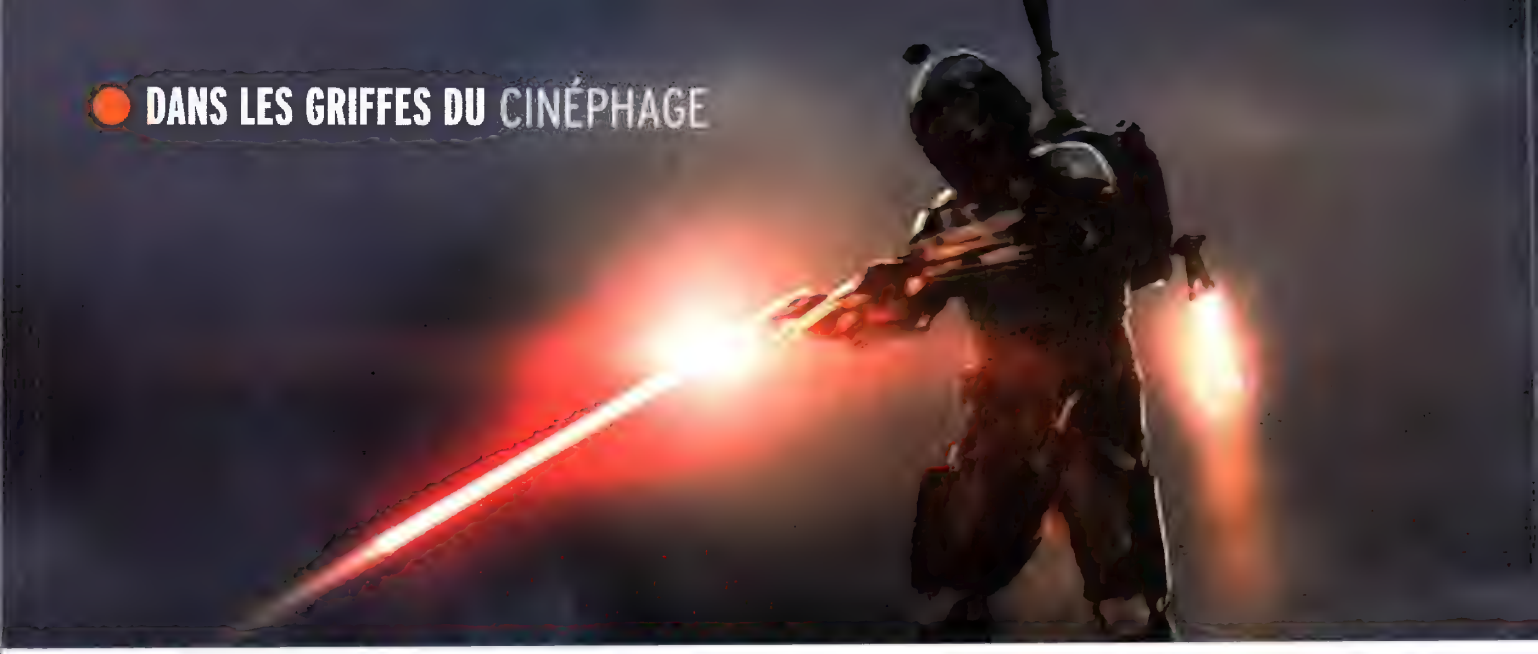
ment établi comme la grosse baffe du festival. Continuant à explorer des situations extrêmes, Kim met en scène un maquereau silencieux qui force une femme dont il est tombé amoureux à se prostituer. Extrême et à ne pas prendre au pied de la lettre - une scène surréaliste nous le rappelle bien - **Bad Guy** est un film dur, certes, mais aussi superbe, étonnant et d'une rare beauté visuelle. Vous aurez sûrement l'occasion d'en juger bientôt par vous-même, le film ayant été acheté pour la France.

Public Enemy de Kang Woo-suk était l'un des autres polars phares du festival. Un flic complètement pourri, croisement entre l'inspecteur Harry, le Justicier interprété par Bronson et le Bad Lieutenant de Ferrara,



poursuit un businessman à la **American Psycho** qui a impitoyablement tué ses propres parents. Les deux acteurs principaux, Sol Kyung-gu, que l'on connaît de par chez nous pour son rôle dans **Peppermint Candy**, et Lee Sung-jae, star de **Attack the Gas Station**, nous offre des portraits savoureux de pourritures et Kang prend visiblement un très grand plaisir à nous dépeindre leur personnalité et leurs actions. Nous, pendant ce temps, on jubile.

Enfin, il ne faut tout de même pas oublier de parler de **Glitter**, film punk post-apocalyptique de Enomoto Toshiro, renvoyant l'œuvre de ce bon vieux Bruno Mattei au panthéon du septième art. Tourné absolument sans moyen, ce film est une grosse Zèderie réalisé par un homme qui sait, au contraire de notre ami italien, qu'il tourne un film fauché, sans idées et profondément bête (du moins, on l'espère pour lui). Donc, pris à un certain degré, le film peut se révéler amusant. En tout cas c'est bien le seul moyen d'apprécier cette histoire se situant dans une région dévastée du Japon où tous les parias de la société se retrouvent. Au pire, on peut toujours se concentrer uniquement sur l'actrice principale qui est plutôt mignonne et qui n'hésite pas à se dévêtir...



STAR WARS ÉPISODE II - L'ATTAQUE DES CLONES

A NEW FLOP

En cinéma comme en politique, il est courant de s'imaginer qu'un seul homme suffit à gouverner. En bonne figure shakespearienne, George Lucas, dans son accession au pouvoir, a su se débarrasser des principaux maillons de l'univers **Star Wars** pour s'autoproclamer grand chambellan sans que la base militante de fans n'y trouve à redire. Et pourtant, Dieu sait s'il y a des questions non résolues: John Dykstra, responsable des effets visuels, oscarisé pour le premier film et devenu superstar de sa branche, a connu une traversée du désert de plus de 15 ans sur laquelle il refuse de s'expliquer (cf interview dans Mad n°124) avant de revenir, (directement au sommet!) au sein du studio Sony Imageworks. Marcia Lucas, ex-épouse du barbu, fut une des meilleures monteuses des années 70 (voir son travail insensé sur le **Alice n'est plus ici** de Scorsese et **American Graffiti**). Elle aussi oscarisée pour **Star Wars**, elle divorce d'avec George en 1983 et part curieusement en retraite précipitée (il semble qu'elle vive maintenant à Albuquerque et s'occupe de chiens de chasse!!!?). Plus récemment, Ralph McQuarrie, concepteur génial de la saga originelle (Lucas voulait un Vador plus proche de l'empereur Ming de **Flash Gordon** que d'un chevalier wagnérien à la Nibelungen), n'aura qu'une contribution partielle sur l'**Épisode 1** (Coruscant). Après ses débuts à la réalisation, Lawrence Kasdan, (scénariste de **L'Empire**, du **Jedi** et des **Aventuriers de l'Arche perdue**) ne prêtera plus sa plume au tandem Lucas-Spielberg. Et enfin, le plus important de tous, l'indispensable Gary Kurtz! Producteur des deux premiers volets (un tout petit poste sans importance, n'est ce pas?), ce fondu de mythologie, érudit, conseiller, confident, bref véritable maître Jedi de papa George, quittera la saga après **L'Empire** pour monter le **Dark Crystal** de Jim Henson qui contient, est-ce un hasard, la même structure mythologique que **Star Wars** (que George Lucas ait produit juste ensuite le lamentable **Labyrinth** du même Jim Henson est un autre hasard, n'est-ce pas?). Kurtz tentera même de transformer Walter Murch en réalisateur sur l'étrange et dérangeant **Return to Oz** (Murch est sound designer de génie sur **THX1138**, où il est également scénariste, **American Graffiti** et **Apocalypse Now**). Après cela, le grand vide. Qu'une telle dream-team se soit entièrement disloquée restera comme le grand mystère irrésolu de « l'affaire **Star Wars** ». Bref, suite à ces purges staliniennes, le règne de Lucas sur le mythe **Star Wars** va se faire sans partage, traversé d'innovations aussi déroutantes que des koalas adeptes de la samba (déclinés en deux téléfilms crétinoïdes, ***L'Aventure des Ewoks*** et ***La Bataille d'Endor***, que l'agora fait semblant d'avoir oublié) et des crapauds-rasta aquatiques. Ceci pour ne pas évoquer parallèlement la foultitude de navets psychotroniques que l'ami George a offert au fantastique (**Howard le canard**, **Captain Eo**, **Willow**, **Radioland Murders**, **Leprechaun**... nous retirons de cette liste la saga ciné d'**Indiana Jones** pour cause de Spielbergisme avancé). Aujourd'hui, le « conducator » domine sa saga à l'aide de lieutenants qu'il a lui-même entraînés sur ses séries TV (Rick McCallum, Doug Chiang, Jonathan Hales), et à la lumière du cataclysmique **Épisode 1**, on pouvait encore s'imaginer que, privé de ses anciens lieutenants, Lucas était incapable de gérer sérieusement un univers mythologique dont il est loin d'être le seul responsable. N'en avait-il d'ailleurs pas donné la preuve dès 1978, avec le téléfilm ***Au Temps de la Guerre des Étoiles***, ce soap opera atroce qui contenait tous les germes de l'actuelle débandade? (D'ailleurs, où ont été enterrés les négatifs de ce truc?). Hélas, **L'Attaque des Clones** révèle le drame encore plus crûment: Lucas méprise cet univers, et par extension son public! Si l'**Épisode 1** tentait vaguement de s'inscrire comme préquelle, l'**Épisode 2** contredit, annihile les fondements même de la saga à venir. On y découvre, stupéfaits, que LA séquence-clé de ce chapitre, l'acte fondateur du futur Dark Vador, est purement et simplement censurée par

SAMOURAÏS

MA CITÉ VA KICKER!

Le Petit Prince suit toujours par les dessins malgrés de Joe Daniels (**Le Voyage de Chihiro**). **Samouraï** est hanté par les volutes synthétiques composées par Ryuji Kawai (**Avalon**). Vous devez penser sérieusement que le meilleur scénariste pour relater à un film l'ordre ninjutsu auquel les maîtres japonais dans le confinement. Rien sur un pitch pourtant inédit et intrigant. **Samouraï** est plombé par une succession de clichés de mise en scène propre à la hantise des ambitions initiales de jeunes fondateurs Godzilla semblait inviter l'esthétique des séries B d'une manière, le décorum des films de genre Europa et les figures imposées de la comédie d'action. Pour un point culminant

Ci-contre : Jango Fett, le père de Bobba. Ci-dessus : Anakin Skywalker (Hayden Christensen), Padmé Amidala (Natalie Portman) et Obi-Wan Kenobi (Ewan McGregor).

un fondu au noir (Lucas préférant nous montrer Anakin faisant du rodéo sur une vache-escargot, c'est plus bucolique). Déjà, face à un tel camouflet, l'envie de quitter précipitamment la salle vous démange. On y découvre également que la future alliance est une belle bande d'ordures impérialistes. En effet, Yoda, Obi Wan, Amidala et toute la clique, à la tête de destroyers, de quadrupèdes et de milliers de simili-stormtroopers agressent furieusement une pauvre base de rebelles désemparés. Le malheureux Comte Dooku n'a guère qu'un pauvre scooter pour échapper à la puissance de feu délirante des « gentils » (tu m'étonnes qu'après ça, l'Empire contre-attaque !). Et si ces deux exemples majeurs, implosions foudroyantes du mythe **Star Wars**, ne suffisent pas à faire comprendre que Lucas vous pisse à la raie, il reste une bonne centaine de détails croustillants pour flinguer méthodiquement le mythe : Obi Wan buvant du jus de Jawa (donc du jus de berbère dans la terminologie starwarsienne) ou se faisant humilier intellectuellement par des gosses de moins de 8 ans (qui plus est handicapés, si l'on juge la forme de leurs oreilles). Tante Beru et Oncle Owen, qui feront plus tard semblant d'avoir très bien connu Anakin alors que ce dernier leur a juste piqué une mobylette. Une race d'alien (à moins que ce ne soit des méchas !) capable de créer des armées à perte de vue, mais qu'on ne prendra même pas la peine d'évoquer par la suite. Un chevalier Jedi en arrière-plan qui, plus tard, finira par devenir strip-teaseuse chez Jabba (?). Enfin un petit Bobba Fett, décidé plus tard à mourir comme son père Jango, c'est-à-dire comme une merde (Lucas n'a jamais compris l'amour que les fans portaient à ce personnage, et s'est forcé à le réintégrer ici). Face à une telle déferlante de renoncements, la bouillie filmique qui sert de nappage n'arrive même plus à stimuler des nerfs déjà épuisés : cadrages basiques et personnages centrés (parfait pour le futur Pan&Scan), expositions des lieux par simple zoom, grossissement progressif de l'échelle de plans lors des dialogues et absence totale de construction scénique, bref ce que les esprits peu regardants appellent de « l'académisme » (c'est faux ! L'académisme signifie le strict respect de normes institutionnelles, pas du je-m'en-foutisme éhonté ! Clint Eastwood et Jonathan Mostow sont académiques…). Passons sur les emprunts embarrassants au jeu-vidéo (Amidala poursuivie par des mudokons dans une usine à la Oddworld, Yoda se prenant pour Sonic) pour constater que même le dernier domaine de compétence de Lucas, en l'occurrence sa formation de monteur, se détériore au point de ne plus savoir comment gérer ses fameux parallèles de séquence finale, quant il ne livre pas carrément des faux-raccords hallucinants pour une production de cette envergure (Durant le duel final, Anakin regarde ses pieds… et voit Amidala, filmée en plongée, allongée sur le sable !). Même John Williams, le dernier à y avoir cru sur l'épisode précédent, jette l'éponge et s'emmêle les baguettes (thème de Darth Maul pour Anakin, thème de Palpatine pour les hommes des sables, thème de Vador pour Palpatine, et pourquoi pas Hook pendant qu'on y est !). Plus fascinant encore, lors d'un baiser inachevé, ce compositeur d'exception nous réserve un gag musical directement hérité de… **Y-a-t-il un Pilote dans l'Avion ?** ! Enfin, rappelons à notre aimable lectorat que l'essentiel des géniteurs d'ILM (Ken Ralston, Dykstra, Bruce Nicholson, Richard Edlund, Phil Tippett) sont soit partis en indépendants ou ont rejoint le studio Sony Imageworks (**Starship Troopers**, **Hollow Man**, **Godzilla**, **Spiderman**), et ça se voit !

Alors, me direz-vous, est-ce la fin ? Certainement pas. On peut même prévoir que le culte de la personnalité lucasienne continuera bien au-delà de l'**Épisode 3**. En cinéma comme en politique, on peut traîner les pires casseroles depuis 20 ans et continuer à trouver des électeurs.

Rafik DJOUMI
(ex-adepte de la secte, aujourd'hui dissident)

STAR WARS ÉPISODE II – ATTACK OF THE CLONES. USA. 2001. RÉAL. : GEORGE LUCAS. SCÉN. : GEORGE LUCAS ET JONATHAN HALES. DIR. PHOT. : DAVID TATERSALL. MUS. : JOHN WILLIAMS. SPFX VISUELS. : JOHN KNOLL, PABLO HELMAN, BEN SNOW ET DENNIS MUREN. PROD. : RICK MCCALLUM POUR LUCASFILM. INT. : EWAN MCGREGOR, NATALIE PORTMAN, HAYDEN CHRISTENSEN, CHRISTOPHER LEE, SAMUEL L. JACKSON… DUR. : 2H12. DIST. : TWENTIETH CENTURY FOX. SORTIE LE 17 MAI 2002.

LA REINE DES DAMNÉS
ZÉRO POUR SANG

Scott Abbott, Michael Petroni (scénaristes inconnus) et le réalisateur Michael Rymer n'ont visiblement saisi qu'un seul élément des chroniques vampiriques: la mystification. En effet, Anne Rice avait construit son œuvre comme la négation de Dracula. Là où la sensualité est empreinte de honte et d'infamie chez Stoker, elle est affirmée et désinhibée chez Rice. Quand la religion est à la source du vampirisme dans Dracula, un athéisme atrabilaire plane sur *La Reine des damnés*... En opposant systématiquement ses idées à celles du maître de la littérature britannique, Rice était parvenue à surprendre mais aussi à envoûter. Et la valeur d'un roman comme *La Reine des damnés* résidait dans son incroyable ambition, consistant en 600 pages à réinventer le mythe et la généalogie vampirique.

Comme la romancière avant lui, Michael Rymer a bien pris le contre-pied de l'œuvre dont il s'est inspiré (note pour les puristes: il ne reste rien du bouquin). Malheureusement, contrairement à celle de Rice, sa tentative d'émancipation a produit un résultat désastreux. Par exemple, en rejouant une scène du **Cabinet du Docteur Caligari** réorchestrée par le groupe Korn, ce n'est plus d'ambition dont fait preuve le cinéaste, mais d'une prétention débile. Au lieu de construire son film comme un documentaire gothique, il l'a érigé en clip vidéo simpliste et pourtant arrogant. Son Lestat (Stuart Townsend) n'est qu'une caricature glamour de Marilyn Manson, pas un vampire plusieurs fois centenaire, anéanti par la crise existentielle. Rice donnait un passionnant cours d'histoire et de psychanalyse, Rymer se contente d'accumuler poncifs et clichés. Sa **Reine des damnés** est démuée de la moindre idée de mise en scène (même s'il y a quelques jolies images à sauver), elle est découpée à la serpe et regorge de ralentis inutiles, voire hideux... L'objectif des producteurs de la Warner Bros était de tuer (ou saigner à blanc) la franchise « Rice » avant d'en perdre les droits. Grâce à un exercice de style imbécile, Rymer a exaucé leur souhait au-delà de toute espérance. Inutile donc de préciser aux fans de Rice et de la Mascarade, que jamais ils ne verront le meilleur livre de leur chantre, **Lestat le vampire**, porté sur grand écran. It sucks...

Bertrand ROUGIER

QUEEN OF THE DAMNED. USA. 2001. RÉAL.: MICHAEL RYMER. SCÉN.: SCOTT ABBOTT ET MICHAEL PETRONI, D'APRÈS LE ROMAN D'ANNE RICE. DIR. PHOT.: IAN BAKER. MUS.: JONATHAN H. DAVIS ET RICHARD GIBBS. PROD.: JORGE SARALEGUI POUR MATERIAL, NPV ENTERTAINMENT, VILLAGE ROADSHOW PRODUCTIONS ET WARNER BROS. INT.: STUART TOWNSEND, MARGUERITE MOREAU, AALIYAH, VINCENT PEREZ, LENA OLIN... DUR.: 1H41. DIST.: WARNER BROS. PICTURES. SORTIE LE 19 JUIN 2002.

L'ÂGE DE GLACE
ON THE ROCKS

Le **Anastasia** de Don Bluth et Gary Goldman avait été à l'époque le premier dessin animé américain à tenir la dragée haute à un Disney, la Fox confia dans la foulée aux deux mêmes auteurs la réalisation de **Titan A.E.**, premier gros projet d'animation SF aux prétentions budgétaires assez exceptionnelles (75 millions de dollars, quand même). Le bide astronomique de **Titan A.E.** entraînera la fermeture du département « animation traditionnelle » de la Fox, le studio préférant désormais, eu égard aux recettes délirantes des long-métrages Pixar, se concentrer sur l'élaboration de projets animés en 3D. D'où la présence aujourd'hui sur nos écrans de **L'Âge de glace**.

Pour mettre sur pied cette relecture azimutée du **Livre de la jungle**, où un mammouth, un paresseux, un tigre à dents de sabre et une sorte d'écureuil traversent mille péripéties pour ramener un petit garçon égaré à son père, les producteurs de la Fox décident de fonctionner comme l'a fait Disney avec Pixar. Ils ramènent dans leur giron Blue Sky, le petit studio du talentueux Chris Wedge (responsable, en 1998, du superbe court-métrage **Bunny**), et lui laisse carte blanche. Malgré l'antécédent de son réalisateur, on attendait peu de **L'Âge de glace**. On imaginait un projet produit à la vavite, pour rattraper les pertes énormes de **Titan A.E.** et surtout, pour surfer sur la vague du succès initiée par Pixar, sans toutefois retrouver l'inspiration débordante d'un **Toy Story 2** ou d'un **1001 pattes**. Pourtant, même si le métrage de Chris Wedge n'atteint pas la maestria des deux chefs d'œuvre susdits, force est de reconnaître que l'on est effectivement en présence d'une belle réussite. La plupart du temps, Wedge exploite très bien les possibilités visuelles qu'offre un décor comme celui de l'ère glaciaire, jouant habilement des contrastes ou des rapprochements de texture induits par un panorama blanc et bleu. Sur ce contexte, viennent se greffer des personnages attachants (avec une mention particulière pour Sid, le petit paresseux maladroit, proche parent animé de Peter Sellers), des gags hilarants et fort bien intégrés à l'histoire (le ballet improvisé des Dodos, Sid découvrant diverses créatures prisonnières des glaces...) ainsi que la musique de David Newman, bien plus convaincante que les chansonnettes de son cousin Randy pour Pixar. Sans jamais atteindre la catégorie « morceau de bravoure bluffant », **L'Âge de glace** force donc la sympathie et se permet, en plus de ça, de faire un carton au box-office américain (175 millions de dollars à ce jour!). Une bonne affaire pour la Fox.

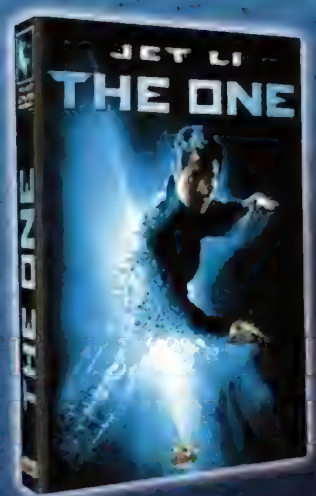
Arnaud BORDAS

ICE AGE. USA. 2001. RÉAL.: CHRIS WEDGE. SCÉN.: MICHAEL BERG, MICHAEL J. WILSON ET PETER ACKERMAN. MUS.: DAVID NEWMAN. PROD.: LORI FORTE POUR BLUE SKY ET 20TH CENTURY FOX. VOIX: GERARD LANVIN/RAY ROMANO, ELIE SEMOUN/JOHN LEGUIZAMO, VINCENT CASSEL/DENIS LEARY. DUR.: 1H21. DIST.: UFD. SORTIE LE 26 JUIN 2002.

À L'OCCASION DU MOIS DU CINÉMA ASIATIQUE GAUMONT COLUMBIA TRISTAR HOME VIDÉO PRÉSENTE :

THE ONE

AVEC JET LI,
LE MAÎTRE DES ARTS MARTIAUX



PRÉPAREZ-VOUS À UNE INTERACTIVITÉ UNIQUE :

- LES UNIVERS MULTIPLES DE THE ONE,
- JET LI ALIAS THE ONE,
- LES DIFFÉRENTS JET LI,
- A PROPOS DE VISAGES,
- COMP[illegible] ANIMATIQUE...

TIME AND TIDE

RÉALISÉ PAR TSUI HARK,
LE MAÎTRE DU FILM D'ACTION ASIATIQUE

"UN FILM MAELSTRÖM
QUI VOUS EMPORTE
CORPS ET BIENS
ET NE REND PAS
VOTRE DÉPOUILLE"
CHRISTOPHE GANS

M6 Dia

DVD
GAUMONT COLUMBIA TRISTAR HOME VIDEO
SIGNE LE MEILLEUR DU DVD

13ème RUE

SKYROCK

LA 6E VICTIME
MORCEAUX CHOISIS

Encore frémissant et pratiquement issu du néant, le cinéma de Corée du Sud commence à se faire une réputation fâcheuse. À l'image des industriels du pays pillant les technologies automobiles et électroniques du Japon ou de l'Occident, il pompe, clone, copie, duplique. Les films américains, les films chinois. La photocopieuse des producteurs du cru tourne à plein rendement. **La 6e victime** est de cette eau. Un thriller dont les influences se situent du côté de **Seven**, du **Silence des agneaux**, des **Rivières pourpres** et, même, du nippon **Audition**. Le projet serait des plus serviles, des plus regrettables, si le réalisateur, un certain Chang Youn-hyun, ne savait s'y prendre aussi habilement. À savoir prendre des ingrédients de sources diverses pour, avec un mélange de talent et de savoir-faire, les accommoder à sa sauce. De cuisine, il en est d'une certaine manière question dans **La 6e victime**. Cuisine saignante à base de sacs poubelles contenant des corps débités en petits morceaux. Un puzzle pour reconstituer cinq cadavres, cinq hommes appartenant tous à l'entourage intime d'une séduisante artiste. À l'inspecteur Cho de remonter jusqu'au charcuteur, lequel - serial butcher - pourrait bien être un papa très possessif. À moins que… Tortueuse, l'énigme du thriller de Chang Youn-hyun. Tellement qu'elle pourrait se perdre dans les méandres du scénario, verser dans le filandreux. Pas du tout. Si le cinéaste ménage son suspense, il ne multiplie pas les fausses pistes, économise le nombre des suspects. Malin. Et honnête dans son propos puisqu'il assume totalement ses penchants gore, et ce dès la première séquence. Horreur au premier degré, démembrements cadrés sans fausse pudeur, de façon pratiquement clinique, magma de chair baignant dans son jus… Des images dantesques que le cinéma américain n'ose plus depuis longtemps. Le Coréen Chang Youn-hyn, lui, ose, porte qu'il est par sa passion du thriller pur et dur, sa volonté d'aller jusqu'au bout d'un propos qui contraste avec la beauté évanescente, presque éthérée, de la sublime Shim Eun-ha.

Marc TOULLEC

TELL ME SOMETHING CORÉE DU SUD. 1999. RÉAL.: CHANG YOUN-HYUN. SCÉN.: CHANG YOUN-HYUN, KONG SU-CHANG, IN EUN-AH, SIM HAE-WON & KIM EUN-JUNG. DIR. PHOT.: KIM SUNG-BOK. MUS.: CHO YOUNG-UK & BANG JOON-SUK. PROD.: KOON BON-HAN & CHANG YOUN-HUYN. INT.: HAN SUK-GUY, SHIM EUN-HA, JANG HANG-SEON, YEOM JEONG-AH, AN SEOK-HWAN,.. DUR.: 1 H 58. DIST.: SND. SORTIE LE 5 JUIN.

L'inspecteur Cho (Han Suk-Guy) contemple les méfaits d'un tueur qui transforme ses victimes en puzzle.

LILO & STITCH
ENTRE DEUX VAGUES

On a, a priori, du mal à croire, et c'est ce qui fait son charme, que **Lilo & Stitch** soit un long-métrage estampillé Disney. Qu'il s'agisse de l'aspect visuel ou du titre du film, presque imprononçable, rien ne semble ici correspondre au format généralement usité par les productions de tonton Walt. Aucune star n'endosse le costume de doubleur. Pas de surenchère technique, l'infographie laissant place à l'animation traditionnelle. Exit le « deep cavenas », les décors sont grossièrement brossés car peints à la gouache. Pas de recherche esthétique forcenée, le graphisme des personnages et de leur environnement est simplement rebondi, de manière à faire jouer à fond l'identification chez les gosses…

On en conviendra aisément, à l'ère du numérique et venant d'une société basant sa stratégie de marketing sur l'innovation et le consensus, ces partis pris « rétrogrades » sont extrêmement surprenants. Pourtant, ce sont les choix narratifs de Chris Sanders et Dean Deblois qui sont véritablement ahurissants. Jugez plutôt. Alors que

Mickey a traditionnellement du mal à citer les longs-métrages qu'il pille sans vergogne, les réalisateurs font explicitement référence à **La Menace fantôme** et à **Men In Black** (dont ils se moquent gentiment) mais surtout à **Tarantula**, **Godzilla** et **Gremlins**!? Les héros du métrage sont un petit alien très rigolo, très vicieux, très méchant et obsédé par la destruction (lors du teaser, Stitch crache sur le garde de sa prison et l'abat froidement) ainsi que des hawaïens très bronzés (ce n'est pas anodin) et un black musclé possédant la particularité d'être sociologue. Ainsi, 50 minutes durant, les réalisateurs osent sans aucun complexe faire l'apologie de la différence et de l'exotisme. Mignon, dingue, égayé par quelques coups de folie géniaux et hilarants, **Lilo & Stitch** s'impose alors comme le digne successeur du **Géant de fer**. Puis, la morale et les bons sentiments viennent annihiler la facétie, l'audace et la dérision. On se souvient alors qu'en rentrant dans la salle obscure, on pénétrait aussi dans l'univers d'un entrepreneur en parc d'attractions. Il était donc logique (et inévitable?) que tôt ou tard la magie invoquée en vitrine se dissipe en coulisse…

Bertrand ROUGIER

USA. 2001. RÉAL.: DEAN DEBLOIS ET CHRIS SANDERS. SCÉN.: CHRIS SANDERS. MUS.: ALAN SILVESTRI. PROD.: CLARK SPENCER POUR WALT DISNEY PICTURES. VOIX (VO): DAVEIGH CHASE, CHRIS SANDERS, JASON SCOTT LEE, TIA CARRERE, VING RHAMES... DUR.: 1H25. DIST.: GBVI. SORTIE LE 26 JUIN 2002.

COLORADO

Teen MOVIES

TOUTES NOS ÉTUDES LE DÉMONTRENT : LE JEUNE A UNE HYGIÈNE DE VIE IRRÉPROCHABLE !

Le Jeune consacre de longues heures à la méditation

Le Jeune évolue dans un environnement sain

Le Jeune entretient des relations matures & studieuses avec ses amis

Le Jeune a une alimentation très diversifiée

Le Jeune stimule sa matière grise devant les DVD TEEN MOVIES

La collection TEEN MOVIES, 4 DVD complètement déjantés : TOMCATS, DIABLESSE, JOE LA CRASSE, LOSER.
Avec Jason BIGGS, Mena SUVARI, Shannon ELIZABETH, ou encore Jerry O'CONNELL...

LES DVD TEEN MOVIES, IL FAUT ÊTRE JEUNE POUR COMPRENDRE !

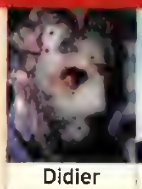
Pour 2 DVD de la collection achetés, un Tee-Shirt offert.

mcm

SKYROCK

AVIS CHIFFRÉS

0 nul.
1 très mauvais.
2 mauvais.
3 moyen.
4 bon.
5 très bon.
6 chef-d'œuvre.



	Didier Allouch	Arnaud Bordas	Cédric Delelée	Rafik Djoumi	Julien Dupuy	Damien Granger	Stéphane Moïssakis	Bertrand Rougier	Ze Mad Lector
BLADE II	6 Celui qui a eu l'idée d'embaucher Del Toro pour cette suite est un génie.	6 Furieux et émouvant. Del Toro in the sky with diamonds !	5 Le Aliens du film gothique. Éblouissant.	6 Bon sang, c'est tellement bon que ça doit être mauvais pour la santé !	6 Le film jouissif par excellence. Del Toro est un dieu.	6 Blade II est à Blade ce que Aliens était à Alien. Le pied !	6 Un « what-the-fuck-movie » comparable au choc Mad Max 2 en son temps.	5 Enfin un film de vampire qui respecte le cahier des charges gothic-punk. Coool !	
BONES				1 Quel acteur ce Snoop !	2 Un démarquage black de Freddy Krueger qui n'exploite son potentiel que dans sa dernière bobine.	4 Big Snoop Dogg doin' his thang, naw mean. Strictly fo' da homeys !	3 Exactement ce à quoi on s'attendait : sympathiquement nul...		
L'ÉCHINE DU DIABLE	6 Del Toro est un génie.	6 Un film d'une beauté et d'une cohérence proprement hallucinantes.	5 Du gothique crépusculaire intense et émouvant.	6 C'est maintenant officiel. L'Espagne est la nouvelle terre promise.	6 Probablement le plus beau film de l'année.	6 Del Toro vient de se lancer un sacré défi. Il va avoir du mal à faire mieux !	6 Del Toro a accompli ce qui prendrait des années chez certains cinéastes aguerris.	5 Pour ceux qui en doutait, la confirmation qu'un cinéaste est né.	
EMPRISE		5 Un film de fou, au sens propre.	5 Un pur diamant noir qui marque la naissance d'un cinéaste exceptionnel.		0 Un effroyable, et plutôt bien fichu, film d'intégriste.			3 Formellement abouti mais fondamentalement douteux. Résultat logiquement mitigé.	
FEMME FATALE	4 Les fans de De Palma qui disent ne pas aimer celui-là sont sacrément cyniques.	2 De Palma tourne en rond et, pour la première fois, provoque un ennui certain.	4 Qu'il est bon de retrouver le De Palma des années 80 !	4 De Palma se dévoile, vulgaire, précieux, onirique, et les rats « depalmistes » quittent le navire.	1 Un exercice de style pauvre et d'une triste vulgarité.	2 C'est clair. De Palma bave devant ses actrices. Nous aussi, mais c'est tout !	3 1/ DePalma se fait vieux. 2/ DePalma se fait mystique. 3/ Je pleure...	4 Version hitchcockienne de La Princesse et la pute. Oue du bonheur...	
METROPOLIS				3 Un gros problème de narration, certes, mais quelle claque visuelle !	5 Une direction artistique divine au service d'un conte sans surprise et superbe à la fois.		5 Apocalypse cool...	5 Le crime (de lèse-majesté) était presque parfait	
RESIDENT EVIL	2 Juste pour le joli jeu de jambe de Milla, le reste est une insulte aux fans du jeu.	4 Le genre de film dont on voit davantage les qualités que les défauts. Bonnard !		3 Anderson invente le gore propre.	3 Les morts-vivants sont nuls, ce qui est un peu gênant pour un zombie movie...	3 Un film quelque peu décevant, mais qui laisse de bons souvenirs.	2 Superbe intro de 15 minutes et magnifique plan final. Au milieu : que dalle !	3 Respecter les amateurs du jeu ne fait pas forcément un bon film.	
LE ROI SCORPION	0 The Rock, le nouveau Schwarzie ? En tout cas, Chuck Russell n'est pas le nouveau Milius !	0 Le prototype même du chef d'œuvre maudit !... Non, je déconne...	0 Une insulte à l'heroïc-fantasy. Destination : poubelle !	0 Avec Galabru et De Funès, à la rigueur, ça l'aurait fait.	4 C'est rigolo		0 Pas assez de catch et de commentateurs en québécois. Hulk Hogan aurait fait mieux !	1 Kelly Hu est mega-bonne. Voilà, voilà...	
SAMOURAÏS	2 Caricatural, bête et assez mal foutu. Désolé...				1 Aussi vilain que les Taxi, le racisme (volontaire) et la misogynie en moins.	1 Pour les combats de Philip Kwok, seul intérêt du film.		1 Le film devait être un ovni. On ne sait donc pas d'où il vient ni où il va. Dommage	
LE SEIGNEUR DES ANNEAUX LA COMMUNAUTÉ DE L'ANNEAU	4 Je ne connais pas l'univers de Tolkien, je me suis senti exclu. Mais c'est beau	6 La rencontre d'un auteur et de son sujet. Total chef d'œuvre !	6 Quand voir un film devient une sensation orgasmique.	6 Au-delà du fantasme...	5 Plutôt assez génial malgré une légère déception.	5 Je l'avoue, j'y croyais pas. Mais quel film !	6 On ne peut pas mettre plus !	6 Plus qu'un film, c'est l'acceptation d'une utopie, un rêve prenant vie.	
SPIDERMAN	4 Un film d'une rare et délicieuse innocence, fait avec les yeux d'un gamin ébahi.	6 Tout simplement LE plus grand film de super-héros jamais ré-a-li-sé !	5 Je ne suis pas fan de super-héros, mais quel script ! Et quels acteurs !	3 Pur fun de blockbuster, totale honnêteté de film intimiste	4 Une adaptation à fleur de peau, à ranger juste à côté du Superman de Donner.	4 Entre Darkman et Intuitions. Sam Raimi nous offre 2 heures de bonheur.	4 L'une des plus belles histoires contée par l'un des meilleurs. Équation simple...	4 Raimi jongle avec les stéréotypes et les transforme en œuvre d'art. Zéro faute	
STAR WARS II L'ATTAQUE DES CLONES	4 Sans doute le meilleur Star Wars depuis L'Empire contre-attaque.	1 Le pire de tous les épisodes. Et encore, je me retiens...	3 Le meilleur Star Wars depuis L'Empire, le plus drôle depuis L'Aventure des Ewoks.	1 Et encore, c'est bien parce qu'il y a des sabres-laser	1 Lucas essaye de sauver les meubles mais ne parvient qu'à couler (définitivement ?) la saga.		0 Génial, j'ai retrouvé mon âme de vieux !	2 Ni mis en scène, ni monté ni découpé. Heureusement, le film fourmille d'idées.	
LE VOYAGE DE CHIHIRO		6 Poétique, gracieux, beau, marrant, profond, mystérieux, délicat, merveilleux, ta...		6 Un jour, qui sait, Miyazaki réalisera un film tout juste correct.	6 Un rêve éveillé. Littéralement.		5 Moins définitif que Princesse Mononoke mais bon, on chipote là...	6 Extraordinairement beau et sensé. La grande classe !	

« Bon les gars, avec le torchon que vous me faites chaque mois, si ça continue, moi, je m'abonne à Mad Movies ! »

J. Jonah Jameson

BULLETIN D'ABONNEMENT

Bulletin à découper ou à photocopier et à renvoyer à DIP/Mad Movies, 18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19. (Tél.: 01 44 84 85 29)
Joindre votre règlement à l'ordre de : **Mad Movies/CPF** ❑ par chèque ❑ par carte banquaire ❑ par mandat

❑ **Oui,** je m'abonne pour 6 mois (**6 numéros**) :
18 € au lieu de 22,80 €, prix au numéro (**-20 %** de réduction)
Je recevrai en cadeau **1** ancien numéro au choix de Mad Movies ou d'Impact
Je choisis le n° de **Mad Movies** ou le n° d'**Impact.**

❑ **Oui,** je m'abonne pour 1 an (**11 numéros**) :
29 € au lieu de 41,80 €, prix au numéro (**-30 %** de réduction)
Je recevrai en cadeau **2** anciens numéros au choix de Mad Movies et/ou d'Impact
Je choisis le(s) n° de **Mad Movies** et/ou le(s) n° d'**Impact.**

❑ **Oui,** je m'abonne pour 2 ans (**22 numéros**) :
50 € au lieu de 83,60 €, prix au numéro (**-40 %** de réduction)
Je recevrai en cadeau **3** anciens numéros au choix de Mad Movies et/ou d'Impact
Je choisis le(s) n° de Mad Movies et/ou le(s) n° d'**Impact.**

NOM _____ PRÉNOM _____
ADRESSE _____
_____
CODE POSTAL _____ VILLE _____
PAYS _____

Date d'expiration : Mois/Année

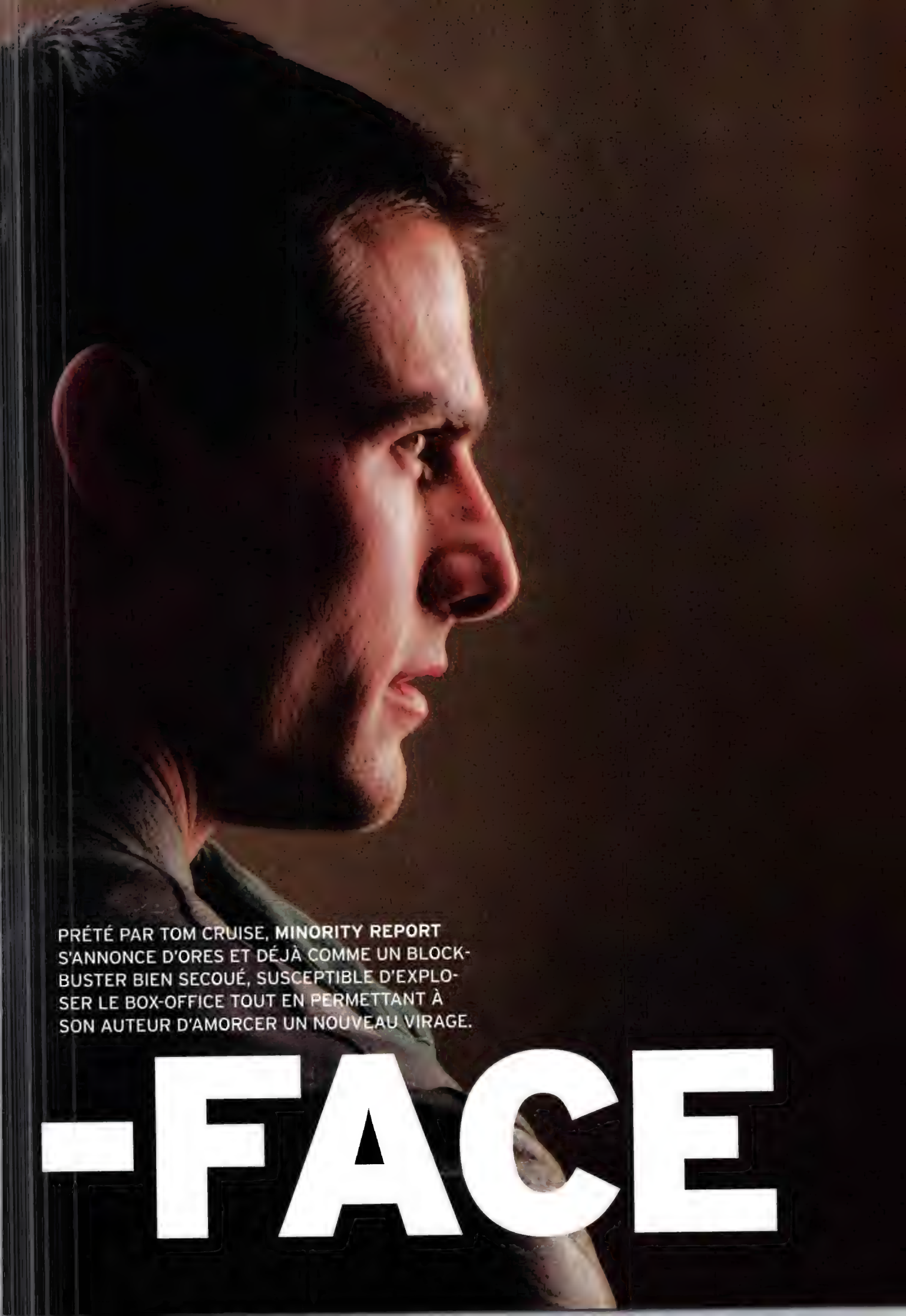
Date/Signature obligatoire

TARIFS D'ABONNEMENT POUR L'ETRANGER :
Europe par voie de surface : même tarif que pour la France métropolitaine.
Hors Europe et DOM-TOM par avion :
6 numéros : 28 €. 11 numéros : 46 €. 22 numéros : 85 €.

MINORITY REPORT
DE STEVEN SPIELBERG

TOUCHÉ PAR L'ACCUEIL PEU ENTHOUSIASTE RÉSERVÉ À SON MAGNIFIQUE **A.I.**, STEVEN SPIELBERG REVIENT AVEC UN THRILLER DE SCIENCE-FICTION SOUS TENSION. ADAPTÉ D'UNE NOUVELLE DE PHILIP K. DICK ET INTER-

VOLTE



PRÊTÉ PAR TOM CRUISE, **MINORITY REPORT** S'ANNONCE D'ORES ET DÉJÀ COMME UN BLOCKBUSTER BIEN SECOUÉ, SUSCEPTIBLE D'EXPLOSER LE BOX-OFFICE TOUT EN PERMETTANT À SON AUTEUR D'AMORCER UN NOUVEAU VIRAGE.

-FACE

Le moins que l'on puisse dire, c'est que la naissance du projet **Minority Report** justifie à elle seule l'existence de l'expression «development hell». Avant de devenir l'un des films les plus attendus de l'année 2002, **Minority Report** est en effet passé entre les mains d'une multitude de personnalités hollywoodiennes. Petit retour en arrière. Fin 1997, les patrons de Miramax annoncent qu'ils ont récupéré, suite à la disparition de Carolco, les droits sur une suite ou un remake de **Total Recall**. Très vite, le projet d'une séquelle/préquelle se met en place, chapeauté par Dimension, la filiale «films de genre» de Miramax. Paul Verhoeven, alors en train de mettre la dernière main à **Starship Troopers**, est contacté pour assurer la réalisation de ce **Total Recall 2**. Il décline l'offre et assez rapidement, le second choix de Miramax se porte sur Jonathan Frakes, réalisateur de **Star Trek : Premier contact**. Au même moment, on annonce que le scénario de **Total Recall 2** sera effectivement une préquelle mais surtout, qu'il sera tiré, comme le premier **Total Recall**, d'une nouvelle de Philip K. Dick. Une nouvelle baptisée *Minority Report*.

SUR LES STARTING BLOCKS

L'histoire, dickienne en diable, prend place dans un futur proche, où une unité de police, le Department of Pre-Crime, utilise les pouvoirs d'un groupe de médiums pour arrêter les criminels avant même qu'ils passent à l'acte. Un des membres actifs de ce corps d'élite se voit accusé, du jour au lendemain, d'un crime qu'il n'a donc pas encore commis, et doit prendre la fuite pour échapper aux autorités et prouver son innocence.

De nombreuses modifications devaient être apportées à l'intrigue, afin de mélanger l'histoire de **Total Recall** à celle de **Minority Report**. Ainsi, les mutants de Mars devenaient les télépathes utilisés par le gouvernement, l'action se déplaçait de la Terre vers la planète rouge et le personnage de Quaid, interprété à nouveau par ce bon vieux Schwarzie, devait fusionner avec celui du flic accusé de meurtre.

Le projet **Total Recall 2** s'arrête pourtant au printemps 1998 (et renaîtra assez vite sous la forme d'une série TV : ***Total Recall 2070***). Schwarzenegger trouve le script mauvais, Jonathan Frakes part réaliser **Star trek : Insurrection**, et enfin, le film **Minority Report** est désormais annoncée comme un projet à part entière, sur lequel travaillerait le «surdoué» Jan De Bont (**Speed 2** et **Hantise**, on ne le dira jamais assez), ce qui explique sa présence au générique actuel du film, en tant que producteur.

Début 1999, alors qu'il devait s'atteler à **Mémoires d'une geisha**, Steven Spielberg annonce qu'il va très bientôt entamer la pré-production de **Minority Report**, avec Tom Cruise en tête d'affiche. Coproduit par la Twentieth Century Fox et DreamWorks, et muni d'un budget important (aux alentours de 80 millions de dollars), **Minority Report** semble être un projet privilégié pour le metteur en scène : *«Je suis excité à l'idée de refaire un film de science-fiction»* dit-il à raison, puisqu'il n'a plus touché au genre depuis **E.T.** (1982). On parle alors d'un scénario écrit par le débutant Jon Cohen, et revu par Dan O'Bannon et Ronald Shusett (**Alien**, **Total Recall**) puis par William Goldman (**Marathon Man**, **Misery**). Le script en question n'étant pas jugé satisfaisant, le talentueux Scott Frank (**Hors d'atteinte**) est appelé à la rescousse, et se charge d'orienter l'intrigue vers une course-poursuite à suspense, mâtinée de thèmes hitchcockiens (le faux coupable, la quête d'identité). Dans le courant de l'année, John Williams signe pour composer la musique du film et Matt Damon est pressenti pour donner la réplique à Tom Cruise. Le projet semble donc sur la bonne voie et une sortie en salles est même annoncée pour juin 2000. Et pourtant…

Mars 1999 : Stanley Kubrick disparaît, alors qu'il venait de terminer **Eyes Wide Shut**. Il devait ensuite produire son mythique projet **A.I. – Intelligence Artificielle** et en confier la réalisation à Steven Spielberg. Ce dernier, relancé par la veuve de Kubrick, accepte, en janvier 2000, de reprendre en main le projet immédiatement, et décide du même coup de repousser le tournage de **Minority Report** au printemps 2001. Il ne perdra cependant jamais de vue le film, sur lequel il souhaite toujours enchaîner, directement après la fin du tournage de **A.I.** : *«J'ai travaillé plus d'un an sur ce film, avec Tom Cruise et Scott Frank, et il continue d'occuper mon esprit»*.

En effet, dès le clap de fin d'**A.I.**, Spielberg entame le tournage de **Minority Report**, laissant à sa fidèle partenaire Kathleen Kennedy le soin d'assurer la lourde post-production d'**A.I.**. Tandis que les premières prises de vue débutent, le reste du casting s'étoffe : Colin Farrell (**Tigerland**, **Mission Évasion**) remplace finalement Matt Damon avant d'être rejoint par Max Von Sydow, Meryl Streep, Peter

Sur ces deux pages : Anderton (Tom Cruise), un flic que l'on accuse d'un crime à venir et sur lequel il doit quand même enquêter, afin de s'innocenter. Dans sa course contre le temps, il croisera sur son chemin différents personnages, dont l'équivoque Danny Witver (Colin Farrell, à gauche), et tentera d'échapper à ses anciens collègues.

Stormare et Samantha Morton (la révélation d'**Accords et désaccords**, de Woody Allen). Le scénario, lui, continue d'être retravaillé, cette fois-ci par les script-doctors John August (**Go**, **Charlie et ses drôles de dames**) et Frank Darabont (scénariste de **Frankenstein** et réalisateur de **La Ligne verte**). Le nombre de talents réunis sur ce film devient carrément démentiel et laisse augurer du meilleur. Cependant, le véritable intérêt de **Minority Report** est ailleurs.

SPIELBERG, LA REVANCHE

On peut en effet pronostiquer, sans trop se tromper, qu'il s'agit là sans doute d'une œuvre charnière dans la carrière de Spielberg. Après avoir élevé l'entertainment moderne au rang d'art majeur dans les années 80 (bien sûr que si !), Spielberg avait fait montre, au cours des années 90, d'une démarche légèrement schizophrénique, continuant d'enquiller les blockbusters familiaux (les **Jurassic Park**) tout en développant des projets (**La Liste de Schindler**, **Amistad**, **Il faut sauver le soldat Ryan**) le montrant sous un nouveau jour, celui d'un artiste en quête d'une certaine reconnaissance morale. Depuis **A.I.**, le bonhomme semble avoir changé d'optique : sa rencontre empirique avec le travail de Kubrick a sans doute joué dans cette volonté de se consacrer entièrement à sa propre cause. Refusant de réaliser **Jurassic Park 3** ou **Harry Potter**, Spielberg choisit désormais de s'investir dans des projets originaux tels que **Minority Report** ou **Catch Me If You Can**, un thriller d'action tournant autour de la course-poursuite (encore une !) entre un agent du FBI (Tom Hanks) et un jeune escroc de haut vol (Leonardo Di Caprio). D'autre part, la réception décevante d'**A.I.**, tant par le grand public que par la critique, n'est peut-être pas non plus étrangère aux tournages rapides et enchaînés de ces deux gros projets : on sait combien Spielberg s'est investi dans **A.I.**, écrivant le scénario lui-même (ce qu'il n'avait pas fait sur un de ses films depuis **Rencontres du 3e type**, en 1977 !) et tournant le film de manière méticuleuse, voire maniaque, se souciant à chaque instant de respecter la vision de Kubrick tout en faisant un film de Steven Spielberg. Même, si au vu des premières images, **Minority Report** semble être esthétiquement proche d'**A.I.**, la forme du film a l'air de s'en démarquer par la présence de quelques bonnes décharges d'adrénalines visuelles (comme cette scène où Cruise, accroché à un flic muni d'un turbo-jet dorsal, décolle littéralement et défonce la moitié du décor). Avec **Minority Report**, Spielberg paraît vouloir s'engager dans la voie d'un cinéma plus fulgurant, plus formaliste et qui implique davantage les réactions sensorielles de son spectateur que ses sentiments. C'est, tout du moins, ce que laissent entendre les diverses bandes-annonces du film : **Minority Report** semble bien se présenter sous les traits d'un «actioner-whodunit» survolté. En somme, un retour vers l'implication immédiate de **Duel** ou des **Dents de la mer**, mais en même temps, nourri de toute l'ampleur dramaturgique qu'a développé notre homme depuis, notamment à travers **La Liste de Schindler** ou **A.I.**. Le problème de Spielberg est qu'il souffre vraisemblablement de ne pas être reconnu pleinement pour ce qu'il est, c'est-à-dire un auteur. Au mieux, la vox populi continue de le considérer comme un bon faiseur aux talents de conteur indéniables, sous prétexte qu'il accumule les succès au box office. Même après avoir réalisé de grandes fresques humanistes (où il excellait par ailleurs, mais là n'est pas la question), il a constaté que l'opinion publique n'avait pas changé d'un iota à son égard. Spielberg comptait sans doute sur **A.I.** pour changer les mentalités mais là encore, rien n'y fit. La foule resta sourde à ce monument de science-fiction contemplative. Il n'est donc pas étonnant de voir Spielberg revenir avec un polar énervé déguisé en film de SF, et d'annoncer le programme aussi clairement : *«si j'avais à faire un rapprochement, je dirais que* **Minority Report** *est un mélange du* **Faucon Maltais** *et des* **Aventuriers de l'Arche perdue**, *avec une touche de folie en plus. Vous savez, je me sens un peu comme si j'avais consacré ma vie à faire plaisir au public, et je crois que le moment est venu pour moi de me faire plaisir».* Steven revient, et il n'est pas content !

En cette année cinématographique carrément exceptionnelle, certains événements majeurs (**Spider-Man**, **Le Seigneur des anneaux**, **Blade II**...) ont peut être eu le tort de remiser au second plan ce qui s'annonce comme l'une des œuvres les plus excitantes d'un des cinéastes majeurs de notre époque. Vous l'aurez compris, c'est bel et bien un chef d'œuvre définitif que l'on attend. Réponse dans les salles françaises le 2 octobre prochain.

Arnaud BORDAS

PHILIP K.DICK REGARDE LES HOMMES TOMBER

Philip Kindred Dick, né en 1928 et mort en 1982, a marqué l'histoire de la littérature de science-fiction, avec des romans comme *Ubik* ou *Le Maître du haut château*. Écrivain aujourd'hui estimé à sa juste valeur, il a passé une bonne partie de son existence à courir après le succès, tandis que sa vie privée n'était qu'une longue suite de problèmes (divorces à répétition, tentatives de suicide, chute progressive dans la folie...). La folie, l'illusion, entre la vie et la mort, entre le réel et l'irréel, voilà les thèmes récurrents d'une œuvre inquiète, pessimiste (mais avec une pointe d'humour, on ne peut que souvent) qui questionne l'avenir de l'humanité. Une œuvre étonnante, déployant une gamme incroyable de mondes inédits, où des personnages à la dérive voyagent dans des univers parallèles ou subissent le joug de systèmes tyranniques tentaculaires. La remise en cause de toute représentation rationnelle et sociable de la vie humaine est souvent le thème central des romans et nouvelles écrits par Dick. Le cinéma s'est intéressé à son œuvre seulement au début des années 80, avec **Blade Runner** de Ridley Scott, adaptation brillante mais infidèle du roman *Les androïdes rêvent-ils de moutons électriques ?*. À partir de là, le cinéma hollywoodien, qui souvent a adapter un auteur aussi complexe et déroutant (même si un bon nombre de films actuels, comme **Matrix**, doivent beaucoup à l'œuvre dickien), et les films tirés de ses écrits se font rares : **Total Recall** de Paul Verhoeven, la série B **Planète hurlante** de Christian Duguay, **Confessions d'un homme dangereux** (film français [illegible] d'une nouvelle en 1956, [illegible] mariage [illegible] tard [illegible] sur un écrivain [illegible] London, le bureau des affaires troubles, à l'intrigue très [illegible]

OCTOBRE 99 : JAUME BALAGUERO, JEUNE RÉALISATEUR ESPAGNOL DE TRENTE ANS, TRAUMATISE LE FESTIVAL DE SITGES AVEC **LA SECTE SANS NOM**, UN THRILLER HORRIFIQUE MALSAIN QUI LE POSITIONNE D'EMBLÉE COMME UN CINÉASTE PROMETTEUR, TOUS CONTINENTS CONFONDUS. TROIS MOIS PLUS TARD, LA PRÉSENTATION DU FILM À GERARDMER RAFLE TOUS LES SUFFRAGES. C'EST DIRE SI ON ATTENDAIT

NOIR C'EST NOIR

DARKNESS
DE JAUME BALAGUERO

LE NOUVEAU FILM DE CE METTEUR EN SCÈNE EMBRASÉ PAR UNE PASSION COMMUNICATIVE POUR UN CINÉMA FANTASTIQUE ADULTE ET AUDACIEUX. RÉJOUISSONS-NOUS : APRÈS DES MOIS D'ATTENTE FÉBRILE, VOICI QU'ENFIN SE PROFILENT LES ATOURS SÉDUCTEURS ET PUTRIDES DE **DARKNESS**, ŒUVRE D'ORES ET DÉJÀ ENVISAGÉE COMME UNE PLONGÉE EN APNÉE DANS L'ÉPOUVANTE.

Dans l'esprit du public, le cinéma fantastique espagnol se résume plus ou moins à un nom : Alejandro Amenabar. Ses deux films tournés en Espagne provoquent suffisamment d'écho pour attirer l'attention d'Hollywood, qui rachète les droits d'**Ouvre les yeux** pour en faire un remake poussif (**Vanilla Sky**) et, en échange, lui produisent **Les Autres**, gros succès critique et commercial qui fait de lui un auteur de prestige international.

Ce parcours foudroyant, Balaguero est en train de l'effectuer lui aussi, même s'il opère sur un terrain plus confidentiel. Et s'il semble bien parti pour talonner Amenabar dans la sphère cloisonnée des cinéastes européens à vocation internationale, il le doit non seulement à son talent, mais aussi à la maison de production pour laquelle il travaille, la Fantastic Factory. C'est à elle que l'on doit **Arachnid**, **Faust**, **Dagon** et **Beyond Reanimator**, produits sous l'égide de Julio Fernandez et Brian Yuzna. C'est également sous sa bannière qu'est produit **Darkness**, le nouveau film de Balaguero, tourné en anglais. Qui a dit que la Hammer n'avait point d'héritière ?

LA PEUR DE L'OBSCURITÉ

D'abord, il y a une maison. Une sombre bâtisse perdue dans les bois, où s'accomplissent des actes d'une cruauté inhumaine. En ce lieu maudit sont rassemblés sept enfants par des créatures sans visage, dans le but d'accomplir un rituel païen. Que l'innocence forme un cercle et celui-ci sera le portail ouvert aux puissances du Mal. Lorsqu'un des enfants s'échappe, l'invocation ne peut être accomplie. Mais les forces des ténèbres ont été appelées et, tapies dans l'ombre, ourdissent un plan qui leur permettra de surgir. Un piège diabolique aux victimes toutes désignées…

Quarante ans plus tard, un couple et leurs deux enfants s'installent sur les lieux, ignorant tout de son passé maléfique. De nature instable, le père se comporte alors de façon de plus en plus agressive, tandis que sa fille réalise que son petit frère est terrifié par quelque chose d'indéfinissable. Elle fait part de ses craintes à sa mère, mais celle-ci refuse de lui prêter attention. Et voilà que toutes les lumières de la maison s'éteignent les unes après les autres… Les lieux deviennent dès lors le théâtre sanglant d'un cauchemar où règne le noir absolu.

On n'en sait guère plus sur la suite des événements, Balaguero prenant un malin plaisir à garder le secret sur ce qui s'annonce comme un authentique film de terreur, une sorte de mélange entre **Shining** et les écrits de Lovecraft. Et un film d'auteur, en plus, puisque ce sont ses propres angoisses que le réalisateur met en scène, sur un script rédigé en compagnie de Fernando De Felipe : « *Quand j'étais enfant, j'étais terrifié par le noir* », déclare-t-il. « *Je me mettais à imaginer toutes sortes de choses cachées autour de moi, des choses horribles qui ne prenaient vie que lorsque la lumière s'éteignait. Comme je crevais de peur, je finissais par allumer ma lampe de chevet, mais c'était comme si les ténèbres étaient toujours là, cachées dans les coins de ma chambre, sous mon lit, dans la penderie, n'attendant qu'une chose : que je coupe la lumière pour me sauter dessus. J'ai même passé des nuits à mourir de soif parce que je n'osais pas avancer dans le couloir pour aller me chercher à boire. Dès que je voyais des ombres m'environner, je regagnais ma chambre, tétanisé par la peur.* » Ces terreurs enfantines, Balaguero ne les a toujours pas digérées : « *Même aujourd'hui, en plein jour, je sens encore cette menace autour de moi, c'est quelque chose qui n'a jamais cessé de me torturer. Alors évidemment, mon imagination carbure à plein régime. Pour moi, les ténèbres abritent quelque chose de foncièrement mauvais qui se sert d'elles pour évoluer, et qui se nourrit des faiblesses humaines pour augmenter sa puissance. Une entité foncièrement mauvaise, extrêmement violente, dépravée, corrompue. C'est le sujet de* **Darkness** *: la peur du noir, avec tout ce qu'elle implique de cauchemars.* »

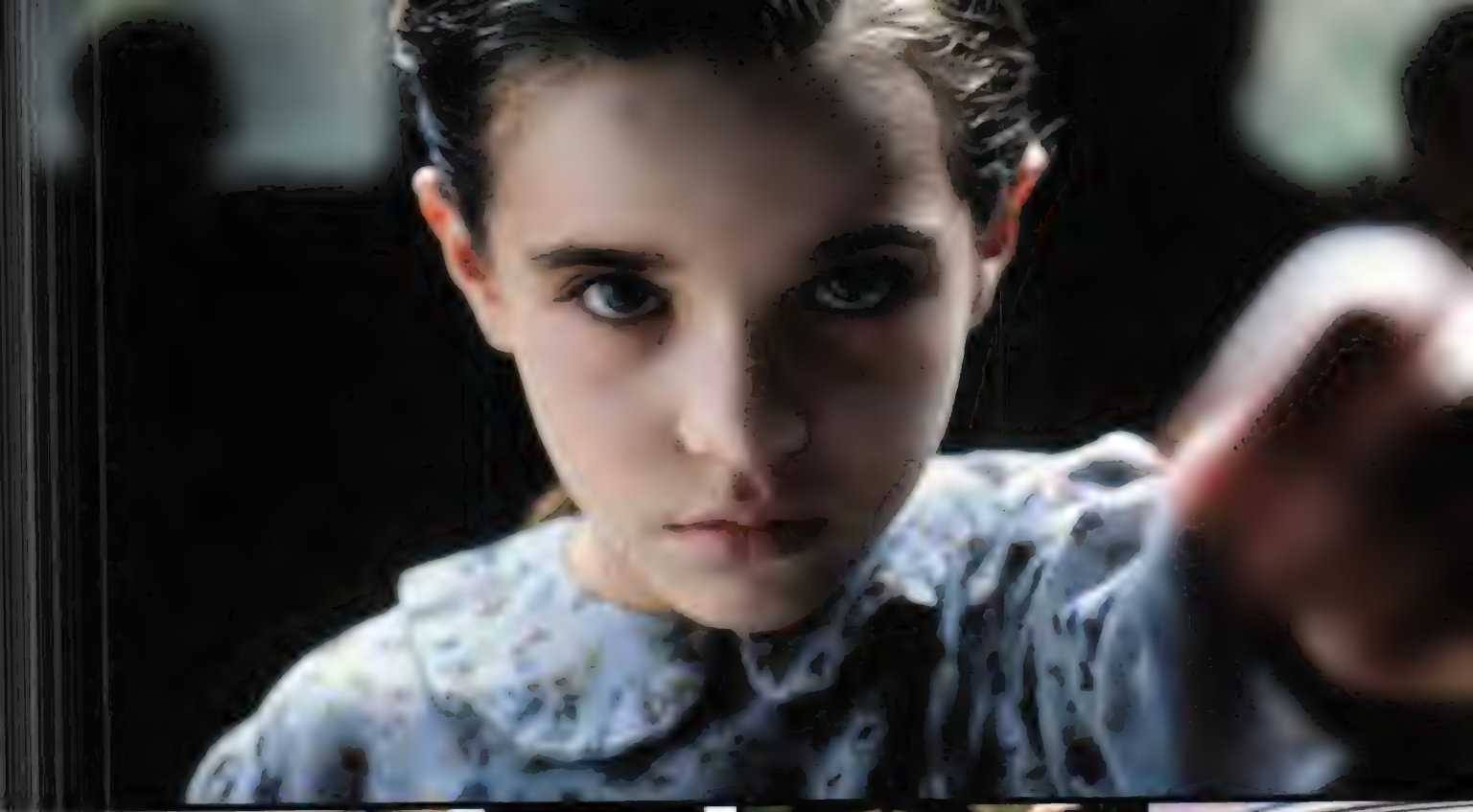
L'étrange Docteur Albert Rua (Giancarlo Giannini), qui en sait certainement plus qu'il ne le dit sur les mystères entourant la maison au centre de Darkness.

Regina (Anna Paquin), dont la famille vient d'emménager dans une maison où se déroulent d'étranges évènements, semble être la seule à pouvoir découvrir la vérité.

RENAISSANCE ESPAGNOLE

Des propos qui entérinent l'idée selon laquelle Balaguero est fasciné par le fantastique. Cet amour du genre qui semble avoir gagné toute l'Espagne et dont il fut un des militants en créant un fanzine s'y consacrant, il l'explique très clairement : « *Je suis pour ma part fan de réalisateurs comme David Lynch ou Clive Barker. J'adore* **Hellraiser**. *Je fais partie d'une génération qui a été nourrie par le fantastique au cinéma et à la télévision, et qui exprime son intérêt pour le genre en tournant des films d'horreur. Si le public actuel suit, c'est tout simplement parce qu'il se sent concerné, que cela s'inscrit dans sa propre culture.* » Pourtant, aucun calcul commercial ne motive cet engouement. « *Ce qui se tourne aujourd'hui n'a rien à voir avec le cinéma fantastique espagnol des années soixante-dix, qui était du pur produit de consommation comme les films de Jess Franco, par exemple. La qualité est bien supérieure, il y a un réel souci de raconter des histoires et de rendre hommage au genre plutôt que de l'exploiter.* »

Et **Darkness** semble posséder toutes les qualités requises pour entrer dans cette optique. Tourné pendant dix semaines à Barcelone et dans les alentours, le film dispose d'un budget modeste mais nettement supérieur à celui de **La Secte sans nom**. On le doit en grande partie à la participation de la firme américaine Dimension, filiale de Miramax et responsable des **Scream**, de **Dracula 2001** ou de **Highlander Endgame**. En leur vendant les droits de distribution de **Darkness**, Fantastic Factory récupère non seulement de l'argent mais aussi un casting haut de gamme leur assurant une promotion allant bien au-delà des côtes ibériques : Anna Paquin (Malicia dans **X-Men**) interprète l'héroïne du film, ses parents étant joués par l'écossais Iain Glen (**Tomb Raider**) et la suédoise Lena Olin (**La Neuvième porte**), auxquels il faut ajouter Giancarlo Giannini (**Hannibal**). Le reste de la distribution comporte quelques figures locales, comme Fele Martinez (**Ouvre les yeux**, **Souvenirs mortels**) et Fermi Reixach (**Faust**). Peu impressionné, ce n'est pas pour autant que Balaguero brûle d'envie de s'expatrier aux États-Unis : « *Vous savez, quand* **La Secte sans nom** *est sorti, tout ce que je*



Les personnages principaux de Darkness : Maria (Lena Olin), la mère, qui se détache de plus en plus de sa famille, Marco (Iain Glen), le père, un caractériel qui sombre progressivement dans la folie et Paul (Stephan Enquist), le petit frère de Regina, qui semble « possédé » par l'obscurité qui hante les lieux.

souhaitais, c'est qu'il sorte dans une salle et que quelqu'un le voit et si possible l'apprécie, ce qui n'aurait déjà été pas si mal. C'est vous dire si j'ai été surpris par le succès du film. Alors, tourner aux USA, pourquoi pas, mais je me sens bien sur mon terrain, à Barcelone. » Bref, même si Dimension n'a eu strictement aucune influence sur le contenu de **Darkness**, on sent bien que le réalisateur tient à préserver son intégrité et sa liberté d'action, conscient qu'il est de bénéficier d'un rare privilège dans un système gangrené par la mondialisation et tout ce que cela implique de concessions mercantiles dictées par un obligatoire souci de rentabilité.

ÉCRAN NOIR

Jaume Balaguero est donc taillé pour assurer la succession d'un Amenabar, mais aussi du grand Guillermo Del Toro, puisque les ambitions de **Darkness** ne se situent pas bien loin de celles de **L'Échine du Diable** : « *Mon film est très psychologique, il comporte assez peu d'effets spéciaux. C'est une mixture entre le thriller et l'horreur, car je suis très attiré par le surnaturel lorsqu'il implique des choses réelles mais incontrôlables. Je connais bien Guillermo, mais j'ai raté le film à sa sortie. Et je préfère attendre d'avoir la possibilité de le découvrir sur un écran de cinéma plutôt qu'en DVD.* » Des propos qui tranchent avec le discours habituel de la plupart des cinéastes, qui ne jurent plus que par le support précité, comme s'ils avaient effacé de leur mémoire la magie qui se dégage d'une projection en salle.

Autre point essentiel, **Darkness** est loin de se résumer à une classique histoire de maison hantée, comme le précise Balaguero : « *La maison est un élément important du film, mais elle n'est pas le sujet central. Nous l'avons construite dans une forêt, afin que je puisse la modeler selon les besoins du scénario : elle n'est que la structure abritant une chose maléfique qui attend de pouvoir surgir.* » En d'autres termes, elle n'est qu'un instrument du Mal, le réceptacle et le véhicule de coins sombres dont Il se sert pour encercler ses futures victimes.

Tout ce que déclare ici Balaguero n'est qu'une extension du discours qu'il nous avait tenu à l'époque de **La Secte sans nom**. Ce gars-là est VRAIMENT envoûté par le fantastique, à tel point qu'il ne peut s'empêcher de le relier à sa vie. Il n'est pas qu'un réalisateur de plus qui se contente de filmer des choses qu'il a apprécié au cinoche parce qu'il a envie de les revoir. Ce qui semble le passionner avant tout, c'est de traduire la peur à l'écran. Pas la peur constatée ailleurs, mais la peur vécue, viscérale, quitte à choquer le spectateur et à lui faire perdre pied. Qu'on se souvienne du final de **La Secte sans nom**, de ce dernier plan qui semble presque impossible à envisager dans le cinéma actuel. Balaguero n'a que faire des symboles : quand il montre des choses terrifiantes, il les montre telles qu'elles sont, pour qu'elles nous atteignent aux tripes. Pas étonnant qu'il admire Lynch et Barker, les rares à avoir su faire ressentir de façon physique la violence, la terreur et l'omnipotence du Mal sur le faible être humain. Rien à voir, pourtant, avec l'étalage sordide d'un Gaspar Noé, dont le plaisir sadique et masturbatoire à filmer la proximité immédiate de l'animalité humaine retourne l'estomac. Balaguero, lui, n'oublie pas qu'il fait du cinéma et que l'éventuelle brutalité qu'il est à même de dévoiler se doit avant tout de servir un propos et un scénario, et qu'il n'est nul besoin de se vautrer dans la fange pour faire passer une sensation de malaise. Créer une distance esthétique comme il le fait revient à ne pas cautionner certains actes et porte la marque d'une véritable vision de cinéaste. Celle d'un artiste au sens le plus noble du terme. Dire qu'il y en a peu aujourd'hui dans cette industrie serait faire preuve d'un euphémisme indécent.

La première de **Darkness** aura lieu au festival de Sitges en octobre prochain. Elle a toutes les chances de prouver que Jaume Balaguero est définitivement un auteur unique et sans équivalent. Il suffit de dire qu'il prépare déjà un autre film pour la Fantastic Factory et vous saurez que l'homme n'a pas fini de nous dévoiler ses obsessions et de les pousser encore plus loin. En attendant, profitez de la lumière du jour. Ce que la nuit vous apportera n'est pas forcément le sommeil que vous espérez.

Cédric BELFAIT

Article écrit par Damien GRANCEY

SPIDER-MAN
DE SAM RAIMI

CHAQUE DÉCENNIE, UN DES GRANDS SUPER-HÉROS DE LA POP-CULTURE AMÉRICAINE DÉBARQUE SUR LES ÉCRANS AVEC FRACAS, RAPPELANT AU MONDE ENTIER LE POUVOIR D'ÉVOCATION DU COMIC-BOOK COMME CATALYSEUR DE FANTASMES GRANDILOQUENTS. MAIS POUR **SPIDER-MAN**, LA TRANSPOSITION DEVAIT IMPÉRATIVEMENT CONTENIR UN ESPRIT PARTICULIER, TRÈS ATTACHÉ AUX PERSONNAGES, PROCHE DU RÉALISME VOULU PAR STAN LEE À L'ORIGINE. POUR CELA, CE NE SERA PAS UN PETIT NOUVEAU QUI TIENDRA LA BARRE MAIS UN CINÉASTE AGUERRI : SAM RAIMI, QUI ACCÈDE ENFIN À SON HEURE DE GLOIRE. SAM RAIMI, QUI NOUS CONTE UNE HISTOIRE FORMIDABLE. SAM RAIMI, QUI EST LE MEILLEUR REPRÉSENTANT DE TOUS LES PETER PARKER QUE NOUS SOMMES, AVONS ÉTÉ OU SERONS UN JOUR...

Dernière offensive
LE GRA

D SAUT

SPIDER-MAN FOREVER !

IL EST LÀ, IL SWINGUE DE PLUS BELLE AU-DESSUS DE NOS TÊTES, GRÂCE AU DÉVOUEMENT DE SAM RAIMI, DÉCRÉTÉ À RAISON FAN N°1 DE NOTRE TISSEUR PRÉFÉRÉ. À TRAVERS UNE LOGIQUE DE MISE EN SCÈNE IMPLACABLE, CE DERNIER NOUS LE PROUVE DEUX HEURES DURANT. DEUX HEURES DE BONHEUR, D'EXTASE ET DE PURE MAGIE, ASSURANT LA TRANSITION ENTRE LE PAPIER ET L'ÉCRAN DE MANIÈRE MAGISTRALE. SI UN JOUR, VOUS LE CROISEZ, VOUS POUVEZ LE REMERCIER DU FOND DU CŒUR !

De gauche à droite et de haut en bas :
Peter Parker (Tobey Maguire), un jeune étudiant qui va devenir le plus grand des super-héros.

Mary Jane Watson (Kirsten Dunst), l'amour de Peter Parker, donc de Spider-Man.

Le conseil militaire finançant les expériences de Norman Osborn : sans le savoir, ils vont signer leur arrêt de mort.

Norman Osborn (Willem Dafoe) sur le point de perdre la raison.

Lorsque l'on évoque **Spider-Man** devant Sam Raimi comme une sorte de croisement entre **Darkman** et **Intuitions**, ce dernier affiche un sourire mystérieux mais rempli de contentement. On avait plus ou moins conscience que le sujet même rentrait déjà dans les thématiques propres au cinéaste (cf. preview dans le n° 140). Maintenant, il faut se rendre à l'évidence : bien que le cinéaste possède un nombre impressionnant de bombes à son actif, **Spider-Man** pourrait bel et bien être son œuvre phare. Comprendre, celle qui s'impose le mieux pour offrir le spectre global des véritables capacités et de la complexité du réalisateur. S'il existe clairement une cassure visuelle (et forcément narrative, vu le visuel en question) dans la carrière de Sam Raimi à partir d'**Un plan simple**, on ne pouvait parler de renoncement, ni même d'une forme d'assagissement. Le temps d'une commande pour assimiler les mécanismes du blockbuster (**Pour l'amour du jeu**) et d'un retour aux sources fantastiques plus furieux qu'il n'en a l'air (**Intuitions**), le voilà aux commandes de ce film plus qu'attendu (comme en attestent ses multiples records au box office US). Si l'intéressé lui-même se demande encore comment il a fait pour arriver là où il se trouve aujourd'hui, force est de reconnaître que son **Spider-Man** est l'œuvre de toutes les synthèses. Explications…

L'ART DE LA SYNTHÈSE

Les responsabilités incombant à Sam Raimi sont énormes puisqu'il s'agit grosso-modo de condenser, en divers choix précis, quarante années des aventures d'un des personnages les plus populaires de l'histoire du comics. On lui demande donc de retenir ce qui fait l'essence du mythe Spider-Man. Dans ce cas précis, l'idée de revenir sur les origines est donc judicieuse puisqu'elle introduit logiquement les bases du personnage et sa relation aux autres personnages. Comme dans le comics, la toile tissée entre les divers protagonistes va déboucher sur l'intrigue à proprement parler (cf. à nouveau la preview du n° 140). D'une extrême richesse, le matériau d'origine pourrait se dérouler facilement sur une vingtaine de films pour peu qu'on en traite certains aspects graduellement. Hors c'est précisément ce que se refuse à faire le réalisateur, partant du principe ultra-casse gueule qu'une mission lui a été confiée. En bon fan, il se refuse de passer à côté. Ses exigences personnelles vont donc très loin puisqu'il décide de reproduire les divers états d'esprit que le comics aura traversé durant son existence, du moins ceux que le public aura retenu de la manière la plus évidente. Dans **Spider-Man**, on retrouve donc l'aspect dramatique de la mort d'Oncle Ben, l'onirisme de la folie schizophrène de Norman Osborn, l'empathie pour Tante May, la romance teenageresque d'une Mary Jane amoureuse de deux hommes qu'elle ne suspecte pas encore de ne faire qu'un, la timide gaucherie de Peter Parker, la connexion entre Spider-Man et New York ou encore la dangereuse bouffonnerie d'un Green Goblin… De quoi couvrir plusieurs films ! La logique joyeusement bordélique du comics, qui a rarement hésité à verser dans le saugrenue durant ses quarante années, aurait pu se positionner comme le défaut majeur du film et pourtant, il n'en est rien. Si l'on se retrouve devant une homogénité évidente, c'est bel et bien du fait du réalisateur.

UNE FIDÉLITÉ INNOVATRICE

La mode actuelle tend à ramener les exploits extravagants des super-héros à un degré de réalisme concret afin d'extraire le dilemme des personnages. Il suffit de voir le travail accompli sur l'adaptation de **X-Men** ou encore sur **Incassable**. Sans trop se tromper, on peut même prétendre que le **Hulk** d'Ang Lee va probablement aborder la même voie. Au vu des récentes œuvres de Sam Raimi, on s'attendait également à ce qu'il pousse **Spider-Man** dans cette optique. Et même si c'est bel et bien le cas, on se fait avoir comme des bleus ! Ce qui marque la différence

Spider-Man dans son élément : une image frappante qu'on croirait sortie d'une planche dessinée par Steve Ditko ou John Romita.

entre un **X-Men** (plutôt un bon film au demeurant) et **Spider-Man** découle d'un désir d'iconisation de la part de Raimi. Là où le premier n'offrait aucune connexion visuelle avec le matériau d'origine, ni même l'esprit comics (au point de se demander parfois si on regarde vraiment **X-Men**), le second regorge de plans/cases cachés ou très peu mis en avant. C'était bien évidemment le cas dans son précédent **Darkman**, hommage-manifeste à la Marvel d'une furie impressionnante (voir dossier Comic-book dans ce numéro), mais ici le traitement, plus subtil, s'applique davantage aux personnages. Un exemple pour être précis : lors de la séquence de remise de diplômes, Peter et Harry reçoivent les félicitations de Norman, qui s'attarde plus sur Peter. Un plan en particulier, voyant Norman séparer Peter et son fils Harry dans le cadre, semble tout droit issu d'une planche, posant directement la problématique du dernier personnage, à la fois vis-à-vis de son père et de son ami. Ainsi, le problème de synthèse soulevé plus haut trouve un écho particulier dans cette voie, permettant ainsi au film de swinguer entre divers sentiments sans pour autant s'emmêler les pinceaux, chaque plan ayant sa signification profonde par rapport au comics. Un plan entre Spider-Man et Mary Jane survolant la ville dans les bras l'un de l'autre (romance) succède ainsi à un plan de la foule extatique saluant ses exploits (connexion entre le personnage et New York), qui succède lui-même à un plan de la défaite du Green Goblin, dont l'aile volante ne fonctionne plus (dangereuse bouffonnerie). Tout est intrinsèquement lié, connecté par le même désir de rendre justice à la globalité du comics. Sam Raimi prétend que **Spider-Man** aura été le film sur lequel il a eu le plus de facilité en termes de réalisation, tellement il connaît le matériau d'origine sur le bout des doigts. Sur ce point précis, on veut bien le croire tant le film coule de source, mais il faut également revenir sur un dernier élément, suivant de la même manière la logique de découpage, qui caractérise bel et bien ce tour de force.

SIGNÉ SAM

Chaque point d'ancrage sentimental au comics se fond dans la carrière globale de Sam Raimi, comme autant d'auto-citations à ses précédentes œuvres. La schizophrénie de Norman Osborn renvoie directement à la scène du miroir d'**Evil Dead 2**, l'empathie pour Tante May prolonge les croyances minimalistes d'**Intuitions** tandis que la mort de l'oncle Ben provoque le même traumatisme que le parricide de **Mort ou vif**. La logique, dans le maelström d'images que représente **Spider-Man**, vient également de la propension de Sam Raimi à pouvoir brillamment gérer les éléments les plus évidents de la tragi-comédie. Si le film qui nous intéresse ici n'est pas à proprement parler un retour direct à « l'ancienne carrière » du réalisateur, il reste le digne représentant de ses plus grands tours de force, alliant ainsi l'esprit cartoonesque jamais envahissant (notamment via le Green Goblin, réminiscence dangereuse du Coyote de Chuck Jones) à la tragédie shakespearienne. On préfère vous laisser découvrir tout cela en salles mais sur ce dernier point, le climax tour à tour fulgurant et mélancolique nous rappelle à quel point l'histoire qui nous est contée, celle d'un garçon et d'une fille, compte parmi les plus belles histoires jamais contées au monde… Sam Raimi peut bien sourire, il a entièrement réussi son pari. On en attendait pas moins de lui !

Stéphane MOÏSSAKIS

USA. 2001. RÉAL.: SAM RAIMI. SCÉN.: DAVID KOEPP D'APRÈS LE COMIC BOOK CRÉÉ PAR STAN LEE ET STEVE DITKO. DIR. PHOT.: DON BURGESS. MUS.: DANNY ELFMAN. PROD.: LAURA ZISKIN, IAN BRYCE & AVI ARAD POUR MARVEL ENTERTAINMENT/COLUMBIA PICTURES. INT.: TOBEY MAGUIRE, KIRSTEN DUNST, WILLEM DAFOE, JAMES FRANCO, ROSEMARY HARRIS, CLIFF ROBERTSON, J.K. SIMMONS, BRUCE CAMPBELL... DUR.: 2H. DIST. : COLUMBIA. SORTIE LE 12 JUIN 2002.

INTERVIEW SAM RAIMI
LA SAGESSE DU CROCODILE

QUI AURAIT PU PRÉVOIR, IL Y A VINGT ANS, ALORS QU'**EVIL DEAD** SORTAIT SUR LES ÉCRANS, QUE SON AUTEUR SERAIT AUJOURD'HUI LE PRINCE D'HOLLYWOOD ? À 42 ANS, SAM RAIMI VIENT DE SIGNER L'ADAPTATION À L'ÉCRAN D'UN DES SUPER-HÉROS LES PLUS POPULAIRES ET VOIT SON FILM EXPLOSER TOUS LES RECORDS DU BOX-OFFICE (PRÈS DE 300 MILLIONS DE DOLLARS EN 20 JOURS !). FORMALISTE AUX INTUITIONS FULGURANTES, RAIMI A PEU À PEU, SANS JAMAIS SE RENIER, TIRÉ SON CINÉMA VERS LES RIVES D'UN CLASSICISME SINCÈRE. DÉSORMAIS, CELUI QU'ON A UN PEU TROP SOUVENT PRÉSENTÉ COMME UN DÉCONNEUR AZIMUTÉ (EN METTANT DE CÔTÉ LA DIMENSION TRAGIQUE DE SON ŒUVRE) PEUT TOUT SE PERMETTRE. GO ON SAM !

De gauche à droite :
Sam Raimi en costard-cravate sur le plateau de Spider-Man. Il apprend à Peter Parker comment lancer le plateau sur la tronche de Flash Thompson...

Le même en compagnie de Tobey Maguire et Kirsten Dunst sur le plateau en extérieurs, à New York.

Spidey, toujours à l'affût du moindre crime.

Comment avez-vous découvert le comics ?
Quand j'avais six ans environ. J'adorais déjà Batman et Superman. Or j'avais un grand frère, de six ans mon aîné, qui ne me prêtait jamais rien. Et puis un jour, il s'est mis à me parler et à me présenter les comics de Spider-Man. « Regarde ça, il a des supers pouvoirs, mais il est au lycée » me disait-il. Je crois que ce qui m'a avant tout attiré dans ce comics, c'est qu'il me permettait d'avoir de meilleurs rapports avec mon frangin. Ça devait faire alors cinq ou six ans que le comics existait. Ce n'est que quelques années plus tard que j'ai commencé vraiment à rechercher les origines du personnage et à m'identifier pleinement à Peter Parker.

Comment avez-vous été impliqué sur le film ?
Il y a dix ans, j'avais entendu dire que James Cameron allait réaliser cette adaptation de Spider-Man, je n'avais évidemment alors aucun espoir d'y être attaché, et puis j'ai carrément perdu ce projet de vue quand nous avons appris que le studio ne parvenait pas à se dépêtrer d'une complexe bataille d'ayant droits. Plusieurs années après, mon agent m'apprend que le studio avait réglé les problèmes de droits liés à cette adaptation et que Columbia s'apprêtait à donner le feu vert au film. Bien entendu, je lui ai demandé s'il pouvait me décrocher un entretien avec les décideurs de Sony et il m'a répondu que, franchement, il leur avait déjà parlé de mon intérêt pour le film, mais qu'il y avait bien seize réalisateurs qui les intéressaient avant moi (rires). Je lui ai dit que, malgré tout, il devait me mettre en bas de la liste, que j'acceptais sans problème le numéro 17. Six mois plus tard, mon agent me rappelle : *« Tu sais quoi ? »* me dit-il *« il n'y a plus que huit réalisateurs devant toi »*. Je lui ai redemandé s'il était possible de décrocher un rendez-vous avec les producteurs. Et là, il me répond que c'était bon. Deux mois plus tard, j'arrive à l'entretien. Je m'étais énormément préparé pour ce rendez-vous, j'avais fait notamment beaucoup de recherches. Mais juste avant cet entretien, je lis dans un magazine professionnel que Columbia avait choisi cinq metteurs en scène pour réaliser **Spider-Man**... et je n'étais pas sur la liste ! Je me suis alors dit qu'ils devaient être drôlement embarrassés d'avoir pris un rendez-vous avec moi, parce que maintenant je n'étais plus du tout dans le coup. Je me suis quand même rendu à l'entretien en me disant : *« Si ça se trouve, je suis le numéro six depuis longtemps. Un des cinq réalisateurs est tombé malade, et ils vont être forcés de me prendre en guise de remplaçant ! »* Je suis donc allé au rendez-vous et j'ai tout déballé à Columbia, tout ce que je connaissais de Spider-Man, des quatre décennies d'artistes qui ont travaillé dessus, et enfin j'ai déclaré mon amour immodéré pour le personnage. J'ai aussi donné les différents credo qui allaient guider mon film, aussi bien au niveau du ton, que du visuel ou du traitement des personnages. J'ai même parlé de la musique ! Ensuite, je n'ai pas eu de nouvelles pendant au moins deux jours. J'ai lu un autre article, toujours dans cette revue professionnelle (Variety), qui disait : *« Sony a limité ses choix pour* **Spider-Man** *à trois réalisateurs »*. Et je n'étais pas sur la liste ! Je me suis fait une raison, en me disant que, de toute façon, je ne saurais pas faire un film pareil. Ce n'est qu'ensuite que j'ai reçu un appel de Sony, qui m'annonçait que j'étais engagé. Alors, j'ai commencé à être terrifié.

Dès le début du projet, vous étiez donc sous pression.
Durant la pré-production, je me suis beaucoup préoccupé des fans qui, évidemment, n'aimaient aucun de mes partis pris. C'était déprimant ! Et je vous jure que ma seule priorité était de leur faire plaisir. J'étais alors toujours perdu. Mais au bout d'un moment, je me suis dit qu'il ne fallait surtout pas chercher à faire plaisir aux fans. Ce qu'il fallait que je fasse, c'est regarder le matériau originel et en saisir l'essence, en retirer ce qui me semblait si génial. En faisant ça, j'espérais évidemment toujours faire plaisir aux fans, et j'étais au moins certain de rester honnête en tant que conteur. Je n'allais peut-être pas donner aux fans ce qu'ils attendaient, mais en réalité j'allais leur offrir ce qu'ils voulaient vraiment. Mais tout ceci a été énormément facilité par le comics, franchement. Il est si génial qu'il donne clé en main ce qu'un réalisateur doit trouver habituellement de lui-même, c'est-à-dire une vision des personnages et des situations dépeintes.

Avez-vous pris connaissance du travail de James Cameron sur le film ?
Je n'ai jamais lu son scénario, mais j'ai lu un traitement qu'il a écrit et qui faisait quand même plus de 80 pages ! Les premiers scénarios écrits par David Koepp, et à partir desquels nous avons travaillé, étaient déjà basés sur le travail de Cameron. Je pense donc qu'il reste du James Cameron dans le **Spider-Man** d'aujourd'hui. En tout cas, il y a deux idées qui viennent directement de son travail. L'une est l'abandon du « web shooter », des cartouches de fluide arachnéen qu'utilise Peter Parker au profit d'une mutation supplémentaire du héros. L'autre changement est

que l'araignée qui mord Peter n'est pas radioactive, comme dans le comics, mais modifiée génétiquement. Je pense d'ailleurs que Cameron a opéré ce dernier changement, parce que la génétique représente plus évidemment la science de pointe aujourd'hui. Et ce qui était à mon avis brillant sur le choix d'une mutation de Peter Parker pour la toile qui sort de ses avant-bras, c'est qu'elle soutenait mon credo, à savoir que le film, et surtout Peter Parker, devaient être aussi réalistes que possible. Je ne voulais donc pas que Peter soit un super physicien et un super chimiste, en plus d'être un super héros. Personnellement, je ne connais personne qui ait des capacités suffisantes pour construire un « web shooter » mécanique. Bon, c'est vrai qu'à Hollywood on ne croise pas beaucoup de scientifiques (rires), mais même au lycée, personne n'avait de telles capacités. Il faudrait que je relise le traitement de Cameron aujourd'hui, ça devrait être intéressant.

Avez-vous travaillé sur le scénario de David Koepp ?
Le processus était en fait très similaire à celui des autres longs-métrages. David Koepp était le scénariste, je suis ensuite arrivé sur le film. Il avait fait un boulot fabuleux, mais j'étais intéressé par une autre catégorie d'adaptation de Spider-Man. Personnellement, je voulais que ce soit une histoire d'amour, je voulais me focaliser sur Peter Parker, je voulais que le film puisse s'intituler Peter Parker, au moins autant si ce n'est plus que Spider-Man.

Le film semble se référer à deux périodes précises du comics. Bien entendu, on retrouve celle de Ditko et celle de John Romita, mais aussi les comics d'Alex Ross, *Marvels,* ***qui présentent les super-héros sous le point de vue exclusif des humains...***
Je suis évidemment d'accord avec la période Ditko, mais même si j'aime beaucoup la BD *Marvels*, elle ne m'a jamais inspiré pour le film.

Je vous citais cette source surtout à cause du micro-trottoir avec les New-yorkais qui racontent leur rapport avec Spider-Man...
Je pensais juste qu'il était nécessaire de montrer comment les gens de tous les jours, les gens de la rue, allaient réagir et aborder ce Spider-Man. D'autres films du même genre se déconnectent de cette tranche de la population, c'est-à-dire des humains plus terre à terre. Et moi ça me gêne, ça m'empêche de rentrer dans l'univers du film, je ne peux m'empêcher de me demander ce que les gens de la rue penseraient de tout ça.

La grande qualité du film, comme du comics, c'est cet équilibre entre l'ordinaire et l'extraordinaire, entre les exploits d'un super-héros et la vie plus banale d'un ado...
Je pense que le fait d'avoir choisi Kirsten Dunst et Tobey Maguire est pour beaucoup dans cette réussite. Tobey est un acteur magnifique, tout ce qu'il fait ou dit sonne si juste. Il semble très vrai. Quand je vois son travail, je ne parviens pas à détecter le truc, l'artifice, ou sa part de jeu si vous préférez. Il ne se la joue pas, il EST, tout simplement. Il sait que le scénario et la mise en scène se chargeront de le magnifier. Il n'abaisse jamais sa qualité de jeu pour les spectateurs, il sait que ces derniers pourront le comprendre tant qu'il sera juste.

De Haut en bas :
Peter Parker découvre ses nouvelles capacités physiques.

Norman Osborn tente une mauvaise expérience.

Mary Jane, une jeune fille énergique, qui se destine à une carrière d'actrice.

Le Green Goblin dans ses œuvres...

En quoi diriez-vous que le film respecte le comics ?
Le film EST le comics. Ce n'est pas tant que je respecte le comics, mais c'est surtout que j'aime profondément le comics. Le respect n'est pas le terme que j'emploierais pour définir ma relation au comics. J'ai tout simplement essayé de prendre tout ce que j'aimais du matériau original et de le mettre à l'écran. J'ai essayé de tout donner pour ce film, de mettre tout ce que j'aimais dans le film. Je me suis longuement interrogé sur ce que j'aimais dans cette histoire, et je me suis assuré que j'arriverais à les transposer d'un point de vue dramaturgique sur le grand écran. Je pense que j'ai fait du mieux que je pouvais.

L'un des points forts du comics, est que Spider-Man est toujours très proche des lecteurs. Comment avez-vous transposé cela dans le film ?
Je pense effectivement que c'est l'une des choses qui ont valu au comics sa popularité. J'ai donc essayé de le faire aussi humain que possible. Le choix de Tobey allait aussi dans ce sens, mais j'ai aussi essayé de lui faire affronter de vrais problèmes, pas des enquiquinements absurdes. Il ne faut pas oublier que le sujet de **Spider-Man** est : quelque chose d'extraordinaire arrive à une personne ordinaire.

Parlez-moi de votre travail sur le méchant, le Green Goblin...
Ce sont déjà les gars de la Marvel, qui travaillent sur les personnages depuis quarante ans, qui sont redevables de ces extraordinaires personnages. Et ce qui est sain dans le fait que le processus soit si long, c'est que ce sont les gosses qui ont grandi avec ces personnages qui maintenant travaillent dessus. Je suis personnellement la génération suivante des artistes de la Marvel, qui se saisit du flambeau et qui essaie de hausser encore un peu plus le niveau de l'histoire, afin que le gosse qui prendra ma suite se mette à son tour à hausser un peu plus ces mythes.

Pourquoi avoir abandonné un super vilain en cours de réécriture, en l'occurrence le Docteur Octopus ?
Je voulais vraiment que le film soit centré sur Peter Parker, sur cet être humain et ce que les super pouvoirs allaient changer chez lui. Parce que dans les comics de Stan Lee, c'est à mon avis ce qui rendait Spidey si unique : il est l'un des nôtres. Je voulais donc un méchant qui ait une histoire très proche avec Peter. Et pour moi, le personnage qui a la relation la plus étroite avec Peter est le Green Goblin, et ce parce que le fils de ce dernier est le meilleur ami de Peter. Le trio a des relations complexes et passionnantes. Ainsi, parce que Peter provient d'une famille brisée, Norman Osborn représente une sorte de substitut paternel pour Peter. Je crois d'ailleurs que ça justifie encore plus les relations entre Green Goblin et Spider-Man, car lorsque Green Goblin découvre que Peter a, en quelque sorte, trahi Norman Osborn, il va décider de se venger sur Spider-Man. Tout est beaucoup plus lié ainsi. Il y a autre chose qui me plaît énormément dans le comics, c'est que Spider-Man est un personnage plus torturé que les autres super-héros. Superman ne se pose pas de questions d'éthique, il ne se réveille jamais en sursaut en plein milieu de la nuit. Peter Parker lui, oui. Et il ne parvient que très rarement à résoudre un problème, son monde est moins noir et blanc que celui de Superman.

Pourquoi avoir opéré ces changements sur le personnage de Gwen Stacy. Le sort de son personnage dans le comics a marqué tous les lecteurs qui l'ont lu.
Au début, je voulais respecter à la lettre cet épisode du comics. Mais finalement je me suis rendu compte qu'en intégrant le personnage de Mary Jane dans cet épisode, certes nous perdions l'épisode marquant de la mort de Gwen, mais il y avait plus de possibilités quant aux rapports de Mary, des Osborn et de Peter Parker. Mary Jane est un personnage qui me passionne parce qu'initialement elle ne s'accepte pas en tant que telle, même quand elle est avec Harry Osborn. C'est en grandissant en tant qu'adulte qu'elle s'accepte.

Comment avez-vous travaillé avec vos comédiens. Connaissaient-ils le comics ?
Tobey ne connaissait pas très bien le comics. Kirsten le connaissait grâce à son frère, mais aussi grâce au dessin animé qui avait été diffusé à la télévision. Je ne pense pas sinon que Willem Dafoe ou Cliff Robertson et Rosemary Harris connaissaient vraiment le comics. Personnellement, entre autres grâce à mon travail avec les différents scénaristes qui se sont succédés sur le film, j'avais acquis une très bonne connaissance de leur personnage. Il m'était donc très facile de les diriger, parce que je connaissais déjà tout de ces protagonistes et de leurs rapports. Très vite, je pouvais dire ce qui était bon ou pas pour eux et donc pour le film.

Une fois de plus, on retrouve votre vieille voiture, qui est présente dans tous vos films...
C'est ma voiture et j'en suis un grand fan. Elle a toujours été dans mes films depuis **Evil Dead**. C'est bien la même voiture. J'ai eu pleins de pannes avec depuis (rires). J'ai dû faire une centaine de films en Super 8 quand j'étais jeune. Et pour chaque film, je demandais à ma mère si je pouvais lui emprunter sa voiture. Quand je suis allé au lycée, la voiture devait déjà avoir sept ans. Moi, j'en avais seize. Je la conduisais donc fréquemment pour aller au lycée puis à l'université. Ça me ferait bizarre de ne plus l'employer aujourd'hui dans mes films, c'est vraiment mon porte-bonheur.

J'ai lu que vous aviez peur d'être catalogué après les* Evil Dead. *Est-ce vrai ?
Pas vraiment, en tout cas je n'ai jamais pensé à ça de cette façon. Dès que j'ai la chance de faire un film nouveau pour moi, je suis extrêmement heureux de pouvoir sauter sur l'occasion. Et j'ai adoré faire les **Evil Dead** : les réaliser n'a jamais été une contrainte pour moi. Après un certain temps, j'ai juste cherché à faire des films différents, tout simplement à cause de mon propre goût pour les défis, et pour me mettre à l'épreuve en tant que réalisateur. Donc, je ne me suis jamais senti piégé dans une catégorie de films. Le truc, c'est qu'Hollywood a probablement eu un sentiment différent en ce qui me concerne.

Vous voulez dire que c'était dur pour vous de trouver des films différents de ce que vous aviez fait à une certaine époque ?
Oui, mais lorsque je me suis retrouvé dans cette situation, je ne cherchais pas à sortir du genre. Je voulais juste faire mes petits délires, et me marrer. Ce n'est que plus tard que j'ai voulu faire des histoires basées sur les acteurs et les personnages, et la transition s'est faite sans heurt.

Ne voudriez-vous pas ajouter un quatrième volet à la série des* Evil Dead *?
Je l'ai voulu à une époque. Maintenant, je ne sais pas. En tout cas, j'ai très envie de revenir à des budgets plus réduits aujourd'hui.

Evil Dead* *vient de ressortir en DVD récemment. Ressentez-vous toujours la même énergie depuis ce film ?
J'ai l'impression d'être quelqu'un de très différent aujourd'hui. Ça

LAURA ZISKIN À GRAND POUVOIR, GRANDES RESPONSABILITÉS

PRODUCTRICE DE **MORT À L'ARRIVÉE**, **HÉROS MALGRÉ LUI** OU ENCORE **POUR LE PIRE ET POUR LE MEILLEUR**, LAURA ZISKIN AURA TENU LE DÉPARTEMENT PRODUCTION DE LA FOX EN TANT QU'EXÉCUTIF DURANT CINQ ANS. **SPIDER-MAN** MARQUE SON RETOUR À LA PRODUCTION, OÙ ELLE AURA PERMIS À SAM RAIMI D'ACCOMPLIR SA VISION DU PERSONNAGE SANS INTERFÉRENCES AVEC LE STUDIO. UNE GRANDE DAME DONC !

Vous êtes arrivée sur le projet avant Sam Raimi ?
Non, Sam Raimi avait déjà été engagé par la Columbia pour faire le film avant que j'arrive sur le projet. Auparavant, je tenais les fonctions de chef de production à la Fox. Produire des films, comprendre, m'impliquer artistiquement, tout cela me manquait terriblement puisque cela faisait cinq ans que je ne l'avais pas fait. En quittant la Fox, j'ai proposé mes services à la Columbia, qui voulait que je développe plusieurs projets pour eux. Mais en vue de me remettre dans le bain, j'ai demandé au chef du studio s'il n'avait pas un gros film sur lequel je pouvais retrouver mes capacités. Ce fut le cas avec **Spider-Man**.

Vous connaissiez l'univers du personnage ?
Très vaguement, je dois l'avouer. Je n'étais pas une fan comme on dit, mais j'ai eu l'avantage de pouvoir apporter un regard différent de celui de Sam Raimi, qui adore le comics depuis son enfance. Ensemble, on a pu obtenir un résultat assez équilibré, oscillant entre le respect de l'œuvre et un certain apport personnel que nous jugions nécessaire pour le film. Mais maintenant que j'ai travaillé dur sur ce film, je me suis passionnée pour l'œuvre de Stan Lee et je suis devenue ce que l'on appelle une « geek » !

Justement, quel est votre apport, artistiquement parlant ?
J'ai énormément travaillé sur le script du film. Comme vous le savez, le comics, qui fête ses 40 ans cette année, regorge de storylines différentes, et nous avons dû prendre des décisions particulières, concentrer certains éléments populaires du personnage... Très vite, avec Sam, nous nous sommes dit qu'il fallait d'abord se concentrer sur les origines de Spider-Man, ce qui est très rare dans les adaptations actuelles qui, de **Batman** à **X-Men** en passant par **Blade**, occultent quelque peu cet aspect. Au lieu de résumer cette étape importante en une simple séquence de cinq minutes, nous avons décidés de la raconter afin que le public cerne mieux le dilemme de Peter Parker. Quand je suis arrivée sur le projet, personne n'avait été « casté » pour le film, on ne savait même pas quel serait le vilain... Mon but a donc été de m'impliquer autant que possible dans l'histoire et de servir la vision de Sam Raimi du mieux que je pouvais, et même de tenter d'anticiper ses demandes. Un autre point important de mon travail, précisément sur ce film, a été de servir de tampon entre le réalisateur et le studio. Pour simplifier, je devais m'assurer que tout le monde puisse obtenir ce qu'il désire pour faire ce film du mieux possible : pour le réalisateur, d'obtenir une certaine liberté de ton sur un projet de cet envergure et pour le studio, de quoi pouvoir avancer sur le marketing afin d'optimiser leur mise de fond.

À propos du script, vous vous êtes basée sur le traitement de James Cameron ?
Du temps où il devait encore réaliser le film, James Cameron avait écrit ce que l'on appelle un « scriptment », une sorte de croisement entre un traitement et un script. Lorsque la Columbia a réussi à récupérer les droits du projet **Spider-Man**, les exécutifs ont engagé David Koepp, qui a écrit une multitude de synopsis qui partaient chacun dans des directions opposées, bien avant que Sam et moi-même ayons été engagés. Il avait donc également prolongé le travail de James Cameron, mais rien n'a été retenu. C'est Sam qui voulait se concentrer sur le Green Goblin et nous sommes partis de là pour arriver au résultat que vous connaissez.

Pour en revenir au studio, il semble que Sam Raimi ait eu les coudées franches sur ce film, ce qui est plutôt inhabituel sur un budget aussi énorme pour un réalisateur n'ayant pas un énorme succès commercial à son actif. Comment avez-vous fait ?
Premièrement, nous avons fait comprendre au studio que Sam Raimi représentait le point de vue du fan, et que c'était précisément pour ça qu'ils l'avaient engagé. Ne pas suivre cette voie aurait été une erreur de leur part. Souvent, les studios ne savent pas ce qu'ils veulent faire de leur film et là, c'est le réalisateur, s'il est talentueux, qui a une vision globale du projet. C'était le cas avec Sam Raimi, et notre entente était parfaite : je devais donc tout faire pour lui simplifier la tâche, négocier en son nom, car au bout du compte, c'est bien lui qui réalise le film et qui sait ce qu'il a en tête. Bien sûr, nous ne travaillons pas contre le studio mais bel et bien avec, donc nous devions les satisfaire du mieux possible. Mais comme je vous ai dit, il arrive qu'ils ne sachent pas ce qui les rend heureux. Nous avons donc avancé le fait que **Spider-Man** représentait une franchise importante commercialement et que nous ne pouvions pas saccager ce passage sur grand écran par une multitude d'hésitations. Ils s'en sont donc remis à l'équipe artistique du film. Une fois cette décision prise, nous n'avons eu qu'un seul véritable accrochage, concernant le casting pour le rôle de Peter Parker. Sam et moi voulions absolument Tobey Maguire pour le rôle, mais le studio voulait en fait des acteurs plus connus. Ce n'est qu'une fois le tournage débuté, à la vision des rushes, qu'ils ont compris que Tobey était le choix idéal.

Selon vous, pourquoi le studio a choisi Sam Raimi pour réaliser le film ?
Beaucoup de réalisateurs se sont proposés lorsqu'ils ont appris que le projet était sur les rails, et la plupart d'entre eux étaient très certainement capables d'accomplir pleinement le travail. Je pense que ce qui lui a valu la place de réalisateur sur **Spider-Man**, c'est d'une part sa proximité avec le comics, qu'il connaît depuis son enfance et qu'il continue à suivre avec ferveur et passion. D'autre part, Sam possède un caractère généreux, très humain, et voulait faire un film centré sur les personnages. Le studio aurait pu trouver un très grand styliste pour faire le film et savait que Sam en était un, mais sur la balance, ils ont compris qu'il fallait que **Spider-Man** se concentre sur les liens entre chaque personnage, car c'est là que le cœur du film se trouve.

Propos recueillis et traduits par Stéphane MOÏSSAKIS

Harry Osborn (James Franco) et son père. Les apparences ne sont pas trompeuses : ils ont du mal à communiquer...

fait quand même 23 ans que j'ai fait ce film. J'avais 17 ans quand j'ai écrit **Evil Dead**. Ça fait un baille. J'ai appris beaucoup depuis. Croyez-le ou non, mais je suis devenu plus humble. J'ai tellement appris des acteurs ou des techniciens avec lesquels j'ai travaillé. J'ai toujours l'impression d'être un étudiant en réalisation. Mais je suis toujours aussi excité quand je suis sur le plateau. Je sais très bien que beaucoup de réalisateurs de talent ne parviendront jamais à atteindre mon statut d'aujourd'hui, simplement à cause d'un manque de chance, ou peut-être parfois faute de vraiment s'y risquer, de tenter sa chance. Je me demande des fois : *« Pourquoi moi ? Qu'est-ce qui me vaut l'honneur d'être ici ? »*. Je ne m'y suis toujours pas fait. J'adore travailler dans les vieux locaux de la MGM ou de la Columbia, ressentir tout le passé que ces lieux recèlent, tous les films qui ont été tournés ici car je suis un énorme amoureux du cinéma. Ça aussi, ça n'a pas changé.

Pensez-vous que vous n'auriez pas pu faire* Spider-Man *si vous n'aviez pas réalisé* Un Plan simple *ou* Intuitions, *qui sont plus centrés sur les personnages ?
Oui, ces films m'ont certainement aidé. Travailler si longtemps avec des gens comme Bill Paxton, Billy Bob Thornton ou Cate Blanchett, ça vous permet d'apprendre énormément. J'ai tenté de prendre tout ce que j'avais appris sur ces films et de l'apporter sur **Spider-Man**, un film qui lui-même m'a beaucoup appris.

N'aviez-vous pas peur de vous laisser déborder par un tel projet ?
J'avais surtout peur que le studio ne me laisse pas raconter l'aspect humain de cette histoire. J'avais peur qu'ils remontent le film, comme ils le font parfois. Là, j'avais besoin que l'on me laisse faire ce film tel que je l'entendais. Ce qui m'intéressait ici, c'est qu'au début Peter Parker est un gamin qui n'a que des préoccupations assez égoïstes et il n'écoute pas son oncle quand ce dernier essaie de le raisonner. Mais le fait que Peter ne prête pas attention aux avertissements de son oncle entraînera la mort de ce dernier. Donc à chaque fois que Peter Parker porte ce masque, il essaie de se racheter, petit à petit. Ce moment de l'histoire est passionnant et s'il n'avait pas était dans la version finale du film, **Spider-Man** ne voulait plus rien dire pour moi.

C'est d'ailleurs fou que* Spider-Man *n'ait eu aucun problème de production. Est-ce que vos problèmes sur* Pour l'amour du jeu *vous ont permis d'éviter ce genre de friction avec les studios ?
(Un long silence, puis soupir) Non, pas vraiment. Je ne sais pas ce que j'ai appris des studios en travaillant sur **Pour l'amour du jeu**. J'ai eu beaucoup de problèmes sur ce film, c'est vrai, mais je n'ai jamais pensé y avoir appris quoi que ce soit de valable. Et je pense que l'absence de problèmes sur **Spider-Man** est dû au fait que j'ai travaillé avec des gens très biens. Les producteurs étaient supers, et ils avaient à cœur de me protéger, mais aussi de me permettre de parvenir à mes fins avec ce film. Je crois que j'ai été très chanceux, cette fois.

Étiez-vous à l'aise avec les effets spéciaux employés sur votre film ?
Non, pas vraiment. Les SPFX me terrifiaient. J'ai vraiment réalisé sur ce film à quel point les effets spéciaux numériques ont fait un bond ces dernières années. Ça a vraiment été mon principal apprentissage sur ce film. J'avais très peur que nous ne parvenions pas à faire illusion, à réaliser ce que demandait le film. Je pleurais comme une petite fille d'ailleurs en disant : *« On n'y arrivera jamais »* (rires). Mais petit à petit, dès l'étape du storyboard, nous sommes parvenus avec John Dykstra à ce que vous voyez à l'écran. C'est comme si vous construisiez un pont. Au début, on a l'impression que l'on n'y arrivera jamais, et puis on prend un à un les problèmes qui se mettent sur notre route, et on les résout les uns après les autres. Nous concevions donc le plan étape par étape. Suivant chaque mouvement, nous choisissions l'angle et le mouvement de caméra idéal pour transmettre les déplacements de Spider-Man. Par exemple, lorsqu'il grimpait un mur, on se disait : bon, on doit ressentir la hauteur, mettons donc la caméra en plongée, puis redescendons vers Peter, passons en contre-plongée, pour bien faire ressentir sa progression sur le mur.

De quoi êtes-vous le plus fier sur* Spider-Man *?
Je ne suis pas fier du film pour l'instant. J'ai besoin de voir le film avec du public. J'espère que j'en serai fier alors. Ce film n'est pas une œuvre d'art et essai, c'est de l'entertainment. Je le jugerai donc quand le public réagira devant.

Vous avez déjà signé pour la suite...
Oui, c'est vrai. Mais je n'ai pas encore travaillé dessus, je n'ai pas eu une minute à moi depuis que j'ai terminé le film.

Ce film vous a déjà pris deux ans de votre vie...
Oui, un peu plus même.

Avez-vous eu assez de temps ?
Ils m'ont arraché le négatif des mains, donc non. (il se met à hurler) « MAAAIS, JE N'AI PAS ENCORE TOUT À FAIT FINI » (rires). Oui, j'aurais bien aimé avoir un tout petit plus de temps.

Propos recueillis par Damien GRANGER et Didier ALLOUCH
Traduction de Anne-Laure GAUBERTHIER

WILLEM DAFOE **DOUBLE JEU**

ACTEUR TALENTUEUX ET CHARISMATIQUE, WILLEM DAFOE A NAVIGUÉ AU JUGÉ PENDANT LONGTEMPS, ENTRE FILMS D'AUTEUR (**LA DERNIÈRE TENTATION DU CHRIST**, **LIGHT SLEEPER**, **SAILOR & LULA**), GROSSES BOURSOUFLURES HOLLYWOODIENNES (**DANGER IMMÉDIAT**, **SPEED 2**) ET PROJETS INDÉPENDANTS OPPORTUNISTES (**BODY**, **L'OMBRE DU VAMPIRE**). AUJOURD'HUI, IL EST CARRÉMENT HALLUCINANT DANS LE DOUBLE RÔLE DU GREEN GOBLIN ET DE NORMAN OSBORN.

Avez-vous ressenti une pression particulièrement forte dans le fait d'interpréter ce personnage culte ?
Oui, mais ce n'est pas forcément une mauvaise chose. Il fallait partir du comics, de toute façon, et voir ce qui était si intéressant dans ce personnage, ce qui pouvait nous aider à raconter cette histoire. Il faut cependant faire des ajustements, on ne peut pas être totalement esclave du matériau original. Nous avons fait des ajustements durant toute la fabrication du film. Mais on retourne toujours au comics : on essaie de comprendre pourquoi ces personnages ont si bien fonctionné auprès du public. Je ne pourrais d'ailleurs pas vraiment expliquer ces choses, si ce n'est que tout le monde peut s'identifier à Peter Parker, surtout qu'hériter de ses pouvoirs est en quelque sorte le rêve de tout homme. Or, je pense que c'est la même chose pour Norman Osborn, à un degré moindre cependant. Ses actes peuvent se justifier par la vénalité, la jalousie et Norman représente le fantasme de l'homme avide de pouvoir. Je pense que ces personnages permettent à **Spider-Man** de ne pas être juste un film hi-tech avec de superbes effets spéciaux. Je ne connais pas le comics plus que ça, mais j'ai cru comprendre que ce sont les personnages et leurs luttes morales qui motivent les histoires. C'est une histoire complexe.

Ma scène préférée ne comporte aucun effet spécial : il s'agit de votre performance devant le miroir...
C'était une scène amusante à faire parce que je devais passer d'un personnage à l'autre. Le script spécifiait qu'il y avait deux voix, mais nous ne savions pas comment ce serait réalisé : allait-il y avoir une voix-off, un effet spécial qui me ferait apparaître deux fois à l'écran ? Mais nous avons réalisé très vite que nous ne voulions pas faire de cette scène un effet spécial. C'est une scène de pure comédie et nous ne devions pas perdre cet aspect de vue. Je ne sais plus qui, de Sam ou de moi, a eu l'idée de réaliser la scène telle que vous l'avez vu, mais cette solution nous ait apparu assez naturellement. Le tout était de rendre les deux personnages bien distincts, tout en gardant à l'esprit qu'ils provenaient tous les deux de la même personne. Nous avons tous expérimenté ce genre de schizophrénie quand nous avons des problèmes et que nous nous parlons à nous-mêmes. Nous avons alors presque deux voix différentes. Il suffisait juste de trouver une façon d'accentuer les différences facettes de ce personnage.

Aviez-vous déjà eu l'occasion de voir les précédents films de Sam Raimi ?
Oui, je me souviens très bien avoir vu l'un des **Evil Dead** dans une salle pleine à craquer. Tout le monde hurlait, c'était quelque chose. J'ai aussi adoré **Un Plan simple**.

Ne pensez-vous pas qu'il a évolué dans son travail avec les acteurs ?
Je pense qu'il a toujours été intéressé par la direction d'acteur. Vous devriez plutôt lui poser la question. Personnellement, j'étais très heureux que la Columbia l'ait choisi : je savais qu'il donnerait au film un cachet particulier. Cerise sur le gâteau : en lui parlant, j'ai réalisé qu'il est un énorme fan de Spider-Man. Il était très impliqué dans le projet. Quand je l'ai rencontré la première fois, il m'a aussitôt exposé le rôle des personnages, leur psychologie si complexe, leurs relations tumultueuses. Il ne m'a pas parlé d'effet spécial, ou de trucs du genre. Je savais qu'il s'en sortirait très bien d'un point de vue technique, mais j'ai vu que ce film serait aussi intéressant visuellement que narrativement.

Pensez-vous qu'il s'amusait plus en réalisant une scène d'action ou une scène de comédie ?
Franchement, je n'ai vu aucune différence. Il est très amusant de travailler avec lui, parce qu'il encourage toujours les acteurs à inventer des choses, à s'approprier le personnage. Faire un film comme **Spider-Man** est un truc de fou, parce que Sam avait toujours une longue file de gens qui attendaient des réponses sur les effets spéciaux, le design, la lumière. C'est très lourd. Mais quand il travaille avec les comédiens, il devient très proche, c'est un vrai collègue de travail, ce n'est plus un général. Sam savait gérer les deux aspects du tournage.

Dans les scènes d'action, est-ce vous qui êtes dans le costume ou est-ce votre doublure ?
C'est moi. J'adore tout ce qui est physique. Et dans ce cas-là, je pense que j'étais la meilleure personne pour faire ces scènes. C'est marrant à faire, mais c'est surtout une partie importante du rôle. Je ne vois pas comment je parviendrais à faire évoluer le personnage si je ne jouais pas ces scènes. Ça n'aurait aucun sens de se faire doubler, à moins que les scènes à tourner soient trop dangereuses, ou trop exigeantes physiquement. Mais la façon qu'a le Goblin de bouger est très précise. C'est dur d'imiter cela. Ce ne serait pas mon Goblin si un cascadeur interprétait ce genre de scène.

Vous enchaînez de grosses productions comme Spider-Man et des petits films. Quelle est la différence ?
Elle est énorme sur le contexte du film, sur l'agenda du tournage notamment. Mais le jeu d'acteur reste toujours la même chose, et même si vous devez exercer des muscles différents pour pouvoir vous adapter suivant les conditions de tournage. Ainsi, quand vous faites un gros film hollywoodien, les préoccupations ne sont pas les mêmes que lorsque vous tournez un tout petit film. Mais tout ça reste, en gros, la même chose.

Propos recueillis par Didier ALLOUCH et traduits par Anne-Laure GAUBERTHIER

Toiles dessinées

AVEC LA CRÉATION DE SPIDER-MAN, C'EST TOUTE L'INDUSTRIE DES COMIC-BOOKS QUI A PRIS UN COUP DE VIEUX. EN 11 PAGES, STAN LEE ET STEVE DITKO ONT RÉINVENTÉ UN GENRE, LANCÉ UNE NOUVELLE ÈRE ET ANCRÉ LE DIVERTISSEMENT DANS LA RÉALITÉ. ANALYSE...

C'ÉTAIT EN 1962...

À l'époque, les super-héros sortaient d'un état quasi léthargique. Lors des années 1940 (que l'on appelle communément « l'Âge d'or » des comics), dans le sillage de Superman, Batman et Captain America, les super-héros ont pullulé... pour mieux disparaître avec les années 50, poussés dehors par une société découvrant la télévision et tournant le dos aux héros purs, durs et patriotes. Pendant cette période, dominée par les bandes dessinées romantiques, les séries policières et de science-fiction, seul DC Comics avait, parfois de justesse, réussi à maintenir à flots ses « big guns » comme on les appelait (Superman, Batman, ou la Justice League). Mais là, depuis quelque temps, une dynamique était définitivement en place. En particulier chez Marvel Comics, dernier avatar d'une société autrefois connue sous les noms de Timely Comics et Atlas Comics, qui soufflait sa première bougie et renouait avec un certain succès grâce à ses Fantastic Four (Les 4 Fantastiques). Stan Lee en était le rédacteur en chef (un poste obtenu par protection car le boss, Martin Goodman, était un de ses parents) mais aussi le principal scénariste. Et après vingt ans dans le milieu, il faisait pour la première fois des étincelles et l'on commencait enfin à reconnaître son nom. Lee se sentait particulièrement à l'aise dans son rôle de « jeune challenger » par rapport aux poids lourds de l'édition de BD aux USA, en particulier DC, l'éditeur de Superman.

Lorsque Stan Lee et ses artistes, Jack Kirby en tête, lancèrent Marvel Comics, c'est avec l'idée que le monde avait besoin de héros, mais de héros à leur image : sensibles, vulnérables... humains. Lee ne pouvait se résoudre à ce que les héros soient de simples pantins illustrés. Superman n'avait jamais ni faim ni froid, ne connaissait que rarement les fins de mois difficiles et les deuils traumatisants. Son Spider-Man serait l'anti-thèse de Superman. Et pour mieux marquer sa différence, « Stan The Man » insista pour qu'on insère un tiret entre les mots « Spider » et « Man ». Son homme araignée était avant tout un être humain qui vivrait sa vie comme n'importe quel américain.

Début 1961, Marvel avait mis sur le marché un titre fourre-tout, *Amazing Fantasy*. Une revue composée d'histoires courtes permettant de tester des concepts à peu de frais. Si les retours étaient bons, on lancerait des séries avec les personnages les plus populaires. Spider-Man apparut pour la première fois en juillet 1962, dans *Amazing Fantasy #15*. L'histoire consistait en l'origine du personnage sur dix petites pages seulement. Le succès fut immédiat... foudroyant. La suite ? On la connaît : il n'y eut jamais d'*Amazing Fantasy #16* 1/. *Spider-Man#1* arriva dans les bacs en mars 1963.

11 PAGES, UN POUVOIR, DES RESPONSABILITÉS

Le concept de Spider-Man est pur, limpide, simple, il tient en une ligne : « le pouvoir donne des responsabilités ». Orphelin et élevé par son oncle Ben et sa tante May, des gens assez âgés, Peter Parker est bien élevé, propre sur lui, il met une cravate pour aller en classe. Il est l'ordre établi dans une société en mutation, une société qui voit les mœurs se libérer (ah, les sixties...). Bref, Peter Parker est un « nunuche ». Il faut y voir aussi la trace laissée par Steve Ditko, le premier dessinateur de la série, qui eut une influence prédominante. Lee, à la fois scénariste de presque toutes les séries Marvel, n'avait pas le temps de détailler. Du coup, les dessinateurs avaient une grande liberté dans les histoires, pouvaient même insérer des scènes de leur cru. Et Ditko était un partisan de l'homme de la rue...

Il suffit d'une piqûre d'araignée radioactive pour que la vie de Parker bascule. Il se découvre une personnalité, il se désinhibe, acquiert un humour certain et se sent la force

PREMIÈRES APPARITIONS

Mary Jane Watson :
Amazing Spider-Man#42, Nov.66 (mais on parle déjà d'elle dans le *#15* et elle apparaît, de dos dans le *#25* !), traduit en France dans *Strange* n°40, aux éditions Lug.

J.Jonah Jameson :
Amazing Spider-Man#1, Mar.63, traduit en France dans *Fantask* n°4 (Lug).

Harry Osborn :
Amazing Spider-Man#31, Dec.65, traduit dans *Strange* n°29.

Le Bouffon Vert :
Amazing Spider-Man#14, Juillet 1964, traduit dans *Marvel* n°9 (Lug).

Norman Osborn :
Amazing Spider-Man#37, Juin 1966, traduit dans *Strange* n°35.

(Ironiquement, la traduction de Spider-Man en France a commencé au numéro 1 de la série américaine du héros, en faisant l'impasse sur sa véritable première apparition et origine, dans *Amazing Adult Fantasy #15*. Celle-ci ne fut traduite en France qu'en 1980, dans *Iron Man*, aux éditions Aredit-Artima, soit 11 ans après le début de la traduction de la série et 18 ans après les débuts aux USA).

de résister aux humiliations répétées de ses camarades. Mais au début ; que faire de ce pouvoir ? Il devient catcheur, puis acteur (avec déjà son pseudo et son costume) mais ce n'est qu'avec le meurtre de son oncle Ben, un meurtre qu'il aurait pu éviter, qu'il prend conscience que : pouvoir = responsabilités. Tout est dit. La mission de Spider-Man peut débuter.

DES VILAINS ET DES TRIBULATIONS

Évidemment, pas de bons héros sans bons vilains. Et, là Stan Lee et Steve Ditko s'en sont donnés à cœur joie ! Dans ses deux premières années de publication, Spider-Man combat successivement le Caméléon, le Vautour, Dr Octopus, l'Homme sable, le Lézard, Electro, et surtout celui qui le poursuivra toujours : le Bouffon Vert (*Amazing Spider-Man#14*). Durant les 25 premiers épisodes de la série, un nouveau vilain apparaît à chaque numéro. C'est

comme si New York s'était subitement peuplée de criminels costumés.

Et ce n'est pas tout ! en plus d'être la cible des pires crapules, il est victime d'une campagne de dénigrement orchestrée par J. Jonah Jameson, propriétaire du quotidien Daily Bugle, qui a juré d'avoir la peau de l'arachnide. Arrgh ! Mais, heureusement, Spider-Man a (très) souvent le dernier mot. Il vainc… avec humour. Car s'il n'est pas le super-héros le plus puissant, il est sans doute le plus tenace. Stan Lee, et tous les scénaristes qui lui succèderont insisteront sur le fait que Peter Parker est un têtu qui ne renonce jamais. Un mur s'écroule sur lui ? Il est battu à mort ? Il est électrocuté, il est enterré vivant ? Pas question de renoncer ! Tant qu'il lui restera un souffle de vie, Peter Parker alias Spider-Man poursuivra les criminels.

Mais ses victoires, lorsqu'elles sont réelles (ce sont souvent des victoires à la Pyrhus), ne sont que de maigres consolations car, il en est ainsi, Peter Parker ne s'en sort pas aussi bien que son super-héros d'alter ego. En effet, et c'est là tout le génie de Stan Lee, il n'a créé Spider-Man que pour mieux imposer Peter Parker. Celui-ci devient rapidement le véritable héros de l'histoire (dès le *#39*), avec l'arrivée d'un dessinateur qui marquera la série à jamais, John Romita Sr. Car Steve Ditko venait de claquer la porte de la série, pas assez politisée socialement à son goût : pendant trois ans, en effet, les lecteurs de la série s'étaient demandés qui était ce mystérieux criminel grotesque juché sur un mini-jet. Ditko, fidèle à sa logique, voulait en faire quasiment un anonyme. Lee, lui, voulait accentuer le côté feuilleton soap de la série. Et comme Lee était le patron… Le Bouffon Vert se révéla être un milliardaire, Norman Osborn, le père du meilleur ami de Peter Parker. Romita amène avec lui un certain sens esthétique qui va propulser encore plus loin le succès de la série. À l'ère Ditko, les personnages étaient nerveux, tourmentés, habillés comme dans les années 50. Romita, lui, va remplir la série de pin-up girls aux allures beatniks… Au point qu'on en finira par publier des posters à l'effigie des principales petites amies de Parker !

Inimitable, attachant, unique (voir encadré), Parker évolue avec la série. Il laisse bien vite tomber les lunettes et découvre donc les filles (devenues plus girondes sous la plume de Romita) mais continue d'être la tête de turc de ses camarades de lycée et, bientôt de Norman Osborn qui percera son identité secrète (*Amazing Spider-Man#39*).

LES FEMMES DANS LA VIE DE PETER PARKER

Difficile de concilier vie privée et dessein de super-héros. C'est la tante de Peter Parker, May, qui s'inquiète d'abord de son absence de flirts (!). Elle entreprend vite (*#15*) de lui présenter la nièce de sa meilleure amie, Mary Jane Watson. Mais peu enclin à accepter ce rendez-vous arrangé, Peter se défile dès qu'il le peut. Il ne rencontrera d'ailleurs Mary-Jane que beaucoup plus tard (*#42*) et par hasard. Non, à ce moment-là, Peter n'a yeux que pour la plus jolie fille du lycée. Une blonde sensible et douce, nommée Gwen Stacy. Alors qu'il parvient enfin à la séduire, il rencontre Mary Jane la rousse incendiaire et…son

Toutes les illustrations de ces 4 pages : TM & © 2002 Marvel Characters, Inc.

cœur balançe. Pendant 80 numéros, les scénaristes (Stan Lee d'abord, puis Roy Thomas et Gerry Conway) joueront la carte du ménage à trois.
La situation se clarifiera de manière dramatique dans *Amazing Spider-Man#121* avec la mort de Gwen, assassinée par le Bouffon Vert. Dès lors, Mary-Jane sera son seul véritable amour. Ils se marieront dans un épisode historique (*Amazing Spider-Man Giant-sized Annual#21*, pour lequel Marvel avait été jusqu'à commander une vraie robe, faite sur mesure par un styliste). Ils le sont encore aujourd'hui, bien que séparés.

DES CRÉATEURS À PART...

On n'arrive pas comme scénariste, dessinateur ou encreur sur Spider-Man par hasard. Tous les auteurs ou artistes qui sont passés sur la série vous le diront, elle est différente

des autres séries de Marvel Comics, elle a changé leur vie à tous. Stan Lee bien sûr, qui a créé le personnage avec Steve Ditko, a pu lancer des dizaines d'autres comics et imposer Marvel jusqu'à aujourd'hui. John Romita Sr a attrappé le virus avec le *#39* et n'a quitté –temporairement– le tisseur que quelques 80 numéros plus tard. Il l'a ensuite encré et a transmis sa passion à... son fils, John Romita Jr. Ce dernier a battu le record de longévité d'un dessinateur sur la série puisqu'en cumulant sa première période (1979-1981) et la dernière (1994 à aujourd'hui), il a dessiné pas moins de 200 épisodes du monte-en-l'air !
Autre artiste notable, le canadien Todd McFarlane sera un des rares à être à la fois scénariste et dessinateur de Spider-Man, dans une série lancée sur sa seule réputation, au début des années 90. Mais McFarlane se révèlera successeur de Ditko également sur le plan du tempérament : un an plus tard, il partira et investira l'argent gagné sur Spider-Man... dans sa propre société (au sein du collectif d'éditeurs Image Comics), désormais concurrente de Marvel, et créa le très médiatique Spawn...
Évidemment, comme toutes les séries qui durent, certaines périodes sont plus riches, mieux réussies que d'autres. Et de ce point de vue, jusqu'à il y a deux ans et demi, les dirigeants de Marvel Comics pensaient que parce que Spider-Man était un héros populaire, on pouvait lui faire vivre pratiquement n'importe quelle aventure. Tragique erreur.
Au début des années 1990, Peter Parker évolue, trouve un métier, se marie avec Mary Jane et ils attendent un enfant. Tante May meurt d'une crise cardiaque (*Amazing#400*) et Spidey devient dépressif ! Pour corser le tout, Peter découvre qu'il a un clone parfait et que celui-ci joue aussi les tisseurs de toiles sous le pseudo de Scarlet Spider... C'est le début de la saga du clone, le commencement de la dégringolade pour Spider-Man. L'intention de départ –ramener Parker vers ses « origines » modestes afin que les jeunes s'identifient à nouveau à lui– est louable, son traitement beaucoup moins. Et une fois les ressorts de l'histoire mis en place (le clone prend la place de Peter, qui part « à la retraite »), une saga qui devait durer 6 numéros n'en finit plus et s'éternise pendant deux ans. Les ventes plongeant à la vitesse de l'éclair, Marvel dut se résoudre à arrêter le massacre. En 1999, ils décidèrent alors de faire table rase et de faire redémarrer les séries Spider-Man (il y en avait 3 à l'époque) au numéro 1. On nous explique alors que Mary Jane meurt dans un accident d'avion (en fait c'est un leurre...), que Tante May n'était pas morte (une comédienne payée par le Bouffon Vert l'avait remplacée pour tourmenter Parker) et que ce brave Peter pouvait enfin retourner à la fac finir ses études. Avec de telles « explications », les ventes devaient remonter. Oui, mais le public n'est pas dupe devant les ficelles énormes des éditeurs.
Le vrai changement intervient en 2000, avec l'arrivée à la tête de Marvel de Joe Quesada, nouvel éditeur en chef de la firme. Ce dernier comprend toute la mesure du problème et s'emploie à faire retrouver à Spider-Man ses couleurs. Car pour beaucoup de lecteurs, Spider-Man EST Marvel (il est d'ailleurs sur le papier à en-tête et les cartes de visites...). Premier geste : un changement de scénariste. Durant les années précédentes, un seul et même scénariste, écrivait toutes les séries Spider-Man. Pour le remplacer, Quesada appelle J.Michael Straczynski (sur *Amazing Spider-Man*), scénariste issu de la télévision (***Babylon 5***) et grand fan du monte-en-l'air. En quelques numéros, « Joe » comme on le surnomme. revitalise Spider-Man accompagné par le grandissime John Romita Jr. Sur l'autre série, désormais très indépendante (*Peter Parker : Spider-Man*), le héros costumé est moins présent, et l'on voit principalement Peter, croqué par Mark Buckingham sur des scénarii de Paul Jenkins (Origin, Inhumans). Avec ces créateurs, Spider-Man vit des aventures à la fois proches des origines et empreinte des 40 ans d'histoires auxquelles les fans sont très attachés.
Mais la véritable révolution s'appelle *Ultimate Spider-Man*. Avec cette « ultime » série écrite par Brian Michael Bendis et dessinée par Mark Bagley, Marvel balaye d'un trait l'embarrassante continuité et modernise le tisseur dans la tradition de Stan Lee. Constatant que les succès cinéma de **X-Men** et de **Blade** ne leur avait pas profité en termes économiques, les dirigeants de Marvel (Joe Quesada et Bill Jemas) ont imaginé une nouvelle ligne de comic-books, les *Ultimate Marvel*. Ces titres coexistent avec les autres titres de la maison des idées sans jamais les fréquenter. Ils s'adressent autant aux fans traditionnels qu'aux néophytes. Et le résultat est une franche réussite artistique et commerciale. *Ultimate Spider-Man* reprend les origines du héros au XXIème siècle. Peter Parker a 15 ans, il va au lycée et se fait un peu d'argent de poche comme webmaster du site du Daily Bugle. Son origine, est désormais liée à celle du Bouffon Vert. Drôle, punchy et rafraîchissante, *Ultimate Spider-Man* se lit vraiment sans modération.

En cette année Spider-Man, le tisseur de toile ne s'est donc jamais aussi bien porté. Un film-événement à gros budget, des comics réussis à gogo, une profusion de séries mensuelles (dont une bientôt écrite par le réalisateur Kevin Smith) et une fraîcheur que lui envient d'autres super-héros. On voit mal comment pourrait se briser un tel cercle vertueux, c'est en tout cas notre souhait en tant que lecteurs et spectateurs.

Fabrice SAPOLSKY et Xavier FOURNIER

1/ Du moins jusqu'en 1995 où un Marvel mercantile mit sur le marché un one-shot de seconde zone intitulé *Amazing Fantasy#16* et censé se dérouler

**Ci-dessus, trois ersatz de Spider-Man qui ont précédé et inspiré les aventures de notre Tisseur préféré : Tarentula, créé en décembre 1941, était visuellement très différent du Spider-Man d'aujourd'hui... Mais comme lui, bien que né 20 ans avant, il marchait sur les murs et avait conçu une toile d'araignée d'origine chimique, stockée dans des pistolets spéciaux.
The Web, créé en juillet 1942, utilisait comme Spider-Man la recette du super-héros à problème. Seulement lui n'était pas un teenager mais un cinquantenaire trop usé...
The Fly, créé en aout 1959 par Joe Simon, est le rejeton d'une idée de héros araignée qu'il avait eu en 1953. De fil en aiguille, Simon transforma son Araignée pour en faire une mouche sans se douter qu'un de ses ex-associés donnerait par la suite le concept originel à Marvel Comics.**

SPIDER-DAD

NÉ STANLEY MARTIN LIEBER LE 28 DÉCEMBRE 1922, STAN LEE INTÈGRE CE QUI DEVIENDRA PLUS TARD MARVEL COMICS LE JOUR DE SES 16 ANS. À SON RETOUR DE LA GUERRE, OÙ IL SERVIT EN TANT QUE REPORTER, IL DEVIENT L'HOMME À TOUT FAIRE DE MARVEL ET VA FAIRE CONNAITRE AU STUDIO SON ÂGE D'OR EN CRÉANT LEUR SUPER-HÉROS LES PLUS CONNUS: SPIDER-MAN, LES 4 FANTASTIQUE, LES X-MEN, DAREDEVIL, IRON MAN, THOR, L'INCROYABLE HULK ET BIEN D'AUTRES. DÉSORMAIS, IL JOUE LE RÔLE DE PARRAIN EN SUPERVISANT TOUTES LES ADAPTATIONS DE SES COMICS AU CINÉMA.

Quelle fut votre réaction lors du casting de Tobey Maguire ?
Ce choix m'a tout d'abord quelque peu surpris, mais quand je l'ai rencontré, et lorsque j'ai vu ses premiers pas devant la caméra dans la peau du personnage, j'ai été aussitôt emballé. Je me suis alors dit que Sam Raimi était très intelligent et que Tobey était le choix idéal, parce qu'il est vraiment Peter Parker ou Spiderman.

Pouvez-vous nous parler de la genèse du personnage ?
Lorsque vous créez des super héros, l'une des première questions à laquelle vous devez répondre est : *« Quel nouveau pouvoir vais-je lui donner ? »*. Et mon boulot était de créer de nouveaux héros. Je cherchais donc des pouvoirs inédits, assis à mon bureau et mon regard est alors tombé sur une mouche. Je me suis alors dit : *« Nom de Dieu ! Ce serait bien de créer un personnage qui pourrait marcher sur les murs et les plafonds comme un insecte »*. Une fois les pouvoirs trouvés, il me faut un nom pour mon héros. Je ne peux écrire sur un personnage si je n'ai pas son nom. Je cherchais donc un nom : Insect Man ? Ça ne semblait pas assez dramatique. Mosquito Man ? Ça ne me semblait pas juste. J'ai fait comme ça une longue liste de nom et au milieu se trouvait Spider-Man. Ce nom me semblait plus mystérieux. Voilà comment le personnage est né.

Et pour le costume ?
Je n'en suis pas l'auteur. Ça, c'était le rôle des dessinateurs, plus précisément de Steve Ditko, qui a fait un travail formidable. Il y a une chose à propos du costume à laquelle personne ne pense et que je n'ai réalisé que sur le tard, c'est qu'il est le seul super-héros, à ma connaissance, à être totalement recouvert par son costume. Vous ne voyez pas sa peau, son visage. Ça a permis à tous les lecteurs, dans n'importe quel pays, quel que soit sa couleur de peau, de pouvoir s'identifier au personnage. Comme vous le voyez, je suis très heureux que le personnage ait fini par avoir un tel succès, mais c'était accidentel.

Que pensez-vous du fait que le scénario ait opté pour une araignée modifiée génétiquement, plutôt qu'une araignée radioactive ?
Je ne fais pas partie de ces auteurs qui pensent que toute adaptation doit rester exactement fidèle à ce que l'on a écrit. Je pense que le principal, c'est qu'un gamin devienne Spider-Man par accident. Quand j'ai conçu le personnage, la radioactivité était sur les lèvres de tout le monde. Aujourd'hui que la génétique est apparue, j'ai trouvé ça très malin de la part des scénaristes d'opérer ce changement. Je ne pense pas que ce point du scénario change profondément quoi que ce soit. Je pense juste que ça rend le film plus moderne et crédible.

Avez-vous eu votre mot à dire sur votre caméo ?
Non, je n'ai rien eu à voir avec ça. Sam est un excellent réalisateur, nous avons eu recours à certains des meilleurs scénaristes hollywoodiens. Je suis juste allé sur le plateau, j'ai fait un petit caméo qui a été coupé au montage parce que le film était trop long. J'ai un truc rigolo à vous raconter. Lorsque je suis allé sur le plateau, Sam m'a dit qu'il m'avait trouvé quelque chose à faire. Il voulait que je vende des lunettes de soleil dans la rue, à Time Square, juste avant que le Green Goblin arrive et mette le bazar. Je vends donc des lunettes de soleil à une petite fille, et Peter Parker passe devant moi. Je lui dis alors : *« Voulez-vous ces lunettes de soleil ? »*. Et il se trouve que je lui tends les mêmes lunettes que porte Cyclope dans **X-Men**. Tout le monde était plié de rire pendant le tournage. Plus tard dans la scène, le Green Goblin arrive et tout le monde se met à fuir dans tous les sens, mon personnage y compris. J'ai alors demandé à Sam de refaire la prise parce que je ne voulais pas laisser la pauvre petite fille toute seule. Le problème, c'est que je n'ai pas pu soulever la petite fille pendant la prise, parce qu'elle était trop lourde ! (Rires) Sam m'a donc dit d'abandonner plus ou moins l'idée et je me suis contenté de la protéger de mes mains. Bref, ces scènes ont été supprimées du montage final, elles n'étaient pas vraiment nécessaires au film. On me voit quand même très brièvement dans une de ces scènes.

Que pensez-vous de l'engouement actuel d'Hollywood pour les comics ?
C'est incroyable ! Ils viennent de faire la suite de **Blade**, ils font actuellement la suite de **X-Men**, ils s'occupent déjà de donner une suite à **Spider-Man**. **Hulk** va être réalisé, ils travaillent actuellement aux scripts de **Ghost Rider**, d'**Iron Man** et de **Dr Strange**. Tous les personnages de la Marvel vont être adaptés en film. C'est incroyable mais c'est génial !

Il y avait un indéniable sous-texte politique dans X-Men. Diriez-vous que l'on retrouve ce même type de discours sous-jacent dans Spider-Man ?
Pas vraiment. J'ai essayé de rendre cette bédé plus intime, personnelle. J'ai essayé de faire de ce personnage un adolescent qui subit tous les problèmes que vivent les jeunes personnes de son âge. Il n'est pas spécialement habile avec les filles, il n'a jamais assez d'argent, il n'est pas très populaire, il doit gérer des problèmes comme l'acné, les allergies lors de certains combats, tout.

Comment expliquez-vous son succès dans le monde entier ?
Peut-être justement parce que je ne pensais pas d'un point de vue politique. Je pense que Spider-Man est populaire pour deux raisons majeures : et d'un, il a des supers pouvoirs que personne d'autre n'a ; et de deux, il est l'un des seuls héros qui, dans sa vie de tous les jours, est un type normal qui partage nos problèmes. C'est facile de s'identifier à lui.

Quelle fut votre implication dans le choix du réalisateur ?
Aucune. Mais je dois vous dire quand même que Sam Raimi est un de mes amis et que lui et moi avions depuis 10 ou 12 ans comme projet d'adapter Thor, projet qui n'a jamais abouti. Je pense que Sam Raimi était un choix tout simplement génial, de même que Bryan Singer pour **X-Men**. Dans les mains d'un mauvais réalisateur, **X-Men** serait devenu un film débile, le genre de truc destiné uniquement aux enfants. Il a rendu le concept crédible. Quand j'ai su que Bryan allait réaliser le film, j'étais soufflé. **Usual Suspects** est un de mes films favoris.

Pourquoi le film a-t-il mis autant de temps à se monter. Est-ce pour des raisons techniques ?
Non, ce sont des problèmes juridiques qui ont freiné la mise en route du projet. Les droits de Spider-Man étaient détenus par de nombreuses compagnies. Originellement, la Canon, qui était une petite compagnie indépendante (sic !), avait acheté les droits. Mais ils n'ont jamais fait le film. Cependant, ils avaient vendu les droits vidéo à une autre compagnie, et encore d'autres droits dérivés à encore d'autres personnes... Si bien que quand une major, en l'occurrence Columbia, s'est intéressée au film, ils ont réalisé qu'il leur était quasiment impossible d'obtenir la totalité des droits ! Ça a pris dix ans à une armée d'avocats pour récupérer tous ces droits. Mais même si les droits avaient été en notre possession, nous n'aurions pas pu faire ce film avant pour des raisons techniques. La technologie actuelle n'était pas disponible à l'époque, nous n'aurions jamais pu voir Spider-Man voler à travers les buildings comme il le fait dans le film. C'est la raison pour laquelle Spider-Man n'a pas été adapté au cinéma auparavant.

Quelles sensations ressent-on lorsque l'on découvre sur grand écran les personnages que l'on a créé plusieurs décennies auparavant ?
Ça fait bizarre. Mais je ne me dis pas : *« Nom de Dieu, c'est moi qui ai créé ces personnages »*. Je me contente de : *« Nom de dieu, ce film est sacrément bon ! »*. Mais vous savez, même quand je lis un vieux comic book que j'ai écrit, j'oublie très vite que j'en suis l'auteur. Je profite de mes histoires. Je suis mon plus grand fan (rires).

Pourquoi pensez-vous que le public a tant besoin de voir des super-héros ?
C'est un peu cliché de dire ça, mais nous avons besoin de héros aujourd'hui comme hier. Les jeunes, surtout, ont besoin de ce modèle supérieur, qui que ce soit : un chanteur, un sportif... Tout le monde a besoin d'un modèle pour le guider.

Propos recueillis par Didier ALLOUCH et traduits par Anne-Laure GAUBERTHIER

QUE LA CHASSE COMMENCE...

BLADE II

DE GUILLERMO DEL TORO

VOUS AVEZ VU **L'ÉCHINE DU DIABLE** ? ÇA VOUS A PLU ? VOUS EN VOULEZ ENCORE ? ALORS, PRÉPAREZ-VOUS À PRENDRE UNE NOUVELLE DÉCHARGE DELTORIENNE LE 19 JUIN, AVEC **BLADE II**. LE DEUXIÈME CHAPITRE DES AVENTURES DU DAYWALKER EST L'OCCASION POUR L'AUTEUR DE **CRONOS** DE SURPRENDRE À NOUVEAU SON SPECTATEUR, EN LUI ENVOYANT DANS LES YEUX UN MONSTRUEUX FILM D'ACTION DOUBLÉ D'UN FILM D'HORREUR SAUVAGE. AU CARREFOUR DES DIFFÉRENTS CHEMINS EMPRUNTÉS PAR LA CULTURE POPULAIRE MODERNE, **BLADE II** APPUIE SUR LE CHAMPIGNON ET RÉINVENTE LA POTION MAGIQUE DU BONHEUR CINÉPHILIQUE. VIVA GUILLERMO !

DESCENTE DANS LE MAELSTRÖM

PLUS FORT, PLUS RAPIDE, PLUS VIRTUOSE QUE L'ORIGINAL, BLADE II EST BEL ET BIEN L'OBJET FILMIQUE NON-IDENTIFIÉ QUE L'ON PRESSENTAIT. À LA FRONTIÈRE DU FILM D'HORREUR ET DU FILM D'ACTION, DU MANGA ET DU COMIC-BOOK, LE MÉTRAGE DE GUILLERMO DEL TORO EST LE GENRE D'ŒUVRE QUI S'IMPOSE DE MANIÈRE IMMÉDIATE ET DÉFINITIVE, RÉVÉLANT AU PASSAGE, POUR CEUX QUI EN DOUTAIENT ENCORE, LE TALENT PROTÉIFORME ET VERTIGINEUX DE SON AUTEUR. UNE DATE.

Dans un hall high-tech aux allures de cathédrale, sous un éclairage saturé d'ambre, Nomak, le chef des Reapers, vient de mordre une nouvelle victime. Il se retourne soudain face à la caméra qui le filme en plongée, et pousse un grognement de satisfaction. La caméra opère un travelling circulaire et vient se poster derrière lui, en contre-plongée, pour nous faire découvrir, perchée telle une panthère au-dessus de la pièce, la silhouette de son ennemi Blade. Insert sur la fraîche victime que Nomak laisse négligemment tomber au sol. Nous voici maintenant derrière la silhouette féline de Blade, et un léger panoramique nous révèle le lieu qu'il domine, ainsi que Nomak qui l'attend plus bas, sur le ring de leur ultime combat. Nomak pousse un léger râle. Soudain, Blade se projette en avant, vers le fond de l'écran ; la caméra qui était derrière lui se lance à sa poursuite, le dépasse alors qu'il opère une roulade en l'air tout en dégainant son sabre, et finit par le précéder en contre-plongée lorsqu'il atterrit sur son ennemi, sabre planté.

Pour ses nouvelles aventures, Blade (Wesley Snipes) se retrouve associé à la communauté des vampires dirigée par Eli Damaskinos afin d'éradiquer une espèce mutante, les Reapers, qui présente un danger autant pour les humains que pour les vampires.
Le Bloodpack, un commando de mercenaires suceurs de sang et armés jusqu'aux dents à la tête duquel se trouve Reinhardt (Ron Perlman, ci-dessus, au centre) viennent lui prêter main forte !

FUSION

Au détour de ce dernier plan, aussi bluffant que physiquement impossible à réaliser sans recours au numérique, vient de se libérer une énergie et une rage dévastatrice, de celles qu'on ne pouvait jusqu'alors espérer voir que dans les dessins animés féroces d'un Yoshiaki Kawajiri. **Blade II** cumule ce genre d'exploits filmiques, de séquences jusqu'alors inimaginables dans un film live. La précédente avait lieu 3 minutes auparavant. La suivante interviendra 10 secondes plus tard. Si, en acceptant cette séquelle, Guillermo Del Toro avait deux intentions prioritaires (prouver ses capacités sur un film comic-book et pousser à son terme la logique d'un concept avant tout ludique), il sera également parvenu à imposer l'idée que sa démarche pluri-culturelle, sa boulimie d'images, sont bien les seules à affranchir le cinéma fantastique et d'action de ses attaches passéistes pour le projeter, dignement, dans le maelström médiatique de ce siècle naissant. Le précédent **Blade**, et surtout **Matrix**, avaient pavé la voie d'un grand rassemblement thématique et esthétique de l'actuelle culture populaire, en une succession de vignettes, tantôt kung-fu, tantôt japanime, tantôt comic-book ou videogame. **Blade II** abandonne l'idée même de vignettes pour opérer un mélange *« organique »* (comme le dit Del Toro) voire même, comme le formulerait si bien Hideo Kojima (créateur de **Metal Gear Solid**) travailler cette fusion *« à un niveau moléculaire »*. Le combat démentiel qui oppose Blade à Nomak est-il un digne héritier de la japanimation ? Une fabuleuse empoignade de catcheurs mexicains ? Un festival de cadrages dynamiques à la Jack Kirby ? Si l'on en croit Del Toro, ces définitions circonscrites n'ont plus lieu d'être. À vrai dire, on n'est même plus trop sûr de la définition exacte de ce que l'on voit à l'écran. Le recours régulier à des doublures numériques pour les acteurs, accomplissant l'impossible, nous renvoie à l'anime. L'accélération subite et surprenante du mouvement, qui conclue le combat entre Blade et Nyssa, évoque explicitement des replays à la **Dead or Alive** ou **Virtua Fighter**. À mille lieues de l'équilibrisme intellectuel que réserve la néo-critique au cinéma de genre, l'ambition affichée de **Blade II** est d'être une forme d'absolu du divertissement contemporain, sans se chercher d'hypocrites justifications culturelles, de motifs académiques décortiquables à loisir. Or, ce n'est pas le moindre des paradoxes si cette démarche même lui assure le statut d'un objet culturel fascinant et important. Il sera d'ailleurs amusant d'observer, à seulement quelques semaines d'intervalle, comment l'institution, qui a si chaudement accueilli **L'Échine du Diable**, gérera cet objet « embarrassant » qu'est **Blade II**, réalisé par un même auteur animé d'un même désir de cinéma.

INSPIRATION

Aussi n'est-il pas étonnant que les deux précédents films qu'évoque irrémédiablement **Blade II** soient ces anciens chocs cinématographiques que furent **Aliens** et **Mad Max 2**. Ceux-là aussi travaillaient, à leur manière et à leur époque, aux carrefours des arts graphiques et dramaturgiques. Ceux-là aussi ignoraient superbement les trompettes de la renommée pour ne se préoccuper que du jusqu'au-boutisme de leur démarche, et devenir ces icônes populaires que les institutions ne découvrent qu'aujourd'hui. L'analogie à **Aliens** revient, il est vrai en grande partie, aux désirs plus ou moins conscients du scénariste David Goyer (qui de **Nick Fury** à **Ghost Rider**, en passant par **Blade**, **Dark City** ou **The Crow**, est tranquillement en train de devenir le Mr Comic-book de la place hollywoodienne).
Alors qu'il vient à peine de libérer son mentor Whistler

(Kris Kristofferson) des griffes d'un groupe de vampires de l'Est, Blade (Wesley Snipes), héros meurtri et solitaire, parvient à sevrer de justesse son ami du destin vampirique qui lui était promis. Le temps de reprendre ses marques, un commando de vampires investit son antre secret et lui présente une trêve doublée d'une requête. Le leader tout-puissant de la communauté vampirique, Eli Damaskinos (Thomas Kretschmann) invite le célèbre chasseur de vampires à les aider à éradiquer une espèce mutante, les Reapers, des vampires bestiaux et boulimiques, tout aussi dangereux pour les humains que pour les vampires eux-mêmes. À la tête du Bloodpack, groupe de « mercenaires » surarmés et fier-à-bras, notre Blade-Ripley va infiltrer le repaire de ces terribles démons, à la recherche de leur « reine mère », Jared Nomak (Luke Goss).

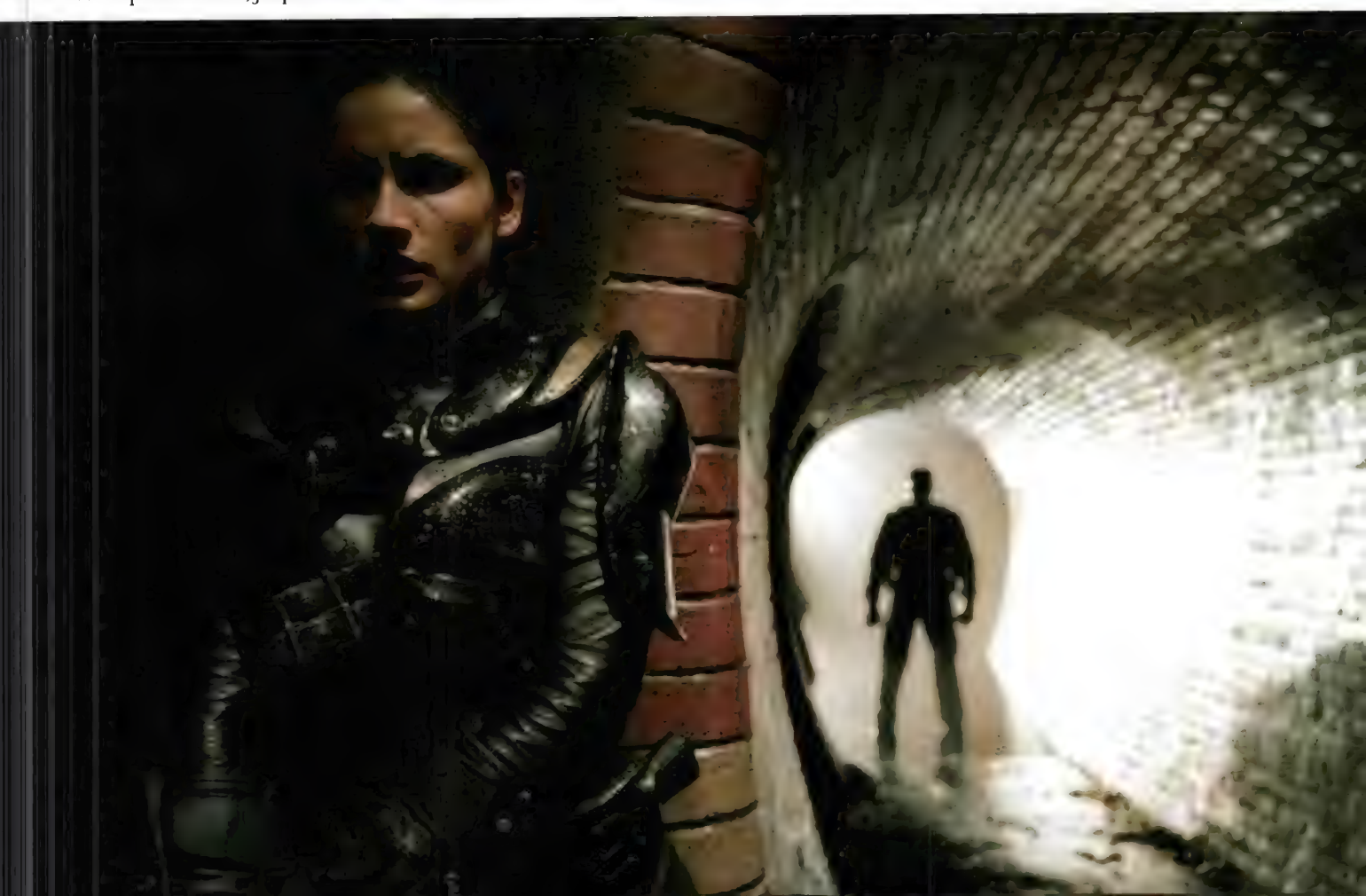
De même que pour le film de James Cameron, cette structure limpide (parce que clairement scénarisée !) permet d'embrayer sur les chapeaux de roue, et de nous offrir une première moitié de métrage qui enterre à elle seule toute concurrence, un enchaînement tétanisant de plans gore inimaginables dans une production de cette envergure (décapitations, éviscérations, autophagie, dissection) et de séquences de purs blasts où le réalisateur surfe intelligemment sur l'acceptation supposée de la censure (les flots d'étincelle des gunfights de John Woo sont ici remplacés par les décompositions de dizaines de vampires s'effondrant dans tous les coins d'écran !). Et alors que le spectateur jugera avoir largement satisfait son besoin de débourrage mastard, **Blade II** l'emmènera dans sa seconde partie aux rives de l'impossible. Blade, jusque-là strictement exécutant, s'impliquera jusqu'à la quête mythologique, en une véritable réminiscence du road warrior de **Mad Max 2.** Parallèlement, Nomak et Damaskinos joueront sous vos yeux stupéfaits un véritable drame antique, crypto-religieux, directement hérité de l'univers d'Alejandro Jodorowski, point culminant où l'intensité de la tragédie se double à l'écran de tableaux empruntés à la fureur d'un Frazetta. À la puissance de son actioner, à la débauche graphique, Del Toro finit par apposer la touche finale de son œuvre exceptionnelle : une totale implication émotionnelle qui se conclue par un romantisme paroxystique. Il ne vous reste plus qu'à quitter la salle sur les genoux. Bienvenue au XXIème siècle !

EXPÉRIMENTATION

On se souvient qu'à la fin des années 60, une course effrénée à l'expérimentation s'était emparée des frères ennemis qu'étaient les Beach Boys et les Beatles. En intégrant et en digérant de multiples sources d'évocation musicale, les deux groupes concurrents avaient sonné le glas de la pop à papy, pour paver la voie royale du rock moderne. Croyez bien que l'arrivée sur vos écrans de ce « Sergent Blade Lonely Hunter Club Band » n'a pas échappé à nos Beach Boys du celluloïd que sont les frères Wachowski. On attend de pied ferme leur riposte pour l'an prochain. Bonne chance les gars, la barre est sacrément haute !

Rafik DJOUMI

USA. 2001. RÉAL.: GUILLERMO DEL TORO. SCÉN.: DAVID S. GOYER. DIR. PHOT.: GABRIEL BERISTAIN. MUS.: MARCO BELTRAMI. MONT.: PETER AMUNDSON. CHOR.: DONNIE YEN. PROD.: WESLEY SNIPES, DAVID S. GOYER, LYNN HARRIS, PETER FRANKFURT, PATRICK PALMER, MICHAEL DE LUCA, TOBY EMMERICH, STAN LEE, AVI ARAD POUR AMEN RA FILMS/IMAGINARY FORCES/JUSTIN PICTURES/NEW LINE CINEMA. INT.: WESLEY SNIPES, KRIS KRISTOFFERSON, RON PERLMAN, LEONOR VARELA, LUKE GOSS, NORMAN REEDUS, DONNIE YEN, THOMAS KRETSCHMANN... DUR.: 1 H 55. DIST.: METROPOLITAN FILMEXPORT. SORTIE LE 19 JUIN 2002.



INTERVIEW GUILLERMO DEL TORO
L'ATTAQUE DEL TORO - ÉPISODE II

COMME PROMIS, VOICI DONC LA DEUXIÈME PARTIE DE NOTRE LONG ENTRETIEN AVEC GUILLERMO DEL TORO, OÙ NOUS ABORDONS CETTE FOIS-CI LE VERSANT HOLLYWOODIEN DE SA CARRIÈRE, CONSTITUÉ DU RÉVÉLATEUR **MIMIC** ET DU MONSTRUEUX **BLADE II**. ENCORE PLUS QUE LE MOIS DERNIER, VOUS ALLEZ DÉCOUVRIR UN ARTISTE À LA FOIS ENTHOUSIASTE ET OBSESSIONNEL, NOURRI DE CINÉMA, DE BÉDÉS, DE LITTÉRATURE ET DE JEUX VIDÉOS JUSQU'À PLUS SOIF. BREF, UN CINÉASTE DÉFINITIVEMENT MAD !

Ci-dessus : Guillermo Del Toro, le petit génie aux commandes de Blade II, son deuxième chef d'oeuvre de l'année après L'Échine du Diable.

Page ci-contre : Première confrontation entre Blade et les Reapers, des vampires très bestiaux.

Ci-dessous : Jared Nomak (Luke Goss), le chef des Reapers, dont les liens avec Damaskinos sont plus étroits qu'on le croit.

Blade en plein affrontement avec le Bloodpack, lors de leur intrusion dans son sanctuaire.

Après avoir été sevré de justesse par Blade du destin vampirique qui lui était promis, Abraham Whistler (Kris Kristofferson) vient à nouveau en aide à son élève.

Nouvelle recrue de Blade, Scud (Norman Reedus) a encore beaucoup à apprendre sur les vampires, surtout lorsqu'il s'agit de Reapers !

Incroyable, ce film !
Fucking great ! Cojonudo !

C'est fabuleux de pouvoir, en si peu de temps, voir deux films du même auteur qui couvrent un spectre aussi large de l'idée de cinéma.
Oui, **Blade II** est un film très jeune. Comme dit l'adage : *« Si ça fait trop de bruit, c'est que vous êtes trop vieux »*. Et à côté, **L'Échine du Diable** est un film adulte. Quand je cherchais à monter le projet **Hellboy**, j'avais beaucoup de difficultés car on me voyait comme un réalisateur spécialisé dans les films d'horreur gothiques et calmes. J'ai pourtant essayé de leur expliquer que j'étais aussi un freak taré capable de se lancer dans de la pure action comic-book. Rien que pour ça, l'opportunité d'avoir pu faire **Blade II** est sans équivalent dans ma vie.

Pourtant, pour parvenir à monter un projet aussi poussé, voire même expérimental, il faut acquérir une totale confiance des investisseurs.
J'ai eu cette confiance. Il y a des domaines qui ont été définis très en amont par Wesley et moi-même. Sur l'ensemble du film, nous n'avons eu que deux désaccords, qui nous ont d'ailleurs permis de clarifier nos objectifs communs. Il savait que je voulais orienter le film vers un aspect plus horrifique. Et dans la catégorie film d'action horrifique, c'est au moins aussi expérimental que **Moulin Rouge** l'a été pour la comédie musicale (rires). Pour tout vous dire, j'ai pété les plombs sur ce film, et Wesley m'a complètement soutenu dans cette voie. Les deux seuls domaines sur lesquels il était intraitable étaient la chorégraphie des combats et le personnage de Blade, ce qui me convenait parfaitement. Imaginez maintenant un film sur lequel les décors sont noirs, les costumes sont noirs, l'acteur principal est noir, et où il y a très peu de lumière car l'intrigue l'exige. Quand vous êtes une vedette afro-américaine et qu'un réalisateur vous présente ça, il est assez difficile de ne pas le percevoir comme un blancos qui cherche les ennuis ! Mais Wesley a parfaitement compris l'enjeu, comme il a compris le traitement particulier des couleurs, les mouvements de caméra délirants. Pour ma part, je saisissais l'opportunité de faire un vrai film pop-corn, un divertissement qui se donne les moyens d'aller jusqu'au bout de sa vocation. Rétrospectivement, je pense que si **Mimic** avait pu se faire dans ce climat de confiance, il aurait eu beaucoup plus de succès. Si vous me dîtes que vous n'aimez pas **Mimic**, j'aurais tendance à m'excuser, à me justifier. Mais si vous me dîtes que vous n'aimez pas **Blade II**, je vous répondrais *« Tant pis pour vous »*, car c'est exactement le film que je voulais faire.

Que s'est-il passé avec la fin de* Mimic *?
Elle est très différente de ce qui était envisagé, beaucoup plus dure. En fait, les 30 dernières minutes du film n'ont rien à voir. L'enfant autiste, par exemple, trahissait les héros, car on découvrait qu'il était plus heureux avec les cafards qu'avec les humains. Il demeurait avec eux, et les insectes gagnaient ! Ce ne fut jamais filmé tel quel. Ce qui fut filmé était déjà une compromission. Puis, le public-test n'a pas aimé et nous avons à nouveau dû tourner une nouvelle fin, un happy end. Ce happy end, j'ai essayé de le traiter en respectant l'idée d'origine, car même si c'est une fin faiblarde, je tenais à ce que ce soit moi qui la tourne. Mais dans le concept original, c'était entièrement différent. Il n'y était pas question d'ADN, de transformation génétique. Il s'agissait de la main de Dieu. Dieu était le méchant de mon film ! Il disait, en résumé : *« Humains, vous avez eu votre chance et n'en avez pas profité. Je donne dès lors l'alternative à de nouveaux Adam et Ève qui seront des insectes »*. Il y avait une image dégoûtante mais belle d'un accouplement d'insectes. Et dans une séquence, deux insectes reliés par leurs organes sexuels, à la manière de mouches, poursuivaient l'héroïne sans arrêter leur coït. Ils cherchaient en même temps à copuler et manger une proie. Je trouvais l'image très provocante, apparemment trop provocante pour Hollywood. Je me rappelle que Mira Sorvino me disait : *« On dirait vraiment que tu préfères tes insectes à tes personnages humains »*. Et je l'approuvais complètement. Je lui disais : *« Oui, tout à fait, eux au moins sont parfaits »* (rires).

Et malgré cet échec hollywoodien, vous avez pu retarder* Blade II *afin de faire* L'Échine du Diable *?
J'étais très insatisfait par **Mimic**, car il n'était ni un film pop-corn ni un film personnel. C'était un mutant. J'aime autant certains passages que j'en déteste d'autres. Donc j'ai posé deux conditions à mon engagement sur **Blade II**. Première condition : je tourne tous les plans moi-même. Pas de seconde équipe. Ce qui veut dire plus de temps. Ils m'ont dit *« OK, mais vous faites le film avant* ***L'Échine du Diable*** *»*, et je leur ai répondu non, car c'est la seconde condition ! Je voulais cela car il était important que je guérisse mon instinct créatif, que je me sente à nouveau complet en tant que créateur, et après, seulement après, pouvoir retourner sur un projet qui me permettrait d'être un amuseur public fier et heureux de ce qu'il accomplit. **L'Échine du Diable** m'a réconcilié avec mon âme. **Blade II** a comblé mon désir enfantin de pouvoir faire ce que je voulais avec mes jouets. Ces deux films pourront sembler différents. Ils me représentent tous les deux à part égale, et représentent ce que j'aime faire. J'adore les deux. Je vous l'avoue, à mes yeux, **Blade II** est

PROPOS RAPPORTÉS WESLEY SNIPES : BLACK ACTION HERO

INFLUENCE IMPORTANTE DANS LA TRANSPOSITION DE BLADE DU COMICS VERS LE GRAND ÉCRAN, L'ACTEUR/PRODUCTEUR WESLEY SNIPES REMPILE DANS LE COSTARD DU «DAYWALKER» ET LIVRE SES IMPRESSIONS SUR CETTE SUITE «BETTER AND LOUDER»... TOUJOURS EN FORME, L'ASTICOT !

CONCERNANT GUILLERMO DEL TORO...

Je dois avouer que j'étais un peu hésitant au sujet de Guillermo Del Toro, car il est surtout connu pour son univers sombre et dépressif et ses débordements goresques aperçue dans **Cronos** et **Mimic**. Or, **Blade II** devait être avant tout un comic-book movie bourré de séquences d'action fulgurantes. Mais Guillermo fourmille d'idées, que ce soit au niveau des monstres, des vampires ou des armes. Il possède un tel sens du détail que nous nous sommes dit que ce serait parfait pour le film. De plus, l'histoire est beaucoup plus tragique encore que celle du premier opus avec tous ces conflits dramatiques qui hantent chaque personnage à différents niveaux. Sur ce point, Guillermo est très fort puisqu'il sait non seulement transmettre les émotions de l'intrigue mais aussi les mêler dans les séquences d'action, ce qui reste toujours délicat comme fusion. Je dois dire aussi que je suis impressionné par son utilisation des effets numériques durant les séquences de combats et comment il a réussi à les fondre dans son optique de «non stop action». Il ne cherche pas à distordre la réalité comme dans **Matrix** mais à provoquer l'effet inverse, c'est-à-dire ramener les combats surhumains à un niveau crédible tout en gardant leur spécificité comics. Les mouvements de caméra sont tellement dingues que mes yeux ont bien failli sortir de mes chaussettes !.

CONCERNANT L'ENTRAÎNEMENT...

Avant de commencer **Blade II**, j'ai tourné **Undisputed**, un film de boxe se déroulant dans un univers carcéral. Autant dire que j'étais déjà en forme avant de me lancer dans ce tournage marathon physiquement éprouvant. Mais je me suis aussi entraîné durant le tournage à Prague. Mais comme j'ai une formation d'artiste martial et que je pratique beaucoup le yoga, la méditation et que je suis un bon régime, il ne me faut pas beaucoup de temps pour être d'aplomb pour un tel film. Quand vous vous imposez une certaine discipline de santé, votre corps reste en forme tout le temps. J'ai de la chance de ne jamais avoir arrêté l'entraînement et sur ce film, nous avons opté pour un mélange des techniques de combats physiques. On passe donc d'une optique à la Hong Kong au départ pour progressivement basculer dans le «Wesley Style» qui est un mélange de Ju-Jitsu, de techniques africaines et de spontanéité qui m'est toute personnelle. Malgré les exigences physiques, on s'est bien marrés !

CONCERNANT LES DIFFÉRENCES ENTRE BLADE ET BLADE II...

La grande différence concernant mon personnage sur cette suite, c'est son aspect romantique et sa connexion à Nyssa. Nous voulions aussi le placer dans un environnement différent. Nous avons pensé à Las Vegas au départ mais cela ne fonctionnait pas. Prague s'est ensuite naturellement imposée. Aussi, nous voulions que Blade se sente plus à l'aise quant à son identité. Je pense que quand nous commencerons le prochain, au plus tôt au début de l'année prochaine, nous allons encore plus explorer ses émotions tout en essayant d'innover en matière d'action. Je suis en forme alors c'est le moment ou jamais ! Je veux le faire pour pouvoir ensuite me reposer un peu, regarder des cartoons à la télé et laisser le costume de Blade au placard.

Propos mis en forme par Stéphane MOÏSSAKIS

Ci-dessus :
Blade, un héros à la fois humain et vampire qui maîtrise aussi bien le sabre que le coup de savate !

Eli Damaskinos (Thomas Kretschmann), leader tout-puissant de la communauté vampirique, prend un bain de jouvence dans du sang frais qu'il stocke dans la chambre forte de sa demeure.

Page ci-contre :
Lighthammer (Daz Crawford), le membre le plus sauvage et incontrôlable du Bloodpack. Ses coups de maillet font des dégâts chez les Reapers !

Nomak, premier Reaper du nom, traque Eli Damaskinos sans répit.

Malgré son âge avancé, l'humain Abraham Whistler sort pratiquement indemne de ses nombreux affrontements avec les vampires.

un putain de film, quand bien même ce n'est pas **L'Échine du Diable** en terme d'histoire et de personnages. C'est un comic-book, droit dans ses bottes, direct. C'est un film d'action et d'horreur, ce qui veut dire 1h47 d'action et d'horreur. Et j'aime les Reapers avec la même ferveur que Santi, le fantôme de l'orphelinat.

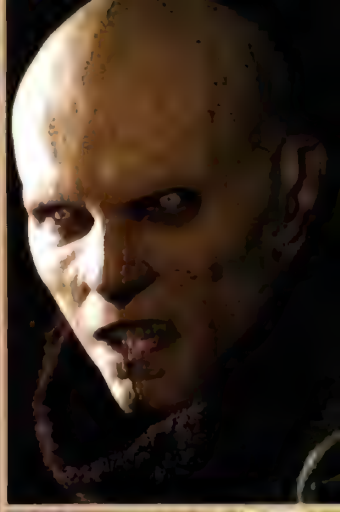
Durant la phase de préproduction, personne n'a tiqué sur certaines scènes ou plans que vous vouliez tourner ?
Le staff de New Line était trop occupé à gérer un film qui s'appelle **Le Seigneur des anneaux**. Et pendant un bon moment, nous avons pu naviguer à notre guise sans interférences. Quant à la productrice exécutive Lynn Harris (lien entre le plateau et le studio - ndlr) elle a été incroyablement cool. Elle comprenait parfaitement le film que nous faisions. Quand nous avons montré le premier montage aux gens du studio, et qu'ils ont vu la dose de gore cartoonesque que nous avions produite, ils ont été plutôt choqués. Bob Shaye, le grand boss, est venu vers moi et m'a dit *« Écoute. Ce film est extrêmement violent et plutôt barré, mais c'est ton film et nous avons décidé de le laisser tel quel »*. J'étais très étonné d'un tel soutien. Et nous avons eu également une chance incroyable avec la commission de censure. Ils ont effectivement jugé que la violence était suffisamment débridée, pas assez sérieuse pour être condamnée.

Vos vampires, ce sont un peu les méchas d'A.I... Tant que ce ne sont pas des « humains », vous pouvez leur faire subir n'importe quoi...
C'est intéressant oui, et c'est bien ce qui nous a sauvés, le fait que ces « choses » ne soient pas humaines. Le seul humain qui soit agressé dans le film est un dealer dans une allée sombre. Pour le reste, c'était carte blanche : des têtes découpées à moitié, un type ouvert dans le sens de la longueur, un autre qui se mutile le bas du ventre et dont les intestins pendouillent... (il éclate de rire) Ah j'adore ça ! Ce film est violemment inoffensif dans son traitement de la violence, et incroyablement divertissant. En tant que movie-geek, je me sens tellement bien d'avoir fait ce film exactement tel que je l'aurais voulu, le genre de film que j'aurais adoré voir. Je me souviens avoir vu le premier, et ce que j'aimais particulièrement alors, c'était que le personnage principal avait une attitude à la fois gracieuse et couillue, avec les dialogues de David Goyer par-dessus, qui peuvent être singulièrement agressifs, genre *« tu es à un poil de chatte du paradis des ploucs »*. On voulait d'abord maintenir cette attitude « fuck you », d'autant plus séduisante que je sortais de la sobriété de **L'Échine du Diable**. C'est un peu comme si on sortait du musée pour plonger dans cette fiesta sous acide. Et ce sont là deux aspects de ma personnalité !

Certains plans du film sont parmi les premiers à nous offrir toute la puissance esthétique « rigide » d'une case de comic-book, en y adjoignant l'impact d'un authentique mouvement cinématique...
Oui, parce que les influences s'y sont mêlées. Les trois principales influences sont le comic-book, bien sûr, l'animation japonaise et le jeu vidéo. Or, quand vous dîtes « jeu vidéo », une partie de la noblesse culturelle, celle qui n'a jamais joué, traduit immédiatement par « imagerie à bon marché », comme s'il ne s'agissait pas là de trois des courants les plus évidents de la nouvelle culture populaire. En préparant ce film, je continuais à jouer à la console, et forcément je me demandais par quel moyen on pouvait retrouver cette formidable libération d'énergie. Je continuais à regarder des anime et à y découvrir des méthodes qui permettent la transition entre des séquences ultra-violentes et des instants sur-dramatisés digne de tragédies grecques. Je continuais à lire des bédés et à décortiquer l'art expressionniste d'un Jack Kirby, sans parler des influences de Corben sur la figure des Reapers. Voyez-vous, la culture populaire a suffisamment évolué pour qu'on puisse aujourd'hui combiner tous ces éléments de façon organique. Tout se mêle en un élément culturel de plus en plus cohérent. Pendant que les critiques fument leur pipe en lâchant des citations de Jean-Paul Sartre, l'univers culturel qu'ils prétendent analyser a évolué en un objet totalement fou fait d'influences croisées. Et j'espère que ce film est le digne rejeton de ces étranges accouplements.

Est-ce que Wesley Snipes était d'avance au courant des influences marquées de la japanimation, notamment Kawajiri ?
Vous avez mis dans le mille. Car en fait, je me suis assuré qu'il comprenne bien ce jeu d'influence. À l'origine, Wesley est un consommateur boulimique de films de Hong Kong. Il a digéré plus de films d'arts martiaux que mon propre estomac ne pourrait jamais le faire. Il a vu, bien sûr, tous ceux que moi-même j'ai adoré, de **Fong Sai Yuk** à **Fist of Legend** en passant par **Iron Monkey** ou **Swordsman**. Mais Wesley a des piles et des piles de DVD et il les regarde tous. Mais pas de japanimation. Ainsi, chaque semaine, dès qu'on avait deux secondes, je lui glissais entre les mains **Ghost in the Shell**, **Perfect Blue**, le **Vampire Hunter D** ou le **Ninja Scroll** de Kawajiri que vous avez si bien cité. Il a littéralement adoré **Ninja Scroll**. Et si je l'obligeais à se plonger dans ces références, c'est parce qu'au début, quand je lui décrivais certains plans complexes, il me regardait ébahi. Je lui annonçais : *« On débute sur Nomak, et la caméra va rentrer dans sa cage thoracique où l'on verra clairement le cœur perforé »*. Et là il me lançait : *« Nooon, t'as pas envie de faire ça ? »*. Peu après avoir vu ces films, il a complètement changé sa manière de voir. Un des plans dont je suis le plus fier, c'est celui où Blade dégaine son épée en plein saut et atterrit parfaitement sur sa cible. Je lui décrivais à peine le plan qu'il voyait déjà le résultat à l'écran. Hong Kong a été l'influence majeure au cinéma sur ces cinq dernières années. L'anime est la nouvelle influence.

Il paraît qu'il existe une version X du film...
C'est exactement celle que vous avez vue. Ce qui est étonnant, c'est que j'ai d'abord montré le film en étant persuadé qu'on allait au devant d'énormes problèmes de censure. La MPAA nous a envoyé une note suite à cette projection qui était incroyablement réservée. À peine quelques timides demandes du genre : *« Pourriez vous réduire de quelques photogrammes le plan du cerveau suintant*



hors du crâne ». En tout une dizaine de petits changements sans gravité. Il n'y aura pas plus de gore sur le DVD. Je suis désolé ! (rires) Ah si ! La séquence d'autopsie était au départ un peu plus longue. Sur le DVD, vous aurez du sperme en plus (rires) dans une section intitulée « sperm removal ». Et ce n'est même pas la MPAA qui nous avait demandé ça. On l'a retiré parce que ça faisait rire et que ça n'était pas le but de la scène.

Dans l'ensemble, le premier* Blade *paraissait être plus proche du tandem David Goyer-Wesley Snipes que des désirs du réalisateur Stephen Norrington, qui d'ailleurs n'intervenait pas sur le DVD.* Blade II *semble par contre éminemment à votre image.

Je ne connais pas très bien Stephen. Il a du talent et je pense qu'il a quand même son empreinte sur le film. Mais laissez-moi vous dire que personne, absolument personne ne connaît et comprend mieux le personnage de Blade que Wesley Snipes lui-même. La seconde personne à le maîtriser sur le bout des doigts, c'est David Goyer. Moi, je ne connais pas Blade. Je connais Nomak, je connais Abraham Whistler (Kris Kristofferson), je connais Damaskinos, je connais Reinhardt (Ron Perlman), mais Blade était déjà là quand je suis arrivé. Le seul moment où j'ai pu influer sur le personnage, c'est lors d'une réunion au tout début de la production, où j'ai émis le désir d'un personnage plus fun et mieux habillé (rires). Des petites retouches sur sa manière de marcher, un pantalon qui lui dessine mieux la taille, un revers rouge sur sa cape qui symbolise l'acceptation de sa condition de vampire. Mais David Goyer et Wesley demeurent les mythologues de cette saga. Le troisième opus sera réalisé par un autre si je parviens enfin à faire **Hellboy**, mais ce sera encore géré par Goyer et Snipes. Maintenant, peut-être que mon influence a été remarquée parce qu'on la met en contraste avec le premier film. S'il y avait eu un **Blade 0**, on aurait certainement compris l'apport réel de Norrington au film précédent. Pour ma part, j'ai fait ce film avec tout l'amour, et certainement avec plus de travail, que sur aucun de mes précédents projets. La somme de travail visuel, de préparation, de sang, de sueur, de nuits blanches est beaucoup plus importante sur **Blade II** que sur **L'Échine du Diable**. Rien que sur le plan technique, sa complexité dépasse le reste. De son côté, **L'Échine du Diable** est sentimentalement bien plus fort, plus intime avec son spectateur. Si vous êtes un réalisateur persuadé d'avoir une personnalité, la pire des choses que vous puissiez faire à un film est d'imposer cette personnalité par viol, en disant *« Ce film aura MA signature même s'il n'en a pas besoin »*. Par contre, si vous tombez fou amoureux, alors tout se mettra en place naturellement et vous regarderez votre projet au fond des yeux en lui disant (il prend son accent français le plus suave !) *« Hello mon ami »* (rires).

C'est marrant, ce n'est pas la première fois que vous utilisez des métaphores sexuelles pour parler de vos rapports au cinéma.

Oh ben oui, tout à fait. Le cinéma c'est ma principale vie sexuelle. Regardez comment je suis gaulé ! Vous croyez que je conclue souvent ?

(rires) Ouais mais le bidon, ça rassure les femmes...

... Ah mais ma femme adore ! Non mais sincèrement, la plus grande joie que je connaisse sur terre, c'est de regarder des films et d'en faire. C'est totalement pervers. Mais si je n'étais pas pervers, je ne ferais pas ce métier ! Je suis accro au boulot. Mon intimité n'est qu'une petite vie parmi d'autres. J'ai traversé tellement de souffrances durant mon enfance et mon adolescence que je ne peux que me réjouir au plus haut point de l'issue que je me suis trouvée à travers le cinéma.

Étiez-vous conscient que le script faisait beaucoup penser à* Aliens *?

Oh oui. Et dès le départ j'ai eu une conversation avec David Goyer à ce sujet. J'adore **Aliens**, mais je ne voulais pas citer le film avec insistance. Déjà à l'époque de **Mimic**, Miramax était plus préoccupé par le fait de développer un sous-**Alien** que de faire **Mimic** à proprement parler. J'ai donc annoncé à David que je respecterais la structure qu'il avait développée pour **Blade II**, mais que je citerais plus volontiers **Les 12 salopards**, dont **Aliens** était lui aussi tributaire. Je lui ai dit *« Laisse moi faire du personnage de Ron Perlman une sorte de Lee Marvin »*. Et visuellement, je lui ai clairement expliqué que j'éviterais toute référence, donc pas d'éclairages bleutés ou métalliques. L'idée du groupe s'aventurant en territoire hostile demeure, mais j'ai fait mon possible pour m'éloigner aussi loin que je le pouvais d'**Aliens**. J'ai par contre revu **Predator**, qui s'impose dans la catégorie « groupe en territoire ennemi ». C'est évidemment difficile d'éviter des films qui sont à ce point des prototypes. J'étais aussi conscient que l'attaque des Reapers dans les conduits d'égouts renverrait à **Aliens**, et j'ai tout fait pour la diriger vers l'idée que je me faisais de *Je suis une légende* 1/, avec la sensation d'une peinture de Frazetta en mouvement. Vous voyez ce plan de structure triangulaire où Blade domine une marée de vampires qui tentent de monter vers lui, tandis qu'il les massacre ? Ça, c'est du pur emprunt à Frazetta. Il y en a deux dans le film. Celui-ci donc, et la pile de cadavres d'agents de sécurité, étalée sur les marches, dominée par la silhouette de Nomak qui finit sa dernière victime avant de pousser son cri.

Dans* Blade II, *plus encore que dans* L'Échine du Diable, *on retrouve une méthode d'assemblage d'éléments culturels épars qui peut faire penser à Jodorowski...

...Oh oui ! Tout à fait ! Jodorowski est le genre d'artiste que je ne comprenais pas lorsque j'étais jeune. J'avais vu **El Topo** et **La Montagne sacrée** sans vraiment accrocher. Ce n'est que vers 32 ans que j'ai eu l'occasion de les revoir, et là j'en ai été complètement bouleversé. Aujourd'hui, je suis un accro absolu de Jodorowski et ma méthode de travail est exactement la même que la sienne. Il s'agit dans un premier temps de repérer et d'isoler les éléments, de les réorganiser, et une fois ceci fait, de se mettre dans une certaine condition qui permette aux accidents de se produire. Si vous filmez avec votre cœur, vos couilles et votre âme, ce sera consistant. Mais on ne peut tout vouloir contrôler. Il faut laisser l'inspiration vous guider.

(arrivé au bout du temps qui nous était imparti, Del Toro demande à l'attaché de presse d'annuler son repas afin de continuer l'entretien.

Oui ! Cet homme se nourrit bel et bien d'échanges culturels ! - ndlr) Jodorowski avait inventé ce qu'il appelait la « méthode panique », méthode qu'il a modifiée lorsqu'il s'est installé en France. Il s'agit d'y mêler l'intuition, la préparation et le chaos. J'affectionne cette manière de faire et les résultats qu'il obtient. J'adore ses livres, ses bédés, c'est un de mes héros, bien que je ne l'aie jamais rencontré. Je sais qu'il vit là, pas très loin, mais je n'aime pas provoquer les rencontres avec les gens que j'admire. J'avais essayé de le faire pour Stephen King et ça n'a pas marché. Par contre j'ai rencontré Mœbius pas plus tard qu'hier, de la façon la plus naturelle. J'étais en présence de Dieu ! Lorsque vous forcez ces rencontres, vous devenez une sorte de fan dérangé. Pourtant, Jodorowski... Les voyages initiatiques de ses héros à travers la douleur et le sang, qui débouchent sur la spiritualité... Je sais que chez moi, cela a beaucoup à voir avec mon éducation latino-américaine teintée de catholicisme. Pour lui, je ne sais pas.

À mon avis, quand même un peu. Le bain de sang de Damaskinos, avec ce tableau du Christ dans la pièce...

Oh oui ! Concernant Damaskinos, je voulais faire comprendre que ce type est sur Terre depuis si longtemps, qu'il a tant vu, que sa quête vampirique a dépassé le stade du sang, du désir, ou même du pouvoir. Il en est à l'affirmation de l'espèce. Il se prend vraiment pour le bras armé du Seigneur ! En fait, il y a deux sous-intrigues qui ont disparu du montage et qui seront sur le DVD. L'une avec Whistler et l'autre avec Damaskinos. Bien qu'intéressantes du point de vue littéraire, elles alourdissaient le rythme de ce qui est, avant tout, un film d'action et d'horreur. J'ai donc expliqué à Wesley que nous devions aller au plus vite au morceau de bravoure suivant, sans jouer avec la patience du spectateur. On ne peut pas faire un film thématiquement léger et le faire durer 2 h 50, ce qui arrive hélas trop souvent à Hollywood. Des films pop-corn qui, soudain, se prennent pour le **1900** de Bertolucci. C'est l'un ou l'autre !

OK, mais vous avez néanmoins déclaré que vous vouliez faire d'*Hellboy *une sorte de* Dernier Empereur *du film comic-book.

Je voudrais faire **Hellboy** car ce personnage m'est aussi proche et cher que ne le fut **L'Échine du Diable**, traversé de ces images folles dont seul Mignola semble capable, sachant que, sur un projet comme **Hellboy**, je suis à la fois Wesley Snipes et David Goyer, je suis la genèse de son statut filmique, et je peux donc assumer toute la passion et le contrôle que j'aurais dessus. Je crois que le public du premier **Blade** voulait surtout voir la distillation de cet univers. Prenez **Mad Max** par exemple. Il y a dans ce film, à tout casser, trois poursuites en voitures. Dans **Mad Max 2**, c'est pratiquement le film lui-même qui est une poursuite, dans un crescendo de plus en plus fou. Le concept est poussé dans ses derniers retranchements. Quand je vois certaines personnes se plaindre du prétendu manque de personnages ou d'intrigue dans **Blade II**, je réalise qu'ils se sont trompés de film. Il y a bel et bien un travail dramatique, mais pas de la manière avec laquelle on s'y réfère habituellement. Je vous le répète, la structure de la critique cinématographique a des années de retard sur le champ culturel actuel. Alors, par exemple, on ne sait pas d'où vient le personnage Reinhardt, quelle est son histoire et donc ses motivations. Et alors ? En quoi est-ce important ? Raconter, c'est d'abord raconter ce qui est nécessaire. Damaskinos avait plus de substance dans le script. Il avait un passé d'humain. Il fut transformé en vampire et a tué tout les vampires du conseil jusqu'à devenir le « sénateur romain » assis sur ce trône. Il déteste les humains précisément parce qu'il l'a été. OK, ce sont de jolis détails, mais lorsque vous les racontiez dans le contexte du film, ces détails tuaient la narration. Et dans un film comme celui-ci, bien plus que dans la japanime, si ça se met en travers du rythme... dehors ! Qu'avons-nous à comprendre de Blade et Whistler, si ce n'est l'amour filial qui les unit ? C'est tout ! Ce film n'a pas besoin de narration académique, et il ne prétend pas intégrer l'Académie de toute façon. Sa seule aspiration est d'être bon...

Mimic *avait ce genre d'aspirations...*

Oui, parce que le film se reposait plus sur ses personnages. Il y avait un moment extraordinaire du script d'origine où, lorsqu'ils étaient devant la carcasse d'un insecte, le groupe demandait à Mira Sorvino *« Qu'est ce qu'on fait maintenant ? »*. Et elle ne pouvait que leur répondre *« Je n'en sais rien. Je suis spécialiste des insectes. J'ignore ce qui se passe. »*. Ce passage a été changé par la réplique *« Nous avons changé leur ADN »*, ce qui est à l'extrême opposé. D'un côté, un personnage dans l'inconnu, donc plongé dans l'horreur. De l'autre, une rationalisation pseudo-scientifique. Le cireur de chaussures, à un autre moment, devait dire : *« Ils sont la prochaine étape »*.

Il n'y a quasiment aucun humain dans* Blade II, *mais trois espèces de vampires...

Le premier **Blade** était pratiquement un film policier, puisque Deacon Frost cherchait à monter une sorte de cartel. Dans **Blade II**, le but des méchants est nettement plus fou, puisqu'ils cherchent en gros à transformer l'espèce humaine en bétail. Le troisième ira encore plus loin dans ce sens. Et si je devais le faire, j'ai eu cette idée que les villes n'étant plus d'aucune utilité pour l'espèce vampirique, ils construiraient leurs cités en profondeur, dans les sous-sols.

Dans le script qu'a écrit Mark Protosevitch (*The Cell*) pour* Je suis une légende, *l'humanité sert de bétail et les vampires vivent dans d'énormes cités en sous-sol...

Ah bon ? Oh Non ! Oh maintenant que vous m'avez dit ça, je ne veux surtout pas le lire ! De toute façon, après avoir fait **Hellboy**, ça me ferait trop de « gros » films d'affilée.

À voir comment vous filmez Ron Perlman sous tous les angles dans* Blade II, *on comprend que vous vouliez vraiment qu'il soit* Hellboy *!

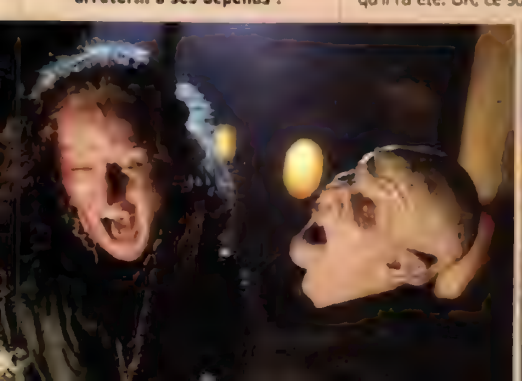
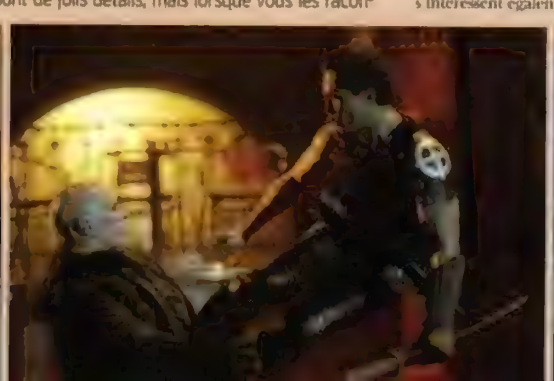
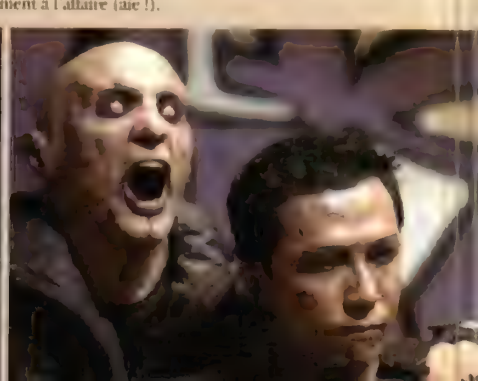
Oooh oui. Mais j'avais le but explicite, en faisant **Blade II**, de montrer aux producteurs que, non seulement je pourrais faire **Hellboy**, mais que Ron Perlman serait parfait dans ce rôle. Pour vous, pour moi, pour des tas de fans, Ron Perlman est l'acteur le plus évident. Pour les exécutifs, c'est un choix secondaire. Il n'a pas le respect qui lui est dû. C'est l'un des acteurs les plus cool au monde et je voulais le filmer comme une star. Si l'on excepte Wesley, mes deux personnages préférés du film sont ceux de Ron Perlman et Luke Goss. Et Luke, du fait de son passé dans le groupe Bros, souffre de la même incompréhension en tant qu'acteur. Mais vous savez, en Espagne, Eduardo Noriega est considéré comme un jeune premier et je lui ai fait jouer le rôle d'un monstre dans **L'Échine du Diable**, alors...

Propos recueillis par Rafik DJOUMI et Stéphane MOÏSSAKIS
Traduction : Rafik DJOUMI

1/ *Je suis une légende* : classique du roman vampirique apocalyptique, écrit par Richard Matheson, déjà adapté au cinéma avec **Last Man on Earth** (Ubaldo Ragona et Sidney Salkow – 1964) puis avec **Le Survivant** (Boris Sagal – 1971). Ces dernières années, Arnold Schwarzenegger a tenté de monter sa propre version, basée sur un script incroyable de Mark Protosevitch, hélas sans succès. Actuellement, Michael Bay et Will Smith s'intéressent également à l'affaire (aïe !).

Page ci-contre :
Blade libère son mentor Abraham Whistler des griffes de vampires de l'Est, parmi lesquels on retrouve Santiago Segura (à gauche sur la photo), acteur fétiche d'Alex de la Iglesia et auteur des deux Torrente !

Ci-dessous :
Les Reapers s'introduisent dans une boîte de nuit pour contaminer de nouveaux vampires, pendant que l'expert en arts-martiaux du Bloodpack, Snowman (Donnie Yen), tente de les arrêter... à ses dépends !

PROPOS RAPPORTÉS **DAVID GOYER : DU PAPIER À L'ÉCRAN...**

SANS MINIMISER L'APPORT CONSIDÉRABLE DES RÉALISATEURS STEPHEN NORRINGTON ET GUILLERMO DEL TORO, LE VÉRITABLE AUTEUR DE LA FRANCHISE BLADE AU CINÉMA, LE VOICI : DAVID S. GOYER, SCÉNARISTE DE SON ÉTAT, A LA CULTURE COMICS DANS LE SANG ET L'A PROUVÉ À MAINTES REPRISES. IL ASPIRE MAINTENANT À LA RÉALISATION, NON PAS SANS AVOIR BOUCLÉ SA TRILOGIE VAMPIRIQUE. EXPLICATIONS DU BONHOMME...

CONCERNANT L'ORIENTATION DU PROJET...

On a commencé à parler de **Blade II** le lendemain de la sortie du premier. J'ai trouvé une idée que j'ai suggéré au producteur Peter Frankfurt en précisant bien que c'était la seule qui m'intéressait. Si cela ne leur plaisait pas, ce serait sans moi. Au bout de cinq minutes, Mike DeLuca et Peter Frankfurt ont acquiescé. Je n'ai pas eu à écrire de synopsis ni même de traitement. De plus, le premier jet n'a jamais été aussi proche du résultat final. C'est dire si le développement de cette suite fut facile ! Pour tout dire, on a à peine changé la première séquence, qui était à l'origine une course poursuite à Las Vegas durant laquelle Blade retrouve Whistler. Le film enchaînait ensuite en Europe de l'Est. On a décidé de supprimer cette intro car on a toujours eu l'impression que le premier film n'arrivait pas à faire mieux que sa première séquence. Elle était tellement réussie que le reste du film n'arrivait pas à sa cheville. Pour éviter de se faire de nouveau dessus, si vous me passez l'expression, on a donc décidé cette fois-ci de construire le script de manière graduelle. Quand on pense aux suites réussis, on pense direct au **Parrain 2**, **Aliens** ou **Terminator 2**. Sur ces exemples, James Cameron en a réalisé deux. Forcément, on réfléchit sur son optique et on s'aperçoit que son principe est de renverser la logique du matériel originel. Dans **Aliens**, Ripley doit faire confiance à un androïde. Dans **T2**, le Terminator est maintenant gentil. Je me suis donc demandé ce que Blade ne ferait jamais. Il ne ferait jamais équipe avec des vampires. J'ai donc arrangé l'histoire autour de ce principe où il se retrouve obligé de faire équipe avec le Bloodpack.

CONCERNANT GUILLERMO DEL TORO...

Peter Frankfurt et moi connaissions Guillermo depuis deux ans environ. Je savais qu'il avait les mêmes influences en ce qui concerne la lecture et les films. Je l'ai croisé un soir dans une soirée et je lui ai dit que j'écrivais **Blade II** et qu'il allait le réaliser. Il m'a répondu non, mais je ne voulais pas laisser tomber aussi facilement. J'ai fini le script et je lui ai envoyé. Il l'a adoré mais sa réponse était toujours négative. J'ai donc pris le premier avion pour Austin en disant à New Line que c'était lui le choix idéal pour **Blade II**. Ils m'ont répliqué que j'étais fou, qu'il n'avait fait que des petits films. Au bout de 48 heures de négociations, il a finalement accepté de réaliser le film. Je savais que Guillermo serait parfait pour le film car nous voulions faire une tragédie grecque et Guillermo adore les tragédies grecques. La plupart de ses films sont tragiques au sens noble du terme et c'est vraiment de là qu'il vient. J'étais plus intéressé par cette optique plutôt que de laisser faire un gars issu du vidéo-clip.

CONCERNANT LE FUTUR...

En ce qui concerne **Ghost Rider**, je ne sais plus où j'en suis. J'ai écrit un script que je devais produire avec Stephen Norrington, qui devait également le réaliser. Le problème, c'est que le studio veut en faire un film pour tout public, ce qui ne m'intéresse pas. On verra bien ce qu'il adviendra du projet. Pour **Blade III**, j'ai une idée qui me plaît et qui plaît à Guillermo. Elle lui plaît d'ailleurs tellement que si on prend cette direction, il acceptera de réaliser le film. On attend la réaction de New Line. Je pense que lorsqu'on fait un troisième film, il faut faire un gigantesque bond en avant et ne pas ressasser les mêmes histoires. Le premier film était bon car il pressentait l'univers des vampires, les boîtes de nuit dans lesquelles ils traînent. Le second est une relecture des **12 salopards**, où Blade fait équipe avec ses ennemis. Le troisième se doit d'être différent sinon le public aura l'impression qu'on se tout de sa gueule. Cet ultime opus, on va plus l'orienter vers une veine sociopolitique proche de la situation de L'Afrique du Sud. Les deux premiers films sont déjà, d'une certaine manière, des métaphores sur le rang racial et social. Je viens d'écrire et réaliser mon premier film. C'est un film inspiré d'un livre dramatique, **Zigzag**, dans lequel Wesley Snipes et Luke Goss jouent. On ne peut pas faire plus éloigné de l'univers de **Blade**. Je cherche évidemment à prouver que je peux faire autre chose que des adaptations de comic-book ou du cinéma de genre. **Blade III** est probablement le dernier script que j'écris pour quelqu'un d'autre. Je veux me concentrer sur ma carrière de réalisateur, mais c'est dur. Vous faites **Dark City**, puis **Blade**, puis la suite et encore un troisième et vous avez du succès et forcément, on vous catalogue, on vous demande de faire **X-Men 3** ou **Superman contre Bugs Bunny**... C'est cool et je ne renie rien, mais j'aime toutes sortes de films et c'est pourquoi j'ai fait **Zigzag**, pour faire un film où rien ne pète dans tous les sens. Maintenant je dis ça mais bon... On m'a approché pour réaliser une autre adaptation dont je ne peux pas parler maintenant. J'écris **Blade III** d'abord et après, on verra si je peux faire frapper la foudre une deuxième fois au même endroit.

Propos mis en forme par Stéphane MOÏSSAKIS

RAVALEMENT DE FAÇADES

ENTRETIEN AVEC STEVE JOHNSON, SUPERVISEUR DES SPFX DE MAQUILLAGE POUR XFX STUDIOS

ANCIEN ASSISTANT DE RICK BAKER ET DE ROB BOTTIN, STEVE JOHNSON EST L'UN DES MAESTROS HOLLYWOODIENS DU LATEX. **S.O.S FANTÔMES, ABYSS, LA MUTANTE** OU ENCORE **L'HOMME BICENTENAIRE** TÉMOIGNENT DE SON APTITUDE À EXPLOSER LES DIKTATS DU MAQUILLAGE TRADITIONNEL. UNE QUALITÉ RARE QUE LE PRÉSIDENT-FONDATEUR D'XFX A DE NOUVEAU APPLIQUÉE SUR **BLADE II**.

Ci-dessus, LE Steve Johnson.

Ces films-là prennent toujours un temps pas croyable avant de vraiment démarrer, et je crois bien que nous avons été contactés pour la première fois vers la fin de l'année 2000 ! Le script était alors déjà écrit et en le lisant, il m'est littéralement tombé des mains : il y avait un effet spécial de maquillage à chaque page ! Et pas de petites choses, mais des trucages très ambitieux, que je ne savais absolument pas comment obtenir. En octobre 2001, nous avons rencontré Guillermo et signé le contrat.

Connaissiez-vous déjà Guillermo Del Toro en tant que maquilleur ?

Non, et de plus, je l'ai loupé de peu lorsque je suis parti en Espagne travailler avec Brian Yuzna sur **Arachnid**, puisque lui tournait à la même période **L'Échine du Diable**. Mais dès que j'ai rencontré Guillermo, ça a tout de suite collé entre nous : c'est un si grand fan des effets spéciaux de maquillage. Il connaissait déjà tous mes points forts ou faibles et me disait, avant même que je lui en parle, quel type de trucage je devais choisir suivant telle ou telle scène. Voilà ce que j'appelle un passionné ! Guillermo est extrêmement précis quant à ses exigences, plus que n'importe quelle personne avec qui j'ai jamais travaillé. Il est même venu au studio mettre la main à la pâte quand il le pouvait. Ce qui est étrange, c'est que je viens d'enchaîner trois projets avec des réalisateurs très différents, certes, mais qui sont tous extrêmement précis quant aux effets recherchés. Guillermo est le premier, le second est Lawrence Kasdan, avec qui nous sommes en train de réaliser **Dreamcatcher** d'après Stephen King, et le troisième est Stephen Norrington, avec qui nous travaillons sur **La Ligue des gentlemen extraordinaires**. Tous ces films sont des expériences rares et passionnantes pour un maquilleur.

Avez-vous travaillé à partir des dessins de Del Toro ?

Oui, un peu, mais nous avons surtout collaboré avec les designers que Guillermo a réuni sur ce film et plus spécialement avec Mike Mignola et Wayne D. Barlowe [tous deux auteurs émérites de comics – ndlr]. J'ai moi-même adjoint à l'équipe mon propre designer, Constantin Sekeras. L'étape du design a été un travail d'équipe enthousiasmant durant lequel nous nous réunissions autour d'une table tous ensemble en attendant que les idées fusent.

Les Reapers ressemblent à des toxicomanes...

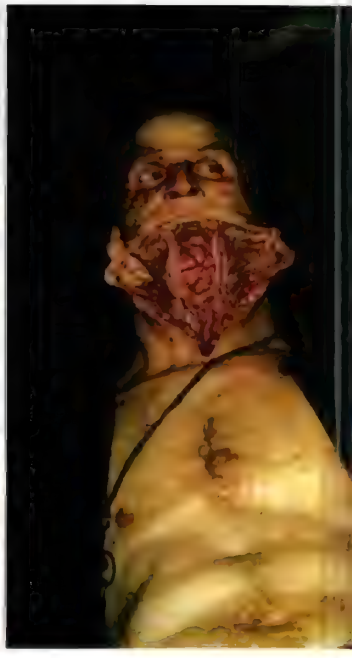
C'est exactement ce que nous voulions obtenir. L'objectif majeur de Guillermo était que les vampires devaient faire peur de nouveau. Il en avait ras-le-bol, comme moi d'ailleurs, de ces vampires supers beaux et glamours. Les vampires de **Blade II** sont à nouveau des monstres, pas des surhommes.

Le film est très gore...

Je ne sais pas comment la censure fonctionne en France, mais ici, tant que la violence ne touche pas une personne humaine, vous pouvez faire ce que bon vous semble. Nous ne tuions pas des gens, nous exterminions des suceurs de sang. Ce qui explique que Guillermo ai pu autant se lâcher.

Comment avez-vous collaboré avec le Tippett Studio sur la gueule des Reapers ?

Initialement, nous devions réaliser tous ces effets avec des marionnettes, car les exigences du script étaient telles que personne ne savait si nous parviendrions à obtenir des résultats convaincants avec des effets numériques. Nous avions donc construit six têtes animatroniques de Reapers. Deux d'entres elles représentaient le Reaper de base : l'une était destinée seulement à l'ouverture de la gueule. L'autre avait la gueule déjà ouverte et une grande quantité de servo-moteurs animaient la langue et tous les appendices qui résident dans la bouche des créatures. Nous avions deux autres têtes construites spécialement suivant la morphologie de Nomak. Nous avions aussi fait une marionnette à câble représentant le buste d'un jeune Reaper pour la scène dans laquelle Lighthammer casse le cou



d'un de ces prédateurs : le mécanisme était programmé de façon à ce que le cou se torde juste avant que Lightammer le frappe de son marteau. Pour la suite de la scène, la tête était manipulée comme une simple marionnette à main. Enfin, nous avions construit une marionnette pour la scène où Priest est tué avant que sa transformation ne soit complète. Mais finalement, les effets obtenus par le Tippet Studio étaient tellement réussis que nous n'avons quasiment jamais utilisé nos fausses têtes. Je suis d'ailleurs persuadé que c'est dans ce mélange entre latex et numérique que réside le futur des effets spéciaux de maquillage, comme je suis aussi persuadé que **Blade II** est une excellente application de ce type de mixture. Personnellement, j'adore ce que le Tippett Studio a réalisé.

Combien de temps prenait la pose des maquillages sur les Reapers ?
Deux heures environ. Damaskinos était par contre un maquillage beaucoup plus complexe qui nous mobilisait pendant au moins trois heures. Lorsque le personnage est torse nu, il y a en effet quelque chose comme vingt-cinq prothèses différentes ! Nous avons utilisé du gel de silicone pour ce maquillage : nous saupoudrons le moule négatif d'une fine couche de silicone, nous refermons ensuite les moules et nous les remplissons d'un gel. Avec cette technique, vous obtenez un résultat encore plus translucide et souple que la silicone pure. Comme beaucoup d'autres fantômes ou vampires de ses films, Guillermo voulait que Damaskinos semble avoir été taillé dans du marbre. Je sais aussi qu'il s'est beaucoup inspiré des dessins de Mœbius pour ce monstre.

Parlez-nous de la scène de l'autopsie.
Nous avons pu nous contenter d'un seul mannequin construit couche par couche pour cet effet. Les acteurs pouvaient donc découper le faux corps et révéler les entrailles les unes après les autres, toutes étant fabriquées en silicone. En plus de cela, nous avions légèrement mécanisé les entrailles de la créature pour la faire réagir lorsque Nyssa y jette une goutte de sang. Nous avions déjà réalisé ce genre d'effet sur un alien créé pour un documentaire.

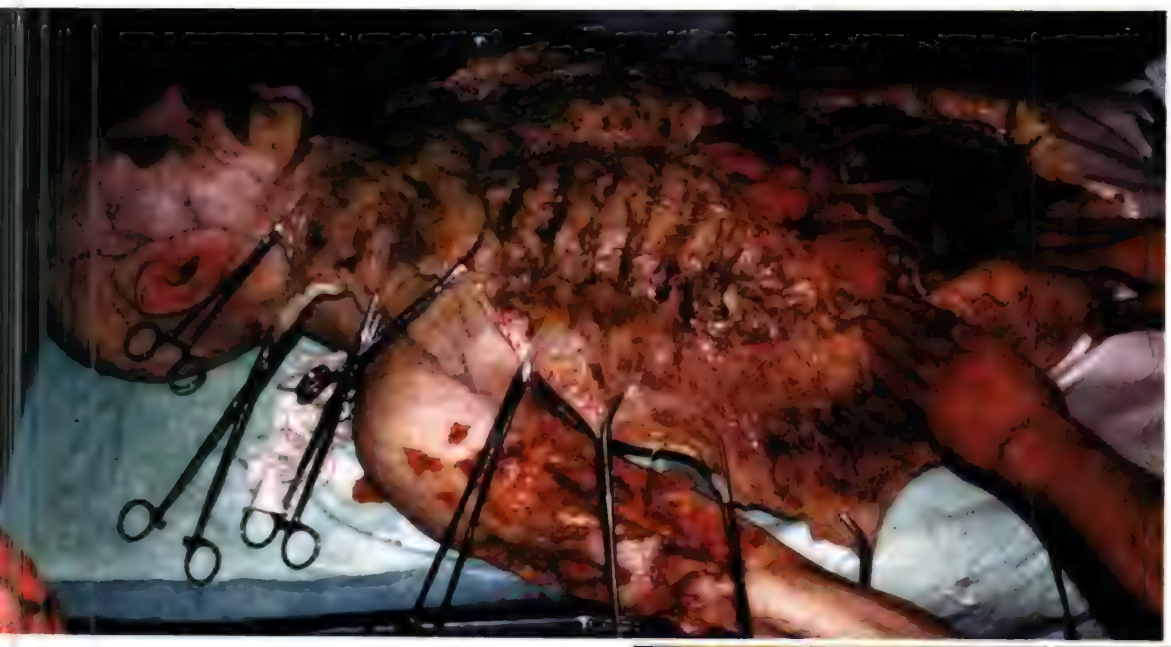
Vous vous êtes aussi chargés du maquillage plus classique des autres vampires...
Oui, nous avons dû réaliser une centaine de lentilles de contact, ainsi qu'une cinquantaine de dentiers. Par contre, nous ne nous sommes pas chargés du maquillage de Blade ; c'est le maquilleur personnel de Wesley Snipes qui, comme pour le premier film, en était responsable.

Vous êtes allés à Prague ?
J'y suis allé à deux reprises pendant un total d'environ cinq semaines. C'est d'ailleurs là-bas que nous avions recruté la plupart des interprètes des Reapers. Prague est une ville franchement magnifique. Nous allons également y réaliser **La Ligue des gentlemen extraordinaires** et je suis très excité à l'idée d'y retourner.

La Ligue des gentlemen extraordinaires *est un projet rêvé pour un maquilleur...*
Oh que oui ! Nous nous occupons, en gros, de tous les personnages principaux de ce film. Et je peux tout de suite vous dire que notre Mister Hyde va vous faire grimper au plafond. Il fera trois mètres cinquante de haut et sera interprété par un acteur costumé, avec des extensions pour ses bras et un corps complètement maquillé. Vous n'avez jamais vu un monstre pareil. Il ressemble plus à Hulk qu'aux anciennes versions du double du Docteur Jekyll.

Special thanks to Steve Johnson and Matt Ullman.

Propos recueillis et traduits par Anne-Laure GAUBERTHIER



Ci-dessous, de gauche à droite :
Bernard Eichholz de XFX ajoute les dernières touches de peinture à la marionnette animatronique de Priest.

Leon Laderach de XFX travaille aux mécanismes d'une fausse tête de Reaper.

***La fausse tête animatronique de Priest totalement* terminée.**

Le corps réalisé en silicone et partiellement mécanisé d'un Reaper qui sera autopsié par le Blood Pack.

Thomas Kretschmann sous le maquillage en silicone de Damaskinos, suivant une technique inaugurée par Rick Baker sur le personnage d'Edgar dans Men In Black.

Luke Goss maquillé en Nomak.

LES PIROUETTES DU DAYWALKER

ENTRETIEN AVEC CRAIG HAYES ET BLAIR CLARK, SUPERVISEUR DES SPFX VISUELS POUR LE TIPPETT STUDIOS

DEUX SUPERVISEURS POUR L'UNE DES CINQ SOCIÉTÉS CHARGÉES DES SPFX VISUELS DE **BLADE II** : IL FALLAIT AU MOINS ÇA POUR MENER À BIEN CETTE TÂCHE DE TITAN QUI CACHE BIEN SES INNOVATIONS. DEUX DES PILIERS DU PRESTIGIEUX TIPPETT STUDIO POINTENT LE DOIGT SUR LES ÉTONNANTES PROUESSES TECHNOLOGIQUES ACCOMPLIES.

Ci-dessus :
Craig Hayes et Blair Clark.

Craig Hayes : Nous avons été contactés par Susan MacLeod [productrice des SPFX visuels - ndlr]. Nous avions déjà travaillé avec elle sur **L'Homme sans ombre** et comme nous étions parvenus à créer un humain synthétique sur ce film, elle a pensé que nous pourrions accomplir les SPFX qu'exigeait **Blade II**. Devant l'ampleur de la tâche demandée, dès que nous avons raccroché le téléphone, nous avons littéralement débuté la production ! Et la suite nous a donné raison : nous devions faire cinquante plans, au final nous en avons réalisé quatre-vingt douze ! La production était tellement excitée par les résultats, que la charge de travail n'a cessé d'augmenter.

Blair Clark : Nous avons scindé nos effets spéciaux en deux grandes catégories. L'une s'intitulait « les effets L-Cam », et c'est Craig qui s'en est surtout chargé. L-Cam est un terme inventé pour l'occasion et qui signifie « caméra libérée » (« Liberty camera » en VO). Il s'agit surtout de travail photogrammétrique sur les décors incorporant des versions numériques des personnages, comme Nomak ou Blade, ou encore les vampires ninjas qui infiltrent l'antre de Blade.

Craig : S'il l'on repère facilement les doublures numériques des acteurs, personne ne remarque que tout le décor est aussi très souvent synthétique dans ces plans. Il nous aurait fallu tellement de temps et d'argent pour faire les plans que désirait Guillermo qu'il était plus facile de tout refaire en images de synthèse.

***C'est un dérivé de ce que la société française Buf a fait sur* Fight Club *ou* Panic Room...**

Craig : Oui, tout à fait : nous relevons toutes les mesures du plateau, nous prenons des tonnes de clichés, puis l'on construit un décor synthétique tapissé des photos du vrai décor.

Blair : Nous nous sommes aussi chargés de la bouche des Reapers, des effets que nous avons surnommé « La gueule ». Nous avons également réalisé quelques plans de visées lasers, un peu de gore numérique et beaucoup d'« améliorations de la réalité » dans la séquence du tunnel. En l'occurrence, il s'agissait de remplir le tunnel de Reapers. S'il est plutôt évident que nous avons rajouté des Reapers sur les plafonds et les murs du tunnel, sachez aussi que nous avons pratiquement toujours ajouté des Reapers numériques pour étoffer le nombre de figurants présents sur le tournage.

Comment se déroule le travail avec Guillermo Del Toro ?

Blair : Nous nous attendions à ce qu'il maîtrise bien les effets spéciaux, vu son expérience en la matière, mais c'est sa culture générale qui nous a surpris. C'est un fan hardcore du genre et du coup il parvenait à communiquer grâce à des références qui nous parlaient immédiatement. C'est un mec génial, généreux et d'une gentillesse contagieuse. Et le pire, c'est qu'il est très ouvert à toute suggestion, ce n'est définitivement pas un réalisateur despotique.

Pourriez-vous me donner des exemples de votre apport au film ?

Craig : En ce qui me concerne, je pourrais vous parler de la mort de Nomak, pour laquelle Guillermo n'est pratiquement pas intervenu. Il nous a juste demandé de réaliser une « désintégration noble », mais au final c'est un plan qui est vraiment sorti de l'imagination des techniciens du Tippett Studio.

***Concernant les doublures numériques des comédiens, Guillermo Del Toro m'a dit que lors du tournage de* Blade II, *il était assez inquiet du fait que SPI tente le même genre d'effet, mais avec un budget presque deux fois supérieur, sur* Spiderman...**

Blair : Guillermo était en effet embêté par cette concurrence, nous pas plus que ça.

Craig : Pour l'instant je n'ai vu que les bandes-annonces de **Spiderman** et... Comment dire... Bref, je pense sincèrement que notre boulot est assez... différent de ce qui a été fait sur **Spiderman**. Ne serait-ce d'ailleurs que pour une chose : **Spiderman** est entièrement couvert d'un costume moulant, ce qui est très facile à réaliser en synthèse. Ils n'ont pas eut à gérer la peau d'un acteur en train de suer ou le grand manteau de Blade gonflé par le vent. Vous aurez remarqué que je n'ai pas dit que nous avons fait un meilleur boulot qu'eux (rires). Ceci dit, je suis un énorme fan de Sam Raimi.

Ci contre :
1. Le plan de Nomak tourné est numérisé puis envoyé dans les ordinateurs du Tippett Studio. La première étape consiste à repérer les mouvements de la caméra et de l'acteur. D'où le placement d'une grille sur ces deux éléments.
2. L'animation de la tête de Nomak avec la gueule ouverte vue sous différents angles (en plongée, sous l'angle final, en perspective et de face).
3. Le visage de Nomak est rotoscopé, pour modifier la colorimétrie de sa peau.
4. Le rendu du visage synthétique de Nomak, pour l'instant seules les ombres sont visibles.
5. Le visage synthétique de Nomak est placé sur le buste de l'acteur, Luke Goss.
6 Le rendu final, après l'ajout des textures et du grain.

Ci-dessus :
1. Le fond seul. Les buildings au premier plan sont en 3D, le fond est une peinture 2D.
2. Le fond est grossièrement rendu, afin de positionner dans le plan le Blade numérique.
3. Un des premiers rendus de l'animation. Seuls les ombres sont représentées.
4. Une fois l'animation bloquée, le Blade numérique, encore sous forme de fils de fer, est positionné dans le rendu final du décor pour vérifier que les deux parties se marient bien.
5. Le rendu final du Blade synthétique.
6. Le plan final, 100 % digital. La perfection, tout simplement.

Comment avez-vous travaillé sur les chorégraphies de combats ?
Craig : Je crois que ça a été la relation de travail la plus passionnante du film. Très souvent, ce genre de collaboration se déroule dans la douleur. C'est un dur le Wesley Snipes, vous savez : il est rapide, il connaît toutes les parades et nous avons souvent assisté à des débats animés entre lui, qui était aussi producteur, le chorégraphe des combats [Donnie Yen - ndlr] et le réalisateur. Souvent, nous restions donc sur la touche, à attendre que notre heure arrive.
Blair : Nous avons juste rempli les blancs laissés par la chorégraphie de Wesley pendant son combat avec Nyssa devant les projecteurs. Nous avons été à l'inverse beaucoup plus impliqué dans le combat final entre Nomak et Blade. Par exemple, la scène dans laquelle Nomak saisit Blade par les pieds et le balance dans le pilier, est une chose que nous avons rajouté dix minutes avant que le plan ne soit tourné. Cette colonne devait en fait se briser plus tôt durant le combat, mais ils n'avaient pas pu tourner la scène. Tout le monde était frustré, on était comme des gosses ! Donc, nous avons trouvé un moyen de casser la grosse colonne...

Savez-vous comment les acteurs ont réagi à vos effets ?
Blair : Nous avons montré quelques-uns des plans à Wesley durant le tournage, et je pense qu'il a réagi positivement. C'est assez dur de savoir ce qu'il pense parce que ce n'est pas un bavard. Il nous a juste lancés sur un ton monocorde : *« Whoa ! »*. Après, nous nous réunissions pour savoir s'il nous avait accordé un *« Whoa »* positif ou négatif (rires).

Vous avez scanné les acteurs que vous alliez dupliquer numériquement ?
Craig : Le scanner est actuellement très surestimé à mon avis. Je préfère que mes techniciens modèlent tout sur ordinateur. Le scanner vous donne un résultat qui ressemble à la personne scannée, mais qui n'est pas cette personne. C'est la différence entre une technique parfaite (la photographie par exemple) et une technique plus sensitive (une sculpture).
Blair : Dans le même ordre d'idée, nous refusons la capture de mouvement. Nous animons toutes nos créations par image clef, à la main. De toute façon, à quoi bon faire des captures de mouvements que vous ne pouvez pas obtenir dans la réalité ?

Pour les effets de « La gueule », vous êtes allé très loin dans le maquillage digitale...
Blair : Lorsque la gueule des Reapers s'ouvre, la moitié du visage de l'acteur est numérique. Si pour les mouvements des corps des Reapers nous cherchions un résultat qui s'apparente à un croisement entre un singe et une araignée, nous nous sommes uniquement basés sur le jeu des comédiens pour les plans de « La gueule ».
Craig : Sur ces effets, Guillermo était totalement déchaîné. Il s'est juste assuré que le sang des Reapers était un peu verdâtre et il nous a poussés à fond, sans jamais se soucier de la censure. Nous avons quand même fait attention à ne pas rendre nos textures trop « humides », parce qu'en général, l'humidité dans les choses un peu limites ne plaît pas aux censeurs.

Vous avez travaillé avec les artistes de comics ?
Blair : Et non, malheureusement.

Peut-être en aurez-vous l'occasion sur* Hellboy *?
Blair : Oh la la, vous n'imaginez pas combien nous aimerions travailler sur **Hellboy**.
Craig : En attendant, nous avons fait quelques effets sur **Men In Black II**, sur **Super Noël 2** et sur le remake de **Ring**.

Special thanks to Jim Bloom, Melissa Gauthier, Blair Clark and Craig Hayes.

Propos recueillis et traduits par Anne-Laure GAUBERTHIER

AVEC LES SORTIES CONJOINTES DE **SPIDER-MAN** ET **BLADE II**, UN DOSSIER COMIC-BOOK À L'ÉCRAN S'IMPOSAIT DE LUI-MÊME. MAIS PLUTÔT QUE DE FAIRE UN RÉCAPITULATIF DES 30 MEILLEURES ADAPTATIONS DE COMICS (IMPOSSIBLE, VU QU'IL N'Y EN A CERTAINEMENT PAS AUTANT), IL NOUS A SEMBLÉ PLUS JUDICIEUX DE FAIRE UNE LISTE, CERTAINEMENT PAS DÉFINITIVE, DE CE QUE L'ON CONSIDÈRE COMME L'ESPRIT COMICS À L'ÉCRAN, ET CE POUR DIVERSES RAISONS À CHAQUE FOIS. ON Y TROUVERA DONC DES ADAPTATIONS RÉUSSIES À DES DEGRÉS DIFFÉRENTS (**BLADE**, **X-MEN**), DES MANIFESTES CONTRADICTOIRES (**DARKMAN**, **INCASSABLE**) OU ENCORE DES FILMS DONT VOUS VOUS DEMANDEZ, D'UN AIR CIRCONSPECT, CE QU'ILS PEUVENT BIEN FOUTRE LÀ (**L'ÉPREUVE DE FORCE**, **TOKYO FIST**) ! PAS DE PANIQUE, IL NE S'AGIT PAS DE FAIRE RENTRER N'IMPORTE QUOI DANS LE CADRE COMICS MAIS PLUTÔT D'ÉTENDRE LES EXEMPLES POUR TENTER DE COUVRIR L'ENSEMBLE DU SPECTRE COMICS (VEINE «HARD-BOILED» À LA FRANK MILLER, CADRES À L'ÉPURE COLORÉE TYPE 40/50'S, IMAGERIE SUPER-HÉROS, COMIC-STRIP). AINSI, AU GRÉ DES EXEMPLES, IL ARRIVERA QUE L'ON JUSTIFIE NOS CHOIX SUR UN POINT PRÉCIS (MISE EN SCÈNE, MONTAGE, CADRAGE, SCÉNARIO, INFLUENCE) SANS FORCÉMENT PRENDRE EN COMPTE CE QUI CARACTÉRISE GLOBALEMENT UN COMIC-BOOK POUR LA SIMPLE RAISON QUE CERTAINS DES TITRES QUE NOUS AVONS SÉLECTIONNÉS NE SONT CONSIDÉRÉS COMICS QUE POUR UNE RAISON TOUTE PARTICULIÈRE.

LE STYLE COMIC BOOK EN 30 FILMS

WICKED CITY
(1992) DE TAI KIT MAK

On pourrait croire et trouver logique que Tsui Hark soit influencé par le manga, mais force est de constater, à la vision de l'adaptation live du dessin animé **Wicked City**, sur laquelle il officie en tant que scénariste et producteur, qu'il est allé chercher ses principales sources d'inspiration de l'autre côté du Pacifique, tout comme il le fera par la suite pour **Black Mask** et **Legend of Zu**. Les poses des personnages, systématiquement le torse bombé, et la mise en scène hystérique de Tai Kit Mak renvoient directement aux comics les plus déjantés publiés chez l'Oncle Sam. Et comme si ça ne suffisait pas, il finit d'enfoncer le clou lors de la scène finale, un duel titanesque improvisé sur les ailes d'un boeing en plein vol !

D.G.

DEMOLITION MAN
(1993) DE MARCO BRAMBILLA

En dehors de la formule pétaradante du sensaï Joel Silver, grand fan de comics devant l'éternel (il cherche toujours à adapter *Sgt. Rock*), on retiendra deux éléments primordiaux qui font de **Demolition Man** un film comic-book. Tout d'abord l'humour ironique made in Daniel Waters (dont le script pour **Ford Fairlane** a été transposé en comics) qui nous montre le démolisseur Sly en fleur bleue, passant des nuits entières à tricoter des pulls pour sa bien-aimée. Typiquement décalé donc tout à fait approprié. Ensuite, un super-vilain de premier ordre en la personne de Simon Phoenix (génial Wesley Snipes), autre démolisseur dans un futur pacifique. Sa mise à mort « maousse » en fait rétroactivement une figure du mal quasi-intouchable. Un super-vilain, on vous dit...

S.M.

TOKYO FIST
(1995) DE SHINYA TSUKAMOTO

À aucun moment le film de Shinya Tsukamoto ne se réfère à la thématique comics, pas de doute là-dessus. Concept hautement cinétique tournant autour de la boxe, **Tokyo Fist** joue par contre de la dynamique de mise en scène en termes de cadres pour accrocher le spectateur. En dehors des poses de personnages à mi-chemin entre le manga et le super-héros, on retiendra les entraînements et autres combats qui sont mis en valeur par une caméra sans cesse malmenée par les coups des protagonistes, comme si le cadre, toujours vivace, tentait sans cesse de déborder pour influer sur celui du plan suivant dans un pur élan viscéral. On appelle cela du découpage physique, et c'est bel et bien le B.A BA du comics bien pensé !

S.M.

SUPERMAN II
(1980) DE RICHARD LESTER

En plus d'être un très bon film, **Superman**, premier du nom, est une adaptation on ne peut plus fidèle du comic-book. Si sa suite, réalisée par Richard Lester, lui arrive tout juste à la cheville en terme de qualité, elle n'en demeure pas moins une série B sacrément efficace qui pousse le concept du style comic-book encore un peu plus loin. Difficile, à la première vision du film, de ne pas halluciner sur les trois bad guys de service, des extra-terrestres à forme humaine vêtus de combinaison en cuir noir qui, exilés de leur planète, déboulent sur Terre pour foutre le souc. Et quel souc ! Un souffle suffit à créer une véritable tempête et les bus volent dans les airs comme de vulgaires poids d'athlétisme. C'est con, mais qu'est-ce que c'est bon !

D.G.

X-MEN
(2000) DE BRYAN SINGER

Si le film de Bryan Singer reste un film comics, ce n'est pas à lui qu'on le doit. Ce n'est même pas au scénariste crédité David Hayter. C'est à Tom DeSanto, producteur exécutif sur **X-Men**, fan de base et l'en entre l'œuvre de la Marvel et le travail d'illustration de Singer. En bon fan, il a su faire en sorte de préserver la particularité du comics. Présentation éclair de 10 personnages en 20 minutes, parfois même au cœur de l'action, problématique soulevée par les droits des mutants, rivalités entre les personnages... Ce que le spectateur perd en repères visuels (inexistants dans le film), il le gagne ici en humanité. On peut pas tout avoir... Sachant que Tom DeSanto n'apparaîtra pas au générique de la suite, **X2**, on se pose des questions quand à son éventuelle qualité...

S.M.

MATRIX (1999) DE ANDY & LARRY WACHOWSKI

Les Wachowski l'ont dit : **Matrix** devait servir de scénario posant les bases d'un comics qu'ils ont eu la persévérance, avec l'aide de Joel Silver, de faire passer sur grand écran. On comprendra pourquoi les réalisateurs sont donc aller chercher Geoff Darrow (le *Hard Boiled* de Frank Miller) pour le design. C'est également à la vision de **Darkman** que les frangins Wachowski ont décidé d'engager le chef opérateur Bill Pope pour travailler sur **Bound**, pensant ainsi pouvoir réaliser des plans tortueux, directement issues du comics, avec l'aide d'un artisan familier de cet univers. Plus encore, cette collaboration représentera un des maillons essentielles de la réussite de **Matrix** dans sa volonté de toucher tous les aspects de la pop-culture moderne (et même plus ancienne). Il est clair que l'œuvre des Wachowski est un énorme travail de régurgitation dont l'idée principale est de faire cohabiter toutes sortes d'éléments épars. Ainsi les teintes vertes aux noirs profonds de la photographie renvoient aux planches d'un *Dark Knight* autant que les gunfights en 120 images/secondes sont un emprunt à John Woo et que la séquence de l'hélicoptère ramène au précité **Darkman**... Et par quelque bout qu'on le prenne, l'objet **Matrix** tient sa formidable cohérence par le biais de l'optique comics, énorme réceptacle d'idées de provenances diverses. Ainsi les éléments du design sont fortement connotés, ça ne fait aucun doute. Mais plus fort encore : en respectant la particularité des poses, des options visuelles comme l'utilisation du temps zéro permettent aux réalisateurs de rendre justice au médium qui nous intéresse par le biais d'une visualisation narrative. Bref, là où Bill Pope et le staff de Manex le leur permettent, les Waschowki se laissent aller à innover avec des références. Ça promet pour la suite ! **S.M.**

DARKMAN (1990) DE SAM RAIMI

Le film comics par excellence ! Si vous êtes fidèles lecteurs de Mad Movies, ce n'est certainement pas une nouvelle pour vous, mais revenons un peu sur les faits qui font du **Darkman** de Sam Raimi le plus bel hommage au monde des super-héros. Baignant dans cet univers depuis sa plus tendre enfance, Raimi nous tend comme un cadeau une œuvre globale qui, plus encore que ses précédents films, ne se refuse aucun écart à la crédibilité. Pour mieux engager cette entreprise-manifeste, mieux vaut donc ne pas transposer un héros en particulier pour s'inspirer de plusieurs cas de figures classiques. Ainsi, on pense au Batman torturé d'Alan Moore (*Souriez !*) comme au Fantôme de l'opéra de Gaston Leroux ou encore au Shadow de Walter Gibson. Et le Darkman d'exprimer une souffrance qui sera maintes fois visualisée avec furie, de se masquer un visage brûlé au 5e degré ou encore de faire des bonds pour éviter les missiles que lui envoient ses ennemis, suivi par une caméra cadrant sans cesse ses mouvements comme autant de poses iconiques. Comment un tel parti-pris aussi ouvertement excessif trouve-t-il son point d'équilibre ? Comme pour légitimer de tels choix, Sam Raimi jongle sans cesse avec les principes de la tragi-comédie, passant dans le même plan-séquence audacieux de l'ébahissement merveilleux (l'idée de déplacer une jeune femme d'un endroit à l'autre sans la faire bouger) à l'émotion la plus totale. À l'image de son récent **Spider-Man**, un travail d'équilibriste constant dont le but ici est différent : ouvrir une porte vers un monde fantasmatique global qu'on ne croyait trouver jusque-là que dans les pages d'un comics. Monstrueux, donc essentiel ! **S. M.**

MARS ATTACKS!
(1996) DE TIM BURTON

Tim Burton commence sa carrière par quelques courts-métrages d'animation avant de tourner **Pee Wee's Big Adventure** et **Beetlejuice**, deux films déjà très influencés par la culture comic-book. Il persiste en adaptant Batman à deux reprises, et surtout, en signant un **Mars Attacks!** inspiré des trading cards éditées par Topps dans les années 60, qui prenaient eux-mêmes modèle sur les couvertures horrifiques des EC Comics tels que *Tales from the Crypt* et *Vault of Horror*. Chaque plan de son **Mars Attacks!**, un véritable carnaval visuel, est ainsi marqué par l'esprit comic-book, dont le point culminant demeure l'apparition de la martienne et les nombreuses grimaces de Jack Nicholson et Glenn Close, pour ne citer qu'eux. **D.G.**

LES VALEURS DE LA FAMILLE ADDAMS
(1993) DE BARRY SONNENFELD

Pour sa première réalisation, l'ex-chef opérateur Barry Sonnenfeld a la très mauvaise idée de s'en tenir strictement au rythme induit par le comic-strip de Charles Addams. Résultat : un fiasco malgré les tentatives de dynamiter le rythme par une caméra foldingue. Il en tire les leçons sur cette séquelle fameuse où il remodèle de fond en comble les espaces de respiration de sa narration, attendant la fin d'une scène pour annoncer la chute plutôt que la fin d'un plan comme précédemment. Le résultat ressemble à s'y méprendre, et ce n'est pas un hasard, à la série des ***Simpson***, cette autre héritière du comic-strip dont l'adaptation au rythme audiovisuel n'a pas été sans peine. **R.D.**

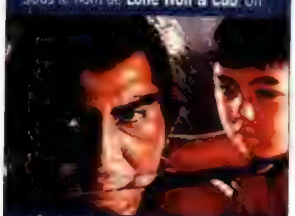
DICK TRACY
(1990) DE WARREN BEATTY

Quoi que l'on pense de **Dick Tracy**, le film-concept de Warren Beatty est à ce jour la seule tentative de transposition littérale d'une bédé sur grand écran. Le décor et les costumes utilisent des couleurs primaires, la caméra reste fixe (pas de travelling, pas de zoom) et le cadrage est travaillé dans le but d'obtenir d'authentiques cases de comic-strip (*Dick Tracy* était à l'origine une bandelette quotidienne publiée dans le *Chicago Tribune*)

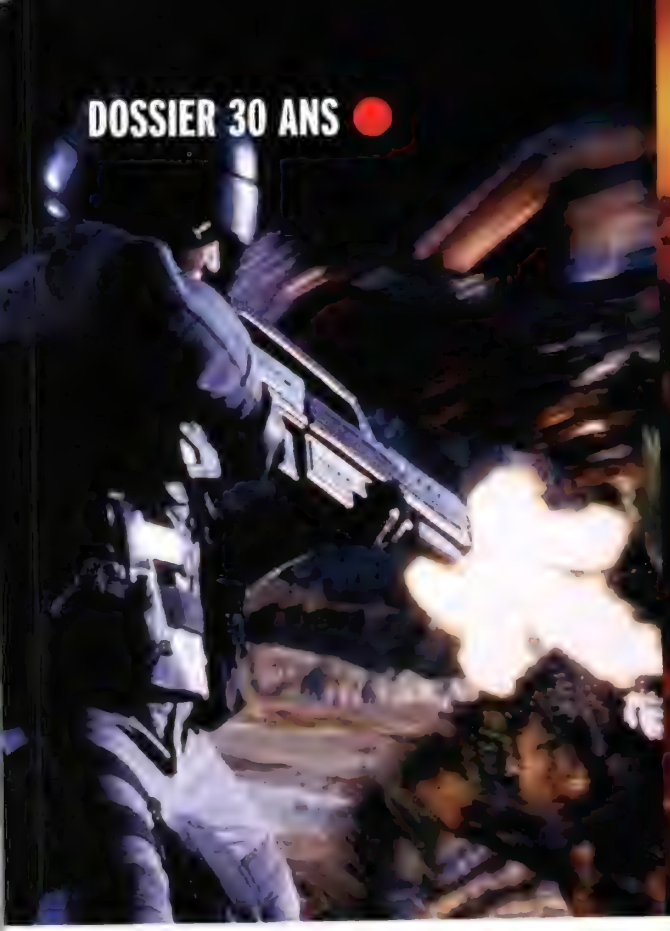
Quant aux méchants, interprétés par une kyrielle de « gueules » maquillées exagérément (Al Pacino, Dustin Hoffman, William Forsythe, Henry Silva, Paul Sorvino...), ils adoptent un physique déformé qui rappelle la physionomie caricaturale des personnages de Chester Gould. Même s'il est mal exploité, le concept était quand même intéressant, et c'est tout à l'honneur de Beatty d'avoir tenté de relever le défi. **A.B.**

BABY CART
(1972) DE KENJI MISUMI

À la base adaptée d'un manga, la série des **Baby Cart** va faire le tour du monde et se taillera même une réputation particulière aux États-Unis sous le nom de **Lone Wolf & Cub**. On



peut ainsi être sûr que cette série hautement ludique sera tombée devant les yeux hagards d'un Frank Miller tant il y puisera de constantes influences tout au long de son œuvre, allant jusqu'à pondre un *Ronin* sous influence et gratifier Daredevil d'une petite amie en la personne d'Elektra, une assassin usant de katanas et autres armes de samouraï. En dehors de cette caractérisation à outrance, c'est bel et bien la grande force visuelle de **Baby Cart** qui servira d'influence aux comics hardcore dans les 80's, l'éditeur Dark Horse faisant même la boucle en adaptant l'univers aux normes du comics... Tout est dit. **S.M.**



THE ONE (2001) DE JAMES WONG

Beaucoup de choses ont été avancées à propos de **The One** lors de sa sortie. À commencer par le fait que le film de James Wong serait l'héritier direct de l'ère post-**Matrix**, ou encore qu'il s'inspirerait très largement de l'univers des jeux vidéo. Deux affirmations fondées, soit, mais les personnages interprétés par Jet Li, véritables surhommes aux multiples pouvoirs (rapidité, agilité et force décuplées), semble plus volontiers avoir été extraits des pages d'un comics. Comme en témoigne cette scène, un véritable hommage à certaines cases de *Hulk* où il saisit deux motos à bout de bras pour écrabouiller en sandwich un pauvre flic avant de les envoyer valdinguer dans le décor ! Troublant...

D.E.

STARSHIP TROOPERS (1997) DE PAUL VERHOEVEN

Rappelons que dans les années 40, le petit Verhoeven dévorait la bédé *Dick Boss* (démarquage hollandais de *Dick Tracy*) entre deux bombardements alliés et une ou deux rafles de nazis. Du coup, la mixture qu'offre **Starship Troopers** n'a rien d'étonnant : ultra-violence « full frontal » et dynamisme hallucinant de comic-book. À l'aide du chef-op Jost Vacano spécialisé dans les Verhoeven « dynamiques » (**Soldier of Orange**, **Robocop**, **Total Recall**, par opposition à l'élégance d'un Jan De Bont), le réalisateur construit son cadre sur le dénominateur commun de la bédé US, c'est-à-dire une action + un perso, chacun sur son coin d'écran, l'un au premier plan, l'autre au troisième. En ce sens, l'utilisation du 1.85 devient déterminante (l'amplitude entre 1er et 3e plan nécessitant, en cinémascope, le recours à des objectifs plus extrêmes). De même, la quantité délirante d'entrées de champ brutales (d'armes, d'insectes) se font systématiquement au premier plan, pour recouvrir une bonne moitié du cadre, effet doublé par la caméra portée ou le steadycam, et même triplé par un obturateur fermé au maximum ! Le résultat est là, à l'écran, d'une totale évidence et pourtant jamais égalé : l'apparition du scarabé-tanker, la blessure de Rico lors de son premier raid, la préparation à la défense du fort, autant de vignettes d'une énergie phénoménale, auxquelles se rajoute la spécificité du découpage cinématographique (là où une bédé crée son montage par juxtaposition de cadres sur la page). Rien d'étonnant, du coup, à ce que les bédés de l'adaptation de Dark Horse n'aient jamais su atteindre la puissance bourrine du film, mais ça reste un sacré paradoxe, non ?

R.D.

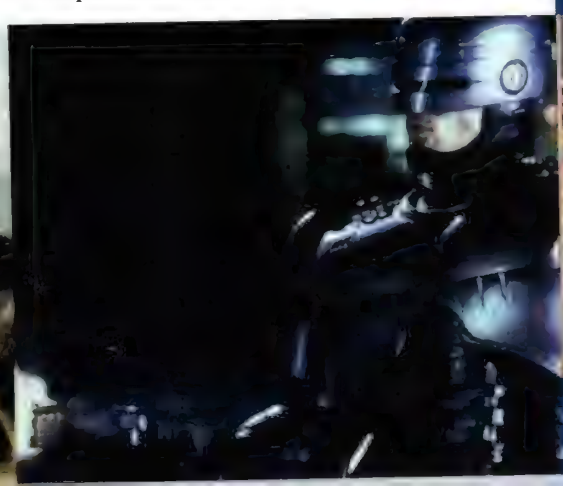
ROBOCOP (1987) DE PAUL VERHOEVEN

Le contexte politique américain typiquement reaganien du milieu des années 80 est tel qu'il pousse une certaine frange d'artistes du comic-book à s'exprimer sur la dérive sociale de leur pays, voir même de sa position en tant que puissance mondiale. Entre le fossé des différentes classes qui ne cesse de s'approfondir et le taux de criminalité qui grimpe sans faiblir, une nouvelle vague d'œuvres dépeint un univers en proie à un urbanisme en pleine déliquescence. On comptera parmi celles-ci le *Dark Knight* de Frank Miller ou encore le *V pour Vendetta* d'Alan Moore. Que ces deux exemples montrent en héros des vigilantes en proie à la folie, dénonçant leur fulgurance d'action pour encenser leur idéalisme amer, n'est pas un hasard. Dans le même temps, Paul Verhoeven, arrivé aux USA, se voit offrir la réalisation de **Robocop**, un script écrit par Ed Neumier, énormément influencé par un certain *Judge Dredd* appliquant lui-même une justice sévère dans une mégalopole malfamée. Le point de vue du réalisateur sera sans équivoque et son **Robocop** rejoint le même bord, empreint de cynisme mordant et d'humanisme désespéré. Le film, à l'image des comics précités, imposera clairement son univers par des choix stylistiques effrayants de réalisme puisqu'ils renvoient ni plus ni moins à une réalité à peine exagérée. Dans la même veine, on retiendra l'incroyable puissance iconique du personnage principal ainsi qu'une propension à verser dans une violence viscérale (la séquence du « melting man » en est l'exemple le plus frappant). Une telle base fantasmée aurait pu faire tache sur un film con, mais c'est le propre du comic-book de crédibiliser les idées les plus folles. Pas de doute, **Robocop** est bel et bien un film comic-book !

S.M.

LES 5000 DOIGTS DU DR T (1953) DE ROY ROWLAND

Seul et unique projet cinématographique auquel ait participé le légendaire Dr Seuss (**Le Grinch**, **L'étrange Noël de Mr Jack**), cette production onéreuse fut une tentative culottée de mixer l'onirisme du *Little Nemo* de Winsor McCay, patriarche de la bédé mondiale, à la débauche colorée de la comédie musicale. Malgré un échec cinglant (décidément trop concept pour l'époque), le film marqua durablement les esprits portés à la rêverie, dont bien sûr un Tim Burton qui cite cette œuvre hors du commun quasiment un plan sur deux (même les fameux voleurs de couleur de la pub Kodak sont un emprunt direct).



L'ÉPREUVE DE FORCE (1977) DE CLINT EASTWOOD

Pourquoi **L'Epreuve de force** ? Ce serait faire preuve de mauvaise foi que de refuter l'influence de Clint Eastwood, autant graphique que comportementale, sur les auteurs de comics. John Wagner et Carlos Ezquerra s'en inspireront, notamment à travers **Dirty Harry**, pour créer leur Judge Dredd et Frank Miller usera de l'aspect « hard-boiled » de la plupart de ses films, en le mêlant au roman noir, pour imaginer les Marv et autres anti-héros qui peuplent *Sin City*. Mais plus que n'importe quel autre de ses films, **L'Épreuve de force** reste terriblement grandiloquent et extrême dans ses scènes d'actions... Bref, du pur comics. L'affiche, dessinée par Frazetta, en est l'ultime exemple. Et quel exemple !

S.M.

ALIENS (1986) DE JAMES CAMERON

Gloire soit rendue à James Cameron pour avoir définitivement assuré le pont entre le 7e art et la bédé contemporaine, d'abord sur un **Terminator** qui jonglait entre les évocations d'univers tech-noir et la bédé *Deathlock*, et bien sûr pour cet **Aliens** totalement décomplexé. Disons-le tout net, le premier **Alien** était quasiment un film français tant Dan O'Bannon et Ridley Scott avaient su écouter attentivement ce que leur suggérait la bande des Humanoïdes Associés (Moebius, Jodorowsky, Druillet, Dionnet) et ses atours de film de SF arty devaient beaucoup à ces influences aussi inédites que non créditées. L'opus de James Cameron laissait tomber toute la préciosité européenne de son prédécesseur (de Giger à Freud en passant par Bosch) pour tabler sur la transfiguration mythologique du traumatisme vietnamien (rappelons que James venait de pondre le script de **Rambo 2**) à grands coups de semonces virils et victorieux. C'est scientifiquement prouvé, aucun mâle ne peut résister à la débauche de symbolique couillue qui traverse ce film furibard, notamment lorsqu'il remplace graphiquement les avant-bras hypertrophiés et phalliques de certains super-héros par des fusils démesurés que l'on porte bien calés sous la ceinture ! Et ajoutons qu'à l'époque où la japanimation est à peu près aussi respectée qu'un criminel de guerre chez Amnesty, Jimmy le culotté n'hésite pas à conclure son « ride » par un combat de robots géants, donnant une sacrée leçon de choses aux comic-book-makers d'alors, durablement traumatisés par ce film fou !

R.D.

DANGER DIABOLIK (1968) DE MARIO BAVA

Avant tout, **Danger Diabolik** est clairement une adaptation de fumetti. Pas de doute là dessus. Il se trouve cependant, époque oblige, que **Danger Diabolik** est le plus exemplaire des transpositions de l'état comics à l'écran, du moins, dans le sens où l'on entendait cet état à la fin des sixties. Dans une épure complète du cadre, rehaussé par un contraste de couleurs pétaradantes, Mario Bava parvient donc également

à retrouver la dynamique des travaux les plus connus de Bob Kane (*Batman*), Jack Kirby (*Captain America*) ou encore Will Eisner (*The Spirit*). On ne retrouvera finalement nulle part une telle fidélité à ce type de traits fins si ce n'est peut-être par instants, dans le **Spider-Man** de Sam Raimi. Quand deux grands esprits se rencontrent...

S.M.

PREDATOR 2 (1990) DE STEPHEN HOPKINS

Ça commence sec par une méga fusillade en pleine ville, interrompue par l'arrivée inopinée du Predator, qui s'amuse à dépasser le statut de la justice pour massacrer quelques malfrats, tout en suggestion. Ça continue par l'entrée en scène de quelques rastas venus exploser un big boss alors en pleine séance de « pan-pan-cul-cul » et encore une fois, une apparition du Predator venu faire son travail de sape avec virtuosité. Direction le métro de Los Angeles où une bande de voyous s'en prend aux honnêtes citoyens... le Predator y fout le boxon, réduisant en bouillie tout ce qui passe devant lui dans une séquence éclairée de flashs lumineux. Dans un entrepôt de viande, ce dernier ne peux se reposer sans qu'on vienne le chercher pour un jeu de cache-cache bleuté particulièrement intense, versant volontiers dans le gore... Ça se termine par un passage sur les toits de la ville et un atterrissage dans le vaisseau de l'extra-terrestre où se mène le combat final, mano a mano. Que ce soit dans la mise en place des événements, la particularité de l'esthétisme de Stephen Hopkins (sans lui retirer ses qualités, on soupçonne Joel Silver d'être pour beaucoup dans l'approche du film), la description outrée d'un Los Angeles ou encore le développement des sous-intrigues, **Predator 2** met deux fois plus le paquet par rapport au premier, plus axé sur un concept usé jusqu'au bout. Et si le film de McTiernan pouvait occasionnellement faire penser aux planches d'un *Tarzan*, celui d'Hopkins, de par sa vision colorée de la déliquescence urbaine, renvoie au comics des années 80. Entre les deux films, le Predator est devenu une star du comics (publié chez Dark Horse) et ça se voit ! S.M.

BLADE (1998) DE STEPHEN NORRINGTON

Même s'il ne possède pas l'évidence fulgurante et la qualité dramatique de sa séquelle, **Blade** a eu l'avantage, en 1998, de démontrer avec brio qu'il était possible de faire fusionner film d'action bourrin et poses iconiques ultimes. Notamment dans une scène d'ouverture carrément anthologique, où le « Daywalker » investit une boîte de nuit infernale, peuplée d'une horde de vampires déchaînés. Au son d'une musique techno énervée, Blade démastique de jeunes néo-Dracula dans un ballet visuel effrayant. Mouvements arrêtés, personnages à la gestuelle harmonieusement outrancière, punch-lines percutantes font de cette scène un authentique morceau de comic-book cinématique. Son tribut à la sous-culture dont il est issu, le film de Stephen Norrington le paye également à travers divers éléments repris à droite et à gauche, parmi les pages les plus déjantées du comic-book moderne : du monstre obèse, directement repris du *Hard Boiled* de Darrow et Miller, aux armes de Blade, mélange réussi d'attirail lourd (comme le Cable des X-Men) et d'armes blanches de type asiatique (comme le Ronin de Miller), en passant par la « black attitude » du héros, renvoyant au Power Man de la Marvel, c'est tout un pan d'esprit comics qui est recyclé intelligemment. Des références certes présentes dans la bédé originale mais ici reprises et transcendées de manière originale.

A.B

MEN IN BLACK
(1997) DE BARRY SONNENFELD

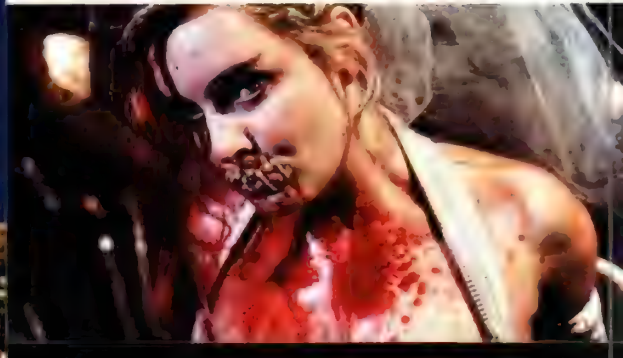
Quand Lowell Cunningham propose l'idée de **MIB** à l'éditeur Scott Mitchell Rosenberg qui courait à l'époque derrière les droits de *Jeremiah*, cf **Mad Max 2**), ce dernier y voit tout de suite un concept multi-plateforme, et fera dès l'origine du coude aux compagnies de cinéma et de télé. Ceci fait, le réal Barry Sonenfeld, déjà familiarisé au comic-strip-style de **La Famille Addams**, travaillera avec soin le rythme de ses dialogues, afin de les faire coïncider à la superposition particulière des bulles dans la bédé d'origine. Au final, il réinvente littéralement le rythme de la comédie de situation, dont **MIB** est un superbe fleuron. R.D.

DOGMA
(1999) DE KEVIN SMITH

Cumulant les fonctions de scénariste, producteur, réalisateur sur ses films, Kevin Smith s'est taillé une jolie réputation dans le monde du comics. Au delà des franchises déjà existantes auquel il aura collaboré (*Daredevil*), il en aura créé d'autres (*Bluntman & Chronic*), plus alternatives, dont **Dogma** sera le pendant cinéma le plus évident. Dans cette histoire d'anges déchus tentant de détruire le monde, les héros combattent un monstre de merde, s'expriment en longs dialogues ordiniers (les dialogues sont une constante du comics allematif) devant un Dieu faisant le poirier en face d'une église. S.M.

ACTION MUTANTE (1993) D'ALEX DE LA IGLESIA

On a tous attendu l'adaptation de *Judge Dredd* en espérant un Stallone plus grand que nature, en tripant sur une bande annonce martiale et épique à souhait et on s'est fait bluffer, bien évidemment. Doublement même, puisque l'on ne s'est pas rendu compte que le **Judge Dredd** qu'on voulait voir, on l'avait sous les yeux. Non pas qu'**Action Mutante**, le premier film d'Alex de la Iglésia, soit justement un film martial et épique mais de l'esprit anar et rentre dans le lard du comics de John Wagner et Carlos Ezquerra, il en possède certainement les caractéristiques. Décrivant un monde futuriste totalitaire où les pauvres, laids et handicapés sont traités avec les pires égards, **Action Mutante** raconte l'histoire d'un groupuscule terroriste (qui donne son nom au titre du film) qui kidnappe la fille d'un milliardaire pour lui soutirer une rançon. En vue d'une bonne cause ? Tu parles ! Très vite, les affreux, sur le chemin de la planète Axturias, commencent à se tirer dans les pattes pour récupérer le butin et Ramon, leur leader, n'est pas le dernier à mettre la main à la pâte. En dehors du fait que le réalisateur s'avère moins subtil que le comics dont il s'inspire en ce qui concerne la critique du fascisme, on notera qu'il ne se gêne pas pour reprendre des pans entiers de *Judge Dredd* comme cette réplique exacte de la terre des cannibales. À l'image de *Judge Dredd*, **Action Mutante** n'épargne aucun de ses protagonistes… Si c'est pour parvenir à un tel résultat, on peut bien lui pardonner des inspirations aussi évidentes ! S.M.



L'AVENTURE INTÉRIEURE
(1987) DE JOE DANTE

Échec commercial totalement incompréhensible, cette collaboration Joe Dante - Steven Spielberg cumule les références cartoonesques du premier et les penchants bédéphiliques du second. Tout y passe, de l'homme de main indestructible avec bras bionique multi-fonction (une idée de Spielberg pour le premier **Indiana Jones**, abandonnée pour cause de « too much ») au bad-guy lettriste à fond, en passant par des combats de robot dans un garage, des transformations de visage totalement « Mad » (Bob Bottin ! Ce mec est fou !), un cowboy bon pour l'asile et des villains réduits de moitié qui jouent les Néfertiti de mauvais augure. Plus généreux, tu meurs ! Vite, le DVD ! R.D.

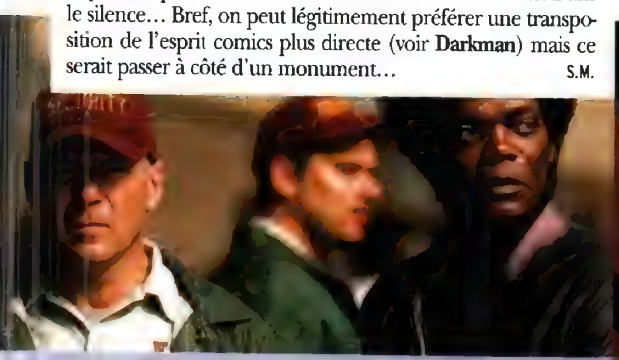
DARK CITY (1998) D'ALEX PROYAS

Déjà sur l'œuvre de commande **The Crow**, le réalisateur Alex Proyas parvenait à conserver les données essentielles de la bédé gothique qu'il adaptait, tout en faisant voler en éclats le statisme caractérisé de cette dernière. En enchaînant sur un **Dark City** autrement plus personnel, et pourtant plus marqué encore par l'héritage bédéphilique, il mixe avec une franche délicatesse le plus apocalyptique des mangas (voir la séquence finale), l'élégance du design de la bédé franco-belge (impossible de ne pas penser aux architectures délirantes de Schuiten et Peeters sur *Les Cités obscures*… ou « Dark Cities » si vous préférez !) et bien évidemment le comic-book 100 % américain. On y retrouve notamment le design spécifique des EC Comics, et le regard macabre et moqueur que ces albums d'épouvante portaient sur l'Amérique normalisée des années 40-50 : costumes longs et feutres mous, belles bagnoles aux couleurs sombres et rutilantes sous la pluie, chanteuses de cabaret à la coupe Bettyboopesque et aux formes généreuses, snack-bars dépeuplés à l'éclairage clinique, et surtout ces « étrangers » rigides à la silhouette de croque-mort. Aussi est-il dommage que, sous le coup d'une intimidation certaine face à l'ampleur de son matériau, Proyas ait cédé aux sirènes du sur-découpage, notamment dans sa première partie, nous empêchant par la même de nous imprégner totalement de l'atmosphère ainsi suggérée (entre épouvante, glamour et detective-story). Chapeau bas, en revanche, pour avoir su s'imposer sur un final de carte postale totalement casse gueule, et pourtant d'une réelle efficacité !

R.D.

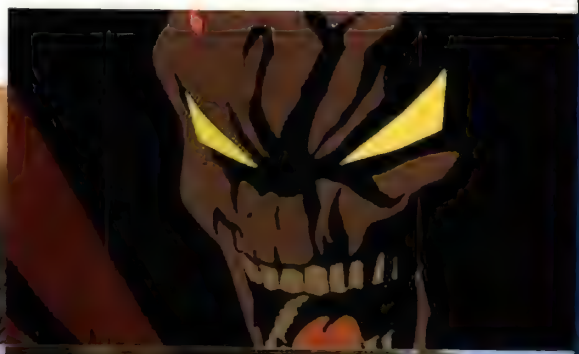
INCASSABLE (2000) DE M. NIGHT SHYAMALAN

Puisque les super-héros de comic-book émanent directement de la mythologie, donc du conte, il faut bien commencer quelque part. Rarement les adaptations directes ne se seront attardées sur les origines des super-héros et celles qui s'en seront clairement préoccupées (**Superman**, **Spider-Man**) s'imposent le plus aisément du monde, posant de solides bases pour le reste de l'aventure. M. Night Shyamalan, faisant suite à son **Sixième sens**, prend le taureau par les cornes en faisant d'**Incassable** une succession de parti-pris casse-gueule dont il va sortir victorieux. Il compose un film entier comme les origines de son super-héros David Dunn (premier défi) mais s'applique à ramener l'intrigue non pas à un niveau crédible mais carrément réaliste (deuxième défi) tout en gardant des éléments qui renvoient à l'imagerie comics (troisième défi). Dans l'idée d'épurer au maximum son principe, le réalisateur ramène chaque parcelle de détail au plus petit dénominateur commun, à sa fonction évidente donc… Chaque événement provoqué par le script renvoie ainsi au statut de Dunn tandis que la mise en scène s'applique à créer des antagonismes particuliers (reflets dans des miroirs) accentuant la lutte du bien contre le mal. Et chaque point de reconnaissance d'un super-héros (costume, pouvoirs, faiblesses) trouve aussi son pendant réaliste mais bel et bien visuel. En un sens, **Incassable** pousse jusqu'au bout la tentative naturaliste d'un **X-Men** sorti six mois auparavant, jusqu'à un climax dépouillé qui boucle l'aventure de manière fracassante. Dans le silence… Bref, on peut légitimement préférer une transposition de l'esprit comics plus directe (voir **Darkman**) mais ce serait passer à côté d'un monument… S.M.



SPAWN : THE ANIMATED SERIES (1997) D'ERIC RADOMSKI

Eric Radomski. En matière d'animation télévisée, c'est LE nom à retenir. Après avoir ressuscité un ***Batman*** fidèle au comics (puisque les films de Burton ne le sont pas) à travers une série animée fortement plébiscitée (notamment dans ces pages), le sieur s'attaque au phénomène *Spawn* au moment même où une adaptation est prévue pour le grand écran. Peu avant la sortie de cette « œuvre » signée Mark A.Z. Dippé, il lance ainsi sur HBO, la chaîne câblée la plus populaire d'Amérique, une série animée prenant pour vedette le personnage créé par Todd McFarlane. Avec toute la latitude imaginable en termes de sexe et de violence, Radomski (au poste de réalisateur en chef) accomplit ce qui restera probablement l'adaptation la plus fidèle qui soit au matériau d'origine. Tout y est : le cadavre putréfié d'Al Simmons, les blagues « hard-crade » du clown, la souffrance psychologique de Chapel, les démembrements du Violator, l'enfer de Malebogia, les accès de fureur de Spawn. Tout est même amplifié comme dans cette scène de sexe où Chapel prend sauvagement une prostituée en se remémorant avec douleur son séjour au Viêt-Nam. De même, dans la saison n°2, le combat entre Spawn et Chapel durera par ailleurs trois épisodes… Bref, collant au cadre près à la création de McFarlane, Eric Radomski et son équipe offrent à Spawn l'adaptation que le grand écran n'a pas su lui donner : couillue et respectueuse ! S.M.



MAD MAX 2 (1981) DE GEORGE MILLER

C'est en se questionnant sur le succès international insensé du premier **Mad Max** que George Miller réalisa la portée mythologique de son héros (classé samouraï au Japon, cowboy pour les américains, chevalier des routes pour la critique européenne). Il abordera du coup l'écriture et le tournage de ce Road Warrior avec la conscience absolue d'œuvrer dans le mythe moderne. Si l'univers post-apocalyptique qu'il y dépeint semble tout droit sorti de la bédé d'Hermann parue en 1979, *Jeremiah*, ce n'est pas du comic-book que Miller tirera ses références visuelles, mais principalement des westerns de Sergio Leone : mise au point de zéro à l'infini, visages au premier plan en légère contre-plongée, construction triangulaire et en ligne de fuite lors des scènes de dialogue ou de confrontation, surexploitation des lignes de force sur les diagonales du cinémascope. Sans parler du réflexe génial de la costumière qui ira se fournir dans les boutiques gays du pays, contribuant à transformer ce trip barbare halluciné en absolue du fétichisme à l'écran. Par contre, l'univers du comic-book ne sera plus tout à fait le même après cette révélation filmique (*Tank Girl*, *Barbwire*, *Just a Pilgrim* mais aussi tous ces héros nihilistes faisant face à des bad-guys idéalistes). La fusion possible de Max le fou avec ses contemporains d'alors (*Judge Dredd* et *Ranxerox*) n'échappera pas à Frank Miller, Geoff Darrow et autres spécialistes du « hard boiled ». Rien d'étonnant, donc, à ce que George Miller ait fait appel à l'artiste britannique Brendan McCarthy (*Zmen*, *Reboot*) pour la rédaction du script de **Mad Max 4**. R.D

Dossier supervisé par Stéphane MOÏSSAKIS-MAN
guest starring Rafik DJOUMI, Damien GRANGER et Arnaud BORDAS.

BATMAN THE MOVIE (1966) DE LESLIE H. MARTINSON

Le film que Joel Schumacher ne réussira jamais à faire : camp et décalé mais doté d'une véritable finesse. Entre les onomatopées littérales (BAM ! BOUM !) et les poses qui se moquent littéralement de l'univers comics et un script qui détourne les conventions du cliffhanger (souvent une constante d'une parution à l'autre) pour en faire un instrument de blague, **Batman The Movie** s'adresse avant tout à ceux qui savent rire de ce qu'ils apprécient. Issu d'une série télévisée s'inspirant des aventures les plus débridées du super-héros (qui, à une époque, se baladait carrément dans l'espace !), ce film coloré rend finalement plus facilement hommage

au personnage que ceux de Tim Burton (loin et génial, mais hors sujet). On ne revient même pas sur ceux de Schumacher… S.M.

LES SORCIÈRES D'EASTWICK (1987) DE GEORGE MILLER

Quelle drôle d'idée que d'être allé chercher le réalisateur des **Mad Max** pour adapter un succès de librairie plutôt dandy ! Le résultat est un pétage de plomb d'un esthétisme somptueux (Vilmos Zsigmond et John Williams au sommet) où Miller force visuellement le trait de la caricature jusqu'à faire de son Nicholson un diable échappé des cases du magazine *Mad*. Quant au final, lorsque le Prince des Ténèbres se lâche, furibard, et poursuit ses concubines, on est plus proche d'un mix entre *Hulk* et *Hellboy* (Bob Bottin again !) que de la préciosité revendiquée par l'auteur John Updike ! R.D

ŒUVRE-UNIVERS AUX RÉSONANCES HUMANISTES, POINT DE RÉUNION DE TROIS GÉNIES INCONTOURNABLES (RINTARO, OTOMO ET TEZUKA), DÉMARQUAGE INSPIRÉ DU CHEF-D'ŒUVRE DE FRITZ LANG, **METROPOLIS** ARRIVE ENFIN DANS LES SALLES FRANÇAISES. UNE EXPÉRIENCE À PART, À DÉCOUVRIR IMPÉRATIVEMENT SUR GRAND ÉCRAN.

METROPOLIS DE RINTARO

Enfer-ville

S'il reste encore un cinéphile pour douter de la vigueur de l'animation japonaise, **Metropolis** devrait définitivement lui ôter ses incertitudes. A-t-on bien conscience de la somme d'audace, d'impertinence, de courage et d'ambition (qui sont les qualités cardinales des arts vivants) nécessaires pour donner à un film le même nom et le même motif qu'au monument érigé par Fritz Lang ? Rappelons que dès 1926, ce dernier, non content d'ouvrir la voie au discours critique sur grand écran, esquissait déjà toutes les figures majeures du cinéma de science-fiction. Ainsi, **The Wall** (l'instrumentalisation), **THX 1138** (l'uniformisation), **Alphaville** (le culte de la surveillance), **Blade Runner** (tout !), **Terminator** (combat homme/machine), et **Matrix** (esclavagisme) sont tous, à des degrés divers de fidélité, des traductions du film de Lang. Subjugué par l'extraordinaire puissance iconographique de **Metropolis**, Osamu Tezuka (qui n'avait pourtant pas vu le film) prépublia dans un magazine dès 1947 un manga inspiré seulement par des photos d'exploitation et quelques articles de presse. Si le référent absolu de Rintaro fut cette bédé, son **Metropolis** demeure pourtant imprégné des thèmes sur lesquels Lang bâtit son chef-d'œuvre : la mort, l'ésotérisme, le destin, la corruption, l'hégémonie, la vengeance, la folie et l'intolérance sociale. Bien sûr, comme il ne possède pas le caractère inédit de son illustre aîné, le **Metropolis** de Rintaro risque d'être mépris pour une adaptation arrogante, voire illégitime. Pour éviter cela, le cinéaste a imposé la filiation comme principal sujet de son film. D'ailleurs, est-ce bien le hasard s'il existe autant de similitudes dans la genèse des deux œuvres ? Flashback…

Chantier monumental (le film de Rintaro nécessita cinq ans de production), adapté du roman de Thea Von Harbou (du manga de Tezuka), **Metropolis** avait comme objectif de faire entrer le studio qui le finançait dans une nouvelle ère de prospérité (la section animation de Bandaï, qui connaissait d'énormes difficultés financières, devait se renflouer). L'Allemagne (le Japon) entamait alors une série de négociations destinées à permettre la distribution de ses films (anime) sur le territoire américain (dans le monde). Pour cela, les bandes germaniques (les DA nippons) devaient rivaliser avec les métrages yankee en termes de technicité. **Metropolis** (les deux) fut donc doté d'un budget considérable 1/ (encore les deux) et repoussa les limites artistiques de son média d'adoption (toujours les deux). Mais le film ne connut en Allemagne (au Japon) qu'un maigre succès d'estime, devenant, de surcroît, rapidement désuet aux USA où le son synchrone régnait en maître (cinq ans après le début de leur élaboration, les fabuleuses images de synthèses imaginées par Rintaro ne constituaient déjà plus que la norme dans l'esprit des spectateurs)…

Évidemment, il existe des raisons expliquant pourquoi

RÉSUMÉ

La ville de Metropolis est rongée par le despotisme de quelques surhommes vivant confinés à l'intérieur du gigantesque gratte-ciel Ziggurat, quand les sans-grade et les robots sont condamnés à mener une existence anonyme et souterraine. Tandis que les complots visant à l'accession au pouvoir s'ourdissent et que la révolte gronde, le détective Shunsaku Ban et son apprenti, Ken'ichi, vont découvrir en Tima bien plus qu'une androïde : une énigme et une très belle âme…

Rintaro a suivi exactement, et pourtant inconsciemment, les traces du chantre de l'expressionnisme allemand. En premier lieu, il faut savoir que Rintaro est fasciné par les films de Lang, notamment par leur vision de la lutte opposant lumière et ténèbres (voir interview). Il n'a donc cessé, sa carrière durant, de décliner ce thème identiquement. Autre point commun entre les artistes, ils ont été considérablement influencés par les deux genres les plus dramaturgiques du cinéma américain : le western et le thriller. Enfin, pour rendre hommage à la fois au film muet et au manga de Tezuka, Rintaro a choisi de ne pas faire l'économie d'une narration par l'image. Il a donc rempli son cadre d'une quantité inouïe d'informations et, à l'instar de Lang, il a adopté le symbolisme comme leitmotiv, de manière à ce que chaque cadrage, chaque geste soit, dans **Metropolis**, décisif… Accomplir ce tour de force sur un film traversé par une aussi grande variété de styles (Otomo, Lang, Tezuka, Asimov, Walsh…) est déjà un miracle. Rintaro a en plus évité qu'elle se réduise à une simple agglomération de talents, une accumulation d'egos… Pour atteindre cet objectif, il aurait pu réaliser une œuvre monolithique. Contre toute attente, il a accouché d'un film du précaire et du bancal, au sein duquel, en dépit de son évidente modernité, quelque chose d'archaïque résiste. Cette vélocité vient merveilleusement s'opposer à la volonté de destruction qui anime à chaque instant Rintaro, dont l'extraordinaire imagination d'architecture s'exprime pleinement au sein d'espaces en (re)construction.

Rintaro jonglant avec beaucoup de concepts dissemblables, voire en total conflit, on pouvait craindre qu'il en oublie la cohésion de son film. Miracle, **Metropolis** tire paradoxalement sa cohérence de son hétérogénéité. Pour preuve, Rintaro parvient à rendre beau un objet se passant d'homogénéité esthétique. Mieux, comme son film est un lieu de partage sans véritable friction, il pense à en faire un hymne à la tolérance, opérant ainsi la parfaite fusion entre ce que l'on appelle communément le fond et la forme. Rintaro pousse même la coquetterie jusqu'à reproduire l'erreur historique du script de Fritz Lang. Le cinéaste berlinois affirmait en effet que le médiateur entre le cerveau (le patronat) et la main (les masses laborieuses) devait être le cœur. Or, le capitalisme insolant et la crise économique eurent raison de cette utopie dans les mois suivant la sortie du film… Semblablement, Rintaro fait l'apologie du libre-arbitre et de l'idéal romantique au moment où le cynisme galopant et ***Loft story*** prouvent que l'Homme est un animal contraint d'assouvir ses bas instincts. Cependant, Rintaro et Lang défendent leurs rêves avec un tel génie que, lorsqu'ils affirment que le cœur est la seule mécanique qui ne rouille pas, on les croit !

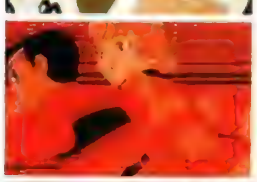
Non content de cet exploit, Rintaro est également parvenu à situer son œuvre hors du temps. Ainsi, il a réalisé un film qui ne vieillira pas, une déclaration d'amour éternelle, inaltérable. Mais ne vous méprenez pas, celle-ci n'est véritablement adressée ni aux hommes, ni aux machines… mais au cinéma. Grand, tout simplement !

Bertrand ROUGIER

Tima, entre l'émerveillement du nouveau né face à l'évidence de la lumière (à gauche) jusqu'au déchaînement biblique d'une création non divine (à droite). Les influences croisées de Tezuka et Otomo.

Ci-dessous :
Le détective Shunsaku Ban, voix de l'homme de bon sens Ken'ichi et Tima, la fuite en avant de néo-Adam et Eve.

En bas à droite :
Rock, l'ange déchu devenu le Satan de ces lieux dévastés



1/ Quatre millions de Marks pour Lang, quinze millions de dollars pour Rintaro, ce qui est l'un des plus gros financements jamais alloués à un film d'animation nippon (hors Ghibli).

METOROPORISU. JAPON. 2001. RÉAL.: RINTARO. SCÉN.: KATSUHIRO OTOMO, D'APRÈS LE MANGA D'OSAMU TEZUKA. DIR. ART.: SHUICHI HIRATA. MUS.: TOSHIYUKI HONDA. PROD.: MASAO MARUYAMA ET IWAO YAMAKI POUR MAD HOUSE PRODUCTIONS, METROPOLIS PROJECT ET TEZUKA PRODUCTION COMPANY LTD. VOIX (VO).: YUKA IMOTO, KEI KOBAYASHI, KOUKI OKADA, JAMIESON PRICE, TOSHIO FURUKAWA... DUR.: 1H47. DIST.: COLUMBIA PICTURES. SORTIE LE 5 JUIN 2002.

INTERVIEW RINTARO
POÈTE DE L'APOCALYPSE

NÉ EN 1941, SHIGEYUKI HAYASHI, ALIAS RINTARO, DÉBUTA SA CARRIÈRE COMME COLORISTE ET INTERVALLISTE À LA TOEI. D'EMBLÉE, IL TRAVAILLA SUR **HAKUJADEN**, LE PREMIER LONG-MÉTRAGE ANIMÉ JAPONAIS EN COULEUR. PAR LA SUITE, RINTARO SERA TOUJOURS PRÉSENT LORS DES GRANDES RÉVOLUTIONS DU MÉDIA ANIMÉ JAPONAIS. AINSI, LORSQU'IL ENTRA AU SERVICE DE TEZUKA CHEZ MUCHI PRODUCTION, CE FUT POUR Y RÉALISER QUELQUES ÉPISODES DU PLUS EMBLÉMATIQUE DES D.A. NIPPONS, ***ASTRO LE PETIT ROBOT*** (PREMIÈRE SÉRIE ANIMÉE JAPONAISE ADOPTANT UN FORMAT DE 26 MINUTES). APRÈS AVOIR DONNÉ VIE AU SERIAL DU ***ROI LÉO***, VERS LA FIN DES ANNÉES 70, IL ENTAMA LA PRODUCTION DE **KAMUI**, QUI DEMEURE LE PLUS IMPOSANT CHANTIER (PRESQUE 10 ANS) JAMAIS ENTREPRIS DANS LE MONDE DE L'ANIMATION. CE LONG-MÉTRAGE DE 132 MINUTES EST LE PÈRE DE LA PLUPART DES FILMS D'ANIMATION MODERNES. À LA MÊME ÉPOQUE, RINTARO RÉALISAIT ÉGALEMENT **HARMAGGEDON**, UN FILM BÊTEMENT SOUS-ESTIMÉ QUI, BIEN AVANT **AKIRA**, FIT BASCULER LA JAPANIME DANS L'ÈRE DU RÉALISME. ENFIN, AU DÉBUT DES ANNÉES 90, LE MAÎTRE EMPLOYA SURTOUT SON TALENT DANS L'ART DE LA PRODUCTION, JUSQU'À CE QUE DEUX PROJETS FOLLEMENT AMBITIEUX, **X** (ENCORE HONTEUSEMENT INÉDIT EN FRANCE) ET **METROPOLIS** VIENNENT RÉVEILLER SES ARDEURS DE SERIAL AUTEUR...

Quand vous êtes rentré chez Toei, ce n'était pas dans le but de devenir réalisateur de films d'animation.
En effet, j'ai toujours été passionné par le cinéma. Mais dans les années 50, il était très difficile d'entrer dans une école de cinéastes. Heureusement, j'aimais aussi beaucoup le dessin, et il était plus aisé d'obtenir une formation dans ce domaine. La Toei proposait des cours. Je m'y suis inscrit en espérant pouvoir rapidement glisser de la section animation à celle formant les réalisateurs de films en prises de vues réelles.

En matière de cinéma, vos influences sont très éclectiques.
J'aime en effet beaucoup de réalisateurs et encore plus de films. J'admire en particulier John Ford (voir **Kamui**, **X** et **Galaxy Express** - ndr), dont les westerns m'ont marqué à vie. Bien sûr, ce n'est pas très original, mais David Lynch, Akira Kurosawa, Luis Buñuel et James Cameron font aussi partie de mes cinéastes préférés. J'adore également les premiers longs-métrages de Ridley Scott et les films noirs français, notamment ceux mettant en scène Jean Gabin. **Duel** est un de mes films favoris, pourtant je ne suis pas un grand fan de Steven Spielberg. Par exemple **L'Homme bicentenaire** me semble bizarrement plus intéressant que **A.I.**, qui est techniquement étourdissant mais se contente de brasser maladroitement et sans les enrichir des idées développées par Asimov et Tezuka il y a plus de trente ans.

La musique possède pour vous un rôle prépondérant dans la création d'une œuvre cinématographique.
Je suis incapable de développer correctement une histoire si je ne sais pas d'abord quelle musique va accompagner les images. Je réfléchis donc à la partition idéale et au musicien que je souhaite engager dès la confection du storyboard. Je voulais, pour **Metropolis**, un score rappelant l'époque à laquelle fut dessiné le manga de Tezuka. Je désirais me démarquer des rythmiques classiques dans le but de renforcer l'aspect rétro-fiction de **Metropolis** et de brouiller les repères émotionnels et temporels du spectateur. Le film hésite constamment entre plusieurs états : le passé et l'avenir, l'humain et l'artificiel, l'amour et la haine, la naissance et la mort...

Il aurait été formidable que vous puissiez travailler la partition du film avec Quincy Jones...
J'aime le jazz depuis mon adolescence, ce qui, j'en conviens, est étonnant de la part d'un japonais. Quincy Jones est presque un dieu pour moi. Mais, pour être honnête, j'ai d'abord songé à collaborer avec John Williams. J'ai cependant rapidement écarté ce choix en faveur d'Ennio Morricone. Mais, comme ses tarifs étaient prohibitifs, je me suis alors retourné vers Quincy Jones. Il aurait vraiment voulu tenter l'expérience. Malheureusement, nous n'avons pas pu nous entendre sur une date. J'ai donc contacté un compositeur japonais, Honda Toshiyuki, avec lequel j'avais travaillé à l'époque de **Shin Kujaku-O**. Je savais qu'il saurait écrire un thème et une chanson jazzy. Je voulais que l'ambiance de **Metropolis** ressemble à celle du Manhattan idéalisé des années cinquante, car, dans ma jeunesse, cette image des USA représentait une sorte de Paradis. Honda Toshiyuki est parfaitement parvenu à explorer les variantes musicales caractéristiques de cette époque ce qui, à la vision du film, renforce encore le sentiment qu'a le spectateur de voyager dans le temps...

La manière atypique dont vous parlez de la religion et dont sont dessinés les personnages avait-elle comme objectif de renforcer l'aspect universel, et pourtant fondamentalement exotique, du film ?
C'est exact. Sur le plan ésotérique, je me suis basé sur la culture mésopotamienne, car je savais que tout le monde la connaissait et qu'elle est à l'origine de nombreux mythes. Je voulais donner une connotation religieuse à mon film sans pour autant prendre parti pour aucun des grands cultes monothéistes.
En ce qui concerne le design des personnages, il est vrai qu'en général l'animation japonaise véhicule des stéréotypes dont je souhaitais m'émanciper. Je suis donc resté cohérent avec le style de Tezuka, qui est beaucoup plus riche qu'on le croit. J'ai aussi apporté une touche de réalisme en dotant les héros d'une grande variété de caractéristiques physiques.

Vous êtes désormais considéré comme l'héritier d'Osamu Tezuka. Que cela vous inspire-t-il ?
Cela m'embête. Je veux être clair : je ne suis pas l'héritier de Tezuka. Certes, quand je confectionnais sous ses ordres des épisodes d'***Astro le petit robot*** et du ***Roi Léo***, j'étais l'un des plus jeunes réalisateurs de la profession. J'ai beaucoup d'estime pour Tezuka et j'ai énormément appris à son contact. Je le compare souvent à Isaac Asimov, car il fut un conteur visionnaire mais aussi un formidable technicien. Si la filiation me flatte, force est de constater que l'œuvre de Tezuka est très différente de la mienne.

Comment réagissez-vous lorsque Hayao Miyazaki affirme que Tezuka a tué la « japanime » en lui imposant des critères de qualité d'animation très bas ?
Le mercantilisme accouche de bonnes et de mauvaises choses. Monsieur Miyazaki est libre de s'exprimer, mais s'il doit le faire, il devrait garder le sens des réalités. De nombreuses séries de Tezuka ont été diffusées à la télévision et parmi elles, certaines possédaient un niveau technique douteux. Mais ces œuvres ont amusé le public. Si je peux avancer un argument excessif, je pense que l'animation japonaise est devenue célèbre dans le monde grâce aux séries, qui sont toujours produites dans des conditions difficiles. À la télé, sauf exception, les budgets sont minables. Faut-il pour autant empêcher les gosses de voir les serials qu'ils aiment ? Si un adulte responsable ne veut pas montrer un film à ses enfants en raison de ses défauts, c'est à lui de choisir les mots pour que sa progéniture le comprenne, ce n'est pas aux artistes de se censurer. Je pense qu'il est sain de vivre dans un monde où la lumière et les ténèbres coexistent. Un pays où subsisterait seulement des choses de « bonne » qualité serait à mon avis, et comme l'a dit Huxley, très malsain. Regardez dans le cinéma, il y a d'excellents films de divertissement qui côtoient des « navets » parlant avec beaucoup de finesse de l'humanité. Dire qu'Osamu Tezuka a tué l'animation japonaise est arrogant. Ce n'est même pas une critique. Monsieur Miyazaki a beaucoup d'influence aujourd'hui. Il devrait

donc, comme l'explique son dernier film, faire attention et envoyer des messages qui possèdent plus de logique.

Vous venez de me parler d'Huxley, l'auteur du* Meilleur des mondes. *C'est amusant parce que j'ai l'impression qu'au-delà d'une digression autour du manga de Tezuka et du monument de Fritz Lang,* Metropolis *a surtout été l'occasion de traiter d'obsessions issues de la littérature de science-fiction.
J'aime beaucoup Isaac Asimov, j'ai lu presque toutes ses nouvelles et ses romans. Même si Tezuka l'a fait avant lui, il a traité dans le magistral *Robot of Dawn* de l'amitié unissant un policier et un robot. Je pense qu'il s'agit d'un concept très intéressant, parce qu'en dépit de toutes leurs différences, le flic et l'androïde possèdent un point commun prépondérant : ils sont tous les deux marginalisés par la société et en quête de réponses, l'un à cause de son métier et l'autre en raison de son état. D'autre part, ils sont également au cœur des révolutions secouant les pays industriels, l'un en étant le régulateur, l'autre l'instigateur... Mais, bien que les œuvres d'Asimov m'aient profondément marqué, je n'ai pas cherché à m'en inspirer consciemment. De même pour Philip K. Dick. Je respecte beaucoup l'univers de **Blade Runner** comme l'a montré Ridley Scott, mais le personnage de Rock, qui n'existe pas dans le manga de Tezuka, n'a pas été pensé comme un alter ego du héros joué par Rutger Hauer, même si lui aussi traque sans pitié les robots. Enfin, je ne me suis pas du tout inspiré du film de Fritz Lang.

Pourtant il reste dans votre* Metropolis *plus que des plans gimmicks de l'œuvre de Fritz Lang. Je pense notamment à la thématique de la filiation et surtout à l'emploi identique que vous faites de la lumière...
C'est vrai. J'aime tous les films de Fritz Lang, que je visionne régulièrement. Il avait une imagination extraordinaire. Je dois modestement avouer que mon travail est imprégné du sien tant il est vrai que durant toute ma carrière, et pas seulement pour **Metropolis**, je me suis constamment inspiré de son traitement des ténèbres et de la lumière. Cette opposition est un facteur déterminant du cinéma, qui est le seul média capable de faire coexister ces deux notions en leur rendant tout leur éclat. Aujourd'hui, le septième art montre uniquement la lumière. Moi, par opposition, j'essaie de faire fusionner ombres et lumières jusque sur le plan symbolique. Par l'emploi de la musique notamment. Lors du final, *I Can't Stop Loving You* (Ray Charles) a comme fonction d'étouffer le bruit de la destruction de la métropole tout en parlant explicitement de la naissance d'un amour au moment même où toutes les choses sur lesquelles il est construit s'écroulent. Par contre, concernant la filiation, il s'agit juste d'un sujet qui me semblait particulièrement adéquat dans ce contexte : l'adaptation d'une œuvre majeure du Père de l'animation et des mangas au Japon.

L'émancipation est aussi un thème de* Metropolis*... Mais n'est-ce pas paradoxale, toute cette débauche d'énergie et d'inventivité mise au service de la destruction ?
Si, et c'est justement cela qui est intéressant. L'homme a, dans sa psychologie, son inconscient, des pulsions de destruction qui sont enfouies. On démolit toujours les anciens mythes pour donner naissance aux nouveaux. Pour moi, l'imagination et la destruction sont liées. D'autre part, on ne peut pas traiter de la régénération si on aborde pas d'abord le thème de la désagrégation. Je ne crée pas seulement pour détruire, mais surtout pour innover. **Metropolis** en est la preuve. Pour exposer l'ampleur du désastre qui se joue dans le film, il a fallu au préalable que la ville soit montrée sous tous ses aspects. C'est là qu'interviennent les images informatisées permettant d'obtenir des angles de prises de vues et une profondeur de champ impossibles à obtenir autrement. Le plus difficile fut de marier les effets obtenus par ordinateur à des images réalisées manuellement sur plus de 150 000 cellulos. Notre but était de donner du sens à chaque image, de manière à ce que les décors deviennent un élément de la narration aussi important que les dialogues. C'est en cela que l'animation est supérieure au cinéma en prises de vues réelles : chaque image peut avoir la même intensité, la même densité qu'une toile de maître. Bien sûr, on atteint jamais cette perfection, mais on doit essayer de tendre vers elle...

Comment comparez-vous le métier de réalisateur « classique » et celui de metteur en scène d'animation ?
Les deux professions sont fondamentalement identiques, à une différence près. Le réalisateur « live » travaille avec un directeur de la photographie qui s'occupe de la lumière, un cadreur, une régie, une script... Un réalisateur de films d'animation peut beaucoup moins déléguer. Il est totalement responsable pendant toute la durée de la production d'une équipe de plusieurs centaines de personnes. Je pense sans flagornerie que c'est une tâche plus compliquée...

Vous aviez déjà travaillé avec Katsuhiro Otomo sur* Harmaggedon, *un film dont le thème central est aussi la destruction d'une cité par un danger venant du ciel...
Nous pensons tous les deux que chaque grande ville donne naissance à sa propre culture. Nous ne voulions pas que dans **Metropolis**, le mal vienne du sous-sol, cette idée est trop réactionnaire. Par exemple, dans un film policier, lorsque le malfaiteur s'enfuit, il grimpe toujours au sommet de l'édifice dans lequel il est emprisonné. Arrivé en haut, soit il est capturé, soit il meurt après une longue chute le ramenant d'où il vient. Comment interprétez-vous cela ? Avec Otomo, nous voulions que la menace vienne des cieux. J'ai trouvé intéressant de placer la bonté au cœur des ténèbres et la vilenie en pleine lumière. Le mal qui se terre est moins insidieux que celui agissant au grand jour.

Pourquoi le sentiment d'emprisonnement imprègne-t-il tout le film ?
Comme **Metropolis** conte l'histoire du déclin d'une dictature, j'ai souhaité que la pellicule soit embaumée par le parfum âcre de la captivité. Pour représenter physiquement cette idée, j'ai fait dessiner des bâtiments et des murs gigantesques recouverts d'inscriptions. Je pense que le symbole est éloquent...

Propos recueillis par Bertrand ROUGIER

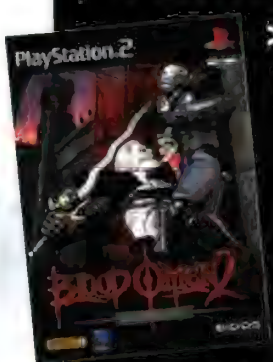
À L'OCCASION DE LA SORTIE DU FILM LE 19 JUIN

JEU GRATUIT

BLADE II

92 LOTS À GAGNER

- > 12 PLACES DE CINÉMA POUR 2 PERSONNES
- > 10 JEUX VIDÉO BLOOD OMEN II
- > 10 PAIRES DE LUNETTES
- > 15 TEE-SHIRTS À L'ÉFIGIE DU FILM
- > 15 CASQUETTES BLADE II
- > 30 AFFICHETTES DU FILM



EIDOS INTERACTIVE
eidos.com

COCHEZ LA BONNE RÉPONSE ET RENVOYEZ LE COUPON À L'ADRESSE SUIVANTE : **MAD MOVIES** - JEU BLADE II - 17 RUE RODIER, 75009 PARIS

NOM PRÉNOM ADRESSE

CODE POSTAL VILLE TEL

QUESTION : QUEL EST LE NOM DU RÉALISATEUR DE BLADE II ?

☐ A/ DAVID S. GOYER ☐ B/ RAFIKO DEL DJOUMO ☐ C/ GUILLERMO DEL TORO

Extrait du règlement : Jeu gratuit sans obligation d'achat, organisé du 10/06/2002 au 19/06/2002 par CPF, ouvert à toutes les personnes résidant en France métropolitaine, à l'exception des membres du personnel des sociétés organisatrices et des membres de leur famille. Un seul bulletin de participation par participant et par foyer (même nom, même adresse). Les participants doivent renvoyer ce bulletin de participation ou un bulletin de participation recopié sur papier libre, avec leur nom, prénom et adresse avant le 19/06/2002 (le cachet de la poste faisant foi), à l'adresse suivante : **Mad Movies/CPF 17 rue Rodier 75009 Paris.** Les réponses illisibles, incomplètes ou raturées seront considérées comme nulles. Le tirage au sort sera effectué en public le 21/06/2002 à midi au siège du magazine, 17 rue Rodier, 75009 Paris.
Les gagnants des lots seront déterminés par les 92 premières bonnes réponses reçues avant la clôture du jeu et seront prévenus par courrier ou par téléphone. Lots à gagner : **12 places de cinéma pour 2 personnes, 10 jeux vidéo Blood Omen II, 10 paires de lunettes, 15 tee-shirts, 15 casquettes et 30 affichettes du film.** Il n'est pas prévu d'échange ni de contrepartie financière pour chacun des lots gagnés. La société Custom Publishing France ne peut être tenue pour responsable des pertes ou retards de courrier pour les réponses ou les lots envoyés par voie postale, ni des lots gagnés, ni des conséquences liées à l'utilisation des produits gagnés. Tous les frais de participation au jeu (envoi des bulletins de participation et de demande de règlement) seront remboursés sur la base du tarif lent en vigueur (base 20 g) sur simple demande écrite adressée au journal avant le 19/06/2002. Conformément à la loi Informatique et Libertés, les participants disposent d'un droit d'accès, de rectification et de retrait des informations les concernant. La liste des gagnants sera publiée dans le numéro de juillet de Mad Movies.

Madgazine

DVD · VIDÉO · TÉLÉ · MANGA · JEU VIDÉO · GOODIES · LIVRES

L'invasion Star Trek en DVD

sommaire

#74 DVD
Plusieurs générations de **Star Trek** connaissent les honneurs du DVD, Brian De Palma aussi, au détour d'une collection qui regroupe ses 4 meilleurs films, tout comme le petit sorcier malicieux de Chris Columbus, le chevalier rock'n roll de Brian Helgeland et les vampires dégénérés de Roberto Rodriguez. Pour les plus curieux, quelques inédits parmi lesquels le taré **Skinned Alive** et le slasher Paranoïd viennent compléter notre sélection du mois.

#80 TÉLÉ MANIAC
Ouvertement exposée dans la série *Smallville*, l'adolescence de Clark Kent, alias Superman, a déjà ravi plusieurs millions de téléspectateurs américains. À quand une diffusion en France ?

#81 ANIME NATION
À l'occasion de la sortie du **Metropolis** de Rintaro, le scénariste Katsuhiro Otomo nous dévoile la genèse de ce manga atomique adapté de l'œuvre de Tezuka.

#82 PLAYMAD
Après avoir attendu que vous découvriez le jeu par vous-mêmes, on se décide enfin à vous dire tout le bien qu'on pense de **Metal Gear Solid 2 : Sons of Liberty**, une bombe de chez bombe !

#84 TOP GOODIES
De la poupée éditée dans les années 70 par Mego jusqu'aux figurines produites par Toy Biz pour la sortie du film, nous vous dressons une liste de tous les jouets consacrés à Spidey.

#85 SANG D'ENCRE
Le nouveau pavé du grand Stephen King, la suite de la nouvelle bédé de Jodorowsky, encore de la bédé avec un *The Crow* français et bien sûr, la rubrique fanzine.

DUEL AU SOMMET (STAR TREK VS. BABYLON 5)

AVEC LES SORTIES SIMULTANÉES DE LA PREMIÈRE ADAPTATION DE LA SÉRIE *STAR TREK* EN DVD (EN DIRECTOR'S CUT, SIOUPLAIT !) ET DE LA PREMIÈRE SAISON DE LA SÉRIE DÉRIVÉE *NEXT GENERATION*, IMPOSSIBLE DE FAIRE L'IMPASSE SUR L'UNIVERS CRÉÉ PAR GENE RODDENBERRY. MIEUX ENCORE : LA SORTIE D'UN ÉPISODE DE *BABYLON 5*, SÉRIE CONCURRENTE, NOUS PERMET DE TRACER UN RAPIDE COMPARATIF QUI VIRE À LA CANONISATION DE KIRK, SPOCK, PICARD ET CONSORTS. STAR TREK **FOREVER !**

La SF est le genre de tous les possibles, celui qui permet à des cinéastes créatifs d'extrapoler sur la marche du monde. Or depuis 20 ans, comme marqué par les visions définitives de **Blade Runner** ou de **Videodrome**, dans lesquelles l'avenir de la Terre ne se pensait qu'à travers sa dérive fasciste et/ou son libéralisme déshumanisé, le cinéma de SF, s'il est resté une mise en garde nécessaire, a perdu sa capacité à imaginer, à proposer autre chose qu'une vision déterministe de l'histoire, laissant aujourd'hui à l'heroïc fantasy le soin de mettre en avant ce qui faisait sa force : le rêve, l'imaginaire, l'utopie. Heureusement, seule contre tous, la saga **Star Trek**, au cinéma comme dans un coin de la petite lucarne, a su faire acte de résistance (n'ayons pas peur des mots !) pour poser la première les jalons d'une reconquête de l'homme dans sa capacité à créer, à imaginer et à espérer. C'est donc avec une joie non dissimulée qu'on peut déclarer ce mois de Mai période bénie pour les Trekkies de l'hexagone. Car le monde du DVD rend enfin justice, après des années de mépris, à la plus intelligente des épopées spatiales. Tout d'abord avec la sortie de l'extraordinaire director's cut de **Star Trek le film** en DVD double disque. Remonté, remasterisé et doté de nouveaux SFX surprenants, le film retrouve une seconde jeunesse sous la supervision de Robert Wise lui-même (pourtant proche de l'âge canonique !). Exemplaire, le DVD propose aussi plusieurs commentaires audio et trois documentaires

qui expliquent, avec un brio qui ravira même les néophytes, les origines de ce projet audacieux dont la finesse du récit est à la mesure de sa spectaculaire puissance évocatrice.

Seconde raison de se réjouir : ***Next Generation*** **(*STNG*)**, série dérivée de l'univers **Star Trek**, voit sa première saison, lancée en 1987, sortir dans un luxueux coffret contenant 7 disques et quelques making-of. On regrettera juste qu'aucune explication sur les dix ans de galère qui l'ont précédée ne soit présente. Des informations qui se trouvent pourtant sur le DVD de **Star Trek le film** et qui mentionnent l'hésitation de la Paramount, les déboires d'une série avortée intitulée ***Phase 2***, ou encore le refus de diffusion des grands networks. Composée de sept saisons (la dernière, d'une qualité sans équivalent, est un monument de télé !), ***STNG*** se situe 75 ans après les aventures du capitaine Kirk et propose un concept similaire : l'exploration spatiale avec un nouvel équipage. Mais si c'est un vrai carton aux USA, en France, le public bloque une nouvelle fois sur les pyjamas moulants et boude la série au profit de sa concurrente ***Babylon 5***, créée en 1994 par J. Michael Straczynski (***Twilight Zone***), qui raconte la vie d'une station spatiale, dernier bastion pacifique au sein d'une guerre intergalactique. Mais attention, l'épisode qui sort ce mois-ci n'est pas le pilote de ***B5*** mais un téléfilm intitulé ***Au commencement***, qui fut tourné après le début de la série, et qui en narre les origines.

Ce qui nous amène à remettre les pendules à l'heure. Si les français préfèrent ***B5***, c'est soi-disant en raison du réalisme accru de la série ou de ses intrigues politico-stratégiques. Damned ! C'est mal connaître **Star Trek** que d'affirmer cela ! Le problème est que la première saison de ***STNG*** fut diffusée en France cinq ans après sa création, au moment où ***B5*** et ses superbes effets spéciaux débarquaient sur Canal+. Le choc fut donc rude pour ***STNG***, qui ne trouva ses marques qu'à partir de la troisième saison, et qui fut victime en France d'un décalage malencontreux.

Car ***STNG*** avait pourtant vite laissé tomber l'exploration spatiale tendance baba-cool. Sans jamais perdre l'humanisme et les considérations métaphysiques qui l'animaient, elle devenait, avec l'arrivée de la menace Borg (des aliens à la pensée unique qui assimilent des planètes entières !), une série politique, stratégique, où les enjeux psychologiques sont conditionnés par les affres de la guerre. Une vision soudain plus sombre de l'avenir, qui fut relayée par la série suivante, ***Deep Space 9*** (dans une station spatiale ! Tiens, tiens...), diffusée aux USA en 1993, soit un an plus tôt que ***Babylon***

Ci-dessus : l'équipe de Star Trek : Next Generation au grand complet, avec le Capitaine Jean-Luc Picard (Patrick Stewart) à sa tête. Quelques extra-terrestres récurrents de la série Babylon 5 et l'incontournable Enterprise, tel qu'on peut le voir dans Star Trek le film.

5 ! De là à dire que ***B5*** a pas mal pompé sur ses prédécesseurs, et que ***STNG*** a payé le prix de diffusions françaises chaotiques, il y a un pas que je franchis allègrement ! *(attention à la marche... - ndlr)*

En réalité, malgré des postulats différents (l'équipage de ***STNG*** découvre la guerre, celui de ***B5*** tente d'y survivre), malgré des univers opposés (cérébral et hi-tech dans ***STNG***, violent et délabré dans ***B5***), les deux séries avaient une vision similaire du futur. Au sein d'une SF guerrière, où l'utopie se confronte toujours aux échecs de la réalité, elles ont promu toutes les deux, à travers des scénarios exemplaires, la quête d'un humanisme sincère et intelligent, qui interroge l'identité de l'homme et sa morale, là où le cinéma de SF, entre cynisme et putasserie, ne met souvent en scène que sa déchéance...

Captain Yannick DAHAN

DVD ZONE 2 ÉDITEURS : PARAMOUNT (**STAR TREK**) ET WARNER (***BABYLON 5***). TRANSFERT 2.35 (16/9 SUR **STAR TREK THE DIRECTOR'S CUT**) 1.85 (16/9 SUR ***BABYLON 5***) ET 1.33 (4/3 SUR ***NEXT GENERATION***). SON : 5.1 (VO ET VF) ET MONO (VF SUR ***NEXT GENERATION***). SUPPLÉMENTS (VOST) : 3 MAKING OF - 2 COMMENTAIRES AUDIO - 16 SCÈNES COUPÉES - STORYBOARD - BA - SPOTS TV (SUR **STAR TREK THE DIRECTOR'S CUT**) - 3 DOCUMENTAIRES (SUR ***NEXT GENERATION***).

Chevalier

DE BRIAN HELGELAND

C'est avec une dent en moins que Brian Helgeland nous présente les suppléments de ce DVD, comme si, d'une certaine manière, il déflait la logique qui voudrait qu'il apparaisse tel un poseur tentant de moderniser un genre engoncé dans certains principes. La vérité reste que **Chevalier** n'est pas tant un film moyenâgeux qu'un teen-movie ou encore une comédie musicale. La pluralité des genres ici abordés, et la totale interaction entre chaque, représentent un tour de force pourtant peu relayé par la presse au moment de la sortie du film. Toujours avec ce souci de ne pas se mettre en avant, Helgeland balaye toute tentative d'explication rationnelle, notamment lorsqu'il évoque la fois où un critique inspiré est venu lui rappeler que Queen, au cas où il l'aurait oublié, n'existait pas encore au Moyen-Âge. Amusant également de constater qu'il est secondé dans cet exercice vocal par l'acteur Paul Bettany, interprète de son alter ego à l'écran qui, tout comme lui, parvient à faire avaler des couleuvres à son public. Cela dit, les dites couleuvres sont clairement expliquées au travers des diverses featurettes. Le film étant parfait dans son déroulement narratif, on comprendra que les scènes coupées n'apportent que très peu d'intérêt à l'intrigue, si ce n'est d'autres touches d'humour particulièrement cocasses et la présence d'Olivia Williams (Mme Bruce Willis dans **Sixième sens**). Bref plus qu'un très bon film : la confirmation d'un auteur dont on avait largement aperçu le potentiel auparavant... Et ça, ça n'a pas de prix !

S.M.

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : GAUMONT COLUMBIA. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRE AUDIO - SCÈNES COUPÉES - MAKING-OF - FEATURETTE HBO - CLIP VIDÉO - BANDES ANNONCES - FILMOGRAPHIES.

Films de potaches

(COFFRET **FLIC DE BEVERLY HILLS** ET **RUSH HOUR 2**)

Au fur et à mesure que le temps passe, on peut constater que le buddy-movie reste un genre éminemment populaire, bien que sa formule n'ait pas changé d'un pet. Et bien évidemment, on attend encore le chef d'œuvre du genre, les bons films dans cette catégorie étant souvent de faux buddy movies (voir le travail de Shane Black pour s'en convaincre). Malgré tout, on constatera que, malgré les 15 ans qui les séparent, les séries des **Flic de Beverly Hills** et des **Rush Hour** sont traitées avec un certain respect dévédéphile, certainement dû aux résultats du box-office. Bref, vous pouvez toujours attendre une édition collector de **Naissance d'une nation** ou du **Cuirassé Potemkine**, pendant ce temps-là, Martin Brest ou Brett Ratner vont vous convaincre de leur génie. Car le véritable point commun des éditions respectives de ces monuments de filmages télévisuels reste encore l'auto-satisfaction de chacun concernant la qualité supposée de leur travail. Doit-on donc y voir un coup du sort si le public ne s'est pas pris de la même passion pour leur travail respectif dans le domaine du « film d'auteur », à savoir **Rencontre avec Joe Black** ou **Family Man** ? Nan voyons... ne soyons pas si mauvaises langues !

S.M.

DVD ZONE 2 ÉDITEURS : PARAMOUNT ET METROPOLITAN. TRANSFERTS 1.85 ET 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF) ET 2.0 (VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : INTERVIEWS - SCÈNE COUPÉE - FEATURETTES - GALERIE PHOTOS - BANDES-ANNONCES (SUR LE COFFRET). COMMENTAIRE AUDIO - INTERVIEWS - MAKING-OF - FEATURETTES - SCÈNES COUPÉES - BÊTISIER - COURT-MÉTRAGE - FILMOGRAPHIES (SUR **RUSH HOUR 2**).

Les Brumes d'Avalon

D'ULI EDEL

Le royaume est en émoi. Qui sera le prochain roi ? Comment ça, tout le monde s'en fout ? Arrêtez à la fin ! Bref, le royaume d'Avalon se cherche un monarque et des milliers d'hommes croisent le fer lors de multiples batailles qui se succèdent les unes après les autres. Rien n'y fait, aucun zigue assez digne du trône ne semble émerger de ces combats. Réalisé par Uli Edel (**Le Petit vampire** ou encore **Body**, le nanar avec Madonna) d'après un script de Gavin Scott (**Small Soldiers**), **Les Brumes d'Avalon** est avant tout une histoire de femmes, celles qui, dans l'ombre du futur roi Arthur, étaient les vraies forces responsables des événements qui eurent lieu à Camelot. Jolis décors (entièrement tourné à Prague), effets-spéciaux satisfaisants pour une production télé (à mettre au compte de la société australienne Pinnacle Studios, déjà responsable de ceux de *Rose Red*, la série consacrée à une maison hantée et écrite par Stephen King) et casting féminin plutôt séduisant (Anjelica Huston, Joan Allen ou encore Juliana Margulies, la belle brune d'*Urgences*), cette mini-série est avant tout réservée à ceux qui connaissent bien la légende, car les néophytes vont galérer pour comprendre tous les enjeux de l'histoire.

En gros, si vous n'êtes pas Cédric Delelée, vous pouvez disposer.

Alexandre BUSTILLO

DVD RÉDI ! USA. 2000. RÉAL. : ULI EDEL. INT. : ANJELICA HUSTON, JOAN ALLEN, JULIANA MARGULIES, EDWARD ATTERTON, MICHAEL VARTAN... TRANSFERT 4/3. SON : 5.1 (VF ET VO). SUPPLÉMENTS : SCÈNES INÉDITES - GALERIE DE PHOTOS - STORYBOARDS - ARBRE GÉNÉALOGIQUE - CONCEPTION DES COSTUMES. DIST : WARNER

DISPONIBLE EN VHS ET DVD

GEORGE LUCAS IN LOVE Saluons l'initiative de l'éditeur qui, en ces temps d'actualité starwarsienne, prend le court-métrage **George Lucas in Love** comme excuse pour nous proposer une mini-anthologie de courts-métrages récents dans une édition DVD proposant également making-of et commentaires audio. Si le titre phare reste une parodie tout à fait amusante nous montrant un George Lucas, encore étudiant, évoluer dans un univers qu'il transposera plus tard en space-opera, ne faisons pas l'impasse sur les autres titres qui s'imposent comme autant d'erreurs de jeunesse prometteuses dans divers genres variés : le film de sabre japonais (**Samurai**), le film d'action bourrin (**Marie**, oui le titre cache bien son jeu), le fantastique onirique (**Vestiaire obligatoire**) ou encore l'animation en synthèse (**Mr Clean**). Et trois des films proposés ici sont français : Cocorico ! Bref, pas forcément des perles mais peut-être bien de quoi nous assurer une belle relève pour le cinéma de demain... (Cine-Courts)

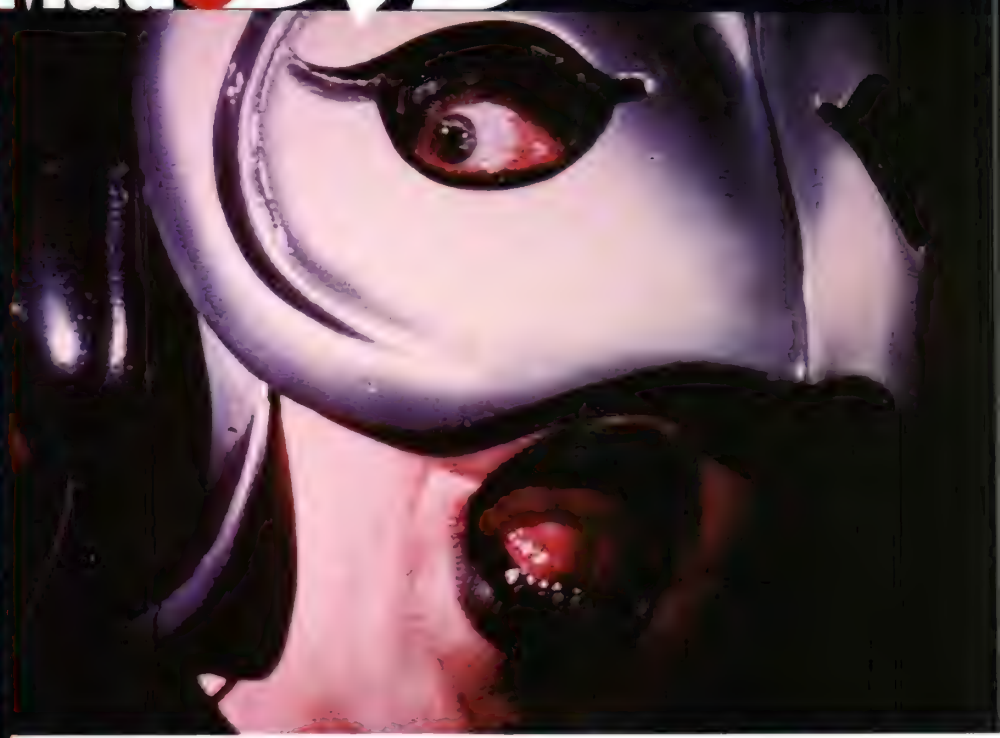
L'ÂME DES GUERRIERS 2 **L'Âme des guerriers** ayant été un carton dans son pays d'origine, le voici maintenant pourvu d'une séquelle plutôt particulière, puisque très orientée action. On préférera la dynamique dramatique du premier opus, bien plus propice à décrire la tragédie d'une famille déchirée par un contexte social qui la pousse à renier ses racines. Néanmoins, **L'Âme des guerriers 2** rappelle à quel point le rôle de Jack le musclé reste celui qui collera le plus à Temuera Morrison *(et le rôle de Jango Fett alors ?... bon, okay, ça va Steph, t'énerves pas... - ndlr)*, comme celui de Rocky aura marqué Stallone en son temps. Pas franchement une mauvaise référence... (Studio Canal)

COLLECTION PEPLUM Bonne initiative de ne pas attendre l'ami Dionnet pour ressortir des peplums en DVD mais bon, encore faut-il faire un bon choix dans la sélection. **Deux nuits avec Cléopâtre**, **Les Derniers jours de Pompei** et **Samson contre Hercule** n'étant pas des perles, bien que Serge Gainsbourg apparaisse dans ce dernier. De plus, si on prend en compte l'état des copies, qui frise celui d'une vieille VHS passée dans la machine à laver, on se dit que finalement, on va peut-être attendre l'ami Dionnet. Dommage, les intentions étaient là... (Sony Music)

BLUE STEEL La rencontre entre deux femmes explosives ne pouvait qu'aboutir à un résultat percutant. Bien que le script de **Blue Steel** tape franchement dans le commun, le traitement impose par Katryn Bigelow (**Aux frontières de l'aube**) et sa propension à magnifier Jamie Lee Curtis (à la rédaction, deux mâles sur trois l'épousent direct, quand elle veut) débouchent sur un véritable choc électrisant, dont l'esthétique proprement eighties n'a toujours pas pris une ride. Bien moins réussi qu'un **Manhunter** certes, mais sans fard. Dommage que l'édition ne propose aucun supplément. (Opening)

MEURTRE EN SUSPENS John Badham est un génie. Ah si, on insiste ! Avec **Meurtre en suspens**, il annihile le concept du film (suspense en temps réel) en moins de temps qu'il ne lui en faut pour l'installer, par l'entremise d'un rêve placé comme une sorte de rebondissement dès les premières minutes du film. Christopher Walken peut bien nous faire son petit pas de danse, rien n'y fait, le film est foutu, kaput ! Il reste un grand film contemporain à faire sur le sujet et on l'attend toujours. (Paramount)

Mad DVD



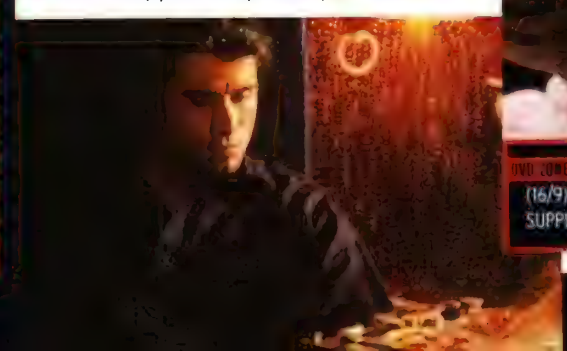
COLLECTION **DE PALMA**

(FURIE, PHANTOM OF THE PARADISE, BLOW OUT ET PULSIONS)

Au moment même où il est possible de découvrir son dernier opus en salles, le sieur De Palma fait l'actualité DVD avec la sortie de quatre de ses titres parmi les plus plébiscités. Le réalisateur ne s'impliquant pas dans la transposition de ses œuvres sur disque versatile, cela donne des résultats aléatoires. On se rappellera d'une très belle édition de **Carrie** sortie à l'automne dernier, réplique quasi-exacte d'un zone 1 particulièrement réussi. Ici, on aura pas la même chance, notamment avec **Pulsions** dont la totalité des suppléments se sont perdus en traversant l'Atlantique. Exit les documentaires de Laurent Bouzereau et le comparatif entre les deux versions du film, celle classée R et celle Unrated. Sur ce dernier supplément, on comprend pourquoi, tant l'éditeur se couvre de honte en reprenant le master anglais, nous privant ainsi de la version complète du film, celle que le public français a toujours connu ! Pour résumer : au moment même ou le film débarque sur un support de conservation, inutile de le conserver puisque ce n'est pas la version que l'on connaît ! Bref, pour reluquer les plans de chatte fendue d'Angie Dickinson ou encore les méchants coups de rasoir du Docteur Elliott, on se rabattra sur le zone 1. Par chance, les trois autres titres sont présentés en version intégrale, merci pour eux. Mais là encore, le résultat est plus qu'aléatoire en ce qui concerne l'état de la compression. Ainsi, le DVD de **Furie** compte parmi ce qui se fait de pire en matière de rémanences : le moindre mouvement de caméra (et Dieu sait s'il y en a chez De Palma !) provoque littéralement un déchaînement granuleux qui pourrit le visionnage. **Blow Out** s'en sort un peu mieux que son homologue zone 1 à ce niveau, notamment grâce au transfert Pal, mais on se demande encore pourquoi l'éditeur n'a pas jugé bon de rajouter les bonnes œuvres que Bouzereau n'a pas pu y inclure par manque de temps. Reste **Phantom of the Paradise**, présenté dans une copie resplendissante qui permet de redécouvrir le film sous son angle le plus pur, au format, et même avec une V.F. carrément hilarante. Bref, une sacré claque, comme à chaque vision ! Si seulement on pouvait nous servir les autres sous la même forme...

S.M.

DVD ZONE 1 ÉDITEUR : FPE. TRANSFERTS 1.85 ET 2.35 (16/9). SON 4.0 ET 2.0 (VO) ET 2.0 (VF). SUPPLÉMENTS : BANDES ANNONCES.



THE CROW

D'ALEX PROYAS

À une certaine époque, il était question que **The Crow** fasse l'objet d'une superbe édition révélant très précisément ce qu'aurait dû être le film avant les remaniements occasionnés par le triste decès de Brandon Lee sur le plateau du film. Le réalisateur Alex Proyas, que la tragédie a beaucoup touché, s'était assuré en quelque sorte d'avoir l'assentiment de Miramax/Dimension pour sortir l'édition ultime en même temps qu'un vibrant hommage à la star disparue. Un contrat a même été mis en place afin que sa participation ne soit prise en compte qu'à partir du moment où il avait le droit de regard le plus strict concernant ce DVD. À la vision des suppléments proposés ici, on comprend bien que cette édition n'est pas celle qu'il avait en tête. C'est pourquoi il n'apparaît ni dans le commentaire audio, ni dans les featurettes. En lieu et place du réalisateur, on retrouve donc Jeff Most (producteur) et John Shirley (scénariste). On y perd forcément au change et le second se retient franchement de parler, de manière symbolique probablement, puisque c'est lui qui aura revelé la discorde au sujet de cette edition dans une interview donnée sur le Net. Les trois scènes coupées sont en fait des « extended » de scenes déjà presentes dans le film et qui changent sensiblement le ton d'ensemble, le faisant encore plus sombrer dans la dépression. On retiendra la scène où Draven, fraîchement ressuscité, partage la souffrance d'une jeune victime de la nuit du Diable et également un montage plus violent du gunfight final. C'est au détour de quatre plans présents dans le clip de plans coupés que l'on aperçoit furtivement quel film **The Crow** aurait dû être. Au sortir de sa tombe, Draven tombe sur une figure énigmatique et cadavérique que le script designait comme le Skull Cowboy (interprété par cette bonne trogne de Michael Berryman), un personnage déjà présent dans le comics. Toute une intrigue secondaire était mise en place durant laquelle le Skull Cowboy servait de guide spirituel à Draven (c'est d'ailleurs lui qui lui enverra le corbeau) jusqu'à ce que ce dernier s'en détache violemment. On regrette que Proyas n'ait pas encore les épaules assez solides pour avoir pu imposer son édition spéciale et on maudit les décisionnaires consensuels de chez Miramax pour ce manque de respect envers les nombreux fans qui ont fait le succès de ce film. Par-dessus tout, une énième vision du film nous rappelle à quel point l'on regrette vraiment la disparition prématurée de Brandon Lee, ce putain de matin du 31 mars 1993. Vaya con Dios, mec...

S.M.

DVD ZONE 2 : ÉDITEUR : BUENA VISTA. TRANSFERT 1.85 (16/9) SON 5.1 (VO ET VF) ET DTS (VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRE AUDIO - INTERVIEW DE JAMES O'BARR - SCÈNES COUPÉES - CLIP DE PLANS - GALERIE DE DESSINS ET D'AFFICHES - STORYBOARDS - FEATURETTE.

Mortal Kombat Conquest

DE REZA BADIYI

Notre monde est en danger. Comment ça, tout le monde s'en fout ? Et bien sachez que le très méchant Shao Khan, déjà présent dans **Mortal Kombat 2** (Granger's Approved), remet le couvert et semble bien décidé à prendre sa revanche. Le dieu de la foudre Rayden (Jeff Heek, qui n'a pas le charisme animal, ni l'audace et la folie de Christophe Lambert...) et ses potes fighters (une belle brochette de has-been composée de Paolo Montalban, Daniel Bernhardt et Kathleen Kinmont) vont donc devoir à nouveau foutre une bourre aux puissances des ténèbres.

Que dire sur ce téléfilm dont le seul intérêt réside dans les combats qui, il fallait s'y attendre, sont plus proches de ***San Ku Kai*** que de **Fist of Legend** ?

L'ennui guette rapidement l'amateur de belles empoignades. Quand on pense que 20 millions de Français souffrent d'insomnies et que 6 millions d'entre eux consomment des somnifères, on se dit que **Mortal Kombat Conquest** devrait être reconnu d'utilité publique. Homéopathique, sain et sans danger, ce chef-d'œuvre est donc conseillé à tous ceux qui souhaiteraient retrouver un sommeil réparateur. Économique, il coûte moins cher à faire que **L'Attaque des clones** pour le même résultat. **Mortal Kombat Conquest**, la première location remboursée par la sécu ? Il est temps d'y penser.

Alexandre BUSTILLO

DVD INÉDIT : USA. 2000. RÉAL : REZA BADIYI. INT : PAOLO MONTALBAN, KATHLEEN KINMONT, JEFF HEEK, DANIEL BERNHARDT...TRANSFERT 4/3. SON : 5.1 (VF) ET 2.0 (VO). SUPPLÉMENT : BANDE-ANNONCE. DIST. : TF1.
DISPONIBLE EN VHS ET DVD

Vendredi 13 N° 5 et 6

DE DANNY STEINMANN ET TOM MCLOUGHLIN

Avec la régularité d'un métronome, la Paramount nous assène tous les mois un opus de **vendredi 13**, vous savez, cette série de documentaires sur le jour fatidique où la malchance vous prend pour ne plus vous lâcher : vous vous cassez un ongle, le fisc vous tombe dessus, votre femme vous quitte, vous perdez votre job ou encore, pour oublier tous vos soucis, vous partez fumer des oinjs et copuler comme une otarie au bord d'un lac, et vous tombez sur un gros golio qui vous fend la poire d'un coup de machette bien pensé... Bref, c'était pas de chance. Alors évidemment, quand on arrive au cinquième et sixième opus de cette série, on pourrait croire que c'est aussi passionnant qu'un feu de bois ou un aquarium en vidéo, et pourtant, on aurait tort. Ne serait-ce que parce que le dit golio en question, Jason Voorhees, sait s'y prendre pour vous épicer tout ça. Déjà, le cachottier fait sa star et décide de ne pas apparaître dans **vendredi 13 n° 5 : Une nouvelle terreur**, laissant sa place à un ersatz tout aussi dégourdi que lui. Pas bien, ça ! Heureusement, le voilà de retour, frais comme un pinson, pour **vendredi 13 n° 6 : Jason le mort vivant**, où, le temps d'un générique, le sieur se prend carrément pour James Bond ! N'empêche, on aimerait bien voir un jour en France la version complète de l'opus n° 9 (Jason va en Enfer), carrément plus gore-débilos que celle qui nous a gracieusement été offerte jusqu'ici. Avis aux détenteurs des droits de la chose, d'autant que la sortie en salles d'un **Jason X** se fait plus qu'imminente. Ah oui, on a failli oublier : une telle qualité cinématographique se passe bien évidemment du moindre supplément. Hé, faut pas pousser non plus !

S.M.

DVD ZONE 2 : ÉDITEUR : PARAMOUNT. TRANSFERTS 1.85 (16/9), SON 2.0 (VO) ET 1.0 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS : BANDES ANNONCES.

SKINNED ALIVE

DE JON KILLOUGH

On le sait, depuis **Massacre à la tronçonneuse**, s'aventurer sur certaines routes de campagne aux États-Unis relève du suicide pur et simple. Le réalisateur Jon Killough a bien retenu la leçon du grand maître Tobe Hooper et vient confirmer cet état de fait avec **Skinned Alive**, un petit budget qui vient s'inscrire sans peine dans la grande tradition d'un genre initié par Herschell Gordon Lewis avec **2000 Maniacs**, confirmé en 1974 avec Leatherface et perpétué depuis par des chefs-d'œuvre comme **La Colline a des yeux**, **Mother's Day** et bientôt **Jeepers Creepers**.

La vieille Crawldaddy (Mary Jackson, une habituée du genre déjà aperçue dans **Audrey Rose** et **L'Exorciste 3**), son fils Phink (Scott Spiegel, réalisateur plutôt doué d'**Intruder** et d'**Une nuit en Enfer 2**) et sa fille Violet sont des artisans du cuir qui n'hésitent pas à s'approvisionner en matière première sur les routes et les petits chemins de leur comté. Le jour où le van familial tombe en panne, toute cette jolie famille de cramés du bulbe se retrouve obligée de s'installer dans une petite ville, chez de sympathiques retraités. Mais le business doit malgré tout continuer et les trois psychopathes s'évertuent à dessouder tout ce qui leur passe sous la main afin d'alimenter la tannerie familiale. Pendant que ces deux enfants s'amusent dans un rituel de chair et de sang mêlant ouvertement inceste et nécrophilie, Crawldaddy se fait livrer une panoplie de couteaux par Fedex et les teste aussitôt sur le livreur avant de se faire apostropher par un prédicateur qu'elle s'empresse d'abattre d'un coup de pistolet. Devant tout ce bordel, la ville semble sombrer inexorablement dans le chaos. Seul Paul (un gros beauf local portant l'inscription *« Boycottez Jane Fonda ! Traîtresse de l'Amérique ! Salope ! »* sur son tee-shirt) décide de faire face aux tueurs, s'arme en prenant exemple sur le Clint Eastwood légendaire dessiné par Frazetta pour les besoins de l'affiche de **L'Épreuve de force** (Moïssakis' Approved) et se venge à la mitrailleuse dans la grande tradition de Charles Bronson (Bordas' Approved). Du grand art.

Mais le meilleur reste à venir. Le meilleur c'est **Cut to the bones**, un making-of de 35 minutes à pisser de rire. Réalisé pour 15 000 $, **Skinned Alive** est avant tout un gros film de potes. Tous les participants du making-of s'amusent devant la vulgarité du film, le producteur J.-R. Bookwalter (réalisateur de **Dead Next Door** et de **Witchouse 2** entre autres) s'inquiète des réactions de sa mère, l'acteur Mike Render nous confie qu'il n'a jamais réussi à regarder **Eraserhead** sans s'endormir avant la fin et on apprend que durant le tournage, Scott Spiegel était en plein travail sur le scénario de **La Relève** pour Eastwood. Bref, une belle pagaille orchestrée dans la bonne humeur et la franche camaraderie. Pour finir, sachez que Jon Killough voulait quitter le pays ou se faire passer pour mort après avoir vu son film. Laissons lui le mot de la fin : *« Dommage que* **Skinned Alive** *soit si nul, vu le travail investi ! La scène du strip-tease est la plus réussie. J'aurais dû faire du porno... mais pas avec des humains ! »*

Un apôtre du bon goût, ce Jon !

Alexandre BUSTILLO

DVD ZONE 0 USA, 1989. RÉAL : JON KILLOUGH. INT : MARY JACKSON, SCOTT SPIEGEL, LESTER CLARK, SUSAN ROTHACKER, DES TRIPES, FLOYD EWING... SUPPLÉMENT : CUT TO THE BONES (MAKING-OF). DIST : UNCUT MOVIES. DISPONIBLE UNIQUEMENT EN VHS (VENTE)

UNE NUIT EN ENFER

DE ROBERTO RODRIGUEZ

Cette édition collector présente les mêmes bonus que la sortie du LD qui date maintenant de plus de cinq ans. On retrouve donc le même George Clooney hystérique d'avoir foiré ses prises, les plans coupés de Tom Savini usant avec dextérité de son fouet et le même commentaire audio anarcho-rigolard de la team Rodriguez/Tarantino. On peut saluer leur effort de rendre hommage aux films gore devant lesquelles ils aiment encore se répandre mais, malgré les intentions, un film de potaches reste un film-potache. Bien que le documentaire **Full Tilt Boogie** soit déjà disponible sur le DVD du direct-to-video **Une Nuit en Enfer 2** (de Scott « caméra subjective » Spiegel), l'éditeur a jugé bon de le replacer ici, à raison. En effet, rares sont les œuvres qui traitent véritablement d'un tournage dans toute sa globalité, n'oubliant jamais de présenter le bon, comme le mauvais côté de la chose (déception récente : celui du **Pacte des loups**). On admirera donc le déconneur Clooney, le malin Tarantino, le glandeur Rodriguez (toujours affalé sur une chaise à jouer de la guitare plutôt que de préparer ses plans) ou encore le forcené Lawrence Bender (producteur de la chose) dans sa lutte contre les syndicats, lutte qui aura bien défrayé la chronique hollywoodienne en son temps. On verra les déboires d'une équipe qui travaille d'arrache-pied sans savoir si elle pourra toucher la sécurité sociale et même les déboires amoureux qui se nouent sur le plateau. Bref, une tranche de vie d'un Hollywood qu'on ne nous montre que trop rarement... À voir absolument, si ce n'est pas déjà fait. S.M.

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : BUENA VISTA. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF) ET DTS (VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRE AUDIO – PRISES RATÉES – CLIPS VIDÉOS – GALERIE PHOTOS – FILMOGRAPHIES – FEATURETTES – DOCUMENTAIRE **FULL TILT BOOGIE**.

PARANOÏD

DE ASH SMITH

Slasher du mois en vidéo, **Paranoïd** est un film qui commence plutôt bien. Après un générique du plus bel effet (au style post-**Seven**, peu original certes mais plutôt réussi) bercé par une musique vraiment dérangeante (des instruments à cordes plaintifs, mixés avec des samples de voix apeurées et de grognements), le réalisateur Ash Smith nous gratifie d'un meurtre de toute beauté : après avoir découvert ses parents égorgés dans leur lit, une jeune femme tombe sur le tueur (au look assez réussi, entre la sorcière Sadako de **Ring** et le chanteur Marilyn Manson, caché derrière un masque de métal argenté) qui lui éclate sans ménagement la tête contre un miroir, la traîne dehors comme un sac poubelle, la suspend entre deux arbres pour l'éventrer au couteau de chasse comme un vulgaire lapin. La classe ! Le tout plutôt bien filmé, avec plan-séquence à l'appui. On se dit alors que **Paranoïd** a toutes les chances de devenir un nouveau joyau issu de la vidéo, une perle rare capable de rivaliser avec les plus grands. Hélas non. Le reste est d'une banalité affligeante malgré une

histoire plutôt originale : cherchant à se payer un voyage de fins d'études au soleil, la bande de jeunes habituelle (à quand un slasher avec des grabataires ?) ouvre une maison hantée pleine de faux fantômes et de monstres en plastique. Pour fêter ça, ils partent en virée et ne tardent pas à découvrir une étrange demeure perdue au fond des bois, celle d'un mystérieux assassin qui terrorise la région depuis des années : le tueur de conscience. Les kids en réchappent miraculeusement. Mais le tueur ne compte pas les laisser dévoiler son adresse au monde entier. La traque commence...et se terminera dans la maison hantée.

Partisan du moindre effort, Ash Smith ne se fatigue pas trop derrière sa caméra. Il émerge de son coma le temps d'une séquence et pille ouvertement Carpenter et **Halloween** : il place le tueur et sa victime dans le même plan sans pour autant provoquer leur rencontre puis nous refait la scène du placard au détail près. Le tueur se la coule douce lui aussi (c'est peut-être le réalisateur qui est caché derrière le masque) et ne tue quasiment personne. Il sort lui aussi de sa léthargie, histoire de commettre un deuxième meurtre sympathique (il larde de coups de couteau un branleur, au beau milieu d'une piste de danse, sans que personne ne s'en aperçoive avant de le retrouver agonisant sur un parking et de l'achever à grands coups d'éclats de verre dans la tronche) pour finir par dévoiler son identité dans un whodunit particulièrement incompréhensible. C'est bien dommage tout ça, surtout que Paranoïd nous promettait monts et merveilles dès le début. Pas cool !

DVD INFOS : USA, 2000. RÉAL : ASH SMITH. INT : SHANDA BESLER, SUMMER LAPAN, SHAWN BRIGHT, BRANDON O'DELL... DIST : IMATIM. DISPONIBLE EN VHS ET DVD.

Contes de fées

HARRY POTTER À L'ÉCOLE DES SORCIERS ET LE PETIT POUCET

On aurait pu penser, du fait de son âge canonique, que le conte de Perrault aurait pu être traité avec respect, là où une œuvre récente comme celle de J.K. Rowling, véritable mine d'or certes, aurait pu se faire massacrer par les studios. Inversement à la situation donnée, le film de Chris Colombus s'avère très respectueux du matériau d'origine et se suit même avec un certain intérêt. Académique mais plaisant. Au contraire, le film d'Olivier Dahan pue la prétention auteurisante, en cherchant par tous les moyens à s'approprier le conte au point d'en virer ce qui en fait tout le charme et surtout d'offrir une adaptation plus qu'approximative. La vision des suppléments sur le DVD rendrait d'ailleurs fou n'importe quel être normalement constitué au moment où l'on découvre les cadres riches et précis des storyboards de Loisel et le traitement qui leur est réservé dans le produit fini. Et si en termes d'interactivité, l'édition du **Petit Poucet** s'avère plus agréable à suivre (quoi que le commentaire audio...), c'est bel et bien car celle d'**Harry Potter** n'est franchement pas accessible sans une bonne prise de chou. Pour découvrir les scènes coupées, il vous faudra donc résoudre une énigme pire que la pire de celles que Sherlock Holmes a pu résoudre ! Faudrait préciser aux éditeurs que les zolis menus qui bougent, c'est bien une fois mais après... ça lourde ! Quoi qu'il en soit, on aimerait favoriser (au moins une fois de temps à autre) la fameuse exception culturelle mais pas quand elle se fout de notre gueule à ce point !

Stéphane MOISSAKIS

DVD ZONE 2 : ÉDITEURS : WARNER ET STUDIO CANAL. TRANSFERTS 2.35 ET 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : INTERVIEWS - SCÈNES COUPÉES - VISITE INTERACTIVE DE POUDLARD (SUR **HARRY POTTER**). MAKING OF - SCÈNES COUPÉES - FEATURETTES - INTERVIEW - GALERIE PHOTOS - STORYBOARDS - FEATURETTES (SUR **LE PETIT POUCET**).

French connection 1 & 2

DE WILLIAM FRIEDKIN ET JOHN FRANKENHEIMER

À l'époque où le tout Hollywood commence à se poser de sérieuses questions sur son mode de fonctionnement, en sérieuse perte de vitesse, et sur le succès d'œuvres telle qu'**Easy Rider**, William Friedkin, tout juste issu du documentaire, abonde dans la remise en question avec ce **French Connection** entièrement pensé selon des codes narratifs anti-hollywoodiens. L'approche documentaire offrira précisément un regard neuf sur un genre codifié et permettra aussi quelques morceaux de bravoures comme cette fabuleuse poursuite en voiture enterrant sans peine celle, plutôt timide, d'un **Bullit** sorti trois ans auparavant. D'ailleurs, le documentaire présent sur cette édition explique beaucoup de choses : si elle paraît aussi folle, c'est bel et bien dû aux conditions de tournage imposées par un Friedkin complètement taré qui, se contrefoutant des conditions de sécurité, fit conduire son cascadeur dans des rues non bloquées par l'équipe du film. Pendant ce temps-là, le réalisateur, à la place du mort, s'occupait des prises de vues ! Si l'intéressé reconnaît aujourd'hui son inconscience, voilà bien une des clés de la qualité de ses films au début de sa carrière : l'approche frontale. On regrettera cependant que le second opus, une belle réussite qui n'aura eu que le malheur de faire suite à l'exceptionnelle qualité du premier film, n'ait pas subi le même traitement que son illustre prédécesseur. Mais que cela ne vous empêche pas de vous procurer ce monstrueux coffret !

S.M.

DVD ZONE 2 : ÉDITEUR : FPE. TRANSFERTS 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF) ET 2.0 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : DEUX COMMENTAIRES AUDIO - SCÈNES COUPÉES - DEUX DOCUMENTAIRES - GALERIE PHOTOS - BANDE-ANNONCE (SUR LE PREMIER). DEUX COMMENTAIRES - BANDES-ANNONCES - GALERIES PHOTOS (SUR LE SECOND).

→ par Yannick DAHAN

Smallville

TANDIS QUE SPIDER-MAN CASSE LA BARAQUE DANS LES SALLES AMÉRICAINES, LES TÉLÉSPECTATEURS YANKEES FONT UN TRIOMPHE À *SMALLVILLE*, UNE SÉRIE PAS COMME LES AUTRES SUR L'ADOLESCENCE DE SUPERMAN. ON VOUS LE DIT ET ON VOUS LE RÉPÈTE : LES SUPER-HÉROS SONT DE RETOUR !

Nouvelle série consacrée à Superman, *Smallville* n'a rien à voir avec *Loïs & Clark*. Cette fois, c'est l'adolescence de Clark Kent qui intéresse les créateurs.

On aurait pu croire que le super héros le plus patriote du monde commençait à fatiguer. On aurait pu croire que l'icône créée par Jerry Siegel et Joe Shuster se vendait désormais comme un bidon de lessive, héritier d'une pop culture depuis longtemps galvaudée. On aurait pu croire, malgré des dizaines d'adaptations plus ou moins heureuses, que le pyjama moulant le plus célèbre du monde n'avait plus rien à dire, ni à cacher. On aurait pu croire, enfin, que les galères entourant le projet ciné de Tim Burton, puis celui de McG, allaient mettre un terme aux tentatives de résurrection d'un mythe en apparence dépassé… Monumentale erreur !!

Le 16 octobre 2001, sur le network de Warner Bros, le bellâtre extraterrestre à la mèche rebelle est revenu ! Un mois après la disparition des bannières étoilées trônant au sommet du World Trade Center, la télévision américaine a sorti du grenier les vestiges iconiques de sa gloire passée : Superman ! Et ça ne pouvait pas tomber mieux. Non content de battre tous les records d'audience jamais enregistrés par un pilote (8,4 millions de spectateurs le premier soir !), ***Smallville*** est devenue depuis octobre la série la plus populaire aux États-Unis.

Franchement, au vu des dernières adaptations en date (***Superboy***, ***Loïs & Clark***), une certaine trouille pouvait nous parcourir l'échine. D'autant que le concept de ***Smallville*** n'est en aucun cas de suivre les péripéties du héros à la cape rouge. Non, cette nouvelle série, dont la première saison vient de s'achever, retrace l'adolescence de Clark Kent, alors que ce dernier maîtrise difficilement ses pouvoirs et qu'il continue de s'interroger sur ses origines. L'idée est avant tout de le confronter à des jeunes de son âge et de s'intéresser aux aléas de son intégration (tolérance, droit à la différence, et tutti quanti). De facto, tous les codes inhérents à des séries aussi «trépidantes» que ***Dawson Creek*** ou ***La Vie à cinq***, sont ici récupérés. Les acteurs de ***Smallville*** sont à 98% des tops models, aux brushings impeccables et aux sourires ravageurs. Quant à leurs problèmes existentiels, ils gravitent essentiellement autour du bal de promo. En gros, Clark Kent, benêt et maladroit, est amoureux de Lana Lang, la belle cheftaine des pom-pom girls. Mais Lana, elle, ne jure que par Withney, le capitaine de l'équipe de foot. Damned ! Mais que va donc faire notre Clarkounet ? Rien, parce que papa et maman lui ont dit que ce n'était pas bien de profiter de ses pouvoirs. Heureusement, il reste des méchants en dehors de l'école à qui on peut donner des coups de tatane !

Présenté de la sorte, ***Smallville*** fait peur, d'autant que ces grands moments de psychologie sont effectivement traités de la sorte dans certaines scènes naïves et sirupeuses. Mais il faut aller voir plus loin. Car au-delà de sa volonté d'être un ***Dawson Creek*** fantastique, ***Smallville*** réserve de nombreuses et agréables surprises.

Plutôt que d'utiliser le mythe comme support anodin d'un piètre récit d'ados, la série revient en réalité aux sources du concept Superman pour faire table rase de ce qu'il en est advenu, et ainsi réécrire son histoire sur une page vierge. Le pilote, qui débute avec l'arrivée du vaisseau de Superman sur Terre, est à ce titre éloquent. Le météore qui le protège se disloque dans l'atmosphère et nous assistons, stupéfaits, à la scène d'intro d'**Armageddon** version bourgade du Kensas ! Avec des effets spéciaux impressionnants pour une série télé, ***Smallville*** débute par la destruction totale de ladite ville. Ce qui, du coup, permet aux scénaristes de développer un axiome de départ excellent. Car une vingtaine d'années plus tard, alors que Superman est devenu un ado aux obsessions hormonales prononcées, la population continue d'être témoin d'étranges événements liés à l'impact du météore. Des conséquences tant biologiques (insectes contaminés par la kryptonite), paranormales (une victime du météore peut contrôler l'électricité) que psychologiques. La grande force de la série est ainsi d'avoir conditionné les relations entre tous les personnages en fonction de ce drame fondateur. Ainsi, Superman est indirectement responsable de la mort de nombreuses personnes, comme les parents de sa bien-aimée ! Autre idée-phare : intégrer la famille Luthor à Smallville, et l'impliquer dans la catastrophe du météore. Le jeune Lex Luthor en est victime (ce qui accessoirement le rend chauve !), symbolisant d'entrée son statut de pure nemesis, et non de vilain quelconque. Mieux, pour jouer de leur futur antagonisme, et attiser la tension chez un spectateur qui s'attend forcément à leur confrontation, les créateurs, Alfred Gough et Miles Millar (scénaristes de **Shanghaï Kid**) en ont fait des amis potentiels !

Dépoussiérer le mythe, et penser la série en déjouant les attentes d'un public qui connaît parfaitement la légende, telle est la force de ***Smallville*** qui, progressivement, transforme son postulat orienté ados en récit cauchemardesque à la **American Gothic** (en plus policé certes), où les secrets enfouis d'une petite ville remontent progressivement à la surface pour en égratigner la façade bucolique. C'est sans doute ce qui a permis aux deux créateurs de la série d'être contactés pour écrire le scénario de **Spider-Man 2**…

Internet :
http://www2.warnerbros.com/web/smallville/ledger/home.jsp
Diffusion : inconnue en France.

➜ par Bertrand ROUGIER

Katsuhiro Otomo raconte Metropolis

AVANT MÊME QUE LES PREMIÈRES IMAGES EN SOIENT PROJETÉES, METROPOLIS ÉTAIT DÉJÀ CONSIDÉRÉ COMME UN LONG-MÉTRAGE EXTRAORDINAIRE. EN EFFET, JAMAIS LE NOM D'OSAMU TEZUKA N'AVAIT ÉTÉ APPOSÉ SUR UNE MÊME AFFICHE AUX CÔTÉS DE CEUX DE SES DEUX HÉRITIERS, RINTARO ET OTOMO. NE SERAIT-CE QUE POUR CETTE RAISON, LA GENÈSE DE METROPOLIS, FILM QUI FAIT DÉJÀ DATE DANS L'HISTOIRE DU CINÉMA D'ANIMATION, MÉRITAIT QUELQUES COMMENTAIRES. À CETTE OCCASION, KATSUHIRO OTOMO ENDOSSE SON PLUS BEAU COSTUME, CELUI DU CONTEUR...

« *Metropolis* est un manga d'Osamu Tezuka ayant été pré-publié dans un magazine dès 1947, puis édité en version reliée et cartonnée le 15 septembre 1949. Ce volume d'environ 160 pages était très luxueux. Il était vendu dans une boîte et imprimé en deux couleurs, contrairement aux éditions de mangas monochromatiques. Évidemment, ce livre était très onéreux, environ 4 Euros... en 1949 ! Cette édition était donc destinée à un public appréciant les œuvres de Tezuka. Parmi ces enfants, il y avait Rintaro, mais personne ne pouvait imaginer que 50 ans plus tard, il allait porter cette bédé sur grand écran (rires). C'est à l'époque où il collaborait avec Tezuka chez Muchi qu'il demanda pour la première fois la permission d'adapter *Metropolis*. Mais Tezuka rejeta violemment sa proposition car il considérait que ce manga ne lui appartenait pas totalement, il le jugeait inachevé. Aujourd'hui, son esprit doit certainement hanter Rintaro (rires).

Moi, j'ai découvert l'œuvre d'Osamu Tezuka vers 1960. Je ne saurais dire à quel point ses mangas, que j'aime énormément, ont influencé mes choix de carrière et mon style. Depuis quelques années, je pensais moi-même adapter une de ses bédés, *Metropolis* faisait partie des possibilités que j'envisageais. Lorsque Rintaro a formulé en ma présence, lors d'une émission télé de la NHK consacrée aux films d'action, un souhait identique au mien, je savais qu'il serait apte à concrétiser le projet. Au terme du snow et d'un long entretien informel dans un bar (rires), il m'a demandé d'écrire le scénario.

Nous avions déjà travaillé ensemble, notamment sur **Harmaggedon**, mais je m'étais alors occupé du design des personnages. Il s'agissait de ma première collaboration sur un long-métrage d'animation. Auparavant, je me concentrais sur la réalisation de mangas. Pour **Metropolis**, il fallait évidemment rester très proche du style de Tezuka. Je ne pouvais donc rien apporter graphiquement au film.

Au départ, nous avions décidé avec Rintaro de beaucoup nous éloigner du scénario original. Mais, au final, notre adaptation est plus fidèle que prévue. Bien sûr, nous avons changé quelques noms. Nous avons aussi rapporté le personnage de Rock, qui est une figure emblématique de l'œuvre de Tezuka mais qui n'apparaît pas dans ce manga. Cependant, les idées véhiculées par ce personnage étaient déjà présentes sous d'autres formes dans le *Metropolis* de Tezuka. Tima (nommée Michi dans le manga) n'est plus androgyne. Enfin, Tezuka n'avait pas beaucoup développé le monde souterrain. Il avait construit la ville de manière horizontale, tandis que nous avons opté pour la verticalité. Dans le manga, l'action se déroule en 19XX, alors que le film est sorti en 2001. Nous devions également tenir compte du film de Fritz Lang, diffusé pour la première fois au Japon en 39. En 1947, Tezuka n'avait pas encore vu le chef-d'œuvre de Lang. Il a donc basé son travail sur des petites notes, des détails historiques et des photos. À partir du moment où il a commencé *Metropolis*, on lui donna six mois pour achever sa bédé.

Contrairement à Tezuka, nous avions tout notre temps et nous connaissions très bien notre matériau de base (l'œuvre de Lang et celle de Tezuka) au moment d'entamer l'ébauche du scénario. Lors d'un petit stage de trois jours dans son chalet à la montagne, nous avons décidé de relire uniquement le manga de Tezuka. Rintaro m'a alors dit : « *Je veux qu'il y ait deux mondes dans le film. Celui d'en haut, qui est fasciste, et celui d'en bas, pauvre, donc plus progressiste. Je souhaite également qu'à la fin, ces deux mondes se désintègrent, donc que cette condition sociale disparaisse* (ndlr : cette conclusion est l'antithèse du film de Lang). *À partir de là, tu fais ce que tu veux.* » J'ai donc eu carte blanche. Mais je voulais simplement réactualiser la conclusion de **Metropolis** et conserver l'œuvre hors du temps. Avec Rintaro, nous avons la même conception de la vie et du monde, au point de partager la même passion pour le vin et le Tour de France (rires). On se comprend facilement, même si nous polémiquons des heures durant (rires). Lors de la production du film, le plus difficile fut de rapprocher la qualité d'images informatisées, propres et sans ambiguïté, avec celle des images réalisées manuellement, tout en conservant un style « art déco ». Je connais bien les problèmes posés par l'ordinateur. Je redoutais qu'il soit impossible de donner une cohérence au mixage des images en 2D avec celles en 3D. La production de **Metropolis** a nécessité l'utilisation de 150 000 cellulos. Les mouvements ont été ici divisés en sept parties. Le directeur artistique a effectué un travail manuel considérable pour réussir la fusion entre analogique et numérique. Ce processus de création comporte quand même un risque majeur. Comme les images changent tout le temps, le réalisateur ne peut pas tout contrôler. Il faut donc avoir un plan de travail très précis, être capable d'expliquer parfaitement ses souhaits aux animateurs. Heureusement, Rintaro savait exactement quel résultat il désirait obtenir en opposant la « chaleur » des bas-fonds à la « fraîcheur » de l'arrogante cité perchée dans les hauteurs. Les expériences les plus belles et les plus sophistiquées sont souvent le produit d'idées simples. »

Rintaro et Otomo ont sensiblement changé l'oeuvre d'Osamu Tezuka, qui n'avait pas vu le film de Fritz Lang, mais seulement des photos, lorsqu'il créa son manga.

NEWS

• L'excellent film de **Macross Plus** revient bientôt en version longue en DVD zone 1. 20 minutes de bonheur en plus, vous pensez pas que l'on va se priver.

• Dynamic Visions nous promet bientôt des versions DVD d'**Evangelion** et d'**Escaflowne**. Si en plus ils rajoutent des bonus, c'est Noël avant l'heure, non ?

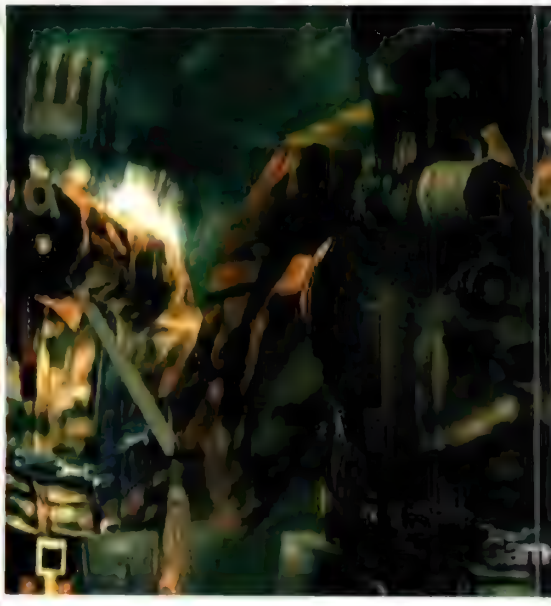
• Et pour finir dans le positivisme, on vous prévient que le chef-d'œuvre (je pèse mes mots) de Satoshi Kon **Millenium Actress** va débarquer dans nos salles au premier semestre 2003. J'en connais qui risquent de faire des infidélités à Miyazaki.

→ par Rafik DJOUMI

Metal Gear Solid 2 :

NOUS AVONS CHOISI D'ATTENDRE QUE L'ESSENTIEL DES JOUEURS FINISSENT MGS2 POUR POUVOIR ÉVOQUER LES INFINIES RICHESSES DE CE TITRE, SANS CRAINDRE DE RÉVÉLER LES MONSTRUEUX REBONDISSEMENTS QUI LE PARCOURENT. POUR LES AUTRES, QUAND BIEN MÊME LES SECRETS RÉVÉLÉS NE GÂCHENT EN RIEN LA JOUISSANCE ABSOLUE DU JEU, COMMENCEZ PAR VOUS PROCURER DE TOUTE URGENCE CE TITRE INDISPENSABLE...

Certains des plus grands cinéastes (Hitchcock, Wilder, Lubitsch, Spielberg) mettent un point d'honneur à comprendre quasi-scientifiquement la position du spectateur et intégrer ses réflexes supposés à leur démarche artistique (ce qui explique, par ailleurs, la constance de leur succès). Pour l'heure, l'industrie vidéo-ludique est bien trop occupée à penser « jouabilité » et « graphisme » pour se hisser à une telle démarche sémantique, quand bien même la technologie actuelle lui souffle qu'il est temps de passer à la vitesse supérieure. Pourtant, Hideo Kojima n'a pas attendu la puissance de calcul des processeurs modernes pour mettre ce credo au premier plan de son œuvre. Au travers du premier **Metal Gear** (1987 sur MSX et NES) ainsi que de **Metal Gear 2 : Solid Snake** (1990 sur MSX2), Kojima et la petite équipe de Konami se forgent la réputation de maniaques absolus du détail, doublés de scénaristes particulièrement ingénieux. Cet aspect du jugement critique culminera avec la sortie triomphale de **Metal Gear Solid** (1998 sur PS1), véritable jalon de la récente histoire du video game. Les joueurs s'extasient sur la mécanique diabolique de l'intrigue, sur les possibilités d'action infinie (le jeu est truffé d'astuces qui permettent au joueur de laisser libre cours à son improvisation du moment) et sur le soin maniaque et déjà légendaire de l'auteur. Mais derrière cette fascination bien compréhensible pour la haute technicité du titre, on entend peu ou pas parler de l'autre révolution qui s'opère au travers de la saga, et qui touche de plein fouet à la diégèse propre au jeu video. Car là où les autres titres tentent par tous les moyens de plonger le joueur dans la fiction et lui faire oublier les nécessités de la manipulation (*« écris sur ton carnet »* au lieu de *« sauvegarde sur ta cartouche »*), **MGS** renvoie constamment ce joueur à sa propre condition. Sur le point d'être torturé à mort, et alors qu'il a la possibilité de parler et trahir les siens, il se voit annoncer par son bourreau : *« Je constate que tu n'as pas sauvegardé depuis un moment »*. Et cette menace fait infiniment plus mal aux oreilles du joueur qui s'est escrimé à parvenir jusqu'à ce niveau ! En bon gros consommateur de films 1/, Kojima sait parfaitement que l'état psychique du spectateur en salles (corps en stand-by, certaines zones « mécaniques » du cerveau assoupie, d'autres surexploitées) n'a rien à voir avec celui du joueur (zone de réflexes physiques et psychiques en alerte constante), et ceci devrait, selon lui, conditionner totalement la forme du récit. **MGS**, et aujourd'hui **MGS2**, sont à ce titre de véritables catalogues de « leçons diégétiques » à l'usage des générations futures.

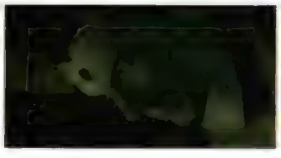


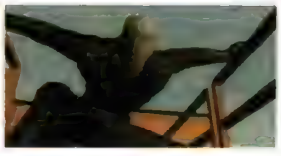
SURPRISES EN RAFALES

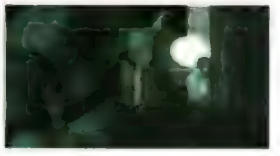
Avec son budget de développement avoisinant les 10 millions de dollars (hors marketing), et sa sortie programmée pour contrer l'arrivée des consoles concurrentes (cf Mad n°141), **MGS2** porte le poids d'une responsabilité qui aurait logiquement dû peser sur ses partis pris artistiques (en gros : faites la même chose avec de plus jolis graphismes). C'était sans compter sur l'ambition visionnaire de Kojima, qui tente ici un coup de poker phénoménal. L'homme a réalisé que Solid Snake, l'icône culturelle qu'il a enfantée, ne peut rivaliser de profondeur avec les personnages annexes de la saga, tant qu'il est aux mains de joueurs dont il constitue le référent, c'est-à-dire une marionnette creuse mais suffisamment poseuse pour séduire. **MGS1** renvoyait cette problématique de la marionnette à la gueule du joueur, lorsque ce dernier réalisait en fin de partie que toutes les actions qu'il avait accomplies étaient « pré-programmées » et souhaitées par ses ennemis. Qui plus est, Solid Snake s'avérait être un simple clone du bad guy (en plus d'être le double du joueur donc), d'autant plus normal que ce bad guy, par sa non-interactivité, pouvait prétendre à une richesse psychologique largement supérieure à celle du héros.

MGS 2 : Sons of Liberty annonce la couleur thématique dès son générique, lorsqu'une chaîne d'ADN se transforme en serpent (snake) qui brise littéralement la chaîne dont il était issu. De même, Solid Snake, afin d'accomplir pleinement sa destinée de personnage de fiction, va à la fois briser les liens qui le retiennent à ses géniteurs militaires, et briser les chaînes qui le retiennent à la manette du joueur. Toute la campagne de marketing de **MGS2** fut axée autour de Snake, en ne présentant que des images du premier niveau du jeu (niveau qui est, à la base, le condensé d'un premier script non retenu) afin d'en préserver la surprise. Pourtant, après s'être

Trois des multiples boss du jeu : Vamp, suceur de sang aux allures de danseur de tango, Solidus Snake et sa bio-armure, et enfin Olga Gurlukovitch avant son triplement de personnalité

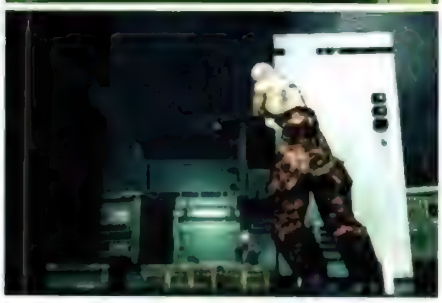






Sons of Liberty

KONAMI / PLAYSTATION 2



immergé dans le jeu et avoir pesté sur l'impossibilité de pouvoir tuer quiconque (Snake n'est muni que d'un simple pistolet hypodermique, détail fondamental), le joueur se voit administrer une succession de claques qui le prennent à partie, dans le plus pur style Kojima. 1) Olga, la guerrière russe, boss de fin de niveau, était une femme enceinte (ignorant ce détail, le joueur regrettait quelques minutes auparavant de ne pouvoir « que » l'endormir). 2) L'opération que mène le joueur est une vaste fumisterie, un leurre manipulateur qui renvoie directement au premier épisode. Et enfin, 3) À la fin de ce premier niveau, Solid Snake meurt noyé !

LE JEU DANS LE JEU

À peine le choc traumatique digéré, le joueur voit apparaître à l'écran un *« Voulez-vous sauvegarder ? »* totalement et incroyablement impliquant (appuyer sur « oui » signifie que l'on condamne notre héros, notre référent, à ce destin funeste). Ceci fait, **MGS2** débute réellement, sous les apparences d'une séquelle, en reprenant l'ouverture de **MGS1** à une différence près : vous n'êtes plus le mythique Solid Snake, mais une pâle copie du nom de Raiden, un jeune homme quelque peu maladroit dont les seules expériences de combat se limitent à des simulations informatiques (donc des video games). À noter que si le joueur indique, dans le menu d'ouverture, qu'il n'a jamais joué à **MGS** (qu'il n'a donc aucun lien pré-établi avec Snake), il se verra directement catapulté à ce second chapitre. Pour Raiden, et donc pour le joueur, Solid Snake n'est plus qu'un mythe, une sorte d'idéal inaccessible que l'on se contentera de singer. Et lorsque Raiden tombe nez à nez sur un mystérieux intrus qui se fait appeler Pliskin (appréciez la référence coup de massue !), deux options s'imposent : le véritable débutant croira à cette identité factice au même titre que Raiden, et le joueur ancien s'amusera d'être ainsi manipulé par cette canaille de Snake ressuscité, alors qu'il le manipulait lui-même, au sens physique cette fois, au début du jeu.

Dès lors, **MGS2** prend son envol sublime, sous une déferlante de mises en abyme superposées. Car cette fois-ci, le joueur a tous les indices nécessaires pour se savoir intégralement manipulé (par les méchants qu'il combat, par ses prétendus amis, par les scénaristes !). Il devine que Raiden, ce personnage sans passé, sans famille et sans vie, est une création bien plus artificielle encore que ne l'était Snake, autrement plus apte à être son référent (on lui fait même la morale sur sa manière de tuer les gens comme s'il s'agissait d'un jeu vidéo !). Continuer le jeu relève plus de la fuite en avant (fonçons pour savoir au moins qui nous manipule et pourquoi) que de l'acte basiquement héroïque que proposent les jeux concurrents. Le vertige intellectuel est donc total. Raiden c'est nous ! Un personnage ultra-actif et pourtant totalement étranger à une intrigue qui se joue sans lui. Le spectateur privilégié d'un film dans lequel on nous aurait propulsé physiquement, en nous jetant constamment au visage notre condition spécifique (même lorsqu'on imagine avoir fait de terribles erreurs, et tué par accident le président ou la sœur d'Otacon, nous découvrons que le coup venait d'ailleurs). Puisque tous les éléments scénaristiques de **MGS2** convergent vers l'idée de transmission (héritage historique, code génétique, données informatiques), le fait que Solid Snake, enfin libéré de sa condition vidéo-ludique, vienne s'ajouter à la longue liste de « coachs » du joueur (quasiment tous les « gentils » vous épaulent régulièrement), est une des nouvelles et grandes leçons visionnaires que nous offre Kojima. Le dirigisme nécessaire de tout jeu d'aventure/action est ici détourné pour éclater au grand jour comme une pure manipulation. Vous croyiez jouer à **MGS2** ? C'est **MGS2** qui joue avec vous !

L'auteur génial a, par ailleurs, déclaré que **MGS2** serait sa dernière contribution à la saga, qu'il s'est servi de cet épisode pour « transmettre » son savoir faire à son équipe, et qu'il leur laisse ainsi cette fabuleuse franchise en héritage…

Bref, très sincèrement, la place nous manque pour décortiquer les 1001 idées, concepts inédits et autres avancées spécifiquement artistiques que nous offre **MGS2** (en plus de sa haute technicité, très largement commentée par ailleurs). Nous y reviendrons certainement un jour, lorsqu'il aura été formellement établi à quel point ce chapitre constituait une grande date de l'histoire vidéo-ludique.

1/ Pour les chasseurs de références malicieux, un petite liste alphabétique des réalisateurs favoris de Kojima : Dario Argento, Luc Besson, Danny Boyle, James Cameron, John Carpenter, Jean Cocteau, Joji Iida, Peter Jackson, Krzysztof Kieslowski, Jan Kounen, Akira Kurosawa, David Lynch, Sam Raimi, Roberto Rodriguez, George A. Romero, Masayuki Suo, Quentin Tarantino, John Woo.

→ par Numa RODA-GIL

Spidey toys

AVEC L'ARRIVÉE DU FILM DE SAM RAIMI DANS NOS SALLES, PRÉPAREZ-VOUS À VOIR DÉBARQUER UN MERCHANDISING À LA HAUTEUR DE L'ÉVÉNEMENT. ET EN ATTENDANT, PETIT HISTORIQUE DE SPIDER-MAN VERSION JOUET PAR NOTRE SPÉCIALISTE NUMA.

J. Jonah Jameson et son bureau qui vibre, la poupée Spider-Man éditée dans les années 70 par Mego et la figurine multi-articulée de Spidey.

Spider-Man n'a pas attendu Sam Raimi pour devenir une star. Dès son apparition en 1961 dans *Amazing fantasy #15*, il est devenu une icône de la culture populaire américaine.

Après un début de carrière fracassant dans le monde du comic book, Spider-Man s'est naturellement frayé un chemin jusqu'à la télévision au début des années 70 avec une série de dessins animés de bonne facture, qui arriva sur nos écrans avec son générique obsédant. C'est précisément à ce moment que sa popularité va totalement exploser, avec l'arrivée sur le marché des poupées Mego.

À partir de 1975, cette marque va connaître un énorme succès dans le monde entier avec ses gammes de poupées de 25 cm astucieusement liées à l'actualité cinéma, comics et série télé du moment. La série de poupées consacrée aux super-héros comportait plus d'une vingtaine de pièces regroupant, fait rarissime, à la fois des héros Marvel et D.C. Comics, procurant ainsi aux enfants la possibilité d'élaborer des scénarios délirants jusqu'alors inédits... Spider-Man était bien sûr en bonne place chez Mego. Distribué aussi bien aux États-Unis qu'en Europe, il va vite devenir la figure emblématique de la marque. La poupée elle-même n'etait pas d'une grande qualité mais elle remplissait parfaitement son rôle de jouet et il n'y a pas un gamin de ces années qui ne l'ait eue entre les mains. Véritable « madeleine de Proust » moderne, ce jouet est même devenu la vedette du Twisted Theater produit par le magazine américain *Toy Fare* (voir encadré). Après avoir bêtement refusé de produire des jouets **Star Wars**, Mego disparaîtra au début des années 80.

Le passage aux années 80 ne sera pas profitable aux produits dérivés Spider-Man. Suivant les aléas qui ont secoué la Marvel dans cette décennie, les jouets Spidey sont devenus rares jusqu'à l'apparition de nouvelles séries produites par la marque Toy Biz. Liée à Marvel, la marque a pu exploiter tranquillement tout l'univers de l'éditeur. La période 85-95 fut très sombre pour les collectionneurs de jouets Spider-Man. Forte de son monopole sur la licence, Toy Biz a sorti une multitude de gammes, souvent minables, mal articulées et mal peintes, où de nombreuses figurines avaient le même corps et les mêmes mouvements. Un désastre pour tout amateur de toys faisant regretter amèrement les fameuses poupées Mego (la gamme de poupées sortie au début des années 90 appelée Famous Covers relèvera un peu le niveau mais disparaîtra très vite).

Marvel se ressaisissant ces dernières années, Toy Biz leur a enfin emboîté le pas pour sortir une magnifique gamme Spider-Man en l'an 2000. Dans la gamme, un Spidey multi-articulé et ultra réaliste a débarqué, donnant enfin aux collectionneurs une pièce digne de ce nom. La gamme produite pour le film est heureusement dans la même veine mais, surprise, Toy Biz a de nouveau cédé à ses vieux démons : sur les trois premières figurines produites, une seule est vraiment originale. Les deux autres ne sont que des « recast » de la série 2000, utilisant encore une fois les mêmes moules pour revendre à nouveau les mêmes figurines avec un emballage différent. Si le Green Goblin est lui aussi assez moyen, le J. Jonah Jameson sauve tout de même la gamme avec ses accessoires délirants (son bureau vibre quand il cogne dessus...). Attention, il n'y a évidemment qu'un seul Jameson dans un assortiment de 12 figurines, le transformant ainsi en « collector ».

Aux vues du succès au box-office du film, il y a fort à parier que la vague de produits dérivés ne fait que commencer. Espérons que les jouets auront dans l'avenir un peu plus d'imagination, sinon le bouillon risque d'être assuré...

(Ces jouets sont disponibles à la librairie Arkham, 15 rue Soufflot, 75005 Paris. Tel. : 01 40 51 82 55)

Toy Fare Twisted Theatre

Trois mensuels exclusivement consacrés aux jouets et aux produits dérivés sortent en kiosque aux Etats-Unis. Parmis eux, on trouve l'excellent *Toy Fare*.

Contrairement à ses confrères, son équipe rédactionnelle ne se contente pas de traiter uniquement l'actualité du marché du jouet. Pour le fun, ils produisent dans chaque numéro un roman-photo délirant appelé le « Toy Fare Twisted Theatre ». Chaque petite histoire est fabriquée à partir de photos de poupées (principalement des Mego) dans des situations très « caca-pipi ».

Complètement irrespectueux, ce roman-photo est hilarant. La star en est bien sûr Spider-Man. Seul super-héros à peu près sensé, il évolue au milieu des autres dans des aventures ultra référentielles plus crétines les unes que les autres. Un régal !

Sur le site de Toy Fare (www.wizardworld.com) on peut retouver certaines de ces histoires en animation dont une sublime Macarena dansée par la poupée Spider-Man. Le deuxième recueil du Twisted Theatre arrive ce mois-ci. C'est un véritable must pour tout fan de jouets et de super-héros !

→ par Arnaud BORDAS

Megalex - tome 2 : L'ange bossu

ALEXANDRO JODOROWSKY ET FRED BELTRAN - LES HUMANOÏDES ASSOCIÉS - 60 PAGES - 12,35 €

La suite de la nouvelle saga de Jodorowsky est enfin disponible, après presque trois ans d'attente. On retrouve donc la ville-planète de Megalex, où toute reproduction naturelle est interdite, et où les habitants naissent dans des éprouvettes, destinés qu'ils sont à remplir une fonction sociale ainsi qu'une durée de vie bien précises. La chaîne de clonage des policiers engendre une anomalie : un géant de trois mètres, véritable scandale vivant pour l'ordre sociale. Rejeté par les siens, celui-ci va entamer une quête initiatique en rejoignant les rangs des «objecteurs», groupuscule résistant qui s'oppose à la tyrannie du pouvoir.

L'originalité de *Megalex* vient de sa conception graphique, assistée par ordinateur : Beltran a conçu son univers pictural dans cette optique, créant toute une gamme de décors, de structures et de robots en 3D. Le résultat est, la plupart du temps, froid et impersonnel. En effet, on en vient très vite à se demander où peut se situer l'intérêt de construire un contexte en trois dimensions pour créer une bande dessinée, c'est-à-dire un art narratif qui, par définition, se conçoit «à plat». Aucune chaleur ne se dégage donc des cases de Beltran, et le lecteur en est réduit à se rabattre sur les formes généreuses d'Adama pour pouvoir ressentir un brin d'émotion. Quant au scénario de Jodorowsky, linéaire et basique, il nous pousse à nous demander où est passé l'auteur foisonnant et protéiforme de *L'Incal*. Une déception.

The French Crow

ISHA, REED MAN, IVAN BRUN, BIANKY - GOUTTE D'OR PRODUCTIONS - 100 PAGES - 9 €

Sous le patronage bienveillant de l'artiste américain, quatre jeunes auteurs français se sont réunis au sein d'un collectif pour rendre hommage à la bédé culte de James O'Barr : *The Crow*. Quatre histoires donc, transposant l'univers sombre et dépressif de *The Crow* dans un décor à la française (quartiers sensibles des grandes villes, trou perdu au fin fond de la campagne...), pour un résultat somme toute sympathique, bien qu'assez proche d'une certaine forme d'amateurisme «underground». L'esthétique, le découpage et le trait sont souvent maladroits, mais l'ensemble dégage une énergie et une passion communicatives. Avec une mention spéciale pour le troisième récit, celui d'Ivan Brun, belle histoire sans paroles à la progression narrative très maîtrisée, qui donne à l'arrivée un mixe sombre et nerveux de *The Crow* et **Un justicier dans la ville**.

FANZINES

Trash Times n°10

10e numéro et 5e anniversaire pour Trash Times, LE fanzine du bis, du Z, du gore, bref du cinoche pas convenable. Pour l'occasion, la trash-rédac nous a pondu un numéro d'anthologie, avec un dossier **Puppet Master**, une interview d'Alex de la Iglesia et surtout, surtout, un superbe dossier rétro sur les polars italiens (starring Franco Nero, Tomas Milian, Henry Silva et toutes ces bonnes vieilles trognes burinées que l'on aime tant) : le feu ! C'est pas difficile, chez Mad, on s'est tous arraché le seul exemplaire à disposition (donc, Guillaume, si tu peux nous envoyer un ou deux exemplaires de plus, please...). Continuez comme ça les gars, et on s'abonne !

52 PAGES N/B. COUVERTURE COULEUR. 6 € PORT COMPRIS À GUILLAUME RICHARD. RSD. LE VOLTAIRE, RUE DE SUZON, ENT. I. APT. 270. 33400 TALENCE.

Dreamcatcher

STEPHEN KING - ALBIN MICHEL - 688 PAGES - 24,90 €

L'histoire du nouveau Stephen King est d'une simplicité biblique : lors d'un week-end de chasse dans une forêt du Maine, quatre amis d'enfance, liés par un secret, se retrouvent en pleine invasion extra-terrestre. Un pitch déjà vu, simpliste, pas très intéressant, vous diront certains amateurs de King. Ne les écoutez pas. *Dreamcatcher* est un grand, un très grand bouquin. On retrouve avec plaisir les références biographiques (pêle-mêle, des éléments de *Ça*, des *Tommyknockers*, d'*Insomnie*...) et autobiographiques (l'un des héros est victime d'un terrible accident de voiture, comme King quelque temps avant d'entamer la rédaction de ce roman), éléments familiers qui tirent l'œuvre de King vers une sorte de *Comédie humaine* fantastique, à la Balzac, où se dessine peu à peu un univers cohérent, aux ramifications multiples. Mais tout cela, finalement, ne fait que rajouter du glaçage sur le gâteau. Le cœur de *Dreamcatcher* est caché et il faut le mériter pour le trouver.

Au-delà d'une intrigue peu originale et référentielle, King bâtit un roman en creux. La vérité de l'œuvre, il faut aller la chercher dans les plis, les contours, bref, dans tout le vide qui donne forme au plein. Ainsi, quand on repense à ce qu'on vient de lire, on s'aperçoit assez vite que *Dreamcatcher* est avant tout un voyage mental, un récit dont même les protagonistes se demandent si ce qu'ils ont vécu n'est pas le fruit de leur imagination. Il faut quand même préciser qu'à peu près 30 % de l'histoire se passe dans la tête de l'un des personnages : prisonnier dans son propre corps, Jonesy doit lutter contre Mr Gray, l'extra-terrestre qui a volé son identité, et pour ce faire, se replie dans un recoin de son esprit et organise la résistance. Le virus extra-terrestre et le don qui unit les quatre héros sont avant tout des prétextes narratifs pour s'attarder sur la corruption pathétique des corps et les profondeurs insondables du cerveau humain : ce que raconte King, c'est l'histoire des humains, du temps qui passe, des fautes irréparables, des occasions manquées... L'auteur de *Shining* n'est jamais allé aussi loin dans le travail de ces thèmes, s'autorisant même des digressions philosophiques sur l'éventuelle amélioration des capacités humaines (notamment les conséquences socio-psychologiques que pourrait avoir la télépathie). Sans jamais se départir d'un humour grinçant, voire paillard, et d'une tendresse infinie pour ses personnages (vous n'oublierez pas de sitôt la silhouette de Duddits, le petit trisomique qui cristallise tous les enjeux de l'histoire), King livre donc un très beau roman, où sa maîtrise incomparable de la narration éclate dans le dernier tiers du récit, lors d'une longue course-poursuite en « montage alternée ». *Dreamcatcher* est actuellement en cours d'adaptation pour le cinéma : interprété par Morgan Freeman, Thomas Jane, Jason Lee et Tom Sizemore, scénarisé par le grand William Goldman (**Misery**), le film est hélas réalisé par Lawrence Kasdan. On doute que le réalisateur de **French Kiss** arrive à relever le challenge de mettre à l'écran les visions hallucinantes et les expérimentations narratives de King. Et en attendant, il est évident que l'on attend avec impatience le prochain opus du maître, tout en espérant que ce ne sera pas le dernier, comme il l'a annoncé récemment. Cet homme NE PEUT PAS arrêter d'écrire !

COMPLÉTEZ VOTRE COLLECTION MAD MOVIES

MAD MOVIES

29 Avoriaz 1984 / **Brainstorm / X-Tro** / «Les Demeures du Fantastique» / int. Joe Dante, Paul Naschy...

32 **La Compagnie des Loups / Dune / Greystoke / Rocky Horror Picture Show** / David Lynch / «Les Films après la bombe» / les séries de Gerry Anderson...

33 **Gremlins / Phenomena / 2001 : L'Odyssée de l'Espace** / «Le Psycho Killer» / int. Dario Argento, Joe Dante, H.G. Lewis...

34 Avoriaz 1985 / **Les Griffes de la Nuit / Dune / 1984 / Brazil** / int. Wes Craven...

36 **Re-Animator / Le Jour des Morts-vivants / Lifeforce / Planète Interdite** / «Le Péplum Fantastique» / int. Tobe Hooper, Stan Winston, Tom Savini...

37 **Mad Max 3 / Legend** / dossier «Sang pour sang gore» / int. Ridley Scott, George Miller, Ruggero Deodato...

38 **Retour vers le Futur / La Chair et le Sang / Vampire, Vous Avez Dit Vampire ? /** «Le fantastique australien» / int. Rick Baker...

39 Avoriaz 1986 / **Re-Animator / La Revanche de Freddy** / Roman Polanski / Richard Fleischer / «Le fantastique indonesien» / int. Stuart Gordon, Jack Sholder, Rick Baker, Michael Powell...

40 **Highlander / Re-Animator / Link / *Chapeau Melon et Bottes de Cuir* /** «Alfred Hitchcock» / int. Christophe Lambert...

41 **House** / «Hitchcock» (suite) / int. Steve Miner, Sean S. Cunningham, Sergio Martino...

42 **From Beyond / L'Invasion Vient de Mars / Poltergeist 2 / Rencontres du 3ème Type /** «La préhistoire au cinéma» / int. Brian Yuzna, Stan Winston...

43 Dossier **Aliens / Critters / Les aventures de Jack Burton /** «Les extra terrestres au cinéma»...

44 **Massacre à la Tronçonneuse 2 / Le Jour des Morts-vivants / Evil Dead / *Le Prisonnier* /** Stephen King / Klaus Kinski / «Les films horrifi-comiques»

45 Avoriaz 1987 / **La Mouche / From Beyond / Jason le Mort-vivant** / int. Stuart Gordon...

46 **King Kong 2 / Street Trash / Démons 2 / L'Exorciste /** «Les singes geants au cinéma»...

47 **Evil Dead 2 / Freddy 3 / Indiana Jones / Le Sixième Sens** / int. Michael Mann, Lloyd Kaufman...

49 **Hellraiser / Les Sorcières d'Eastwick /** «Superman, la légende» / «La série B americaine» / int. Joe Dante...

50 **RoboCop / Hidden / Les Maîtres de l'Univers /** index des n°23 à 49 / int. Phil Tippett...

51 Avoriaz 1988 / **RoboCop / Opéra / Hellraiser / Hidden** / int. Paul Verhoeven...

52 **Running Man / Hellraiser / Hidden / Prince des Ténèbres /** «Les films de Carpenter» / int. Donald Pleasence...

53 «Zombies Story» / **Elmer / Aux Frontières de l'Aube /** int. Kathryn Bigelow, Frank Henenlotter...

54 **Bad Taste** / Le Marché du Film 1988 / «Les héros du Fantastique» / «vendredi 13, l'hécatombe» / int. Peter Jackson...

55 **Chinese Ghost Story / Le Blob / Roger Rabbit / Bad Taste** / «Freddy le mythe» / «Empire : grandeur et décadence»...

56 **Freddy 4 / Beetlejuice / Willow / Aux Frontières de l'Aube / Elvira /** les FX d'*Evil Dead 2*...

57 Avoriaz 1989 / **Le Blob / Invasion Los Angeles / Hellraiser 2 / Faux-semblants**...

58 **Invasion Los Angeles / La Mouche 2 / Munchausen** / Cronenberg : interview et dossier...

59 **Batman / Hellraiser 2 / La Mouche 2 /** la série TV *Freddy*...

60 **Freddy 5 / Re-Animator 2 / Society / Abyss** / «Les mechants du Fantastique»...

61 **Batman / Indiana Jones et la Dernière Croisade / Abyss /** «Le tour du monde des super héros»...

62 «ILM : La grande Illusion» / **Batman / Re-Animator 2 / RoboForce**...

63 Avoriaz 1990 / **Simetierre / Leviathan / Society / Re-Animator 2 / Halloween 4**...

64 «Dossier Frankenstein» / **Cabal / *Freddy* TV / Basket Case 2 / Frankenhooker**...

65 **Total Recall / Akira / Tremors / Halloween 4 /** Lamberto Bava...

66 **RoboCop 2 / Freddy 5 / Highlander 2 / Maniac Cop 2 / Star Trek 5**...

67 **Total Recall / RoboCop 2 / Dick Tracy / Sailor et Lula /** int. Verhoeven, Irvin Kershner...

68 «Georges Lucas : la tête dans les étoiles» / **Les Tortues Ninja / Darkman /** int. Sam Raimi, Jeffrey Combs...

69 Avoriaz 1991 / **Cabal / Henry / Highlander 2 / Les Feebles /** int. Clive Barker, Frank Henenlotter

70 **Predator 2 / Edward aux Mains d'Argent / Massacre à la Tronçonneuse 3 / Akira / *Twin Peaks*** (série)...

71 **Terminator 2 / Akira / Hardware / Ça / La Nuit des Morts-Vivants**...

72 **Les Feebles / RoboCop 3 / Freddy 6 /** dossier «**La Malédiction**» / int. Peter Jackson...

73 Spécial **Terminator 2 / Rabid Grannies / Fisher King /** int. Terry Gilliam...

74 **Evil Dead 3 / Rocketeer / Freddy 6 / Hellraiser 3 / T2**...

75 Avoriaz 1992 / **Tetsuo 1 & 2 / Freddy 6 / Le Sous-sol de la Peur**...

76 **Le Festin Nu / Hook / Brain Dead / La Famille Addams /** int. Cronenberg, Spielberg, Barry Sonnenfeld...

77 **Alien 3 / Batman le Défi / Universal Soldier / *Indiana Jones* TV / Twin Peaks / Le Cobaye**...

78 Dossiers **Batman le Défi & Alien 3 / Les Aventures d'un Homme Invisible / Star Trek 6**...

79 Dossier «Vampires» / les FX de **Brain Dead** et **Evil Dead 3**...

80 Spécial «Stephen King» / interview carrière de Roger Corman et Rick Baker...

81 Avoriaz 1993 / **Dracula / Brain Dead / Candyman / Hellraiser 3 / Evil Dead 3**...

82 **Fortress / Trauma / *Les Contes de la Crypte*** / int. carrière de Joe Dante

83 **Last Action Hero / Necronomicon / Body Snatchers / Phantasm 3**...

84 **Jurassic Park /** interview carrière de George Romero et Dick Smith / ***Wild Palms***...

85 Spécial Dinosaures du Monde Perdu à **Jurassic Park** / int. Harryhausen, Phil Tippett...

86 **Demolition Man / Mask / L'Etrange Noël de Mr Jack / Accion Mutante**...

87 Gérardmer 1994 / **Evil Dead 3 / L'Antre de la Folie /** Brian Yuzna...

88 Dossier «Loup-Garou» / **Wolf** / tous les **Hurlements / Body Melt**...

89 Dossier TV : Batman, Robocop, Superman... / **Body Bags / The Crow /** la saga des **Baby Cart**...

90 **The Crow** / les séries *X-Files*, *Highlander* et *Batman* / **Eraserhead**...

91 Dossier «Manga» / **Wolf / Tetsuo / Mask / Ed Wood**...

92 **L'Étrange Noël de Mr Jack / Entretien avec un Vampire / Freddy 7 /** Inoshiro Honda...

93 Gérardmer 1995 / **Stargate / L'Antre de la Folie / Freddy 7 / Highlander 3**...

94 **Dellamore Dellamorte** / interview carrière de Tobe Hooper et John Carpenter...

95 **Ed Wood / Batman Forever / Freddy 7 / Porco Rosso** / int. carrière de Fred Olen Ray...

96 **Judge Dredd / Tank Girl / Congo / Le Village des Damnés / The Kingdom**...

97 ***X-Files* / Waterworld / La Mutante /** les films d'Ed Wood / int. Chris Carter...

98 Dossier ***X-Files* / Johnny Mnemonic / Une Nuit en Enfer / *Hercule* TV**...

99 Gérardmer 1996 / **Seven / The Crow 2 / L'Armée des 12 Singes / Babe**...

100 Spécial 100 pages / ***X-Files* / Toy Story /** «Nos 100 meilleurs films fantastiques»...

101 **Independence Day / Une Nuit en Enfer / Heavenly Creatures**...

102 Sp. 100 pages / ***X-Files* / Dangereuse Alliance / Planète Hurlante / Crash / Jiang-Hu**...

103 **Independence Day / Multiplicity / Starship Troopers /** Tsui Hark...

104 ***X-Files* / *Millennium* / L.A. 2013 / Disjoncté /** int. Carpenter, Martin Landau...

105 Gérardmer 1997 / **Mars Attacks ! / Fantômes contre Fantômes / Ghost in the Shell / Lost Highway**...

106 **Star Wars édition spéciale / Le Maître des Illusions /** int. George Lucas, Clive Barker...

107 **Le 5ème Elément / Alien la Résurrection / Hellraiser 4 / Anaconda / Shining TV**

108 **Men in Black / Scream / Batman & Robin /** rétro **Godzilla /** int. Wes Craven...

109 **Volte/Face / Le Monde Perdu / Contact / Mimic / Vampires / *Millennium***

110 **Alien la Résurrection / Starship Troopers / X-Files le Film / Spawn**

111 Gérardmer 1998 / **Starship Troopers / Postman / Souviens-toi... l'Eté Dernier**...

112 **Vampires / Gattaca / Le Loup-garou de Paris / Dark City / Halloween 6**...

113 **Godzilla / Dark City /** Un Cri dans l'Océan / **Wishmaster / Blade**...

114 **Scream 2 / Armageddon / *X-Files* / *Millennium* / Las Vegas Parano / La Mutante 2**...

115 **Godzilla / X-Files le film / Truman Show / Small Soldiers /** «Rétro gore»...

116 **Blade / Halloween : 20 ans après / *Buffy* /** dossier «Séries TV»...

117 Gérardmer 1999 / **Star Wars Episode 1 / Psycho / Virus / 1001 Pattes**...

118 **Matrix / La Fiancée de Chucky / Cube / eXistenZ / Urban Legend /** dossier «Slasher»...

119 **Matrix / Wild Wild West / The Faculty / Mon Ami Joe /** «La série Z à la française»...

120 **La Momie / Wild Wild West / Le 13ème Guerrier / Blair Witch / Vorace**

121 **Star Wars Episode 1 / Hantise / Jin-Roh / Perfect Blue / Princesse Mononoke**...

122 **Sixième Sens / La Fin des Temps /** «Les 25 meilleurs films de frouille»

123 Gérardmer 2000 / **Sleepy Hollow / Peur Bleue / Princesse Mononoke**...

124 **Scream 3 / Mission to Mars / Faust / Hypnose / *Resident Evil 3***...

125 **Le Seigneur des Anneaux / Mission to Mars /** dossier «Killers Superstars» / rétro **Blair Witch**...

126 **X-Men / Le Pacte des Loups / Pitch Black / Destination Finale**...

127 **L'Homme sans Ombre** / dossier «L'homme invisible» / **The Cell / Scary Movie / Gemini /** rétro **Hellraiser**...

128 **Blair Witch 2 / Donjons et Dragons / Planète Rouge / *San Ku Kaï*** / «Hommage à la *Hammer*»...

129 **Spiderman / Le Pacte des Loups / Rollerball / Tomb Raider /** dossier «*Troma*»...

130 **Le Seigneur des Anneaux / Le Couvent / Intuitions** / dossier «Trash»...

131 **Le Retour de la Momie / Ghosts of Mars / Legend of Zu /** dossier Momies / **Pearl Harbor**

132 **Le Seigneur des Anneaux / Tomb Raider /** Les bombes sexuelles du fantastique / Dossier Jet Li

133 **Final Fantasy / Jurassic Park 3 / La Planète des Singes / A.I.** / poster **Final Fantasy**

134 **La Planète des Singes / Vidocq / Avalon / Samouraïs /** Dossier Terry Gilliam

135 **A.I. / From Hell / The One** / Dossier FX les Robots au cinéma / Vin Diesel

136 Dossier **Ghosts of Mars / Battle Royale / Le Voyage de Chihiro / Harry Potter / Chevalier**

137 **Rollerball / Monstres et Cie / The One /** Peter Jackson... de Z à A

138 Dossier **Le Seigneur des Anneaux / Les Autres / 13 Fantômes /** Gérardmer 2002

139 Dossier **From Hell / Spiderman / Versus / Donnie Darko /** «Les différents visages de Jack l'Eventreur» / «Tokyo Underground»

140 Dossier **Avalon / Rollerball / Monstres & Cie** / int. Dario Argento, Takashi Miike / «30 chefs-d'œuvre oubliés»

141 Dossier **Resident Evil / Le Voyage de Chihiro / Spiderman / Panic Room /** «30 scènes inoubliables»

142 Dossier spécial 30 ans : Dossier **L'Échine du diable / Star Wars 2 / Femme Fatale** / int. Tobey Maguire, Kirsten Dunst / Dossier «1972-2002 : Les années Mad»

IMPACT

1 Commando / dossier Rocky 4 / La trilogie des Morts-Vivants / Avoriaz 1986...

2 Highlander / Rutger Hauer / Les films de la Cannon...

3 Hitcher / Cobra / Mel Gibson / int. Antonio Margheriti...

4 Jack Burton / L'Invasion Vient de Mars / carrière John Badham...

6 Dossier «Ninjas» / Le Jour des Morts-Vivants / From Beyond / carrière Jesus Franco...

7 Platoon / Harrison Ford / Chuck Norris / int. Enzo G. Castellari...

11 Full Metal Jacket / Les Incorruptibles / ent. Fred Olen Ray...

12 Running Man / RoboCop / China Girl / Hellraiser...

13 Avoriaz 1988 / Running Man / Portés Disparus 3 / int. Lucio Fulci...

14 Hellraiser 2 / Rambo 3 / Elvira / int. Andy Sidaris...

15 Double Détente / Beetlejuice / Maniac Cop / dossier Emmanuelle...

16 Spécial Rambo 3 (poster) / Cyborg / La Bête de Guerre...

17 Freddy 4 / Piège de Cristal / Rambo 3 / Traci Lords...

18 Freddy 4 / L'Arme Absolue / dossier «L'inspecteur Harry» / Tsui Hark...

19 Avoriaz 1989 / Punisher / Schwarzenegger...

20 Indiana Jones / Simetierre / Punisher / La Mouche 2...

21 Total Recall / Freddy 5 / Cabal / Cannes 1989 / int. Van Damme...

22 Batman / Permis de Tuer / L'Arme Fatale 2 / Haute Sécurité...

23 Spécial la trilogie «Indiana Jones» / Punisher / Society / The Killer...

24 Avoriaz 1990 / «Ciné-muscles» : Van Damme, Schwarzie, Bruce Lee...

25 Robocop 2 / Total Recall / Gunmen / int. Roger Corman...

27 Dossier «Super Ninjas (suite) / Van Damme / Jackie Chan / Traci Lords...

29 Total Recall / Predator 2 / Stallone et Schwarzie : 20 ans d'action / Joe D'Amato...

30 La saga des Rocky / Hong Kong Connection / Cabal...

31 Highlander 2 / Coups pour Coups / Danse avec les Loups / int. Franco Nero...

32 Le Silence des Agneaux / Predator 2 / Terminator 2...

33 Terminator 2 / Van Damme / «Black is Beautiful» / int. Schwarzie...

35 Terminator 2 / Jackie Chan / «Black is Beautiful» 3 / int. Schwarzie...

36 Vingt ans d'Avoriaz : tous les films / Universal Soldier / Alien 3...

37 Les Nerfs à Vif / JFK / Le Dernier Samaritain / «Black is Beautiful» 4...

38 Basic Instinct / Batman 2 / dossier «Arts Martiaux»...

39 L'Arme Fatale 3 / Universal Soldier / Batman 2 / Cannes 1992...

40 La saga des Alien / Reservoir Dogs / Cliffhanger / Impitoyable...

41 Van Damme / C'est Arrivé près de chez vous / dossier «Flics»...

42 Dracula / Chasse à l'Homme / dossier «Des hommes d'actions»...

43 Bad Lieutenant / Cavale sans Issue / Piège en Haute Mer / dossier «Femmes Fatales»...

44 Cliffhanger / True Romance / dossier «Action Mens»...

45 A Toute Epreuve / La trilogie RoboCop / Last Action Hero / Cannes 1993...

46 Le Fugitif / Last Action Hero / John Woo / carrière Eastwood...

47 Dossier Spielberg / Cliffhanger / int. Stallone, John Woo...

48 Dossier «Space Opéras» / carrière Kevin Costner / Jackie Chan / Sam Peckinpah...

49 Dossier «Space Opéras» suite / Demolition Man / L'Impasse...

50 Spécial Action : Seagal, Van Damme, Arnold, Stallone...

51 Pulp Fiction / Killing Zoe / dossier *Amicalement Vôtre*...

52 Speed / Killing Zoe / The Crow / carrière Branden Lee...

53 True Lies / Pulp Fiction / TimeCop / int. Cameron et Schwarzie...

54 Frankenstein / Entretien avec un Vampire / Crying Freeman / dossier «Bill Pryce»...

55 Les Evadés / Streetfighter / Mortal Kombat / Kirk Wong...

56 Judge Dredd / The Killer / Sonatine / GoldenEye / int. Jan Wynorski...

57 Mort ou Vif / carrière Sharon Stone / Batman et Robin / Une Journée en Enfer...

58 Judge Dredd / Desperado / USS Alabama / carrière Bruce Willis...

59 Mortal Kombat / Assassins / Apollo 13 / carrière Mel Gibson...

60 Seven / GoldenEye / dossier James Bond / Showgirls...

61 Broken Arrow / Heat / Casino / L'Armée des 12 Singes / Tsui Hark...

62 Dossier Crying Freeman / L'Effaceur / Mort Subite...

63 L'Effaceur / Le Grand Tournoi / Rock / Twister / Fargo...

64 Mission Impossible : le film et la série / L.A. 2013 / int. John Carpenter...

65 Au Revoir à Jamais / Daylight / Risque Maximum / dossier affiches catastrophes...

66 *X-Files* / Mars Attacks ! / Star Wars / carrière Jet Li / int. Chris Carter...

67 Batman & Robin / Roméo & Juliette / Kids Return / Le 5ème Elément...

68 Dossier Dobermann / Le Monde Perdu / Double Team / Speed 2...

69 *X-Files* / Titanic / Volte/Face / Volcano / Les Ailes de l'Enfer...

70 Copland / L.A. Confidential / Hana-Bi / Alien 4 / Le Pacificateur...

71 Titanic / Demain ne Meurt Jamais / Starship Troopers / G-Force / Spawn TV...

72 Jackie Brown / Il Etait une Fois en Chine / dossier «Blaxploitation»...

73 Un Tueur pour Cible / carrière Di Caprio / Pluie d'Enfer / U.S. Marshals...

74 L'Arme Fatale 4 / Sexcrimes / Jackie Chan / Cannes 98...

75 Chapeau Melon : le film et la série / Godzilla / int. David Duchovny...

76 Le Masque de Zorro / Snake Eyes / Hors d'Atteinte / carrière Nicolas Cage...

77 Soldier / Rush Hour / Ennemi d'Etat / *Oz* / carrière Shane Black...

78 Star Wars / Un Plan Simple / 8mm / dossier «On les filles ta...

79 Stanley Kubrick / Payback / Le 13ème Guerrier / Matrix...

80 Matrix / Le Corrupteur / Cannes 99 / poster / index des n°1 à 79...

81 Dossier *Buffy* / spécial séries (Hit) / Le 13ème Guerrier...

82 Austin Powers 2 / Fight Club / *Les Sopranos* / Le X fantastique...

83 Sleepy Hollow / La Fin des Temps / Les Rois du Désert / *The Practice*...

84 American Psycho / Les Rois du Désert / carrière Clooney / *Buffy & Angel*...

85 X-Men / American Psycho / dossier «Scream Queens» / AFM 2000...

87 X-Men / Shanghai Kid / En Pleine Tempête / carrière Jackie Chan...

88 The Cell / Tigre et Dragon / L'Enfer du Devoir / carrière Jet Li...

89 Incassable / *X-Files* / *Dark Angel* / carrière Kitano / Way of the Gun...

BON DE COMMANDE

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez votre commande, accompagnée de votre règlement (chèque à l'ordre de **Mad Movies/CPF** ou formule de débit par carte bancaire), à l'adresse suivante :

D.I.P. - Mad Movies
18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19
(Ligne spéciale abonnements et anciens numéros Tél. : 01 44 84 85 29)

Chaque exemplaire : 3,80 € + 1 € de participation aux frais d'envoi soit 4,80 € par exemplaire. Frais de port gratuits à partir de 4 numéros commandés. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon (*Mad* n°1 à 28, 30, 31, 35, 43, 48 et 64 ; épuisés, ainsi que *Impact* n°5, 8, 9, 10, 26, 28, 34, 86 et 90). Pour l'étranger : 5 € par exemplaire. Attention, nous n'acceptons que le mandat-international ou le paiement direct par carte bancaire. Hors-série n°1 Carpenter. France : 7 € par exemplaire (participation aux frais de port inclus). Dom-Tom et étranger : 9 € par exemplaire.

Oui, je désire recevoir les numéros de **Mad Movies** et/ou de **Impact** entourés dans le tableau ci-contre (cerclez les numéros commandés) :

Je règle par : ☐ chèque ☐ carte bancaire ☐ mandat lettre

NOM ____ PRÉNOM ____

ADRESSE ____

____

CODE POSTAL ____ VILLE ____

PAYS ____

Date d'expiration : ____ Mois/Année

Date/Signature obligatoire

VOIR LE SOMMAIRE DE CHAQUE NUMÉRO SUR WWW.MAD-MOVIES.COM, RUBRIQUE ANCIENS NUMÉROS.

MAD MOVIES				29	32	33	34	36	37	38	39	
40	41	42	43	44	45	46	47	49	50	51	52	
53	54	55	56	57	58	59	60	61	62	63	65	
66	67	68	69	70	71	72	73	74	75	76	77	
78	79	80	81	82	83	84	85	86	87	88	89	
90	91	92	93	94	95	96	97	98	99	100	101	
102	103	104	105	106	107	108	109	110	111	112	113	
114	115	116	117	118	119	120	121	122	123	124	125	
126	127	128	129	130	131	132	133	134	135	136	137	
138	139	140	141	142								
Hors série n°1 Carpenter												
IMPACT	1	2	3	4	6	7	11	12	13	14		
15	16	17	18	19	20	21	22	23	24	25	27	
29	30	31	32	33	35	36	37	38	39	40	41	
42	43	44	45	46	47	48	49	50	51	52	53	
54	55	56	57	58	59	60	61	62	63	64	65	
66	67	68	69	70	71	72	73	74	75	76	77	
78	79	80	81	82	83	84	85	87	88	89		

MAD IN FRANCE

par Rafik DJOUMI

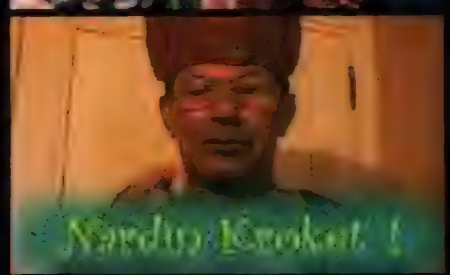
DEPUIS QUE J'AI DÉCOUVERT QU'ON POUVAIT OBTENIR DES COLONNES SOLIDES DU SOL AU PLAFOND, EN EMPILANT LES VHS NON CHRONIQUÉES DE LA RUBRIQUE MAD IN FRANCE, MON MODESTE CHEZ MOI SE PREND DES ALLURES DE TEMPLE ASSYRIEN. UNE MANIÈRE COMME UNE AUTRE, CHERS MAD-CRÉATEURS, DE VOUS DIRE QUE «OUI, PATIENCE, VOUS AUSSI ICI UN JOUR, FORCÉMENT». GRAND MERCI À TOUS CEUX QUI ONT LE RÉFLEXE DE JOINDRE DES CLICHÉS EXPLOITABLES DE LEURS ŒUVRES, ET J'EN PROFITE POUR RAJOUTER QUE CEUX QUI ONT LES MOYENS DE PRESSER DU VCD, DU DVD, VOIRE UN BÊTE CDR AVEC FICHIERS VIDÉO, SONT LES BIENVENUS. MON MAGNÉTOSCOPE, QUI NE BOUFFE PLUS QUE DU COURT-MÉTRAGE FANTASTIQUE FRANÇAIS, COMMENCE À FAIRE DE DRÔLES DE BRUITS...

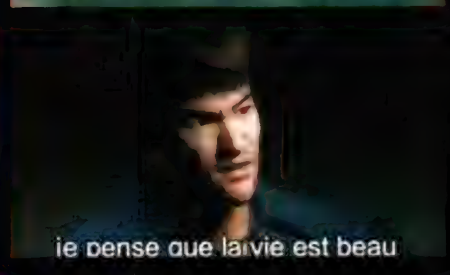
LE MONDE MERVEILLEUX DE MR POULPE

Il se fait appeler Mr Poulpe, mais sur le chat Mad Movies, où il intervient régulièrement pour défendre la veuve et le rentier, il est plus connu sous le sobriquet cocasse de Mr Poulpe. Ayant découvert, non sans déplaisir, que le petit monde de l'Internet privilégiait la joyeuse immaturité que son directeur de maternelle lui reprochait tant autrefois, Mr Poulpe (c'est son nom) s'est empressé de dresser son site perso et d'y mettre en ligne tous les courts métrages qui lui ont valu des acclamations internationales, parfois même au-delà du périphérique. Bref, si vos réflexes vous portent naturellement vers les nains de jardin assassins, les terroristes islamistes parlant le merguez-frites, ou bien encore l'infinie noblesse du caribou, alors le monde enchanté (et merveilleux aussi) de Mr Poulpe est fait pour vous (entre nous, on vous le dit comme ça, ce type est totalement fou mais il paraît que ça lui donne du charme).

Pour les chtites connexions à débit tout petit petit, nous vous conseillons les très courts suivants : **La Furie du Caribou 4**, **Publicité Quéquette** ou encore **Mr Poulpe prend son bain** (très concept, ce dernier). Les nantis qui surfent sur des T3 à double processeur 1,5 Ghz pourront, eux, se régaler des superproductions maison que sont **Chemical Menace 1**, et sa suite judicieusement titrée **Chemical Menace 2**, ainsi que le teaser ébouriffant de **Killer Dwarves Escape from Mars**, sans oublier au passage le video-clip **Private Emotion** (tellement vrai qu'on dirait que c'est vrai). Palsembleu ! Vous pourrez même télécharger des MP3 des tentatives de hits du bonhomme (*Guacamole Party*, *Mon cul*) dont l'Académie rétrograde n'a hélas pas voulu sur les ondes FM. Et si l'envie vous prend de vous frotter au rayonnement intellectuel de cet intimidant, allez donc faire un tour sur le forum, si vous l'osez.

www.jolipoulpy.com ou
http://www.beroche.com/~jolipoulpy/films.htm





Vous avez tourné un court-métrage amateur ou semi-amateur avec les moyens du bord, alors envoyez-nous : une VHS, un résumé de l'histoire, quelques photos et vos coordonnées (adresse + téléphone)

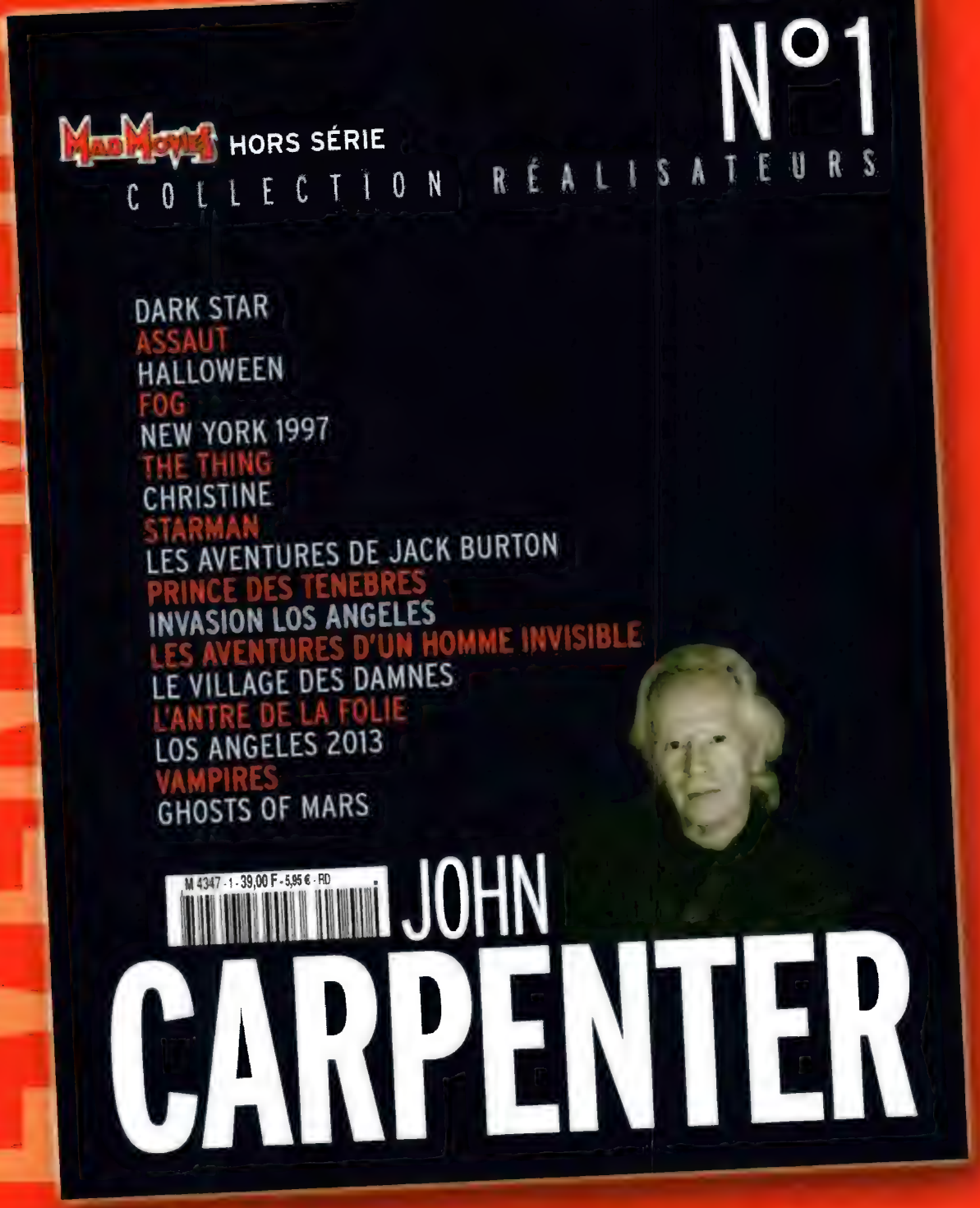
Mad Movies, Mad in France,
17 rue Rodier, 75009 Paris.

Vous cherchez une équipe technique ou vous voulez proposer vos services dans le cadre du cinéma « amateur », alors envoyez-nous votre annonce à la même adresse.

FENRIR PRODUCTIONS

Ils sont trois. Ils sont frères. Ils s'appellent les frères Wzgarda (comme ça se prononce) et ils se sont lancés comme ça, un beau jour, dans l'aventure d'un mini-studio qui gérerait de A à Z ses propres films, effets spéciaux inclus. Après s'être faits la main sur **Oh ! No more S'crime**, ils ont enchaîné avec le pas commun **Timber**. L'histoire édifiante d'un campagnard, réveillé tous les matins par un voisin adepte de la tronçonneuse, qui sous le coup de la furie décide de devenir Dragonball et de flinguer l'importun à coup de boules d'énergie de Nagasaki. Joliment troussé et monté, **Timber** culmine dans un final qui tient toutes ses promesses, à la grande stupéfaction du spectateur qui réalise alors que les malins de Fenrir savent manier le processeur. Il suffira, pour s'en convaincre, des quelques images de leur futur long-métrage «amateur», **Emasculator**, démarquage avoué d'un certain film de McTiernan où quelques GI's semblent avoir maille à partir avec une entité aussi invisible qu'adepte de la circoncision. En plus de ses plans brefs de combat au sol, **Emasculator** s'offre également (excusez du peu) un vaisseau qui se crache en pleine jungle après avoir percuté et fait exploser un hélicoptère militaire (?!?). À ce rythme-là, on réalise que le plus difficile pour l'équipe du Fenrir n'est pas l'obtention de ces plans spectaculaires, mais bel et bien de s'assurer que le reste du métrage supporte la comparaison. Bref c'est le monde à l'envers (ou une donnée certaine de notre proche avenir, à vous de voir). Que tous les mécènes, élus locaux et professionnels audiovisuels de la région du Lot et Garonne se passent le mot : vous avez là trois autodidactes capables de vous livrer des films semi-pro clés en main.

Contact : FENRIR, Jean Antoine Wzgarda – Saint Armand – 47360 Saint-Sardos – tel/fax : 05 53 95 02 34 – portable : 06 78 66 90 61 – e-mail : jean-antoine.wzgarda@wanadoo.fr



LE HORS SÉRIE JOHN CARPENTER

L'interview exclusive du réalisateur sur sa carrière.
Tous ses films décryptés et bien plus encore. 148 pages.

Oui, je commande____ exemplaire(s) de **MAD MOVIES HORS SÉRIE N°1 JOHN CARPENTER**

Prix unitaire pour l'Europe : 7 € (frais de port compris)*
Prix hors Europe et Dom-Tom (par avion) : 9 € (frais de port compris)*

Total : _____ €

Règlement joint par chèque à l'ordre de CPF - Mad Movies

Nom _____ Prénom _____
Adresse _____
Code Postal _____ Ville _____
Pays _____

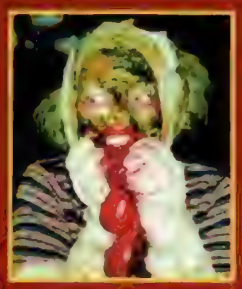
* Offre valable dans la limite des stocks disponibles.

Pour commander : découpez (ou photocopiez) le bon de commande, remplissez-le et envoyez-le avec votre règlement, à l'adresse suivante :

D.I.P.
MAD MOVIES HORS SÉRIE
18 à 24 quai de la Marne
75164 Paris cedex 19

UNCUT MOVIES présente

Vous serez litteralement hypnotisé et horrifié par le bain de sang et le festin anthropophage qui se déroulera sous vos yeux ! Par pitié, munissez-vous d'un sac à vomi avant de regarder ce film ! Une production TROMA (THE TOXIC AVENGER, TERROR FIRMER) qui renvoie LA NUIT DES MORTS-VIVANTS à un simple conte pour enfants !



SKINNED ALIVE est un film gore époustouflant qui présente la plus belle famille de tarés que l'on ait vue depuis MASSACRE À LA TRONÇONNEUSE et LA COLLINE À DES YEUX. SKINNED ALIVE est présenté dans une *édition collector* comprenant le film dans sa version intégrale remasterisée et le making of d'une durée de 35 minutes.

LES FILMS GORE LES PLUS FOUS DE LA PLANÈTE !

L'un des films les plus violents, les plus pervers et les plus choquants de toute l'histoire du cinema.

Une oeuvre hyper sanglante destinée à satisfaire les amateurs de gore les plus exigeants.

"Tout l'esprit TROMA rassemble dans un seul film. Indispensable au néophyte."
- Mad Movies

"Un hommage très dénudé aux films de Mario Bava et de Dario Argento."
- Mad Movies

PSYCHOS IN LOVE est une œuvre définitivement culte qui vous hantera pour des nuits et des nuits à venir...

Scènes érotiques extrêmes, meurtres gore, viols barbares et nécrophilie sont au programme de ce film choc.

SITE INTERNET

http://members.aol.com/UNCUTMOVIES

Bon de commande à retourner à : UNCUT MOVIES - 53, rue du faubourg Madeleine 45000 ORLÉANS
Tél. 02.38.43.06.57 - Fax 02.38.43.94.82 - e-mail UNCUTMOVIES@aol.com

OFFRE SPÉCIALE : 22,50 € la cassette - FRAIS DE PORT : 1 à 3 K7 - 5 € ; 4 K7 et plus - PORT GRATUIT !

❑ PSYCHO SISTERS	❑ THE DEAD NEXT DOOR	❑ GENERATION aX	❑ THE NECRO FILES*	❑ PREMUTOS
❑ INFANTRY OF DOOM	❑ DECAMPITATED	❑ BACK FROM THE DEAD	❑ THE BURNING MOON	❑ REDNECK ZOMBIES
❑ SCRAPBOOK*	❑ ANGEL OF DEATH*	❑ BLACK PAST	❑ PSYCHOS IN LOVE	❑ FANTOM KILER*
❑ PARTS OF THE FAMILY	❑ SKINNED ALIVE			

** Déconseillé aux moins de 16 ans. Contient des scènes érotiques explicites.*

Je désire recevoir les cassettes cochées (VHS/SECAM) et ci-joint mon règlement de _____ € par ❑ chèque ou ❑ mandat cash à l'ordre de UNCUT MOVIES.

Nom : _____ Prénom : _____

Adresse : _____

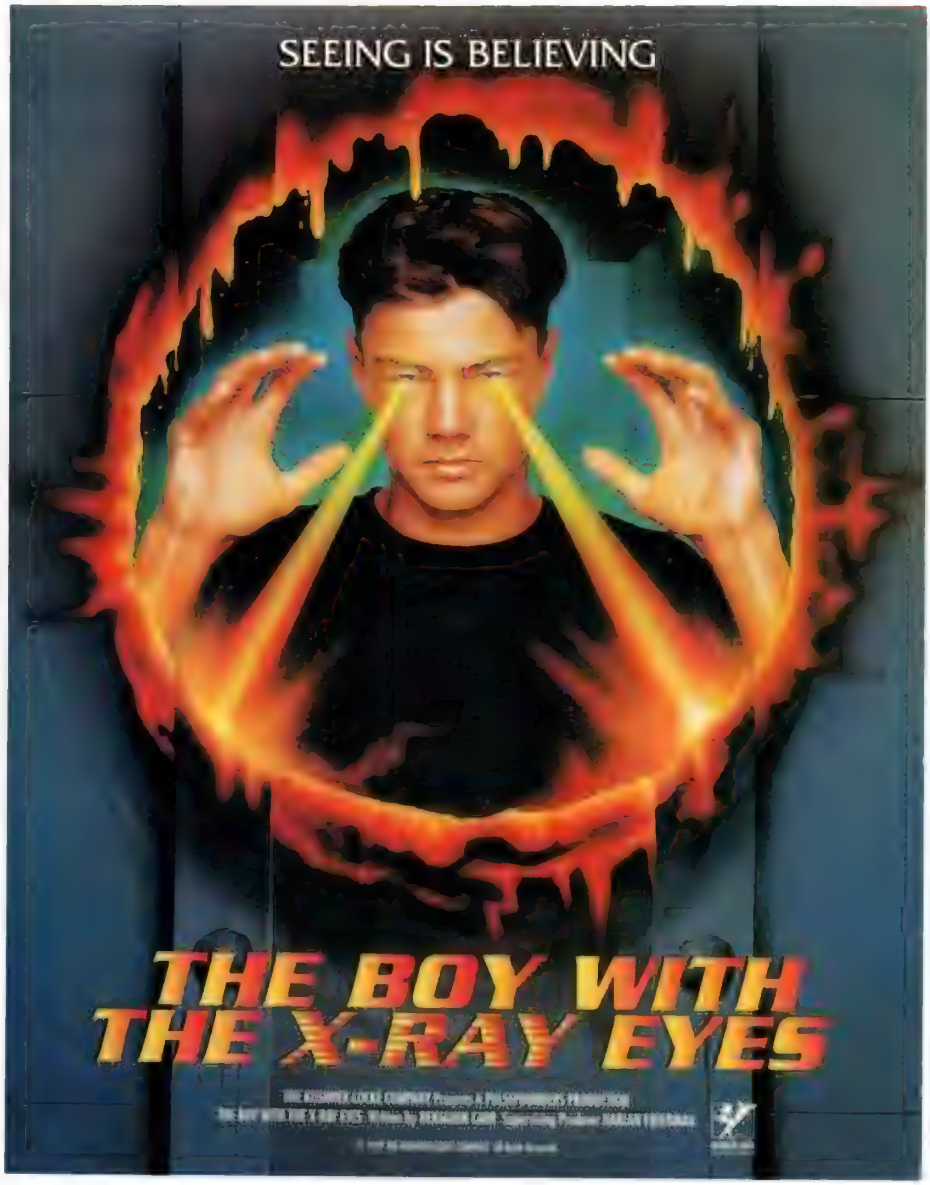
Code Postal : _____ Ville : _____

Pour l'étranger, mandat international uniquement. Tous nos films sont présentés dans leur version intégrale, en VOSTF et réservés à un public averti. Livraison sous 10 jours environ en colissimo suivi.

Fantastic guide

PAR JEAN-PIERRE PUTTERS

CHAPITRE 29



MODE D'EMPLOI

Les films sortis en France figurent toujours sous leur titre français (suivis du titre original en caractères gras). À l'inverse, les titres inédits en salles mais parus à la vidéo conservent leur titre original.
En règle générale, nous n'avons pas retenu les films d'animation, sauf à de rares exceptions. De même, nous avons souvent omis les séries TV, sauf dans le cas d'une exploitation commerciale où le distributeur a concentré ou bien regroupé divers épisodes de façon à en faire un long-métrage. Pour ce qui concerne les serials, nous tâcherons de traiter les plus représentatifs du genre sans chercher là encore la parfaite exhaustivité.
Par ailleurs, nous indiquons le plus souvent les titres vidéo des films, mais seulement quand ceux-ci diffèrent de leur titre d'exploitation sur nos écrans, ou dans le cas d'une production inédite en salles. Enfin, un titre fourni entre parenthèses ne correspond pas à une sortie précise, mais représente la traduction d'un titre étranger, parfois peu compréhensible pour le lecteur, par exemple dans le cas de films turcs, indonésiens, japonais, argentins, etc. Une traduction anglaise le plus souvent, dans la mesure où l'œuvre est parfois connue ainsi, après son passage dans des festivals ou par diverses mentions dans les revues spécialisées. Et, à propos de magazines spécialisés, nous avons le plus souvent signalé la référence pour chaque film déjà chroniqué dans Mad Movies.

BOWERY TO BAGDAD

1955. RÉAL.: EDWARD BERNDS. SCÉN.: ELWOOD ULLMAN, EDWARD BERNDS. INT.: LEO GORCEY, DAVID GORCEY, BERNARD GORCEY, JOAN SHAWNEE, JEAN WILLES, HUNTZ HALL. PROD.: BEN SCHWALB, ALLIED ARTISTS PICTURES CORPORATION. USA

Les Bowery Boys découvrent une lampe magique qui, par l'entremise de son génie facétieux (Eric Blore), les transporte aussitôt en Irak pour de nouvelles aventures. Durant une vingtaine d'année, et sous ses diverses appellations (voir au n°141), le team comique fréquentera quelque quatre-vingt-dix longs métrages, dont une bonne douzaine d'inspiration purement

Les Bowery Boys en possession de la lampe magique. C'est Aladin qui va se marrer!

fantastique : **Ghost Chasers**, **Loose in London**, **Spook Run Wild**, **Hold that Line**, **Jalopy**, **Master Minds**, **Spook Busters**, ou encore **Ghosts on the Loose**, avec Bela Lugosi, un de leurs rares titres disponibles en France à la vidéo…

BOX OF DELIGHTS

1984. RÉAL.: RENNY RYE. TV. SCÉN.: JOHN MASEFIELD. INT.: DEVON STANSFIELD, PATRICK TROUGHTON, ROBERT STEPHENS, CAROL FRAZER, JONATHAN STEVENS. PROD.: BBC. GB.

Un téléfilm britannique tiré du livre pour enfants de l'écrivain John Masefield, également auteur du scénario. Le héros de l'histoire est un jeune garçon investi de divers pouvoirs grâce à une boîte magique l'expédiant, entre autres aventures, dans le passé. Face à lui, un pasteur diabolique et ses sbires patibulaires, capables de se changer à l'occasion en loups-garous.

THE BOXER'S OMEN

MO. 1983. RÉAL. : GUI ZHIHONG (KWEI CHI-HUNG/KUEI CHIH HUNG). SCÉN. : SZU-TU AN (SI TU AN/SZETO AN). INT. : PHILIP KAO FEI, LIN HSIAO LENG, WEI CHIA-WEN, JOHNNY WANG LUNG-WEI, YANG SZE. PROD : SHAO FUYI, RUN RUN SHAW. SHAW BROTHERS. HONG KONG.

Zhen Wei, un champion de kickboxing, reste infirme à la suite d'un combat contre Pa Po, un adversaire thaïlandais déloyal. Zhen Xiong, son frère, lui aussi kickboxeur mais moins fort, décide de le venger, et se rend à Bangkok pour perfectionner sa technique. Quelques jours avant son départ, il est sauvé d'une embuscade par le fantôme d'un moine taoïste, qui apparaît également dans ses rêves. Xiong visite un temple taoïste, et apprend avec surprise que sa venue était attendue, que le fantôme entrevu en songe est celui du regretté Maître Jin Chao, dont les restes sont conservés dans une urne. Il apprend de la bouche d'un moine que Jin Chao avait vaincu le sorcier Mai Kusu, mais avait ensuite affronté la vengeance de Black Wizard, maître spirituel de Mai Kusu, qui le vainquit à l'aide d'une décoction savante de venin de cobra, de cerveaux humains broyés, et de tarentules qui crevèrent les yeux de Jin Chao. Du fait de sa mort ignominieuse, ce dernier n'a pu accéder à l'immortalité, mais une prédiction a annoncé la visite de Xiong, qui vengera du même coup Maître Jin Chao et son frère infirme…
Un des films les plus délirants jamais sortis des studios des frères Shaw. **The Boxer's Omen** est d'une richesse thématique et d'une splendeur visuelle qui dépassent de loin tout ce que le cinéma américain a pu produire ces dernières années. Gui Zhihong, dont la carrière débuta en 1970, signa de nombreux autres films fantastiques, comme **Hulu Shenxian/The Gourd Fairy, Gui Yan/Ghost Eyes, Suo Ming/Spirit of the Raped, Xie/Hex, Xie Dou Xie/Hex Vs. Witchcraft, Shi Yao/Corpse Mania, Xie Zhou/Curse of Evil**, tous à découvrir d'urgence…

BOXING HELENA

1992. RÉAL ET SCÉN.: JENNIFER CHAMBERS LYNCH, D'APRÈS PHILIPPE CALAND. INT.: JULIAN SANDS, BILL PAXTON, SHERILYN FENN, ART GARFUNKEL, KURTWOOD SMITH. PROD.: PHILIPPE CALAND, MAIN LINE PICTURES/RÉPUBLIC PICTURES. DISTR.: ARP/AFMD. GB.

Un regard onirique, féminin et psychanalytique sur la lutte de pouvoirs entre hommes et femmes et sur les rapports de force et de séduction entre un ravisseur et sa victime séquestrée. Julian Sands incarne le rêveur amoureux, prêt à tout pour séduire la belle Sherilyn Fenn, au point de la mutiler gravement après un accident, de manière à la garder sous sa dépendance en tant que brillant chirurgien. Jennifer Lynch (fille de David) en fait des tonnes sur le mythe de l'amour fou, de la dulcinée inaccessible et du fétichisme morbide, un thème qui nous avait déjà livré des œuvres marquantes comme **The Blind Beast** ou encore **L'Obsédé**, de William Wyler. Elle est bien secondée, il est vrai, par la photographie inspirée de Frank Byer, usant des ralentis aux moments émotionnels, tissant cette atmosphère surréaliste et sophistiquée pour mieux relater ce qui s'avère au final un simple cauchemar vécu par le héros, de nouveau confronté au réveil à sa névrose intime.

THE BOY AND THE PIRATES

1960. RÉAL.: BERT I. GORDON. SCÉN.: LILLIE HAYWARD, JERRY SACKHEIM. INT.: CHARLES HERBERT, MURVYN VYE, SUSAN GORDON, PAUL GUIFOYLE, JOSEPH TURKEL. PROD.: BERT I. GORDON PRODUCTIONS INC. USA.

Le maître es-trucages déroge à son attrait du gigantisme (**King Dinosaur**, **Le Fantastique homme colosse**, **Cyclops**, **Village of the Giants**…) pour cette aventure hautement fantaisiste où un garçon de onze ans se retrouve par magie transporté au temps de Barbe-Noire le Pirate. « Filmé en Perceptovision » annonçait fièrement la production, ce qui, on le sait maintenant, ne correspondait à aucune innovation technique particulière. Mais ça faisait cossu et plus joli sur l'affiche…

THE BOY FROM ANDROMEDA

1991. RÉAL.: WAYNE TOURELL. SCÉN.: KEN CATRAN. INT.: ANTHONY SAMUELS, PAUL GITTINS, BRIAN CARBEE, KATRINA HOBBS, JANE CRESSWELL, FIONA KAY. PROD.: CANWEST/TELEVISION NEW ZELAND/THE FAMILY CANNEL/SOUTH PACIFIC PICTURES/ATLANTIC FILMS. NOUVELLE ZÉLANDE/CANADA

Ce téléfilm, souvent jugé infantile et un peu trop bavard, cerne les pieux agissements d'un gamin extraterrestre à trois doigts, prêchant la paix entre les races auprès de ses petits camarades humains. La morale y va d'ailleurs bon train, émaillée de considérations philosophiques sur la vie, la mort, le racisme et la vacuité d'un monde progressivement livré aux machines.

THE BOY FROM HELL

OU **BLOODSPELL**. VID.: **SATANIC** (GAUMONT). 1988. RÉAL.: DERYN WARREN. SCÉN.: GERRY DALY. INT.: ANTHONY JENKINS, AARON TEICH, JOHN RENO, ALEXANDRA KENNEDY, THEODORA LOUISE. PROD.: JESSICA RAINS. USA.

Deryn Warren tricote dans le Fantastique sans peine, le plus souvent copié sur le devoir des autres (**Black Magic Woman**, **Dead of Night**). À preuve, ce nouveau récit où le Diable en personne doit passer le relais à son héritier à l'approche de ses dix-huit ans. Le père possède le fils (images dédoublées pour bien montrer l'esprit de l'un quittant ou investissant le corps de l'autre), tandis que le fils supprime ses camarades de pension à la manière des classiques bandes pour teenagers, avant de récupérer sa propre identité au cours du happy-end obligatoire. Compte-tenu de la langueur ambiante, on envie copieusement ses pouvoirs de télékynésie, et surtout cette façon de zapper à distance l'image des écrans de télévision.

THE BOY FROM MERCURY

VID.: **DESTINATION MERCURE**. 1996. RÉAL.: MARTIN DUFFY. SCÉN.: MARTIN DUFFY, JAMES HICKEY, TOM COURTENAY. INT.: JAMES HICKEY, RITA TUSHINGHAM, TOM COURTENAY, HUGH O'CONNOR, IAN MCELHINNEY. PROD.: MARINA HUGHES, BLUE DAHLIA PRODUCTION/BLUE ROSE FILM/MERCURIAN PRODUCTIONS/STUDIO CANAL +. GB/FRANCE/IRLANDE.

Harry, un garçon d'une douzaine d'années, s'ennuie ferme à la maison familiale, et plus encore au collège religieux où il poursuit très vaguement ses études. Harry préfère à tout prendre l'univers des serials science-fictionnels l'éloignant de son quotidien, au point de vivre par procuration et s'inventer ainsi une nouvelle identité d'extraterrestre jouant à l'occasion les super-héros. Une comédie poétique et souvent drôle ancrée dans l'Irlande des années soixante, où le pouvoir de l'imaginaire vient contrebalancer la dure réalité des choses.

BOY GOD

1986. RÉAL.: J. ERASTHEO NAVOA. SCÉN.: JOEBEN MIRAFLOR. INT.: JIMI MELENDREZ, NINO MUHLACH, ISABEL RIVAS, CECILLE CASTILLO. PROD.: VIDEO CITY/CINEX/D'WONDER FILMS. PHILIPPINES.

Toute la folie du cinéma philippin dans ce récit alignant avec un fier éclectisme vampires, cyclope, magicien, savant fou, homme-lézard, et même un fort curieux trio de sœurs lycanthropes. Le jeune Nino Muhlach incarne le héros aux multiples pouvoirs, capable de combattre tout un petit monde visiblement très inspiré par les séries japonaises et leurs combats savamment chorégraphiés. Par l'auteur de Bokyo, chroniqué dans l'avant-dernier chapitre.

THE BOY WHO COULD FLY

VID: **RENDEZ-VOUS DANS LES NUAGES**. 1986. RÉAL. ET SCÉN.: NICK CASTLE. INT.: JAY UNDERWOOD, LUCY DEAKINS, COLLEEN DEWHURST, FRED SAVAGE, FRED GWYNNE, BONNIE BEDELIA. PROD.: GARY ADELSON, WARNER BROS. USA.

Eric est un gamin autiste passant le plus clair de son temps à observer le ciel, assis sur le toit, les bras écartés comme dans l'attente d'un envol improbable. Mais Nick Castle ne nous rejoue pas pour autant **Superman**, son œuvre se veut tout au contraire intimiste à tenter de

The Boy Who Could Fly : rendez-vous dans les nuages, donc...

dépeindre le monde intérieur de l'enfant, avant de conclure sur cette réalité typiquement américaine qui veut que pour réussir des choses impossibles il suffit d'y croire très fort.

THE BOY WHO CRIED BITCH

1991. RÉAL.: JUAN JOSÉ CAMPANELLA. SCÉN.: CATHERINE MAY LEVIN. INT.: DENNIS BOUTSIKARIS, JESSE BRADFORD, GENE CANFIELD, MOIRA KELLY, EDWINA LEWIS, KAREN YOUNG. PROD.: ALTA FILMS S.A./PILGRIMS 3 CORPORATION. USA.

Le récit démarre sur le ton humoristique pour nous décrire les rapports violents entre une mère et son jeune fils, caractériel notoire. Envoyé en hopital psychiatrique, ce dernier, nommé Danny et frère de deux autres enfants, se distingue encore et, rejeté par l'institution, se retrouve de nouveau à la maison où l'affrontement reprend des dimensions dramatiques. Juan José Campanella privilégie l'étude de caractères, et notamment celle, féroce, de son jeune protagoniste, au point de nous confier *« J'ai voulu relater ce que pouvait être dans son enfance un Charles Manson ou bien un John Hinckley »*. « Danny, Portrait of a Child Killer » ?

THE BOY WHO CRIED WEREWOLF

1973. RÉAL.: NATHAN JURAN. SCÉN.: BOB OMEL. INT.: KERWIN MATHEWS, SCOTT DEALEY, ELAINE DEVRY, ROBERT J. WHILKE, JOHN LOGAN, JACK LUCAS, HAROLD GOODWIN, PAUL BAXLEY. PROD.: AARON ROSENBERG, UNIVERSAL. USA.

Nathan Juran retrouve Kerwin Mathews longtemps après **Jack, le tueur de géants** et **Le Septième voyage de Sinbad**. Une série de meurtres ravage la ville et un garçon de douze ans s'évertue à dénoncer son père (Mathews), persuadé qu'il se change en loup-garou les nuits de pleine lune. Personne ne le croit jusqu'au jour où le père mord son rejeton, assurant ainsi la survie de l'espèce lycanthrope. Pour son dernier film, Juran n'y croit plus guère et livre une œuvre de commande où se mêlent vaille que vaille traditionnalisme et comique de situation, avec notamment les déambulations pittoresques d'une secte hippie dans les parages.

The Boy Who Cried Werewolf : tel père tel fils ?

BOY WHO LOVED TROLLS

1984. RÉAL.: HARVEY LAIDMAN. TV. SCÉN.: JAMES A. DE VINNEY, JOHN WHEATCROFT. INT.: SAM WATERSON, MATT DILL, SUSAN ANTON, WILLIAM H. MACY. PROD.: BOB WALSH. USA.

Cette petite bluette magique et familale s'inspire sûrement de **L'histoire sans fin** tourné la même année. Un jeune garçon plongé dans un livre féérique souhaite vivre au réel les aven-

tures décrites et se retrouve par miracle dans un monde imaginaire peuplé de sirènes, de divers monstres et de tortues parlantes, tandis qu'un troll, nommé Ofoti et sur le point de mourir, vient lui demander son aide.

THE BOY WHO TURNED YELLOW

1972. RÉAL.: MICHAEL POWELL. SCÉN.: EMERIC PRESSBURGER. INT.: MARK DIGHTAM, ROBERT EDDISON, BRIAN WORTH, HELEN WEIR, ESMOND KNIGHT. PROD.: ROGER CHERRILL. CHILDREN FILM FOUNDATION. GB.

Une fable moderne par l'auteur des **Chaussons rouges** et du célèbre **Peeping Tom** (**Le Voyeur**). Le héros est un jeune garçon qui perd une souris apprivoisée nommée Alice lors d'une visite scolaire à la Tour de Londres. Après s'être endormi pendant un cours d'électronique, il retourne chez lui en métro et voit à son grand étonnement tout virer au jaune autour de lui, y compris les voyageurs. Un bon génie nommé Dick lui apprend alors à voyager sur les ondes électriques pour notamment retourner à La Tour de Londres et ainsi sauver Alice.

THE BOY WITH THE X-RAYS

1999. RÉAL.: JEFF BURR. SCÉN.: MARK COLLIER, JEFF BURR, SCOTT PHILLIPS. INT.: DENNIS HASKINS, ALEX SHIGLIE, TIMOTHY BOTTOMS, ERIC JUNGMANN, ANDREW PRINE. PROD.: KIRK EDWARD HANSEN, PETER LOCKE, DONALD KUSHNER, VLAD PAUNESCU, DANA SCANLAN, FULL MOON ENTERTAINMENT. USA.

Variation sur le thème de **L'Horrible cas du Docteur X** concocté autrefois par Roger Corman. Le fils d'un fameux scientifique met la main sur l'invention de son père, ce qui lui permet de voir à travers les murs et, accessoirement, car nous sommes aussi là pour rire, d'admirer le paysage sous les habits de ces demoiselles. Hélas, une bande de malveillants tente de s'emparer de la découverte, ce qui nous vaut quelques péripéties tragi-comiques avant une traditionnelle conclusion optimiste.

THE BOY WITH TWO HEADS

1974. RÉAL.: JONATHAN INGRAMS. SCÉN.: C.M. PENNINGTON-RICHARDS, FRANK GOODWIN, JONATHAN INGRAMS, D'APRÈS UNE HISTOIRE DE C.M. PENNINGTON-RICHARDS. INT.: SPENCER PLUMRIDGE, LESLIE ASH, HILDA FENEMORE, PETER HALLIDAY, STANLEY MEADOWS, LANCE PERCIVAL. PROD.: EYELINE FILMS. GB.

Exploité sous forme de serial en sept épisodes par la *Children's Film Foundation*, ce film d'une durée de 114 minutes nous conte les aventures du jeune Chris Page qui tente de récupérer la boîte volée contenant la tête réduite du sorcier Chicopacobacawana, dont les pouvoirs magiques contribuent à faire tomber la pluie nécessaire aux récoltes. Dotée de la parole, la tête en question accomplit toutes sortes de prodiges, au point de se transformer à un moment en colombe…
Véritable institution britannique au même titre que le thé, la *Children's Film Foundation* – aussi aseptisée que cette boisson nationale selon certains – a tout de même permis à des réalisateurs comme Michael Powell de pouvoir continuer leur carrière. C'est le comédien Clive Revill (**The Headless Ghost**, **La Maison des damnés**) qui prête sa voix à Chicopacobacawana. C'est d'ailleurs une de ses spécialités : plus tard, il sera la voix de l'empereur Palpatine dans **L'Empire contre-attaque**…

BRACULA, CONDEMOR 2

1997. RÉAL.: ALVARO SAENZ DE LA HEREDIA. SCÉN.: ALVARO ET ANDRES SAENZ DE LA HEREDIA. INT.: CHIQUITO DE LA CALZADA, BIGOTE ARROCET, RUBEN GALVEZ, ARAMIS NEY, NADIUSKA. PROD.: PRODUCCIONES A.S.H. FILMS. ESPAGNE.
Suite d'un premier volet titré **El Pecador de la Pradera** tourné l'année précédente par le même cinéaste. Nous suivons les aventures picaresques de Condemor, un noble français, et son valet Lucas, qui, après un naufrage, dérivent dans un cercueil et finissent par aborder une contrée sauvage dominée par un sinistre château. Là, un groupe de joyeux fantômes prennent Condemor pour la réincarnation du Comte Dracula. Entre **Le Bal des Vampires** et **Don Quichotte**, cette comédie haute en couleurs nous permet de retrouver la belle Nadiuska, autrefois l'héroïne de nombreux titres fantastiques régionaux : **Ultimo Deseo**, **Rape**, **Perversion**, **Tarzan en las Minas del Rey Salomon**, présente dans l'américain **Conan le Barbare**, et surtout bien déshabillée dans le magique **Plus ça va, moins ça va**, du Français Michel Vianey.

Bracula, Condemor 2 : l'ambiance « Bal des vampires ».

THE BRAIN

VID.: **MANIPULATIONS**. 1987. RÉAL.: ED HUNT. SCÉN.: BARRY PEARSON. INT.: TOM BREZNAHAN, CYNDY PRESTON, CHRISTINE KOSSACK, DAVID GALE, BRET PEARSON. PROD.: ANTHONY KRAMREITHER, BRIGHTSTAR FILMS. CANADA.

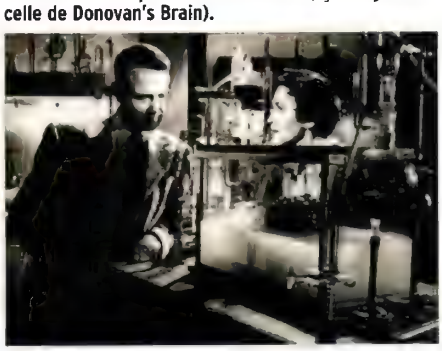
En dépit des dates, Ed Hunt se réfère toujours aux années cinquante et ses films paraissent avoir trente ans de retard, comme **Alien Warrior**, **L'Invasion des soucoupes volantes**, ou encore cet **Alien Encounters**, un soporifique pseudo-documentaire sur les extraterrestres, titré aussi **Ufos Are Real**, qui devait arracher ce cri à un éminent critique américain : *« Ufos Are Real… Boring »* ! **The Brain** rappelle pour sa part à la fois **Les Monstres invisibles**, **Les Monstres de l'espace** et le **Brain from Planet Arous** envisagé un peu plus loin. Un savant vient de créer un monstre géant, en forme de cerveau avec une gigantesque mâchoire, capable d'influencer les esprits, de pousser leur propriétaire à la violence, et ainsi les rallier à la cause commune, façon **L'Invasion des profanateurs**. Heureusement, la situation n'est pas sérieuse, déchirée qu'elle est entre la comédie assumée et l'humour involontaire. Avec, en guise de savant fou, un certain David Gale, qui perdait déjà la tête dans le précédent **Re-Animator**. (M60P.49).

THE BRAIN

OU **VENGEANCE**, OU **EIN TOTER SUCHT SEINEN MORDER**. 1962. RÉAL.: FREDDIE FRANCIS. SCÉN.: ROBERT STEWART, PHILIP MACKIE, D'APRÈS CURT SIODMAK. INT.: PETER VAN EYCK, BERNARD LEE, MAXINE AUDLEY, ANNE HEYWOOD, CECIL PARKER. PROD.: RAYMOND STROSS, C.C.C. FILMS. GB/ALLEMAGNE.

Le productif Freddie Francis met en scène cette troisième adaptation du *Donovan's Brain* de Curt Siodmak (paru dans la *Série Blême*, à la *Série Noire* et au Livre de Poche sous le titre *Le Cerveau du Nabab*), après **The Lady and the Monster**, en 1944, avec Eric Von Stroheim, et le **Donovan's Brain** de Felix Feist tourné en 1953.

The Brain : les opérations du cerveau, ça baigne (ici, celle de Donovan's Brain).



Le récit traite de la façon dont un cerveau prélevé après un accident, et maintenu en vie, s'empare progressivement de l'esprit du savant responsable de l'opération pour diriger ses actes et ainsi accomplir une quasi vengeance d'outre-tombe. Le méconnu Peter Van Eyck illumine de sa présence ce film somme toute assez terne et inférieur au texte de Siodmak, dont il ne respecte ni l'esprit ni la lettre. Avec Bernard Lee (pas encore le supérieur de Bond dans la série) et les sympathiques Miles Malleson (**Le Cauchemar de Dracula**, **Le Chien des Baskerville**, **Le Voyeur**) et Jack MacGowran (**L'Exorciste**, **Le Bal des vampires**).

THE BRAIN MACHINE

OU **MIND MACHINE/GRAY MATTER/THE E-BOX**. 1971. RÉAL.: JOY N. HOUCK, JR. SCÉN.: JOY N. HOUCK, JR., THOMAS HAL PHILLIPS, CHRISTIAN GARRISON. INT.: JAMES BEST, BARBARA BURGESS, GIL PETERSON, GERALD MCRANEY, ANNE LATHAM. PROD.: STEPHEN C. BURNHAM, PC/PARAGON. USA

Dans le plus grand secret, le gouvernement américain a mis au point une sorte de machine appelée E-Box, qui ressemble à un gros cube ridicule – d'où sans doute ce besoin de secret. Quatre personnes y prennent place, triées sur le volet : un gros lard rustaud, une dame des régions montagneuses, un clergyman émotionnellement torturé, et un macho. Ces spécimens tout à fait normaux d'humanité (nous sommes aux USA) ont cependant un point commun, qui semble avoir totalement échappé aux scien-

tifiques : tous ont un terrible secret dans leur passé. Et bien entendu – nous sommes dans un film d'horreur, ne l'oublions pas – ledit passé va ressurgir grâce à la « Boîte E », amenant la douleur, la souffrance et la mort… Un des films les moins connus – et c'est dommage – du producteur-réalisateur-acteur Joy N. Houck Jr., qui nous a donné dans son propre passé des œuvres marquantes comme **Women and Bloody Terror**, **Night of Bloody Horror**, **Night of the Strangler**, ou **Creature from Black Lake**… Touché par la grâce semble-t-il, il a ensuite commis, en 1994, un The St.Tammary Miracle qui ne semble pas avoir converti grand-monde.

BRAINBLAST

1987. RÉAL.: ANDY NEYL. SCÉN.: STEPHEN STOCKWELL. PROD.: STEPHEN STOCKWELL, MINDLESS ENTERTAINMENT CORPORATION. AUSTRALIE.

Dans ce thriller traité comme une comédie horrifique, deux chercheurs se livrant à des expériences sur le cerveau humain mettent au point un « effet vidéo » qui déclenche des hallucinations à ce point réalistes qu'ils sont traqués par des agents du gouvernement, dont la CIA, soucieux de s'approprier leur découverte à leur propre usage. Bien que réalisé pour le grand écran, ce film n'a connu qu'une sortie discrète en vidéo, dans son pays d'origine.

BRAIN DEAD

VID.: **SANGLANTE PARANOÏA**. 1989. RÉAL.: ADAM SIMON. SCÉN.: CHARLES BEAUMONT, ADAM SIMON. INT.: BILL PULLMAN, PATRICIA CHARBONNEAU, BILL PAXTON, BUD CORT, NICHOLAS PRYOR, GEORGE KENNEDY. PROD.: JULIE CORMAN, CONCORDE PICTURES. USA.

Les Choses de la vie, mais traité à la manière de ***La Quatrième Dimension***. Bill Pullman y interprète le neurologue spécialiste du cerveau qui, traitant un paranoïaque profond (Bud Cort), se retrouve par un curieux transfert aussi bien mental que physique, en lieu et place de son patient dans la même clinique psychiatrique. Au fil de ses hallucinations, il finit par découvrir la réalité sur son état, en même temps que le spectateur passablement balladé. La narration dramatique évoque tantôt **L'Échelle de Jacob**, traversée de séquences plus légères rappelant plutôt **L'Homme aux deux cerveaux** (avec les déboires répétés des cervelles en bocaux ne demandant qu'à dégringoler du haut de leurs étagères…). Adam Simon choisira plus clairement son camp en signant pour le même Roger

Brain Dead : Bud Cort en agité du bocal.

Corman l'extravagant Carnosaur, où réapparaît curieusement la même agence d'état, une certaine *Eunice*.

THE BRAIN EATERS

OU **EARTH VS. THE BRAIN EATERS**. 1958. RÉAL.: BRUNO VE SOTA. SCÉN.: GORDON URQUHART, D'APRÈS ROBERT HEINLEIN. INT.: EDWIN NELSON, JODY FAIR, ALAN FROST, JACK HILL, DAVID HUGHES. PROD.: EDWIN NELSON, CORINTHIAN/AIP. USA.

Une première adaptation du **Puppet Masters** de l'écrivain Robert Heinlein, mais traitée de façon fort discrète, à cent lieues de la version plus récente et surtout plus démonstrative de Stuart Orme, avec Donald Sutherland. La possession des consciences humaines rappelle le thème d'**Invasion of the Body Snatchers** (traité successivement par Don Siegel, Philip Kaufman et Abel Ferrara), mais se limite ici à la vision de quelques minuscules larves noirâtres glissant au sol et laissant à la nuque de leurs victimes deux petites morsures de vampire. Péril assez mesuré,

puisque l'invasion cesse aussitôt après la destruction du seul vaisseau intrus sous l'effet d'une simple décharge électrique. Avec Joanna Lee (l'**Alienne de Plan Nine from Outer Space**) et, en silhouette entraperçue mais à la voix bien distincte, le futur Monsieur Spock, Leonard Nimoy.

THE BRAIN FROM PLANET AROUS

VID.: **LE CERVEAU DE LA PLANÈTE AROUS**. 1958. RÉAL.: NATHAN HERTZ. SCÉN.: RAY BUFFUM. INT.: JOHN AGAR, JOYCE MEADOWS, ROBERT FULLER, KENNETH TERRELL, THOMAS B. HENRY, HENRY TRAVIS. PROD.: JACQUES MARQUETTE, MARQUETTE PRODUCTIONS. USA.

L'inoubliable histoire d'un cerveau venu de l'espace, bien décidé à s'emparer de notre planète. Translucide et flottant, muni d'une ravissante queue en forme de moelle épinière (à la façon des **Monstres invisibles** tournés la même année !), cet Alien nommé Gor possède l'esprit du savant joué par John Agar (« *Au moins, ça lui en fera un* » disaient à l'époque les mauvaises langues…), jusqu'à lui inspirer une envie charnelle de sa fiancée surprise de cette nouvelle tendance. Heureusement, le gentil Vol, un autre cerveau géant issu de la même planète, flotte lui aussi doucement dans les airs (un cerveau lent, donc…), et saura fournir aux Terriens démunis le moyen d'éliminer son belliqueux congénère. Bref, c'est ainsi qu'il périt Gor (génial, non ?). Nathan Juran préféra signer d'un pseudonyme

John Agar, possédé dans The Brain from Planet Arous : le regard de John… Hagard !

déjà utilisé pour **Attack of the 50-Foot Woman** ce petit budget aux effets spéciaux rudimentaires (surimpression des images en guise de possession, fils visibles pour diriger le cerveau-baudruche volant), et surtout au final parfaitement improbable. John Agar ayant oublié toute l'histoire à la dernière séquence devrait en effet répondre des meurtres commis sous l'influence de Gor au lieu d'étreindre sa fiancée, toute libido disparue, on le suppose. Quel grand nigaud ! (M87P.56).

BRAIN LEECHES

1976. RÉAL. ET SCÉN.: FRED OLEN RAY. INT.: PAUL JONES, FRED OLEN RAY, BRIAN WOLFE. PROD.: FRED OLEN RAY. USA.

Premier brouillon cinématographique renié par son auteur, lequel reconnaît pourtant l'avoir finalisé pour un peu moins de 300 dollars (298, très précisément, avoue-t-il sous la pression des plus obstinés). Avec une caméra empruntée à une chaîne de TV locale et sans rémunérer le moindre collaborateur (ça aide…), le futur prolifique Fred Olen Ray nous raconte là une histoire de bestioles extraterrestres venues s'emparer de l'esprit des humains, à la manière de maintes histoires du même tonneau. Fred Dekker s'en inspirera cependant pour son **Night of the Creeps** (**La Nuit des sangsues**), mais avec un budget et des effets spéciaux beaucoup plus conséquents. Sur les 298 dollars, une bonne partie allaient d'ailleurs aux insectes de caoutchouc achetés un franc pièce dans un bazar de Floride (soit 0,15244901723 euros, pour ceux qui aiment les comptes justes).

HISTOIRE DE VOUS PRÉPARER À LA SORTIE LE MOIS PROCHAIN DE LA BOMBE **JEEPERS CREEPERS**, MAD REPLONGE AUX SOURCES DU MÉTRAGE DE VICTOR SALVA, À SAVOIR **L'ÉTRANGE CRÉATURE DU LAC NOIR**, LE FILM DE MONSTRE DE JACK ARNOLD.

L'Étrange créature du lac noir

Ci-dessus : la créature (Ben Chapman), un être à la fois touchant et terrifiant, qui poursuit de ses assiduités la belle Kay (Julie Adams), défendue par David Reed (Richard Carlson).

C'est lors d'un dîner donné par Orson Welles en plein tournage de **Citizen Kane** que la Créature sort pour la première fois de son antre. Ce soir là, le réalisateur a convié son ami William Alland, interprète du journaliste Jerry Thompson dans **Citizen Kane**, tandis que la femme de Welles, la Mexicaine Dolores Del Rio, a invité le directeur de la photo Gabriel Figueroa, compatriote et ami de longue date. Le quatuor ripaille joyeusement et quelques bouteilles plus tard, Figueroa se met à conter avec force détails une curieuse anecdote. Parti dans un village perdu au bord de l'Amazonie pour un tournage, le photographe aurait découvert une peuplade vénérant une créature préhistorique, mi-homme mi-poisson. Les autochtones lui auraient déclaré offrir chaque année une vierge à la créature qui, en échange, laisse la vie sauve aux membres du clan. La discussion vire au surréalisme lorsque Figueroa affirme avoir vu lui-même le monstre ! Bien entendu, l'imagination de ses interlocuteurs est stimulée par ce récit que William Alland retranscrit aussitôt dans son carnet à idée.

3D AQUATIQUE

C'est bien des années après qu'Alland ressort l'étrange récit de Figueroa de son calepin, à savoir lorsque Bill Goetz, un des dirigeants de la Universal, commande à son pôle de scénaristes des films de monstres dans la lignée des productions des années trente de la major. Vingt ans après cet âge d'or, le fantastique connaît effectivement une invasion de « monstres atomiques », tandis que le bestiaire classique de la Universal est relégué au triste statut de chair à comiques, notamment pour le duo Abbott et Costello. Or, le pitch d'Alland convient parfaitement à Goetz qui voit là l'opportunité de réaliser un « Frankenstein sous-marin ». Alland pour sa part désire traiter son histoire comme une variante de *La Belle et la bête*, et les frictions entre les deux hommes ne tardent pas à faire jour, notamment lorsque Goetz choisit d'intituler le projet **The Sea Monster**. C'est sous ce titre que Maurice Zimm écrira un premier jet de cinquante-neuf pages, **Creature From the Black Lagoon** n'apparaissant que lors des réécritures effectuées par Arthur Ross et Harry Essex (qui réalisera plus tard **Octaman** !). Ce nouveau titre ne convient pas plus aux créatifs attachés au film et lorsque le réalisateur Jack Arnold, alors auréolé du succès du **Météore de la nuit**, est embauché sur les conseils d'Alland, il préfère opter pour un moins campy **Black Lagoon**.

Trois atouts valent à Arnold le poste de réalisateur sur ce film : une rigueur quasi militaire (sa sévérité est déjà légendaire), son approche atypique, pour l'époque, de la dynamique des plans (il aime introduire abruptement des éléments intrus dans son cadre) et sa maîtrise de techniques expérimentales, notamment la 3D comme en témoigne **Le Météore de la nuit**. Car Goetz est à l'époque un fervent défenseur des films en relief, et décide vite que **L'Étrange créature du lac noir** bénéficiera de ce gadget très populaire. Ainsi, non content d'être le premier film réalisé partiellement sous l'eau avec une caméra autonome, **L'Étrange créature du lac noir** sera également la première production en relief aquatique. Un double défi technique relevé en partie par Scotty Welbourne, vieux roublard hollywoodien qui teste sa caméra amphibie en compagnie de William Alland dans les fonds marins de la Floride. Pendant ce temps, dans les ateliers d'Universal, Stan Horlsey conçoit des magasins à double pellicule (condition sine qua non pour obtenir une image en relief) pouvant s'adapter à la caméra de Welbourne.

GILL MAN SUPERSTAR

L'autre gageure du film est évidemment la créature du titre. Universal alloue un budget quasi illimité au chef de son département maquillage, Bud Westmore, pour donner vie à celui que l'équipe a déjà surnommé le Gill Man (l'homme à ouïes). William Alland avait déjà embauché un sculpteur pour réaliser un buste de la créature telle qu'il la concevait, c'est-à-dire à la fois proche de l'humain et profondément romantique. Jugée pas assez effrayante par le studio, cette création sera écartée, et c'est Milicent Patrick qui est chargée de designer la bestiole avec en tête cette unique directive d'Arnold : *« Le Gill-Man doit ressembler à une statuette des Oscars à laquelle on aurait ajouté des ouïes »*. Milicent s'est alors déjà fait un nom à Hollywood en tant que première femme animatrice des studios Disney. Elle fut ensuite embauchée par Westmore pour créer les aliens du **Météore de la nuit**, et imaginera plus tard l'apparence des mutants métaluniens des **Survivants de l'infini**. Mais selon elle, c'est bien le Gill Man qui lui donna le plus de fil à retordre : pas moins de soixante-seize concepts sont nécessaires avant qu'elle parvienne à un résultat qui satisfasse tout le monde. Pendant cette longue période de design, Arnold et Westmore partent en quête de l'acteur qui endossera, sans être crédité au générique, la défroque du monstre. Ils contactent logiquement Glenn Strange, alors incarnation pour la Universal de la créature de Frankenstein. Manque de chance : le M. Monstre a une peur bleue de l'eau et c'est finalement un ex-marine, Ben Chapman, qui emporte le job. Alland conseille néanmoins à la production d'embaucher un second interprète, Ricou Browning, pour les séquences sous-marines. Ce natif de la Floride avait été repéré par Alland lors des tests de la caméra étanche, dans un show aquatique intitulé « Rainbow Springs ». Les deux acteurs se disputeront plus tard la paternité de l'interprétation, Browning rechignant à admettre qu'il ne tourna que les scènes situées dans les eaux putrides du lac noir. Coïncidence amusante, ce dernier, en tant que producteur et scénariste cette fois, créera plus tard une autre star sous-marine : Flipper le dauphin.

DU PLOMB DANS LE LATEX

Huit mois de travail, cent litres de latex, un costume entier jeté à la poubelle, trente-deux têtes différentes testées et 18 000 dollars plus tard, le costume sort enfin des ateliers de Westmore. La vedette de **L'Étrange créature du lac noir** coûte si cher au studio, que l'enveloppe allouée au reste du casting est revue à la baisse. Si Arnold impose l'un des comédiens principaux du **Météore de la nuit**, Richard Carlson, Universal débauche une starlette maison, la sexy Betty Adams, que Bill Goetz a rebaptisé quelques années auparavant Julia, puis Julie Adams. Malgré sa longue gestation, la créature réserve encore quelques mauvaises surprises à l'équipe. Ainsi, lors de son premier plongeon, Ricou Browning découvre avec stupeur que le costume le fait flotter ! Il faudra glisser quelques kilos de plomb sous la peau de caoutchouc du Gill Man pour que l'acteur puisse s'enfoncer dans les profondeurs du lac. Son confrère Ben Chapman n'est pas mieux loti. Car la peur majeure d'Arnold est que la créature ressemble à un cartoon, notamment à cause d'une démarche trop grotesque. *« Je ne veux pas que le Gill-Man soulève les pieds, je veux qu'il glisse »* serine-t-il à son comédien qui tente tant bien que mal d'obéir au réalisateur. Mais après plusieurs tentatives infructueuses, Arnold demande à Westmore de rajouter cinq kilos de plomb dans chaque pied du costume, forçant ainsi le pauvre Chapman à traîner la patte. Ce dernier ne ménage pourtant pas ses efforts, et sera notamment l'auteur d'une pantomime mémorable lors de la mort de la créature. Car en s'inspirant des décès par balles auxquels il assista lors de la guerre de Corée, Chapman offre au Gill Man un fatal chemin de croix effroyablement réaliste et qui, comme dans tout bon monster movie, forcera la compassion des spectateurs. Sous les ovations de ces derniers, le Gill Man renaîtra de ses cendres dans deux suites moins mémorables, mais qui n'entacheront en rien le statut d'impérissable classique du chef-d'œuvre de Jack Arnold.

Anne-Laure GAUBERTHIER

CREATURE FROM THE BLACK LAGOON. USA. 1954. RÉAL.: JACK ARNOLD. SCÉN.: ARTHUR ESSEX, ARTHUR A. ROSS ET MAURICE ZIMM D'APRÈS UNE IDÉE DE WILLIAM ALLAND. DIR. PHOT.: WILLIAM E. SNYDER. MUS.: JOSEPH GERSHENSON. PROD.: WILLIAM ALLAND ET WILLIAM GOETZ POUR UNIVERSAL. SPFX: BUD WESTMORE (SUPERVISEUR), MILICENT PATRICK (DESIGN), CHRIS MUELLER (SCULPTURE), TOM CASE (MOULAGES), JACK KEVAN ET BOB HICKMAN. INT.: RICHARD CARLSON, JULIA ADAMS, RICHARD DENNING, ANTONIO MORENO, NESTOR PAIVA, WHIT BISSELL... DUR.: 1H19. SORTIE FRANCE 1955 (EN VERSION PLATE).

Ci-dessus : une créature obsédée, une belle pépée et des scientifiques perplexes : tout l'attirail du bon vieux film de monstre « made in fifties ».

■ Vds intégrale de 30 séries en vost : ***NYPD Blues, Seinfeld, Friends, Oz, Six Feet Under, Twin Peaks, Les Soprano, That's 70 Show, Cop Rock***... Steeve Vitaly, 8 place Jean Giraudoux, 94000 Créteil.

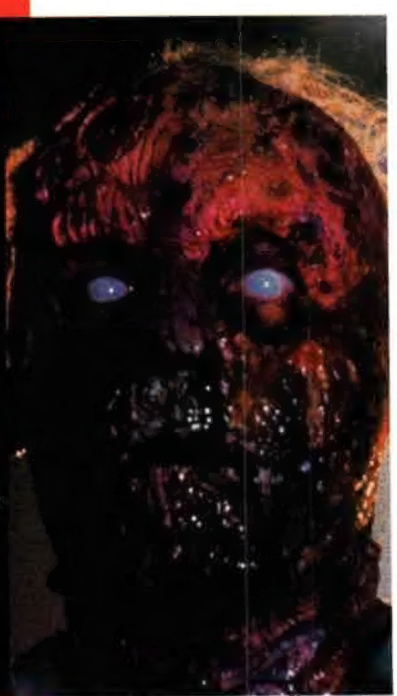
■ Vds K7 2 € pièces, 500 à 700 titres dispo, liste contre 1 € en timbre à Yann Israel, 2 rue du 8 mai 45, 60530 Neuilly-en-Thelle.

■ Vds K7 Uncut movies et films X, collectors de Rocco S. et B. Lahaie pour 15 € pièce. Liste sur demande. Marian au 06 14 14 75 26.

■ Vds + de 280 sets ou lots de trading cards : films, séries TV, illustrateurs, etc. Liste complète contre 1 enveloppe timbrée. Nathalie Lepouder, 25 square C. Hermite, 77350 Le Mée sur Seine.

■ Vds DVD Z1/Z2 : **Hannibal, Jurassic Park 3, Bastard !** *(tu n'es pas obligé d'insulter les gens pour vendre tes DVD, mon gars)*, **Red Planet, Ring 2, Final Fantasy**... Demander Sylvain au 03 26 49 89 88.

LE TITRE MYSTÉRIEUX



«C'est un jardiiiin extraordinaaaiiire !!!»
Misère ! On croyait qu'il reposait en paix mais en fait, si l'on en croit cette photo (prise dans les environs de Narbonne il y a quelques jours), Charles Trenet est vivant !!! Au secours !!! Faites quelque chose ! Je sais pas moi, appelez Jack Lang, tiens...

Les cinq premiers à trouver le titre du film où figure notre joyeux compagnon recevront gratuitement le prochain numéro de Mad Movies.

Le titre mystérieux du numéro 142 était **Prison** (USA - 1988), de Renny Harlin, avec Viggo Mortensen et Lane Smith. Félicitations à Gildas Le Polles, Alexandre Amouriq, Daniel Carresse, Christophe Tinot et Sylvain Picot.

■ Rech n°1 de la revue de littérature fantastique *Le Visage Vert*, ainsi que le n°8 de la revue *Martobre*. Contact au 06 83 39 10 74.

■ Vds cartes de jeu de rôle *Le Seigneur des anneaux* (édition limitée), jamais servi, excellent état, 12 € (frais de port compris), ainsi que 5 photos du film **Entretien avec un vampire** (10X15 cm et 20X25 cm), 15 € le lot (frais de port compris). Nicolas Liau, 40 rue Henri Prieuré, 36400 Lacs.

■ Vds magazines d'horreur : *Starlog, Fangoria, Shivers, Starburst, The Dark Side*, etc. Demander liste à Melvyn Green, 8 Castlefield Avenue, Salford M7 4GQ, UK.

■ Jeune auteur-dessinateur vds son 1er album de bédé, *Récits des Terres Héroïques (envoie-le à Delelée, rien que le titre, il va kiffer !)*, 56 pages n/b, couverture souple. 8,99 € port compris + dédicace. Commandes et règlements à Amar Amara, 26 rue Bonnet, 75018 Paris.

■ Rech BO de **Vampire vous avez dit vampire II** et le livre **Vampire vous avez dit vampire**. David au 06 78 60 52 31.

■ Vds nombreux DVD dont nouveautés, prix divers. Arnaud au 06 03 01 41 62.

■ Vds nombreuses séries en vidéo, collection privée, anciennes et récentes. Liste 1 enveloppe timbrée. Contact : Arnaud Ramousse, Les Cèdres, 23 bis Val de Gorbio, 06500 Menton.

■ Rech VHS originales de films gore/horreur : **Toxic Avenger 1, 2 et 3, Le Manoir de la terreur** (**Burial Ground**), **Voix profondes** (**Voices from Beyond**), films de G. Romero, de Fulci et autres films de zombie. Thomas au 03 87 93 31 78.

■ Rech bédé *Ronin* n°1 + bédé *Satanik* (66-67). Julien au 01 48 80 63 61.

■ Vds dossiers d'archives de presse, disques vinyls, vidéo concerts (hard, heavy, blues, pop, rock). Méga liste gratuite. Prix cools. Mr Padovani, 90 rue République, 13002 Marseille. Tel : 04 91 91 65 61.

■ Vds 9 € VHS originales de **Zombie, Une nuit en Enfer**, etc. Liste contre 1 timbre. Victor Lopes, 17 bis rue Amaury, 78490 Montfort l'Amaury.

■ Anglaise (20) rech correspondant(e). J'aime BCLV, ***Star Trek***, Manga (**Kenshin, *DBZ***), *Le Seigneur des anneaux*, Bruce Campbell et Neil Gaiman. Emma Woods, 61 Boyslade Road, Burbage, Hinckley, Leics, LE102RF, Angleterre. Sfchick@angelfire.com

■ Rech toute revue cinéma parlant de Tom Cruise, Brad Pitt, Angelina Jolie, Kirsten Dunst, Leonardo Di Carpaccio *(désolé... j'ai pas pu m'en empêcher)*, etc. Rech aussi DVD Z2 et jeux Playstation. Possibilité d'échanges. Guillaume Elisabeth, 5 ter avenue de jouandin, appt 140, 64100 Bayonne.

■ Rech *Playstation 2 Magazine* n°56, VHS originales **Démons 1** et **2**. Vds revues Marvel France (*X-Men, X-Force, Wolverine*). Patrick Monteau, Orlut, 16370 Cherves-Richemont.

■ Vds coffrets X-Files (vo), K7 vidéos (vo/vf), scripts originaux, jeux vidéos, livres de référence, et magazines américains – tout sur la série X-Files. maud@gillyrocks.zzn.com

■ Vds DVD Z1 et Z2 (19,82 €), affiches ciné 1960 à 1995, lot/détail, 600 pièces, jeux photos, revues (*Première, Starfix*, EF, *CinéNews, Mad Movies, Impact*, hors-séries, *Studio*) + comics Image et jaquettes vidéo. Liste contre 4 timbres. Patrick Deshayes, 6 rue de la Pochette, 93000 Bobigny. 01 48 95 38 02 (après 15h00).

■ Vds K7 originales giallo (**Ombres sanguinaires, La Peur au ventre**...), western (**Sabata, Le Blanc, le jaune et le noir** *(Ah les ditributeurs de cette époque ! C'étaient de vrais artistes, ces mecs-là...)*...), horreur, etc. Frédéric Kuta, 30 bis rue de Lille, 59136 Wavrin.

■ Vds VHS horreur, fantastique + Impact + affiches 150X110 (**Apollo 13, Virus**), 110X70 (**Zombie** réédition, **Une nuit en Enfer, Killer Tongue, E.T.**), 80X60 (**Incassable, Ocean's Eleven**), 60X40 (**Spider-Man, Star Wars**) + posters des séries ***Buffy, Angel, Roswell***. William Morel, Le Village, 01400 Chanoz-Chatenay.

■ Si vous aimez le Z indonésien, le gore italien, le X US, le Bis français, j'ai encore 600 K7 à vendre. Jean-Pierre Duhayon, 10 square du Pont de Sèvres.

■ Vds figurine de Salma Hayek dans **Une nuit en Enfer**, 30 € + affiche collector limitée à 500 ex. de **L'Armée des ténèbres**, 25 €. Contact : 03 29 56 27 44.

■ Rech K7 ou DVD : **Le Cabinet du Docteur Caligari, Vampyr, Inferno, Baby Blood**, + docs et affiches sur Argento, Romero et Fulci. Audrey Dupuis, 16 rue Jean Bellgambe, 59500 Douai. Tel : 03 27 88 79 78 (après 19h).

■ Rech, à prix raisonnable, le roman *Érèbe ou les noirs pâturages* de Shawn Hutson, paru en 1986 chez Fleuve noir, collection Gore. Frédéric Werlé, 17 rue de la Source, 67440 Marmoutier. Tel : 03 88 70 82 64.

■ Vds en VHS films avec James Coburn. Liste sur demande. Jean-Louis Zaccariotto, 20 rue Benquez, 65000 Tarbes.

■ Vds nombreux films fantastiques, docs, revues rares (*Mad Movies, L'Écran Fantastique, MMF, Bizarre* n°24/25, *Premier Plan* n°51...), livres (T. Fisher, R. Corman, M. Bava, Édilig, Dictionnaire du Fantastique...), etc. Liste contre 1 enveloppe timbrée à David Nuez, 28 rue Buisson, 59580 Aniche.

■ Rech jaquettes années 80-90 (horreur, aventure, SF, comédie...) uniquement originales, ainsi que *Mad Movies* n°26, 27, 28, 33, 35, 36, 46 et *Ciné-Live* n°51, 52, 46, 47, 48. Possibilité d'achat entre 1,50 € et 3 €. Écrire à Rémy Delpodio, 20 rue Croix de Régniers, 13004 Marseille.

■ Collectionneur propose nbx films rares : **Quand la Terre s'entrouvrira, Quatermass and the Pit, Queen of Outer Space, Le Redoutable homme des neiges, Rendez-vous avec la peur** *(et je peux vous dire qu'il vaut mieux pas lui poser un lapin...)*, **Le Retour de Godzilla, Robinson Crusoé**, etc. Liste de + de 600 titres. Daniel Vanleene, 315 rue Taffin, 62730 Les Attaques.

■ Rech enregistrement de l'émission « Saturday Night Live » du 24/02/2001 avec Katie Holmes. Stéphane Audde, 33 avenue des Iles de mars, 38800 Pont-de-Claix. Tel : 04 76 98 00 60 (après 18h). Frederic.Audde@wanadoo.fr

■ Vds 400 VHS, 5 € l'unité, pour tous les genres (dont **Vendredi 13, Zombie, Evil Dead**, ou **Les Dents de la mer**). Liste contre 1 timbre. Daniel Girard, 446 rue de Carentan, 50000 Saint-Lô.

■ Vds (ou éch contre objets de collection Tintin ou Astérix) livres, revues et affiches de cinéma + photos d'exploitation + romans policiers, SF, fantastique. Christian Hibert, 28 rue Abbal, 31390 Carbonne. Chibert@hotmail.com

■ Rech tout épisode de la séries TV de Freddy Krueger + des figurines de Freddy et Shakka Virgo (des ***Chevaliers du Zodiaque***) + films d'horreur/gore + correspondant aimant le gore. Cyrille Paris, La Palisse 1, Bat A, 07160 Le Cheylard.

■ Vds + de 500 livres Marvel : *Strange, Titans, Nova, X-Men Saga, Facteur X, X-Force, RCM*, etc. Demander liste à Francis au 06 84 68 52 78.

Mad Movies,
Petites Annonces
17 rue Rodier,
75009 Paris.
Tél. : 01 44 635 635
Fax : 01 44 635 634

L'ACTUALITÉ CULTE DES COLLECTIONNEURS DE PRODUITS DÉRIVÉS

ÉTÉ 2002

VIDEOPOLE

HOME CINÉMA — DVD — PRODUITS DÉRIVÉS

SÉRIE SPAWN 22

ACTION FIGURES 20 CM ET 10 POINTS D'ARTICULATION ENVIRON

Précommandez votre série complète SPAWN 22 pour 109 € seulement*

Spawn 22 Delux Thunderhoof 30 cm 39,00 €

Valkerie 17,00 €

Dark Raider 17,00 €

Skullsplitter 17,00 €

Bluetooth 17,00 €

Berserker The Troll 17,00 €

© McFarlane

SPAWN

STAR WARS : NOUVEAUTÉS EPISODE II

Captain Typho 13,00 €

Tusken Raider 13,00 €

Jango Fett 13,00 €

Boba Fett 13,00 €

Royal Guard 13,00 €

Battle Droid 13,00 €

Geonosian Warrior 13,00 €

Saesee Tiin 13,00 €

Jar Jar Binks 13,00 €

Dexter Jettster 13,00 €

Nikto 13,00 €

Plo Koon 13,00 €

Nouveautés Episode II 5 Action Figures pour 59 € seulement

ACTION FIGURES 7 CM ENVIRON

© Lucasfilm Ltd.

MONSTERS EXQUIS

ACTION FIGURES MONSTERS MCFARLANE 16 CM

Dracula 18,00 €

Werewolf 18,00 €

Frankestein 18,00 €

Grande Figurine Articulée Iron Maiden 30 cm 30,00 € Précommande

Iron Maiden 15 cm Mc Flarane dans son univers 24,00 €

Sea Creature 18,00 €

Toothfairy 18,00 €

Wishmaster 18,00 €

Action Figure Solidus 55,00 €

3 ACTION FIGURES MONSTERS POUR 49 €

LA SÉRIE COMPLÈTE POUR 99 € SEULEMENT

TOUTE LA SÉRIE METAL GEAR II MCFARLANE DANS NOTRE CATALOGUE

Catalogue disponible sur simple demande Nouveau catalogue été 2002

L'OFFRE COMPLÈTE

MAGASIN - 12 BIS AVENUE DE CLICHY 75018 PARIS - M°PLACE DE CLICHY

OUVERT : LUNDI 14H-20H • DU MARDI AU SAMEDI 11H-20H

TE PAR CORRESPONDANCE : LUNDI 14H-20H DU MARDI AU VENDREDI 11H-12H30 et 14H-20H AU 01 42 70 83 93 • email : serviceclients-videopole@wanadoo.fr

PRODUITS	REF.	PRIX UNITAIRE	QUANTITÉ	TOTAL

AISON ET PORT : Vidéopole vous livre en COLISSIMO sous 2 à 3 jours à reception de votre commande la limite des stocks disponibles). Voir ci-dessous.

tant de votre commande TTC	Frais de port TTC* (conditionnement, assurance, livraison compris)
- de 30€	5.5€
de 30 à 150€	7.5€
+ de 150€	14.5€

SOUS-TOTAL

Frais de port et d'emballage

TOTAL A PAYER

*valable pour la France métropolitaine.Autres déstinations : nous consulter

☐ chèque JE JOINS MON RÉGLEMENT À L'ORDRE DE VIDÉOPOLE

☐ CB n° ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐

Date de validité ☐☐ ☐☐ Signature obligatoire

MM6/02

NOM : ..... PRÉNOM : .....

ADRESSE : .....

CODE POSTAL : ..... VILLE : .....

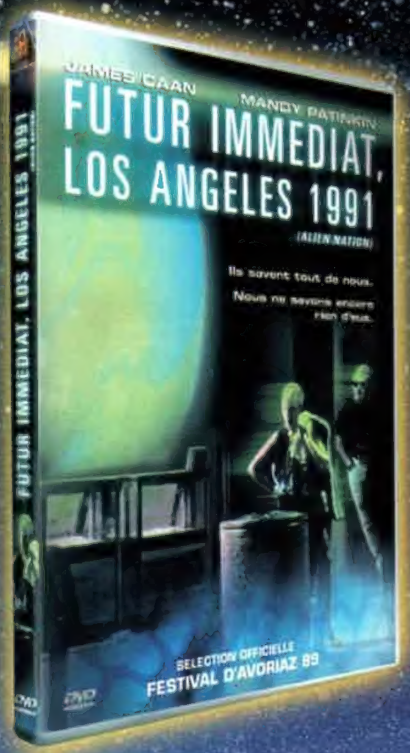
TEL : ..... NÉ(E) LE : ..... e.mail : .....

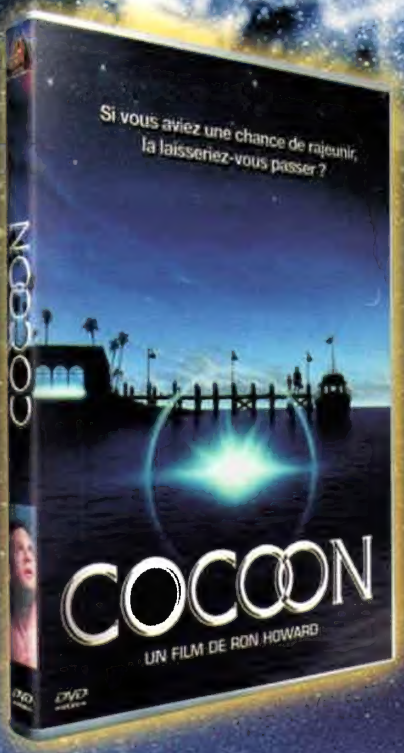
Je désire recevoir le catalogue ete 2002 ☐

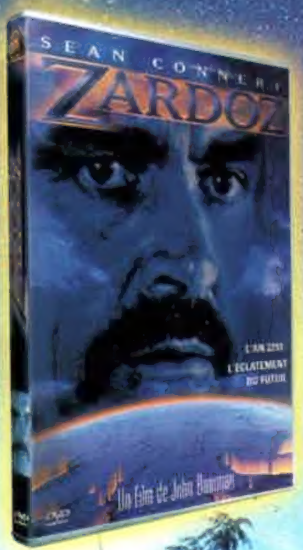
Je désire être informé des prochaines offres Vidéopole ☐

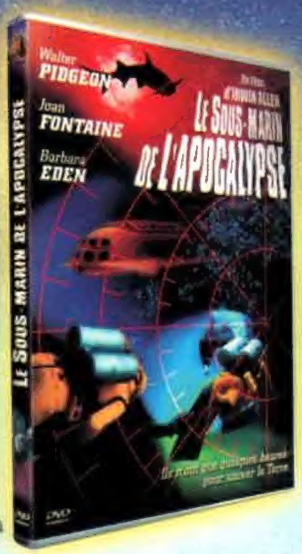
Je désire être informé par e.mail de l'ouverture du site internet de vidéopole ☐

«ILS» SONT ARRIVÉS EN DVD VIDEO !









Les aliens viennent vous rendre visite à partir du 5 juin 2002.

Découvrez ces grands classiques de la science-fiction qui vont vous faire frissonner, sursauter et hurler !

SEAN CONNERY, RON HOWARD, DENNIS QUAID ou encore JAMES CAAN se chargent d'apprivoiser les créatures en tous genres. Et n'oubliez pas, la vérité est en DVD VIDEO ...

© 2002 Twentieth Century Fox Home Entertainment Inc. All Rights Reserved.